# MÉDECINE
## DOMESTIQUE,
OU
## TRAITÉ COMPLET

Des moyens de se conserver en santé, de prévenir, ou de guérir les Maladies, par le régime & les remedes simples.

*OUVRAGE utile aux personnes de tout état, & mis à la portée de tout le monde.*

Par GUILLAUME BUCHAN, M. D. du College-Royal des Médecins d'Edimbourg.

Valetudo sustentatur notitiâ sui corporis; & observatione quæ res aut prodesse soleant, aut obesse; & continentiâ in victu omne atque cultu corporis tuendi causâ; & prætermittendis voluptatibus, &c. *Cicer. de Offic.*

Optimum verò medicamentum est opportunè cibus datus. *Cels. Medic.*

*Traduit de l'Anglois par J. D. DUPLANIL, Docteur en Médecine de la Faculté de Montpellier, & Médecin ordinaire de Son Altesse Royale Monseigneur le Comte d'Artois.*



TOME SECOND.



A ÉDIMBOURG, & *se trouve* A PARIS,

Chez DESPREZ, Imprimeur du Roi, rue S. Jacques.
DIDOT, jeune, Libraire, Quai des Augustins.

M. DCC. LXXVI.



# AVERTISSEMENT

## IMPORTANT

## *DU TRADUCTEUR.*

PÉNÉTRÉS de reconnoiſſance de l'accueil favorable que le Public a daigné faire à la Traduction de la premiere Partie de la MÉDECINE DOMESTIQUE, & infiniment flattés de l'empreſſement avec lequel il en demande la ſuite, nous nous reprocherions vivement de n'en avoir pas publié la ſeconde Partie plutôt, ſi cela avoit dépendu de nous. Mais nous attendions la quatrieme édition, que M. BUCHAN nous avoit promiſe, en nous envoyant, l'année derniere,

la troisieme. Si donc nous sommes coupables de ce retard, ce n'est que pour avoir voulu rendre notre Traduction plus complete, en y joignant les additions dont l'Auteur a enrichi sa quatrieme Edition.

C'est pour réparer, en quelque sorte, cette faute involontaire; c'est pour satisfaire aux désirs d'un grand nombre de personnes, que nous nous sommes déterminés à faire paroître d'abord ce second volume, & à publier chacun des volumes suivants, à mesure qu'ils seront imprimés; contre la résolution que nous avions prise, de donner à la fois tout le reste de cet Ouvrage. Nous assurons d'ailleurs le Public, qu'autant qu'il dépendra de nous, il n'y aura d'intervalle, entre ce volume & le troisieme, que le temps nécessaire pour l'impression, & que le quatrieme volume, qui complétera tout l'Ouvrage, succédera de

la même maniere au troisieme.

Après cette justification, qu'exigeoient l'indulgence & les bontés que le Public nous a témoignées, nous devons rendre compte du travail qui nous appartient dans cette seconde Partie.

La nature & l'importance des objets dont il est ici question, nous ont forcés d'entrer dans des détails, beaucoup plus considérables encore que ceux où nous étions entrés dans la premiere. Mais ces détails, que nous avons joints au texte, en forme de notes, ne sont composés que de ce qui ne pouvoit être détaché de la maladie que l'Auteur y traite, sans former un vuide, qui laisseroit quelque chose à désirer. Telles sont, par exemple, les notes, qui assignent plus exactement le siege d'une maladie, ou qui en développent, d'une maniere plus claire, les causes, les *symptomes* & le traitement. Elles sont indiquées, comme dans la

premiere Partie, par les chiffres arabes, 1, 2, 3, pour les distinguer de celles de l'Auteur, qui le sont toujours par les lettres, *a*, *b*, &c.

Quant aux notes, qui donnent l'explication des termes de Médecine, avec lesquels le peuple ne peut être familiarisé; qui détaillent les qualités que doit avoir chaque médicament, pour être bon; qui donnent la phrase par laquelle on désigne l'espece de la Plante qu'on doit employer; qui, enfin, donnent la composition de quelques remedes, moins simples que les autres, nous en avons fait une Table, en forme de Dictionnaire, que nous avons renvoyée à la fin de tout l'Ouvrage. De plus, afin de ne pas répéter sans cesse, *voyez ce mot à la Table*, nous avons fait imprimer, en caracteres italiques, les termes qui nous ont paru mériter une explication particuliere. Le Lecteur est donc prié,

une fois pour toutes, de chercher à la Table les termes de Médecine, de Plantes, de Médicaments, &c. qu'il trouvera en caracteres italiques.

Par cette distribution, il faudra, il est vrai, en lisant les trois premiers volumes, avoir nécessairement sous les yeux le quatrieme ; ce que nous aurions voulu pouvoir éviter : mais il en seroit résulté un inconvénient beaucoup plus considérable, celui de répéter, dans chaque volume, presque la même Table ; les mêmes objets revenant, pour ainsi dire, sans cesse à chaque traitement des différentes maladies.

Mais il faut développer les raisons qui nous ont portés à cette multiplicité de détails. Si le Public y applaudit, nous nous trouverons amplement récompensés de nos peines.

Il s'agit, dans cette seconde Partie, de l'objet essentiel de la

Médecine ; je veux dire, de la *pratique*, de l'*art de guérir les maladies*, ſans lequel les autres parties de la Médecine ne ſont rien ; car elles doivent toutes tendre à cet objet unique. En effet, la connoiſſance des maladies, de leurs cauſes, de la nature & des ſuites de leurs *ſymptomes*, devient une connoiſſance abſolument ſtérile, s'il n'en réſulte pas la guériſon du malade, attaqué de telle, ou telle maladie. Voilà ce qui fait du véritable Médecin & du *Guériſſeur*, un homme réellement précieux à la ſociété. L'intention de M. BUCHAN, n'eſt pas de faire de tous ſes Lecteurs, autant de Praticiens, autant de *Guériſſeurs* ; on ne peut le ſuppoſer : mais ſon but eſt, » de mettre tout homme de » bon ſens & inſtruit, au fait des » principes généraux de la Médecine, de maniere que chacun, » dans ſa poſition, puiſſe en retirer tous les avantages que cette

» connoiſſance eſt capable de procurer, & qu'il puiſſe, en même-temps, apprendre à ſe garantir des impreſſions empoiſonnées de l'ignorance, de la ſuperſtition & du charlataniſme. (V. T. I, Introd. p. 48.)

Or, pour parvenir à ce but, il falloit commencer par mettre le Lecteur à portée de pouvoir lire cet Ouvrage, ſans être arrêté par ces mots, qui ſont entendus par les perſonnes inſtruites, mais qui ſont inintelligibles & barbares pour la multitude, étant preſque tous tirés de langues mortes, inconnues au plus grand nombre. C'eſt ce que nous avons fait, comme on le verra par une partie des articles de la Table. J'avoue que la MÉDECINE DOMESTIQUE jouit de la plus grande réputation en Angleterre, quoique M. BUCHAN ne ſoit pas entré dans tous ces détails; mais les connoiſſances, ſurtout celles de la Médecine, ſont,

en général, plus répandues chez la Nation Angloiſe, qu'elles ne le ſont parmi nous. Ce qu'il y a de certain, c'eſt que quelques efforts que nous ayons faits, pour être clair dans la premiere Partie, nous avons rencontré des perſonnes qui ſe ſont plaint d'avoir été arrêtées par certains termes de l'Art, qui les ont empêchées de bien entendre pluſieurs endroits de l'Ouvrage.

Il falloit enſuite faire connoître les attributs & les qualités extérieurs des plantes les plus employées, & des remedes ſimples les plus importants. Rien ne nous a paru d'une plus grande conſéquence; car, dans le plus grand nombre des cas, le Médecin ne peut guérir, que par les remedes qu'il emploie; & ſi ces remedes n'ont pas les propriétés qu'ils doivent avoir, ſoit parce qu'ils ſont *ſophiſtiqués* ou gâtés, ſoit parce qu'ils ſont mal préparés, tous ſes

efforts feront fuperflus. Il arrivera même qu'il perdra fouvent un temps précieux, en comptant fur l'effet d'un remede qui, n'agiffant pas, comme il étoit en droit de l'efpérer, d'après des expériences réitérées, ne lui permet plus enfuite de fauver le malade, par les progrès qu'a faits la maladie pendant ce temps-là. Nous pourrions nous étendre beaucoup plus fur ce fujet; mais nous croyons que ce peu de mots fuffit; notre intention n'étant que d'en faire fentir l'importance. En effet, c'eft un point qui intéreffe non-feulement les particuliers, mais encore les Etats & les Gouvernements, qui devroient prefcrire des réglements féveres, pour arrêter le brigandage, les tromperies & le charlatanifme, qui regnent dans tout ce qui regarde les remedes que l'on vend au Public.

Or cet objet eft de trop de conféquence, comme nous venons

de le dire, pour que nous ne tracions pas ici une esquisse nécessaire de tout ce qui se pratique à cet égard. On ne pourra s'empêcher de frémir, en voyant à quel point on trompe, de toutes les manieres, sur des marchandises qui devroient être sacrées; & comment ceux qui en font commerce, sacrifient la santé, la vie même de leurs Compatriotes, pour satisfaire leur avidité insatiable de gagner.

Nous commencerons cette esquisse par une classe de Marchands, où l'on ne se douteroit pas que la tromperie se seroit introduite : mais elle pénetre par-tout; nous voulons parler des Herboristes. Il est vrai que ces Marchands ne pechent le plus souvent que par ignorance; mais l'ignorance est un crime, lorsqu'il s'agit de la santé & de la vie des hommes. N'ayant que des connoissances de tradition & de routine, les Herboris-

tes ignorent également, & les caracteres distinctifs des plantes, & la maniere de les conserver. Aussi voit-on tous les jours qu'ils les confondent les unes avec les autres; qu'ils rapportent plusieurs genres de plantes sous une seule dénomination, quelque différence qu'elles offrent par leurs vertus; & qu'ils les vendent l'une pour l'autre, lorsque, par le port, elles se ressemblent à peu près. On les voit ne fournir que des plantes mal choisies, mal desséchées, mal conservées, moisies, altérées, putréfiées, &c. Et si, à cette ignorance, ils joignent la mauvaise foi, comme il n'arrive que trop souvent, ils ne s'assortissent que de plantes les plus communes. Trente ou quarante especes, qu'ils achetent à vil prix, sur la parole des Paysans qui les leur apportent, composent tout leur magasin. Ils les donnent tour à tour, quelle que soit celle qu'on

leur demande. J'ai vu une Garde-malade recevoir de jeunes feuilles de *poirée* pour de la *ſcabieuſe*, & un enfant apporter de la *pimprenelle* pour de la *germendrée*, ou du *petit chêne*. Ces plantes avoient une odeur rebutante de cave, & étoient à moitié pourries. Combien de perſonnes ont été témoins de ces ſupercheries, ou de ces bévues préjudiciables! Combien plus encore en ont été les victimes! puiſque le moindre mal qui puiſſe en réſulter, c'eſt de dégoûter le malade & de le porter, ou à ne pas boire du tout, ou à ſuppléer, à la boiſſon preſcrite, une autre boiſſon contraire à ſa maladie; ce qui eſt également dangereux; car, dans le premier cas, la maladie, qui n'eſt pas modérée par un liquide abondant, acquiert des forces dans la proportion des temps qu'elle parcourt; &, dans le ſecond cas, l'ennemi qu'on lui aſſocie, joignant ſes forces à celles

de la maladie, ne la rend que plus dangereuſe.

Mais les malades n'ont pas ſeulement à lutter contre l'ignorance & la mauvaiſe foi des Herboriſtes : les Droguiſtes, ſoit en gros, ſoit en détail, leur ſont encore plus funeſtes ; parce que les remedes, objets de leur fraude, devant agir plus à nud, ſi l'on peut parler ainſi, communiquent immédiatement & ſubitement au corps qui les reçoit, leurs qualités plus ou moins dangereuſes, lorſqu'ils ſont corrompus. Voici comme s'explique un Auteur, très-inſtruit (1) ſur le compte des Marchands en gros de Marſeille. Ce qu'il en dit doit également s'entendre de tous les autres, même des Hollandois, qui, comme on ſait, ſont en poſſeſſion, depuis nombre d'années, de fournir de drogues une partie de l'Europe. . . . . .

(1) M. GILIBERT, *Traité de l'Anarchie médicinale*, &c.

» La *frélatation* des drogues, » dit cet Auteur, eſt la ſeule ſcien- » ce dont ces Marchands ſe pi- » quent. Il y en a à Marſeille qui, » de pere en fils, en font leur uni- » que occupation. Toute leur ſa- » gacité ſe tourne de ce côté. Ils » ont trouvé l'art d'altérer, de » contrefaire les drogues étrange- » res. Un vaiſſeau apporte-t-il des » marchandiſes corrompues; on » ne les jette point à la mer pour » cela. On les maſque, on les tra- » vaille, juſqu'à ce que l'altéra- » tion ne ſoit plus ſenſible. La » plupart des drogues ſont ſup- » plées par des remedes du Pays » qui leur reſſemblent aſſez, par » les qualités extérieures, pour » tromper les plus attentifs. Je me » ſouviendrai toute la vie, ajou- » te-t-il, d'une converſation que » j'eus avec un célebre Négociant » de Marſeille..... Vous me de- » mandez, me dit-il, un éclair- » ciſſement ſur les remedes étran-

» gers. Je n'ai rien à vous apprendre sur leurs vertus ; ainsi je passe » directement à ce qui vous intéresse, & à ce que je peux vous » apprendre, c'est-à-dire, à l'étrange manipulation, que les » Marchands emploient pour tous » les remedes, avant qu'ils parviennent jusqu'à vous. J'ai suivi cette branche de commerce » avec ardeur. Vous savez que » c'est une des plus considérables » sur nos côtes. Je l'ai abandonnée depuis, frémissant à la vue » des maux qu'elle cause au genre » humain ; mais je l'ai assez étudiée pour en dévoiler tous les » abus.

» Premiérement, dans les Pays » où se trouvent les drogues, les » Marchands les falsifient de plusieurs manieres. Avides, comme les nôtres, ils y font entrer » des matieres étrangeres, pour » en augmenter le poids. Peu instruits des vraies méthodes de

» faire la collecte, cette opération » se fait sans art. Ignorant les » principes de la dessication, ils » se livrent à une routine aveugle » & incertaine. Par-là, leurs dro» gues, avant d'entrer dans nos » vaisseaux, sont en partie alté» rées : les unes fermentent, d'au» tres perdent leurs aromates, » d'autres se moisissent, &c. l'hu» midité de la mer, la négligence » des Marchands, la compression, » les emballages, le mêlange, tout » concourt à augmenter les pre» mieres altérations.

» Dès que ces marchandises » sont arrivées à Marseille, elles » sont remises à des Droguistes, » plus avides encore que ceux qui » font la premiere exploitation. » Ceux-ci ont raffiné l'art de les » déguiser. Ils substituent des ma» tieres étrangeres ou torréfiées, » à celles qui ont pris de mauvai» ses qualités. Les drogues les plus » cheres sont les plus maltraitées.

» L'abus eſt pouſſé à un tel point,
» que certains articles quadru-
» plent de maſſe, en ſortant de
» Marſeille. On vend, par exem-
» ple, cent fois plus de *quinqui-*
» *na*, que l'Amérique n'en peut
» fournir. On vend cinquante fois
» plus de *manne*, qu'il n'en arrive
» à Marſeille. Les réſines les plus
» précieuſes, les aromates, les
» bois ſont preſque tous contre-
» faits. Pour y parvenir, on ajoute
» des bois analogues, qui pren-
» nent un peu d'aromate par le
» contact; on les peint, on les
» colore, &c. «

Que doivent donc être les dro-
gues de nos Marchands en dé-
tail, & d'un grand nombre d'A-
pothicaires, puiſqu'ils ne tirent
leurs marchandiſes que de ces
Négociants? Car il eſt de fait,
que Marſeille fournit plus de dro-
gues ſimples & compoſées, que
tous les Apothicaires du Royau-
me enſemble. Ne ſeroit-on pas

tenté de croire que leurs boutiques ne ſont que des ſources corrompues, où les malades puiſent une mort plus ou moins certaine, & où les Médecins trouvent à la fois, & leur honte, & leur infortune ? Mais heureuſement, pour l'humanité, que, dans les grandes villes, & ſur-tout dans la Capitale, il eſt des Apothicaires qui, nés avec des talents, & poſſédant parfaitement les connoiſſances relatives à leur profeſſion, ſont perpétuellement en garde contre la fraude & la mauvaiſe foi de ceux qui font commerce des drogues étrangeres. Ces hommes eſtimables ne reçoivent que celles qui ont les qualités néceſſaires pour être bonnes; ils n'achetent les remedes indigenes ou du Pays, que de ceux en qui ils ont mis leur confiance, pour en faire la collecte; & ils n'emploient les uns & les autres, qu'après les avoir ſoigneuſement examinés,

Uniquement inſpirés par le deſir d'être utiles, ils ſont très-exacts ſur les méthodes de triturer, pulvériſer, &c. & peſer les drogues: ils apportent la plus grande attention à la préparation des remedes composés; & la probité leur fait une loi de ne jamais laiſſer ſortir de chez eux un remede, qu'ils ne ſoient prêts à prendre eux-mêmes, s'ils étoient attaqués de la maladie qui afflige le malade à qui ils l'envoient.

Mais qu'il s'en faut que ce ſoit là le portrait de tous les Apothicaires! Pour un ROUELLE, un BAUMÉ, un CADET, un SAGE, un MONTET, &c. &c. dont il rapproche les traits, il y en a mille dont il n'eſt que la trop juſte critique. La plupart, ſur-tout les Epiciers-Apothicaires, ſans éducation & ſans amour du travail, végetent méchaniquement, & ne s'élevent jamais à aucune connoiſſance pharmaceutique. Aux dé-

fauts que M. BUCHAN leur reproche dans ſon Introduction, (T. I, p. 58,) relativement aux ordonnances de médecine, ils joignent encore celui de dédaigner les conſeils, lorſqu'ils ſont embarraſſés. Peu ſcrupuleux ſur les devoirs de leur état, & peu inquiets de la ſanté des malades, ils préparent les remedes à leur fantaiſie; toutes les *formules* ſont pliées à leur routine. C'eſt en vain qu'on leur conſeille une méthode, plutôt qu'une autre; ils ſuivent toujours celle qui leur eſt familiere, fût-elle inférieure & beaucoup plus mauvaiſe. Comme ils ignorent les qualités & les attributs extérieurs des plantes, ils ſe laiſſent abuſer par ceux qui les leur apportent. Quant aux remedes étrangers, ils n'en connoiſſent point les vrais caracteres, & les Droguiſtes les trompent facilement. On les voit vendre du *quinquina* frelaté, auſſi impunément que le véritable; il

en eſt de même de tous les autres remedes.

L'art de préparer les médicaments chymiques leur eſt parfaitement inconnu; & comme la vanité eſt la baſe de leur caractere, ils ſe gardent bien de s'adreſſer à ceux de leurs confreres qui ſont plus inſtruits qu'eux; ils tirent toutes leurs préparations des Droguiſtes en gros, qui, ne travaillant jamais qu'en grand, ne peuvent obtenir que des remedes mal préparés & dangereux, parce que, quelque habileté qu'on ſuppoſe à l'Artiſte, il ne peut donner, à une opération en grand, cette attention minutieuſe dont dépend le ſuccès, & qui eſt indiſpenſable lorſqu'il s'agit de la vie des hommes.

Ce fait, qui eſt de toute vérité, l'eſt ſur-tout pour les médicaments actifs; telles ſont les préparations d'*opium*, de *mercure*, d'*antimoine*, &c. dont on voit tous

les jours les effets varier, relativement à la méthode que l'Artiste a employée pour les préparer. Il est bien étonnant, qu'il me soit permis de le dire, que l'Etat, qui a pris tant de précautions, qui a fait tant de réglements pour fixer immuablement le titre des métaux précieux, ne se soit jamais occupé des moyens de rendre les remedes dont nous venons de parler, d'une force toujours égale, pour leurs effets. S'il étoit instruit des ravages qu'occasionne, tous les jours, la méthode arbitraire de préparer, par exemple, le *tartre stibié*, appellé vulgairement l'*émétique*, sans doute qu'on le verroit ordonner que ce médicament fût composé dans tout le Royaume, d'une maniere uniforme; qu'il fût même préparé sous les yeux des Magistrats, & en public, par le corps des Apothicaires, comme on prépare la *thériaque;* remede moins important par ses vertus, qu'on retrouve

retrouve dans beaucoup d'autres médicaments, que par l'étalage pompeux & abſurde des ſubſtances, ſans nombre, dont il eſt compoſé. On le verroit encore ordonner que ce médicament & ceux qui ſont du même genre, comme le *kermès minéral*, le *mercure doux*, &c. ne fuſſent achetés que dans les laboratoires des Apothicaires; & il feroit des défenſes expreſſes aux Droguiſtes, aux Epiciers ſur-tout, d'en vendre. Nous ne craignons pas d'avancer, que ſi le *tartre ſtibié*, ou vulgairement l'*émétique*, ne répond pas toujours aux éloges que beaucoup d'habiles Médecins lui ont donnés; que ſi, au contraire, on en éprouve ſouvent des effets meurtriers, il faut en accuſer les méthodes différentes de le préparer; méthodes dont le choix dépend de l'idée & de la volonté de chaque Apothicaire.

Nous conviendrons cependant que la négligence des Marchands

y a beaucoup de part. Tant qu'on verra les Droguiſtes, & un grand nombre d'Apothicaires confier la conduite de leurs boutiques à des apprentifs, à des femmes, à des enfants, à des ſervantes, &c. on verra les remedes donnés, tantôt l'un pour l'autre, tantôt à trop petite, & plus ſouvent à trop forte doſe. Cependant ſi quelque choſe mérite l'attention du vendeur & doit être peſée avec ſoin, ce ſont, ſans contredit, les médicaments, que quelques grains de plus ou de moins peuvent rendre dangereux & mortels. Une Demoiſelle fut aux portes de la mort, l'année derniere, pour avoir pris un bouillon rafraîchiſſant (fait chez un Apothicaire, d'ailleurs connu,) qui lui fit éprouver un vomiſſement qui dura quarante-huit heures, preſque ſans interruption. J'ai vu un jeune homme rendre le ſang par la bouche & par le nez, pour avoir pris quatre *bols*, qui devoient être com-

poſés de quatre grains de *mercure doux*, &c. Les erreurs qui ſe commettent tous les jours, à cet égard, ſont trop notoires, pour y inſiſter davantage. Il n'eſt preſque perſonne qui ne puiſſe rapporter des exemples de malheurs arrivés, pour avoir pris de l'*émétique*, au lieu d'une autre drogue, ou pour l'avoir pris à plus forte doſe qu'il n'avoit été preſcrit.

L'intérêt & l'avidité portent encore ces Marchands à n'acheter que de mauvaiſes drogues, qu'ils ont à bas prix, ou à un compte qui leur fait entrevoir un grand bénéfice : ils les portent à ſupprimer, dans leurs préparations, les drogues qui ſont cheres ; à ne point renouveller celles qui ſont altérées, rancies, moiſies, ou qui ont perdu leurs odeurs, leurs aromates, &c. ; à ſuppléer à celles qui leur manquent, par celles qu'ils s'imaginent propres à remplir les vues du Praticien ; enfin à vendre au cen-

tuple, & à ne pas ménager les pauvres plus que les riches. Leurs boutiques, par-là, deviennent inabordables aux malheureux, qui ſouvent périſſent, faute de remedes, ou parce que la néceſſité les ont forcés d'en prendre de mauvais chez les Epiciers. Mais tirons le rideau ſur toutes ces horreurs, ſources évidentes, & du peu de progrès qu'a fait juſqu'à préſent l'art de guérir, & des maux qu'on lui attribue, parce qu'on n'en connoît pas les cauſes.

Concluons ſeulement que les malheurs, ſans nombre, qui réſultent de la négligence, de la pareſſe, & ſur-tout de l'avidité de cette foule de Marchands, ſont de nature à ne pouvoir être extirpés que par l'autorité du Monarque. Il eſt digne de la ſageſſe & de l'humanité du jeune Prince bienfaiſant qui nous gouverne, d'ordonner que le commerce des plantes, des médicaments ſimples & compoſés, en

un mot, de tout ce qui eſt connu ſous le nom de *drogues*, ſoit entiérement entre les mains des Apothicaires; que ces Artiſtes ſoient ſoumis à des examens, dont la ſévérité ſoit en proportion de l'importance de leur état, & qu'ils ſoient aſſujettis à des viſites des Membres de la Faculté, beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le ſont aujourd'hui; & en effet, elles devroient ſe faire quatre fois l'année, & ce ne ſeroit pas trop. Que ſi ces réglements trouvoient des oppoſitions, il faudroit au moins que les Herboriſtes formaſſent un corps; dont les membres euſſent ſubi des examens ſur la Botanique médicinale, & ſur l'art de deſſécher & de conſerver les végétaux; & qu'en outre, ils fuſſent aſſujetris à des viſites fréquentes des Apothicaires. Enfin il faudroit que les Droguiſtes en gros euſſent fait preuve, entre les mains des Médecins & des Apothicaires, de connoiſſances ſur les

caracteres extérieurs des médicaments & sur les méthodes de les conserver; qu'ils fussent soumis à des visites de Médecins & d'Apothicaires; que ces derniers assistassent, en présence des Magistrats, au débarquement des marchandises, & fussent autorisés à jetter à la mer toutes les drogues altérées, ou gâtées.

Ces loix seroient le seul moyen de ramener la confiance du Public, de ranimer le courage des Praticiens, & de porter l'art de la Médecine au point où il doit être, pour en tirer les avantages qu'on est en droit d'en attendre. Quant à nous, qui ne pouvons faire que des vœux pour la promulgation de ces loix utiles, nous exhortons nos Lecteurs, à ne jamais se pourvoir de médicaments que chez les Apothicaires, & même que chez les Apothicaires famés pour leur savoir & leur probité. Nous les exhortons de plus à vérifier les plan-

tes & les remedes ſimples qu'ils acheteront, ſur les deſcriptions que nous en avons données aux articles de la Table qui les concernent.

Nous avons eu attention, non-ſeulement de décrire, le plus exaçtement poſſible, les caracteres externes les plus marqués de chaque médicament, mais encore d'indiquer ceux qui ſont ſuſceptibles de falſification, & de donner les moyens de reconnoître cette falſification. Par-là, nous nous flattons, que ſi le Lecteur veut prendre la peine de la confrontation, il ne ſera que rarement victime des tromperies odieuſes, que mettent tous les jours en uſage, comme nous venons de le faire voir, une grande partie de ceux qui ſe chargent du débit des ſecours néceſſaires à l'humanité ſouffrante.

Nous avons porté notre attention plus loin. Nous avons préſumé qu'il pourroit ſe trouver, parmi nos Lecteurs, quelques perſon-

nes qui, par gout, se feroient occupées de la science agréable de la Botanique. C'est en faveur de l'habitude qu'ils ont de dénommer les plantes en latin, que nous avons transcrit les phrases latines, par lesquelles elles sont désignées chez les plus fameux Auteurs, sur-tout chez Jean & Gaspard BOHIN, chez TOURNEFORT, le Chevalier LINNÉE, &c. Mais pour l'utilité du plus grand nombre, nous avons traduit en françois ces mêmes phrases, & au nom scientifique de chaque plante, nous avons joint constamment le nom vulgaire, à moins que nous n'ayons pu en avoir connoissance.

Il y avoit sans doute un moyen plus sûr de faciliter la vérification des médicaments, sur-tout des plantes, & ce moyen étoit de faire dessiner, graver & colorier celles dont il est parlé dans la MÉDECINE DOMESTIQUE, en réduisant les planches au format de cet

Ouvrage; nous l'avons bien ſenti. Mais le prix auquel l'exécution de ce projet auroit fait monter notre Traduction, nous en a éloigné. D'ailleurs il auroit fallu, pour ne rien laiſſer à deſirer à cet égard, traiter également tous les autres remedes; ce qui auroit été très-difficile, & même impoſſible pour quelques-uns, tels que pluſieurs eſpeces de *ſels*, de *diſſolutions*, de *mixtures*, de *teintures*, d'*onguents*, &c. qui, pour la couleur ſur-tout, ſe reſſemblent tellement, que leur différence échappe quelquefois aux yeux les plus exercés. Au reſte, nous avons déja un grand nombre de plantes coloriées. M. REGNAULT en a donné un Recueil *in-folio*, ſous le nom de, *La Botanique miſe à la portée de tout le monde*; & il paroît actuellement le troiſieme Cahier *in*-8° du *Flora Pariſienſis*, par M. BULLIARD, propoſé par ſouſcription, chez Didot le jeune. Ce dernier Ouvrage nous ſemble

très-exact pour le dessein & les couleurs : il a, de plus, cet avantage sur le premier, qu'il est sous un format plus portatif & moins couteux. Nous y renvoyons les curieux, & les personnes qui voudront avoir des guides plus certains que de simples descriptions.

Nous avons en outre donné la recette des médicaments composés les plus faciles à préparer. Un grand nombre de ces articles appartiennent à M. BUCHAN, qui les a insérés dans un Appendice, à la suite de son Ouvrage. Nous les avons distingués des nôtres, par ces deux lettres, *M. B.*

Quant aux remedes très-composés, comme les détails, dans lesquels il faudroit entrer, ne feroient que grossir l'Ouvrage, & que leur préparation est d'ailleurs très-difficile & très-couteuse, nous nous sommes contentés de renvoyer à deux Livres excellents qui en traitent spécialement, c'est-à-

dire, au *Dictionnaire de Chymie* de M. Macquer, & aux *Eléments de Pharmacie* de M. Baumé.

Telles ſont les additions dans leſquelles nous a entraîné le deſir de rendre la Médecine domestique plus généralement utile. Nous oſons eſpérer, que pour peu qu'on y apporte d'attention, il eſt difficile qu'on n'en retire pas quelques avantages. Le peuple y apprendra, au moins, à connoître le pouvoir de la nature dans la guériſon des maladies, &, par conſéquent, à douter du ſavoir de ces Charlatans & de ces routiniers hardis, qui ne connoiſſent d'autres manieres de traiter les malades, qu'en les accablant de remedes; qui ſaignent, émétiſent, purgent dans toutes les maladies, & dans tous les temps des maladies; qui enfin ne ceſſent d'agir que lorſque la nature, qui ſe trouve toujours entre le donneur de remedes & la maladie, a eu aſſez de forces pour

en triompher; ou que le malade, épuisé, succombe sous les coups de ces ignorants. Ce doute le conduira nécessairement à ne s'adresser qu'aux Médecins véritablement instruits, dont les principes d'honnêtetés & d'humanité les portent toujours à secourir les pauvres, avec le même zele & le même empressement que les riches.

Les gens sensés & instruits puiseront d'ailleurs dans la MÉDECINE DOMESTIQUE, des idées claires & précises de la vraie méthode de guérir, & pourront, par-là, apprécier ou rectifier la conduite de ceux en qui ils placent leur confiance.

Toutes les personnes intelligentes & charitables, dans les villes, ou dans les campagnes, qui, par une espece de vocation naturelle, se font un devoir d'aider de leurs conseils & de leurs bonnes œuvres les pauvres qui les environnent, trouveront, dans cet Ouvrage, un guide sûr & invariable, qui exalte

ra leur inclination à faire le bien, en éloignant d'eux la crainte, qu'ils ont souvent, de faire du mal.

MM. les Curés, Vicaires & autres Ecclésiastiques, qui, par un zele bien estimable, & par pur amour pour leurs ouailles, desirent souvent d'être à portée de donner des secours au corps, comme ils les donnent à l'ame, sentiront que le principal but de cet Ouvrage est de les mettre dans le cas de pouvoir satisfaire leurs vues paternelles. Les connoissances physiques, qu'ils ont acquises dans les études nécessaires à leur éducation, leur feront saisir avec facilité les principes certains qui y sont exposés. Instruits de la meilleure maniere d'élever les enfants, ils veilleront avec plus d'attention à celle que les nourrices, qui sont dans leurs Paroisses, mettent en usage : ils en reconnoîtront plus promptement les abus ; ils en prescriront, avec plus de fermeté, de

plus convenables : &, si ces marâtres sont indociles à la voix de la raison & de l'expérience, ils en avertiront, avec plus de célérité, les peres & meres, qui, le plus souvent, n'apprennent le malheur de leurs enfants, que lorsqu'il n'est plus temps. Pénétrés de douleurs, à la vue des ravages qu'occasionnent la falsification & l'altération des médicaments, ils se conformeront aux vues sages & bienfaisantes du Ministere, en suppliant MM. les Intendants qui sont chargés, par le Gouvernement, de leur faire distribuer, par année, une certaine quantité de remedes, de ne leur en envoyer que dans la proportion du besoin instantané qu'ils en auront, afin que ces drogues ne s'alterent point par le laps de temps, comme il arrive assez souvent, sur-tout à celles qui sont molles & liquides. Aussi-tôt que ces remedes leur seront parvenus, ils les vérifieront sur les descrip-

tions que nous en avons données à la Table; & lorſqu'ils en trouveront de falſifiés ou de corrompus, ils ſupplieront qu'on leur en envoie de nouveaux; ce qui ne pourra manquer de leur être accordé, d'après les raiſons puiſſantes que leur dicteront leurs lumieres & leur zele. Ils pourront d'ailleurs s'adreſſer aux Seigneurs & Dames de Paroiſſes, & aux autres perſonnes riches ou aiſées qui paſſent, ou toute l'année, ou une partie de l'année à la campagne, & qui, s'ils daignent jetter les yeux ſur cet Ouvrage, y puiſeront des vérités qui les porteront à ſaiſir, avec empreſſement, les occaſions de ſignaler la charité, dont ils ſont animés envers les pauvres.

Enfin, nous nous flattons que les Chirurgiens, répandus dans les campagnes & dans les petites villes, qui voudront lire la MÉDECINE DOMESTIQUE, avec l'attention qu'elle demande, applau-

diront aux préceptes qu'elle renferme, & en adopteront la pratique, quoique différente, peut-être, de celle qu'ils avoient ſuivie auparavant. Ils ſentiront, pour me ſervir des propres expreſſions du célebre TISSOT, qu'on peut apprendre à tout âge & de tout le monde. Ils ne ſe feront donc point de peine de réformer quelques-unes de leurs idées, dans une ſcience qui, à proprement parler, n'eſt pas la leur, & à l'étude de laquelle ils n'ont jamais pu ſe livrer d'une maniere convenable, ſur celles d'un homme qui s'en eſt uniquement occupé, & qui a eu pluſieurs ſecours, qui leur ont manqué.

Nous terminerons ce que nous avions à dire ſur cette ſeconde Partie, par un Tableau fidele des *ſymptomes* reſpectifs qui caractériſent les maladies générales internes; c'eſt-à-dire, celles qui, n'ayant aucun ſiege déterminé, & qui ne

paroiſſant pas avoir de cauſe évidente, jettent de l'incertitude ſur leur dénomination. De plus, nous y expoſerons les *ſymptomes* qui ſont les avant-coureurs des maladies, qui ont bien un ſiege déterminé, comme celles du *cerveau*, des *poumons*, du *foie*, &c. mais qui demandent plus ou moins de jours pour ſe déclarer. Car l'expérience a prouvé, & l'on s'en convaincra facilement par la lecture de cet Ouvrage, que les maladies graves ont des jours préparatoires, ſi l'on peut s'exprimer ainſi, pendant leſquels la nature ſemble développer tous les *ſymptomes* principaux qui les conſtitueront dans la ſuite de telle ou telle eſpece. Or ces jours préparatoires, plus ou moins nombreux, relativement à la maladie qui doit ſurvenir, préſentent d'autres *ſymptomes* qui, quoique légers, & paroiſſant d'abord avoir beaucoup de reſſemblance entre eux, ſont cependant déja ca-

pables d'indiquer, jusqu'à un certain point, de quel genre sera la maladie dont on est menacé. Et comme le succès dans le traitement des maladies, en général, & à plus forte raison dans celui des maladies dangereuses, dépend en grande partie des commencements; que quelquefois même, en s'y prenant dès le début, on parvient à les faire avorter, ou à prévenir les accidents dont elles sont accompagnées; nous avons cru qu'on nous sauroit généralement gré, d'avoir rassemblé, en un petit nombre de pages, les caracteres essentiels qui annoncent d'avance telle ou telle maladie, ou qui font qu'elle a tel ou tel nom, lorsqu'elle est déja déclarée ou avancée : car en cherchant, dans ce Tableau, les *symptomes* qui, comparés avec ceux d'un malade attaqué d'une de ces maladies, paroîtront y correspondre le plus exactement, on apprendra le nom de cette maladie; au

moyen de quoi on trouvera facilement dans l'Ouvrage, le traitement qui lui convient; ce qui eût été fort difficile ſans ce ſecours.

On ſent que nous ne devons parler dans cet expoſé, ni des maladies des organes externes, telles que de l'*ophthalmie* ou *inflammation des yeux*, de l'*eſquinancie* ou *inflammation de la gorge*, &c. ni des maladies de la peau, telles que l'*éréſipelle*, la *gale*, les *dartres*, &c. parce qu'elles ſe font aſſez connoître par la ſeule inſpection, & qu'en cherchant à la Table des Chapitres de chaque volume, leur nom ſe préſentera de lui-même. Nous ne parlerons pas non plus des *rhumes*, des diverſes eſpeces de *toux*, des *coliques*, des *cours de ventre*, du *vomiſſement*, de la *ſuppreſſion d'urine*, des diverſes eſpeces d'*hémorrhagies*, de la *jauniſſe*, de l'*hydropiſie*, du *rhumatiſme*, de la *paralyſie*, du *cancer*, &c. ces maladies n'étant point équi-

voques, & présentant d'abord leurs noms. Quant aux *maladies vénériennes*, à la *rage*, &c. il est impossible de les méconnoître, d'après les causes qui y ont donné lieu; il feroit donc superflu d'entrer dans le détail de leurs *symptomes*. Les maladies des femmes & des enfants feroient plus embarrassantes, si M. BUCHAN ne les avoit renfermées dans deux Chapitres, divisés en paragraphes, ce qui les rend très-faciles à trouver.

Notre objet, par ce Tableau, n'est certainement pas de fomenter la paresse & la négligence; nous avertissons, au contraire, que pour que cet Ouvrage soit bien entendu, & pour qu'on en retire tout le fruit possible, il doit être lu & relu avec une attention toujours également soutenue. Mais, comme il n'appartient qu'à un homme qui s'est occupé, pendant de longues années, de l'histoire des maladies, d'en saisir au premier abord

le caractere & la nature, & que, quelque mémoire qu'on ſuppoſe à une perſonne qui n'a pas fait ſa principale occupation de la Médecine, on ne peut eſpérer, malgré les lectures réitérées, qu'elle aura toujours préſents à l'eſprit les rapports & les différences qu'offrent la plupart des maladies; nous avons penſé que ce Tableau ſeroit à nos Lecteurs, ce que fut jadis à *Théſée* le fil d'*Ariadne*, qu'il les aideroit à ſortir du labyrinthe qu'offre, à tout autre qu'à des gens de l'Art, la foule de maladies auxquelles eſt expoſé le genre humain; & qu'en ſoulageant en outre leur mémoire, il ſeroit une eſpece d'appas qui les attireroit, & fixeroit, d'une maniere plus particuliere, leur attention ſur des objets de la plus grande importance, puiſqu'il ne s'agit pas moins, dans cet Ouvrage, que de les porter à concourir à leur propre conſervation.

Nous ſuivrons, dans cet expoſé, l'ordre des Chapitres.

*NB*. Les deux premiers Chapitres, qui ne traitent point de maladies proprement dites, mais qui contiennent des généralités ſur toutes les maladies & ſur les fievres, doivent ſervir d'*introduction* à chacun des Chapitres ſuivants. Nous exhortons donc le Lecteur à les lire conjointement avec celui qui traite de la maladie qu'il veut connoître, & dont il veut ſuivre le traitement.

---

# TABLEAU

## *Des ſymptomes qui caractériſent & conſtituent les maladies générales internes, & autres maladies graves.*

NOus ſuppoſons qu'une perſonne, qui s'intéreſſe à un malade, déſire ſavoir le nom de la maladie dont il eſt attaqué, pour lui donner des preuves de ſon attachement, ou pour exer-

cer, à son égard, les devoirs satisfaisants de l'humanité, en lui rendant les services, & en lui administrant les secours qui sont en son pouvoir; nous la supposons auprès du malade, l'examinant, l'interrogeant, lui tâtant le *pouls*, &c. comme nous l'avons conseillé, T. II, note 1, p. 6, 7 & 8. Or,

Si le malade commence par éprouver des douleurs à la tête, dans les *lombes*, dans les reins; une lassitude dans tous les membres; un sentiment de froid aux extrêmités; des *pendiculations*, des bâillements, accompagnés d'*anxiétés*, de *nausées*, & quelquefois de *vomissement*; si à tous ces *symptomes* succede le frisson, & ensuite un violent tremblement; si bientôt après la peau, auparavant froide & seche, devient moite; si la sueur qui, dans ces cas, coule abondamment; si les urines qui sont rougeâtres, briquetées, & qui déposent un sédiment de la même couleur, terminent l'accès, cette personne reconnoîtra que cette maladie est une *fievre intermittente*. Elle consultera donc le Chapitre III, qui lui indiquera le régime & les remedes qui conviennent à cette espece de *fievre*. Fievres intermittentes.

Si ces *symptomes*, ou ces *accès* reviennent tous les jours, elle conclura que Fievre quotidienne.

c'eſt une *fievre intermittente quotidienne*, ou ſimplement une *fievre quotidienne*.

Fievre tierce. Si ces *ſymptomes* ne reviennent que de deux jours l'un, ou le troiſieme jour, elle déclarera que c'eſt une *fievre tierce*.

Fievre quarte. S'ils ne reviennent qu'au bout de trois jours, ou le quatrieme jour, elle ſaura que c'eſt une *fievre quarte*, & elle trouvera dans ce même Chapitre III, le traitement qu'exigent ces trois eſpeces de *fievres intermittentes*.

Fievre continue-aiguë, ou inflammatoire. Si le malade éprouve d'abord un reſſerrement, ou un froid général, bientôt ſuivi de chaleur, d'un *pouls plein* & très-*fréquent*, de douleur de tête, de ſéchereſſe & d'ardeur à la peau, de rougeur dans les yeux; ſi ſon teint eſt animé; s'il y a douleur dans le dos & dans les reins, avec difficulté de reſpirer, des *anxiétés*, des envies de vomir; s'il ſe plaint d'une grande ſoif; s'il repouſſe les aliments ſolides; s'il ne dort point; ſi la langue, d'abord humectée, devient ſucceſſivement ſeche, rude, noire, &c. elle reconnoîtra que cette maladie s'appelle *fievre continue-aiguë*, ou *inflammatoire*, & elle en trouvera le traitement Chap. IV.

Pleuréſie vraie. Si cette perſonne apprend que la maladie s'eſt déclarée par le friſſon & le refroidiſſement,

froidissement, suivis de chaleur, de soif & d'*insomnie*; qu'il soit ensuite survenu une douleur violente & *pungitive* dans l'un des côtés, &, comme il arrive quelquefois, tout le long de l'*épine du dos*, ou vers le devant de la poitrine, ou vers les épaules; si cette douleur est plus aiguë dans le temps de l'*inspiration*; si le *pouls* est *vîte* & *dur*; si les urines sont hautes en couleur; si le sang se couvre, dans la palette, d'une espece de *couenne*; si les crachats s'épaississent successivement, & deviennent sanglants, &c.; elle reconnoîtra que c'est une *pleurésie vraie*, & elle lira le Chap. V, §. I.

Si la douleur de côté, dont il a été question dans l'article précédent, est plus à l'extérieur, & se fait sentir principalement dans les *muscles de la poitrine*, elle lira le §. II de ce même Chap. V, qui traite de la *pleurésie fausse*. Pleurésie fausse.

Si le malade a une fievre très-aiguë, accompagnée d'une douleur violente dans la région du *diaphragme*; si cette douleur augmente en toussant, en éternuant, en respirant, en prenant des aliments, en allant à la garde-robe, en urinant, &c.; si la *respiration* est courte; s'il respire du ventre; s'il a le *hoquet*, du *délire*, le *rire sardonien*, qui est Paraphrénésie.

une espece de grimace involontaire, &c.; elle nommera cette maladie *paraphrénésie*, ou *inflammation du diaphragme*, & consultera le §. III du même Chap. V.

Fluxion de poitrine vraie.

Si le malade a tous les *symptomes* de la *pleurésie vraie*, à l'exception que le *pouls* est plus *mollet*, que les douleurs sont moins aiguës, mais que la *respiration* est plus difficile, & l'oppression de poitrine plus grande, elle saura que cette maladie est une *fluxion de poitrine*, dont elle trouvera le traitement Chap. VI, §. I.

Fausse fluxion de poitrine.

Si la maladie commence par des alternatives de froid & de chaud; si le *pouls* est *petit* & *vîte*; si le malade sent un poids sur la poitrine; si la *respiration* est difficile; s'il se plaint par fois de douleurs dans la tête, accompagnées de *vertiges*; si les urines sont pâles, &c.; cette maladie se nomme *fausse fluxion de poitrine*: elle consultera le §. II du même Ch. VI.

Pulmonie.

Si la maladie s'annonce, comme il arrive ordinairement, par une toux seche, qui souvent continue pendant quelques mois, accompagnée d'envies de vomir; si le malade éprouve plus de chaleur que dans l'état naturel; s'il a des douleurs & de l'oppression dans la poitrine, surtout après avoir fait quelque mouve-

ment ; si les crachats ont un gout salé, & sont souvent mêlés de sang ; si le malade est triste, mélancholique & très-altéré ; si l'appétit est mauvais ; si les crachats prennent ensuite une teinte verdâtre, blanche, ou *sanguinolente* ; si le malade a une *fievre hectique*, des *sueurs colliquatives*, le *cours de ventre*, & un *flux excessif d'urine* ; s'il ressent une chaleur brûlante dans la paume des mains ; si les joues se couvrent d'un rouge foncé après les repas ; si les doigts s'amincissent, les ongles deviennent convexes, les cheveux tombent ; si enfin il survient un gonflement aux pieds & aux jambes ; si les forces se perdent totalement ; si les yeux se cavent, &c. ; elle reconnoîtra, à tous ces *symptomes*, la *pulmonie*, dont elle lira le traitement Chap. VII, §. I.

Si la maladie a pour avant-coureurs l'abattement, la perte de l'appétit, la foiblesse, les lassitudes après le moindre mouvement, des *insomnies*, des soupirs profonds, le découragement de l'esprit ; si à ces *symptomes* succedent un *pouls petit* & *fréquent*, la sécheresse de la langue, sans que le malade soit considérablement altéré ; s'il éprouve tour à tour de petits froids & de petites chaleurs, qui se manifestent par la rougeur du vi- Fievre lente, ou nerveuse.

ſage; ſi bientôt il ſe plaint de *vertiges*; de douleurs de tête, de *nauſées* & d'envies de vomir; ſi le *pouls* eſt *vîte* & quelquefois *intermittent*, les urines pâles, reſſemblantes à de la biere éventée; ſi le malade reſpire difficilement; s'il a du *délire*, &c.; on conclura qu'il eſt attaqué d'une *fievre lente* ou *nerveuſe*, & on trouvera, Chap. VIII, la maniere de traiter cette maladie.

Fievre putride, maligne ou pourprée.

Si le malade éprouve, pluſieurs jours avant la maladie, une foibleſſe marquée, des laſſitudes ſpontanées, ſans aucune cauſe apparente; s'il eſt abattu; s'il ſoupire; s'il perd courage; ſi quelques jours après il ſe frappe de la crainte de la mort; s'il a des *nauſées*; s'il vomit de la *bile*; s'il a un violent mal de tête, accompagné de *pulſations*, ou de battement dans les *arteres temporales*; ſi les yeux paroiſſent rouges, enflammés; s'il y ſent de la douleur juſques dans le fond des orbites; s'il éprouve un bourdonnement dans les oreilles; ſi la *reſpiration* eſt laborieuſe, & ſouvent interrompue par des ſoupirs; s'il ſe plaint de douleurs à la région de l'eſtomac, dans le dos & dans les reins; ſi la langue, d'abord blanche, devient noire, gercée, &c.; ſi les dents ſe couvrent d'une croute noire; ſi

le malade rend quelquefois des *vers* par haut & par bas; s'il frissonne; s'il tremble; s'il salive; si le sang, sorti de la veine, paroît dissous, ou n'avoir que très-peu d'adhésion, & se putréfie promptement; si les *déjections*, toujours très-fétides, sont, tantôt verdâtres, tantôt noires, ou rougeâtres; si la peau se couvre de taches *pourprées*, livides, brunes, noires; si le malade a des *hémorrhagies* par les yeux, par le nez, par la bouche, &c.; on ne doutera pas que cette maladie ne soit une *fievre putride*, *maligne*, ou *pourprée*, & on consultera le Ch. IX.

Si la maladie s'annonce par un frisson léger, suivi de chaleur, de foiblesse & de soupirs; si le *pouls* est *petit & fréquent*, accompagné de difficulté de respirer, d'*anxiétés*, d'oppression dans la poitrine, d'agitation, de délire; si la langue est blanche; si les mains tremblent, quoiqu'elles soient quelquefois brûlantes; si, chez une femme en couche, le lait change de route, & que les autres évacuations se suppriment; si le malade éprouve sur la peau une démangeaison, des douleurs, semblables à celles qu'occasionneroient des piquures d'épingles; s'il se manifeste de petites *pustules* innombrables, rouges ou blanches, ac- Fievre miliaire.

compagnées de la diminution des *symptomes* précédents, d'une sueur, qui a une odeur de *putridité* particuliere, & du retour des évacuations supprimées, &c.; cette maladie se nomme *fievre miliaire*, & on en cherchera le traitement au Chap. X.

Fievre rémittente. Si le malade commence par éprouver des bâillements, des *pendiculations*, des douleurs à la tête, des *vertiges* & des alternatives de froid & de chaud; s'il ressent une douleur à la région de l'estomac, accompagnée, quelquefois, d'un gonflement; si la langue est blanche; si la peau & les yeux paroissent jaunes; si le malade vomit de la *bile*; si le *pouls*, qui est rarement *plein*, est quelquefois un peu *dur*; s'il y a, ou *constipation* excessive, ou *cours de ventre* considérable; si tous ces *symptomes* ont des *rémissions* marquées, c'est-à-dire, des temps où ils sont infiniment moins violents, sans pourtant disparoître entiérement; si le retour de leur violence a des heures, ou des jours *périodiques*, à peu près comme les *accès* des *fievres intermittentes*, &c.; on nomme cette maladie *fievre rémittente*, & on trouvera, Chap. XI, le traitement qui lui convient.

Petite vérole. Si un enfant, ou un adulte devient

triſte, indifférent, de gai qu'il étoit, ou qu'il ſoit gai, de triſte qu'il étoit auparavant; s'il eſt aſſoupi, altéré, n'ayant point d'appétit pour les aliments ſolides; s'il ſe plaint de laſſitudes; s'il ſue, pour peu qu'il faſſe de mouvement; ſi ce mal-aiſe dure deux, ou trois jours, & que le troiſieme, ou le quatrieme il ſoit ſuivi d'alternatives de froid & de chaud, d'abord légeres, mais qui prennent bientôt de l'intenſité, & qui ſont bientôt accompagnées de douleurs dans les reins & à la tête, de vomiſſements, ou au moins d'envies de vomir; ſi le *pouls* eſt *vîte*, la peau brûlante; ſi le malade ne dort pas; ſi, quand il eſt aſſoupi, il éprouve une eſpece de friſſonnement, ſuivi d'un treſſaillement ſoudain, *ſymptome* ordinaire de l'*éruption* prochaine; & ſi le malade, étant un enfant très-jeune, eſt attaqué de *convulſions*, &c.; on preſſentira qu'il va être attaqué de la *petite vérole*, dont les boutons commencent à paroître ordinairement le quatrieme jour; on verra, Chap. XII, comment on doit traiter ce prélude, ainſi que la ſuite de cette maladie.

Rougeole.

Si le malade a des alternatives de froid & de chaud, accompagnées de malaiſe & de manque d'appétit; ſi la lan-

gue est blanche, mais, pour l'ordinaire, humectée; si le malade a une petite *toux* seche & *breve*, qui cependant ne se déclare quelquefois qu'après l'*éruption*; s'il se sent la tête pesante; si les yeux sont enflammés, & d'une sensibilité extrême, de sorte qu'ils ne puissent être exposés à la lumiere sans souffrir; si le malade a un écoulement de larmes très-âcres, & de sérosités par les narines; s'il a des douleurs dans la poitrine; si, comme il arrive quelquefois, il vomit, ou s'il a un *cours de ventre*; si le malade, étant enfant, rend des *selles* verdâtres; s'il se plaint d'une démangeaison à la peau, s'il est inquiet, chagrin; s'il saigne du nez, &c.; on s'attendra à une *rougeole*, dont l'*éruption* paroît vers le quatrieme jour; on consultera le Chap. XIII, §. I.

Fievre scarlatine.

Si la maladie commence par des alternatives de froid & de chaud, sans un mal-aise considérable; si la peau se couvre de taches rouges plus larges, plus foncées & moins uniformes que dans la *rougeole*; si ces taches durent deux ou trois jours, & disparoissent ensuite; si, après qu'elles sont passées, la *surpeau* ou l'*épiderme* pele & tombe en écailles, cette maladie s'appelle *fievre scarlatine bénigne*.

Mais si, ayant commencé par le froid, le frisson, un abattement, un mal-aise universel & une grande oppression de poitrine, il a succédé une chaleur excessive, des *nausées*, le *vomissement*, &c. si le *pouls* est *fréquent*, mais *petit* & *enfoncé*; si la *respiration* est précipitée, difficile; si la peau est brulante, sans être absolument seche; si la langue est humectée & blanche; si enfin l'*éruption* ne procure aucun soulagement, &c.; elle s'appelle *fievre scarlatine maligne*, *putride*, &c. On trouvera le traitement de ces deux especes de *fievre scarlatine*, Chap. XIII, §. II.

Si aux *symptomes* de la *fievre continue aiguë inflammatoire*, ou si à ceux des *fievres intermittentes*, même à ceux de la *fievre rémittente*, se joint une *évacuation* copieuse de *bile* par haut & par bas, &c.; on nomme cette maladie *fievre bilieuse*, pour laquelle on consultera le §. III du même Chapitre XIII. Fievre bilieuse.

Si la maladie s'annonce par des douleurs à la tête, une rougeur dans les yeux & sur le visage, un sommeil interrompu ou totalement perdu; une grande sécheresse à la peau; la constipation, la rétention d'urine, un petit écoulement de sang par les narines, un bourdonnement Phrénésie, ou inflammation du cerveau.

dans les oreilles & une irritabilité extrême dans le *systême nerveux*; si à tous ces *symptomes*, se joignent ceux de la *fievre inflammatoire*, ou *continue-aiguë très-grave*; si le *pouls* est *foible*, *irrégulier*, *tremblottant*, & d'autres fois *dur* & *serré*; si l'*ouie* est très-délicate, de maniere que le malade entende avec une subtilité singuliere, *symptome* qui n'est pas de longue durée; si le battement des *arteres* du cou & des *tempes* est très-sensible; si la langue est noire & seche, sans soif & avec répugnance pour la boisson; si l'esprit du malade n'est occupé que des objets qui l'avoient frappé immédiatement avant sa maladie; si, plongé dans le plus profond silence, il paroît s'éveiller tout-à-coup & devenir furieux; si le *délire* est continuel, de maniere que tantôt le malade se jette hors du lit, que tantôt il crie, il chante, il pleure, & que ses questions soient sans suite, ainsi que ses réponses; si ses yeux jouissent d'une mobilité singuliere; si ses mains tremblent, &c.; si les urines sont supprimées ou blanches, &c.; cette maladie s'appelle *phrénésie* ou *inflammation du cerveau*. On en trouvera le traitement, Chapitre XV.

Inflamma- Si le malade a une douleur fixe & une

chaleur brulante dans la région de l'estomac; s'il a des insomnies, des *anxiétés;* si le *pouls* est *petit, fréquent* & *dur;* s'il vomit ou éprouve des *nausées* & des maux de cœur; s'il a une soif excessive; s'il respire difficilement; s'il a des sueurs froides, & quelquefois des *convulsions* & des foiblesses; si l'estomac est gonflé & paroît dur au toucher; s'il éprouve un sentiment douloureux, toutes les fois qu'il prend de la boisson ou des aliments, sur-tout si ces boissons ou ces aliments sont trop chauds ou trop froids, &c.; cette maladie est une *inflammation de l'estomac*, dont on trouvera le traitement Chapitre XIX, §. I. tion de l'estomac.

Si, à des *symptomes* à peu près semblables à ceux que nous venons de décrire, pour la maladie précédente, se joint une douleur plus fixe & plus aiguë, située vers le *nombril;* si le *vomissement* est plus violent, si même le malade vomit les *matieres fécales*, &c.; on appelle cette maladie *inflammation de bas-ventre, passion iliaque, miséréré*, &c. il faut consulter le §. II du même Chap. XIX. Inflammation de bas-ventre, passion iliaque, miséréré, &c.

Si le malade sent une douleur aiguë dans la région des reins, accompagnée de peu de fievre, d'engourdissement ou de douleur sourde dans la cuisse du côté Inflammation des reins, colique néphrétique.

affecté ; si l'urine, qui est d'abord claire, devient ensuite rouge, & dans le plus fort de la maladie pâle, sortant avec difficulté & en très-petite quantité à la fois ; s'il souffre beaucoup quand il veut marcher ou se tenir droit ; s'il se couche plus aisément sur le côté affecté que sur l'autre ; s'il a des envies de vomir ; s'il vomit pendant l'accès, qui dure quelques heures, quelquefois un ou deux jours, & qui se termine par l'écoulement des urines ou la sortie de la pierre, &c. ; cette maladie se nomme *inflammation des reins* ou *colique néphrétique*. On en trouvera le traitement, Chap. XIX, §. III.

Inflammation de la vessie.

Si le malade ressent une douleur très-aiguë dans la partie inférieure du ventre ; s'il éprouve une difficulté d'uriner, accompagnée d'un peu de fievre, d'envies continuelles d'aller à la garde-robe & de rendre les urines, &c. ; on appelle cette maladie *inflammation de la vessie*, dont il est traité, §. V de ce même Chap. XIX.

Inflammation du foie.

Si le malade éprouve une tension douloureuse au côté droit, sous les *fausses côtes*, accompagnée d'un peu de fievre, d'un sentiment de pesanteur dans cette partie, d'une difficulté de respirer, de dégout pour les aliments, d'une soif ardente, &c. si les yeux & la peau du ma-

lade ont une teinte jaune ou pâle, cette maladie est une *inflammation du foie*, qui, lorsque c'est la partie convexe de ce viscere qui est affectée, présente une douleur plus aiguë, un *pouls* plus *vîte*, & occasionne souvent une *toux* seche, le *hoquet*, &c.; on en trouvera le traitement, §. VI du même Chap. XIX.

Si le malade éprouve d'abord une chaleur brulante dans l'estomac & dans les *intestins*, des rapports aigres, des *vents*, des douleurs d'*entrailles*; si ces *symptomes* sont suivis de *vomissements* excessifs & d'une évacuation abondante par bas, de *bile* verte, jaune & noirâtre, accompagnée de tension dans l'estomac & de *tranchées* dans le ventre; si le malade éprouve une soif ardente; si le *pouls* est très-*vîte*, *inégal*; si le malade ressent une douleur très-aiguë vers le *nombril*; si ensuite le *pouls* baisse & souvent au point de devenir presque imperceptible; si les extrêmités deviennent froides; si une sueur froide se répand sur tout le corps; si l'urine se supprime; si le malade a des *palpitations de cœur*, un *hoquet* violent, des foiblesses, des *convulsions*, &c.; il est attaqué de la maladie appellée *cholera morbus*, ou vulgairement *trousse-galant*. Consultez le Chap. XX, §. I.

Cholera morbus, ou trousse-galant.

Diabetes, ou évacuation excessive d'urine. Si le malade rend plus d'urine qu'il ne prend de liquide; si ses urines sont claires, pâles, douceâtres, d'une odeur plus ou moins agréable; s'il a une soif ardente & continuelle, accompagnée d'un peu de fievre; si la bouche est seche; s'il rend sans cesse des crachats écumeux; si les forces tombent, que l'appétit se perde, que l'embonpoint disparoisse, de sorte que le malade n'ait bientôt plus que la peau & les os; s'il éprouve de la chaleur dans les *intestins*, dans les *lombes*; si les *bourses* & les *pieds* s'enflent, &c.; cette maladie s'appelle *diabetes* ou *évacuation excessive d'urine*. Consultez le Chap. XXI, §. I.

Incontinence d'urine. Si les urines coulent involontairement & goutte à goutte, sans excéder la quantité ordinaire, & sans que le malade éprouve d'ailleurs de grandes incommodités, &c.; on donne à cette maladie le nom d'*incontinence d'urine*. Voyez le même Chap. XXI, § I, art. I.

Gravelle. Si le malade a des douleurs dans les *lombes* & des maux de cœur; s'il vomit, s'il pisse le sang, comme il arrive quelquefois, &c.; ces *symptomes* annoncent la *gravelle* ou de petites *pierres*, qui sont fixées dans les *reins*. Mais si ces *symptomes* augmentent d'intensité; si les dou-

leurs gagnent les parties voisines de la *vessie*; si la jambe & la cuisse du côté affecté sont engourdies; si les *testicules* remontent; si les urines se suppriment, &c.; ils annoncent que les petites pierres sont sorties des reins, & qu'elles sont engagées dans les *urèteres*.

Si le malade éprouve des douleurs en urinant, avant & après avoir uriné; si l'urine ne sort que goutte à goutte; si d'autres fois elle s'arrête subitement, dans l'instant qu'elle sort à plein canal; si le malade ressent une douleur aiguë dans le col de la *vessie*, après avoir fait du mouvement, sur-tout après avoir été à cheval ou en carrosse sur un chemin raboteux; si les urines déposent un *sédiment* blanc, épais, abondant, de mauvaise odeur, *muqueux*, &c.; si le malade éprouve un chatouillement aux parties génitales, qui l'oblige d'y porter sans cesse les mains; s'il a des envies d'aller à la selle dans le même instant qu'il urine; s'il urine plus facilement étant couché que debout; si en rendant les dernières gouttes d'urine, il ressent une douleur aiguë, suivie d'un mouvement convulsif, &c.; il est attaqué de la *pierre*. Consultez le Chap. XXI, §. III, pour cette maladie & la précédente. Pierre.

Dyfenterie. Si la maladie s'annonce par un *cours de ventre*, accompagné de douleurs violentes dans les inteftins, par des envies perpétuelles d'aller à la garde-robe, & qu'il rende du fang, en plus ou moins grande quantité dans les *felles*; fi la maladie s'annonce par le friffon, par une *proftration de forces*, un *pouls petit*, une foif ardente & des envies de vomir; fi la langue devient feche, baveufe & gercée; s'il fe forme des *aphthes* dans la bouche; fi, comme il arrive quelquefois, le malade a des *vomiffements* énormes, & d'autres fois la peau couverte de taches *pourprées*; s'il furvient le *hoquet*, des *convulfions* & autres *fymptomes* de *fievres putrides malignes*, &c.; fi les *felles* font d'abord graffes & écumeufes; fi bientôt elles font ftriées de fang; & qu'enfin elles reffemblent à du fang pur, mêlé de petits filaments qui reffemblent à des raclures de chair; fi le malade rend quelquefois des *vers*, foit par haut, foit par bas; fi en allant à la *felle*, il fent un poids vers le fondement, comme fi tous les *inteftins* vouloient fortir au-dehors, &c.; il faut en conclure qu'il a la *dyfenterie*, & confulter le Chap. XXII, §. VII.

Lienterie. Si, à une partie des *fymptomes*, décrits

article précédent, se joignent un dégout extrême, ou une sorte de faim canine, l'accablement, la foiblesse, une urine plus ou moins bourbeuse & en petite quantité ; si les selles, au lieu d'être sanglantes, ne sont composées que d'aliments peu changés ou qui n'ont point éprouvé de *digestion* sensible, &c. ; cette maladie est celle qu'on appelle *lienterie*.

Et si une partie des mêmes *symptomes* de la *dysenterie*, sont accompagnés de dégout, de rapports aigres, de soif, de douleurs, que le malade rapporte aux *lombes*, & souvent de *fievre* ; si les urines sont troubles & peu abondantes ; si enfin les *selles*, au lieu d'être comme dans la *dysenterie* & la *lienterie*, sont blanchâtres, grisâtres, *chyleuses*, ce qui annonce que les aliments ont subi une premiere digestion, &c. ; on appelle cette maladie *passion* ou *flux cœliaque*, qu'il faut lire, ainsi que la *lienterie*, Chap. XXII, §. VIII. Flux cœliaque.

Si le malade a le visage tantôt pâle, & tantôt d'un rouge marqué ; s'il éprouve une démangeaison dans les narines, (*symptome* cependant assez équivoque, sur-tout chez les enfants qui se frottent le nez, dans toutes les maladies qu'ils éprouvent ; ) si, quand le malade est cou- Vers

ché, il grince des dents; si la levre supérieure se gonfle; si l'appétit est quelquefois mauvais & d'autres fois vorace; si le malade a le *cours de ventre*, l'haleine aigre, fétide, le ventre dur, gonflé, une soif ardente; si les urines sont écumeuses, & quelquefois d'une couleur blanchâtre; s'il a des *tranchées*, des douleurs de *colique*, une *salivation* involontaire, sur-tout pendant le sommeil, des douleurs fréquentes de côté, avec une *toux* seche, un *pouls inégal*, des *palpitations de cœur*, des défaillances, des sueurs froides, des accès d'*épilepsie*; s'il éprouve un chatouillement ou un déchirement dans la gorge, ou qu'il lui semble sentir un corps mobile qui remonte de l'estomac vers le gosier, &c.; il a des *vers*. On consultera le Chap. XXIV.

Goutte. Si le malade éprouve des *indigestions*; s'il est abattu; s'il rend des *vents*; s'il a des maux de tête, des foiblesses & des vomissements; s'il se plaint de lassitudes, de *prostration de forces*; s'il ressent une douleur dans les *lombes*; s'il lui semble sentir des *vents* ou de l'eau froide qui courent le long de la cuisse, &c.; tous ces *symptomes* annoncent qu'un accès de *goutte* est sur le point de se manifester; & si l'on n'y remédie point,

un ou deux jours avant que l'accès ſe déclare, l'appétit augmente d'une maniere très-ſenſible, le malade ſent de légeres douleurs en urinant, & tous les *ſymptomes* que nous avons décrits, au commencement de cet article, augmentent d'intenſité. Conſultez le Chapitre XXVII.

Si le malade a des laſſitudes extraordinaires, même au ſortir du lit, une peſanteur dans la poitrine, une difficulté de reſpirer, ſur-tout après le mouvement; s'il a les gencives gonflées, violettes, ſaignantes au moindre frottement, l'haleine fétide, de fréquents *ſaignements* de nez, une eſpece de craquement, qu'on entend de temps à autre dans les articulations, une difficulté à marcher; ſi quelquefois les jambes ſe gonflent; ſi d'autres fois elles maigriſſent; s'il ſe manifeſte des taches livides, jaunes, violettes, noires, ſur les jambes & quelquefois ſur les bras, &c.; tous ces *ſymptomes* annoncent un vice *ſcorbutique*, qui donnera lieu aux plus grands accidents, ſi l'on ne s'oppoſe pas de bonne heure à ſon accroiſſement: car s'il ſurvient au malade la pourriture des gencives & des dents, des *hémorrhagies* ou des effuſions de ſang de différentes parties du corps, Scorbut.

des *ulceres* opiniâtres, des douleurs dans tout le corps, sur-tout dans la poitrine, des *éruptions* seches, écailleuses, &c.; il a le *scorbut* confirmé, qui se termine souvent par une *fievre hectique*, par une *dysenterie*, une *diarrhée*, une *hydropisie*, une *paralysie*, ou par la *gangrene* de quelques-uns des *intestins*. Lisez le Chapitre XXVIII, §. I.

Ecrouelles. Si le malade commence par avoir les glandes de dessous le menton & de derriere les oreilles engorgées; si ces glandes durcissent; si elles augmentent en nombre & en grosseur, jusqu'à ce qu'enfin elles forment une large *tumeur* dure, qui reste quelquefois un temps très-considérable avant qu'elle ne s'ouvre; si lorsqu'elle est ouverte, elle distille une *sanie* claire ou une humeur aqueuse; si on apperçoit de ces mêmes duretés sous les *aisselles*, dans les *aines*, sur les pieds, les mains, la poitrine, &c.; si le ventre est dur; si on y sent les mêmes duretés par l'engorgement des glandes du *mésentere*, du *foie*, de la *rate*, &c.; si le nez & la levre supérieure sont gonflés, sur-tout chez les enfants, qui sont d'ailleurs plus sujets à cette maladie, &c.; on en conclura qu'il a les *écrouelles*, & l'on consultera le Chapitre XXVIII, §. II.

Si le malade a la *respiration* laborieuse & précipitée, accompagnée, pour l'ordinaire, d'un certain bruit qui tient du sifflement; *respiration*, qui est quelquefois si pénible, que le malade est obligé de se tenir dans une posture droite, autrement il seroit en danger de suffoquer; si cette difficulté de respirer prend, en général, après que le malade a été exposé à un vent froid d'est, ou à un air épais & chargé, ou après avoir été mouillé, ou enfin après être resté long-temps dans un lieu humide, ce malade est *asthmatique;* & s'il éprouve des lassitudes, des insomnies; s'il a de l'enrouement, de la *toux;* s'il rend des *vents* par haut, accompagnés d'un sentiment de pesanteur sur la poitrine, d'une grande difficulté de respirer, &c.; ces *symptomes* annoncent l'approche de l'accès, qui se déclare par une chaleur, de la fievre, des douleurs de tête, des maux de cœur, des envies de vomir, une grande oppression de poitrine, des *palpitations de cœur*, un *pouls foible*, & quelquefois *intermittent*, des larmes involontaires, des *vomissements bilieux*, &c.; lisez le Chap. XXIX. Asthme.

Si quelqu'un a des éblouissements, des douleurs de tête, des *vertiges*, il doit craindre l'*apoplexie*, qui se déclare Apoplexie.

par la perte de la mémoire, l'assoupissement, un bourdonnement dans les oreilles, l'*incube*, des larmes involontaires, & une *respiration* laborieuse, *symptomes* qui sont suivis de la perte subite du sentiment & du mouvement, de sorte que le malade passeroit pour mort, si le cœur & les poumons ne continuoient d'agir; si le malade a le teint fleuri, le visage plein & gonflé, les *veines* & les *arteres*, sur-tout celles du cou & des tempes gorgées de sang, le *pouls fort & dur*, les yeux saillants & fixes; si la *respiration* est difficile, & s'exécute avec une sorte de bruit; si les urines & les excréments sortent involontairement; si quelquefois le malade vomit, &c., il est attaqué de l'*apoplexie sanguine*. Mais si le *pouls* est moins *plein*, moins *fort*; si le teint du malade, au lieu d'être animé, est pâle & livide, le malade a une *apoplexie séreuse*. Voyez le Chap. XXX, §. I & II.

Cardialgie, soda, ou fer chaud. Si le malade éprouve une sensation de chaleur brulante & une douleur très-violente vers l'orifice supérieur de l'estomac, accompagnées quelquefois d'*anxiétés*, de *nausées* & de *vomissements*, &c.; il a la maladie appellée *cardialgie*, *soda*, ou *fer chaud*. Lisez le Chap. XXXI, §. III.

Vapeurs, Si le malade éprouve une distension

ou un gonflement dans l'estomac & dans les *intestins*, causés par des *vents*; si l'appétit & les *digestions* sont habituellement mauvais, quoiqu'il arrive quelquefois que l'appétit soit insatiable & les *digestions* très-promptes; si les aliments aigrissent dans l'estomac; si le malade vomit des eaux claires, des *phlegmes* épais ou une liqueur noirâtre semblable à du *marc de café*; s'il éprouve souvent des douleurs cruelles vers le *nombril*, accompagnées de *vents* ou de murmures dans les *intestins*; si le ventre est quelquefois relâché, mais plus souvent resserré, ce qui occasionne des *vents*, des mal-aises, &c.; si l'urine est quelquefois en petite quantité, & d'autres fois abondante & très-claire; si le malade éprouve un serrement dans la *poitrine*, des difficultés de respirer, des *palpitations de cœur*, quelquefois des bouffées soudaines de chaleur dans plusieurs parties du corps, & d'autres fois un sentiment de froid, semblable à celui qu'occasionneroit de l'eau froide versée sur ces parties; s'il a des douleurs dans le dos, dans le ventre, ressemblantes à celles causées par la *gravelle*; si le *pouls*, très-*irrégulier*, est, tantôt plus *lent* que de coutume, & tantôt plus

ou maladies de nerfs, ou maladies nerveuses.

*vîte*; si le malade a des bâillements, le *hoquet*, des soupirs fréquents; s'il se sent suffoquer comme par un poids ou une boule qui remonteroit de bas en haut, & presseroit la *poitrine*; s'il rit & pleure tour à tour; si le sommeil est interrompu par le *cochemare* ou l'*incube*; si, à mesure que la maladie fait des progrès, le malade éprouve des maux de tête, des crampes, des douleurs fixes dans différentes parties du corps; si les yeux s'obscurcissent; s'ils sont souvent douloureux; si les oreilles bourdonnent, si l'*ouie* s'affoiblit, si enfin toutes les fonctions animales sont viciées; si le malade a l'ame troublée; s'il est précipité dans des agitations affreuses, s'il est inquiet, s'il s'épouvante à la moindre occasion; s'il est triste, s'il se met facilement en colere, s'il est méfiant, &c.; s'il se plait dans les idées les plus bisarres; s'il a les fantaisies les plus extravagantes; si la mémoire se perd, ainsi que la raison; si le malade a une peur constante de la mort; s'il est chagrin, impatient, courant sans cesse d'un Médecin à un autre Médecin, &c.; il a les tristes & affligeantes maladies nommées *vapeurs*, ou *maladies de nerfs*. Consultez le Chapitre XXXII.

Si une perſonne eſt peureuſe, de mauvaiſe humeur, querelleuſe, exigeante, s'impatientant pour le moindre ſujet, quelquefois avare, d'autres fois prodigue; ſi elle a le ventre ordinairement reſſerré; ſi les urines ſont claires & en petite quantité; ſi elle a l'*eſtomac* & les *inteſtins* gonflés de *vents*, le teint pâle, le *pouls petit* & *foible*, les fonctions de l'ame tellement altérées, qu'elle s'imagine ſouvent être morte, ou changée en quelque autre animal; ſi elle s'imagine d'autres fois que ſon corps eſt métamorphoſé en verre ou en d'autres ſubſtances auſſi fragiles, de ſorte qu'elle n'oſe faire le moindre mouvement, de crainte de le mettre en pieces, &c.; elle a une des *maladies nerveuſes*, appellée *mélancolie*. Conſultez le même Chap. XXXII, §. I. Mélancolie.

Si le malade a des laſſitudes extraordinaires, des douleurs à la tête, des peſanteurs, des éblouiſſements, accompagnés de bourdonnement dans les oreilles, des foibleſſes dans la vue, des *palpitations de cœur*, des *inſomnies*, de la difficulté de reſpirer, des *vents* dans les *inteſtins*, &c.; ſi les urines ſont copieuſes, mais claires; ſi le malade eſt pâle; ſi les extrêmités ſont froides; s'il éprouve ſouvent une ſenſation ſemblable à Epilepſie, haut-mal, ou mal caduc.

celle qu'occaſionneroit un air froid qui monteroit des pieds à la tête, &c. ; on doit conclure qu'il a des diſpoſitions à l'*épilepſie* ; & ſi ces *ſymptomes* ont un certain dégré d'intenſité, ils annoncent que l'accès eſt ſur le point d'éclater. Cet accès ſe manifeſte par les *ſymptomes* ſuivants : les yeux tournent, le malade geſticule, il écume de la bouche ; les bras, les jambes ſe tordent ; les pouces ſe courbent & ſe rapprochent du creux de la main ; la ſemence, l'urine, les *ſelles* ſortent ſouvent involontairement ; il eſt abſolument privé de ſes ſens & de ſa raiſon, &c. ; après l'accès, le malade reprend peu à peu connoiſſance, il ſe plaint d'une eſpece d'engourdiſſement, de laſſitudes, de douleurs de tête, il n'a aucun ſouvenir de ce qui lui eſt arrivé pendant l'accès, &c. ; liſez le même Chap. XXXII, §. III.

Cochemare, ou incube.

Si le malade, pendant la nuit, s'imagine éprouver une oppreſſion conſidérable, ou ſentir un poids énorme ſur la poitrine & ſur l'eſtomac, dont il ne peut ſe débarraſſer ; s'il gémit tout en dormant ; ſi quelquefois il crie tout haut, quoique ſouvent il faſſe de vains efforts pour parler ; ſi tantôt il s'imagine être engagé dans un combat, & que la

crainte de la mort le portant à vouloir fuir, il se sente arrêté; si d'autres fois il croit être dans une maison qui brule, ou sur le point de tomber dans une riviere, & que la crainte de bruler ou de se noyer l'éveille subitement, &c.; il a la maladie nerveuse, appellée *cochemare* ou *incube*. Consultez le même Chapitre XXXII, §. VII.

Si la malade, car cette maladie est particuliere aux femmes, tombe dans des accès fréquents de foiblesse ou de *syncope;* si dans cet état elle perd connoissance, & que la *respiration* soit si foible, qu'elle est à peine sensible; si elle est sujette à de violentes *convulsions;* si ces accès sont précédés, tantôt par le froid des extrêmités, par des *pendiculations*, des bâillements, une *prostration de forces*, l'oppression, les *anxiétés*, &c.; & tantôt par un sentiment semblable à celui que causeroit une boule qui rouleroit dans le *bas-ventre*, & qui monteroit vers l'*estomac*, où elle occasionne un gonflement, des maux de cœur, & quelquefois le *vomissement*, &c.; ensuite vers la gorge, où elle cause une espece de suffocation, à laquelle succedent une *respiration* précipitée, des *palpitations de cœur*, des *vertiges*, l'affoiblissement

Affections hystériques.

de la vue, la perte de l'*ouie*, & des *mouvements convulsifs* dans les extrêmités & dans d'autres parties du corps, &c.; elle est attaquée de la maladie nerveuse, appellée *affections* ou *passions hystériques*. Lisez le même Chap. XXXII, §. XI.

Affections hypocondriaques. Si le malade éprouve à peu près les mêmes *symptomes* que ceux qui caractérisent les *affections hystériques*, mais dans un dégré moins violent, & généralement plus opiniâtre, &c.; il a la maladie nerveuse, nommée *affections hypocondriaques*. Consultez le même Chapitre XXXII, §. XII.

Empoisonnements. Si une personne quelconque, d'ailleurs dans la plus parfaite santé, se trouve éprouver tout-à-coup, après avoir mangé, une chaleur brulante dans l'*estomac* & dans les *intestins*, accompagnée d'une douleur des plus aiguës, d'une soif des plus ardentes & d'envies de vomir; si la langue & le gosier sont secs & rudes; & si, n'y apportant pas promptement du secours, le malade tombe dans des *anxiétés* excessives; s'il a le *hoquet*, des *syncopes*; si les extrêmités deviennent froides; si enfin à tous ces *symptomes*, succedent des vomissements de matiere noire, des *selles* fétides, la *gangrene* dans l'*estomac* & dans les *intestins*,

&c. ; il faut en conclure qu'elle a pris un *poison minéral*, tel que l'*arsenic*, le *sublimé corrosif* à forte dose, &c. ; il faut aussi-tôt consulter le Chap. XXXV, §. I.

Si, outre la chaleur brulante & les douleurs vives de l'*estomac* & des *intestins*, cette personne éprouve encore des *vertiges* à un certain dégré, & souvent une espece de stupidité & de folie, &c. ; elle a été empoisonnée avec des *végétaux vénéneux*. Consultez le même Chapitre XXXV, §. II.

Les empoisonnements occasionnés par la morsure des animaux enragés, par la piquure de la *vipere* & des insectes vénéneux, ont des causes trop évidentes, pour craindre qu'on se trompe sur la nature de leurs effets ; nous croyons donc devoir nous dispenser d'en décrire les *symptomes*, qu'on trouvera, au reste, même Chapitre XXXV, §. III, art. I, II & III.



*ÉTAT des poids dont M. BUCHAN se sert dans cet Ouvrage, comparés avec ceux qui sont en usage à Paris.*

LEs choses précieuses se pesent, en Angleterre, avec une livre, que les Anglois appellent la livre *Troy*. C'est celle dont se servent les Apothicaires. Ils la divisent en *onces*, en *gros* ou *drachmes*, en *scrupules* & en *grains*. La livre contient 12 *onces*; l'once 8 *gros*; le gros 3 *scrupules*, & le scrupule 20 *grains*. Ces grains sont plus pesants que ceux de notre poids de marc, dans le rapport de 128 à 105. Ainsi

Le *grain* Anglois pese 1 *grain* & vingt-trois cent cinquieme de *grain* de France, ou poids de marc.

Le *scrupule* Anglois pese 24 *grains* & huit vingt-unieme de *grain* de France, ou poids de marc.

Le *gros* Anglois pese 73 *grains* & un septieme de *grain* de France, ou 1 *gros* 1 *grain* & un septieme de *grain* poids de marc.

L'*once Troy* pese 585 *grains* & un septieme de *grain* de France, ou 8 *gros* 9

*grains* & un ſeptieme de *grain* poids de marc.

La *livre Troy* peſe 7021 *grains* & cinq ſeptieme de *grain* de France, ou 12 *onces* 1 *gros* 37 *grains* & cinq ſeptieme de *grain* poids de marc.

La *livre Troy* ne peſant que 12 *onces* 1 *gros* 37 *grains* & cinq ſeptieme de *grain* poids de marc, pendant que la *livre* de France, ou poids de marc, peſe 16 *onces*, il s'enſuit que la *livre Troy* eſt plus légere que la nôtre, dans le rapport de 16 à 21.

L'*once Troy*, au contraire, peſant 8 *gros* 9 *grains* & un ſeptieme de *grain* poids de marc, pendant que l'*once* de France, ou poids de marc, ne peſe que 8 *gros*, il s'enſuit que l'*once Troy* eſt plus peſante que notre *once*, dans le rapport de 64 à 63.

Rien n'eſt plus aiſé que de réduire ces poids à ceux qui ſont d'uſage, dans le lieu qu'on habite : il ne s'agit que de partir du moindre de ces poids, c'eſt-à-dire, du grain, dont nous avons donné la proportion avec celui de France, ou du poids de marc. Nous aurions bien voulu en éviter la peine au Lecteur;

mais il auroit fallu nous mettre au fait de toutes les variétés bisarres & abusives des poids usités, non-seulement dans chaque Province, mais encore dans chaque Ville, Bourg, &c. de France; & nous avouons que ce travail nous a autant effrayé par son étendue, qu'il nous a découragé par son peu d'utilité.

Mais nous avons eu soin de réduire les mesures d'Angleterre à celles de Paris. Ainsi, toutes les fois qu'il sera question, dans cet Ouvrage, de pinte, chopine, demi-setier, verre, cuiller à bouche, cuiller à café, il n'y aura pas de réduction à faire; il suffit de savoir, que

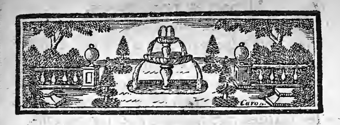
| | | |
|---|---|---|
| La pinte de Paris | contient | 2 liv. de liquide. |
| La chopine | contient | 1 livre. |
| Le demi-setier | contient | demi l. ou 8 onces. |
| Le poiçon ou le verre | contient | 4 onces. |
| La cuiller à bouche ordinaire | contient | demi-once. |
| La cuiller à café | contient | Le tiers de la cuiller à bouche, ou un gros & demi à peu près. |



# TABLE
## *DES CHAPITRES*

Contenus dans ce second Volume.

Fin de la Table du Tome second.



# MÉDECINE DOMESTIQUE.



## SECONDE PARTIE.

*Des Maladies.*

## CHAPITRE PREMIER.

*Observations générales sur la connoissance & la cure des Maladies.*



A connoissance des Maladies ne dépend point autant des principes théoriques, que quelques personnes se l'imaginent; elle n'est que le résultat de l'observation & de l'expérience. En servant

les malades, en obſervant leurs Maladies, on peut parvenir à un degré de connoiſſance aſſez complet, & ſur la nature de leurs *ſymptomes*, & ſur l'uſage des remedes qu'elles exigent. Auſſi les Gardes intelligentes, & les perſonnes qui ſont ſans ceſſe autour des malades, connoiſſent-elles ſouvent mieux les Maladies que ceux qui ont étudié pour être Médecin. Cependant nous ne prétendons en aucune maniere, inſinuer que l'étude de la Médecine ſoit inutile : il n'eſt pas permis de douter de ſon importance ; mais elle ne pourra jamais ſuppléer à l'obſervation & à l'expérience.

Toute Maladie peut être conſidérée comme un aſſemblage de ſymptomes, & doit être reconnue par ceux qu'elle nous offre conſtamment, de la maniere la plus frappante. Au lieu donc de ranger les Maladies par claſſes, ſelon la méthode ſyſtématique, il eſt bien plus dans le plan d'un Ouvrage de la nature de celui-ci, de donner la deſcription claire & exacte de chaque Maladie en particulier, à meſure qu'elle ſe préſente ; cependant en ayant ſoin de rapporter les circonſtances dans leſquelles certains ſymptomes d'une Maladie ont de la reſſemblance avec ceux d'une autre, &

de décrire en même-temps les symptomes particuliers & caractéristiques, par lesquels cette Maladie peut être distinguée de toute autre. Si l'on donne à ces objets l'attention qu'ils méritent, on trouvera que la connoissance des Maladies n'est pas aussi difficile à acquérir, qu'on est porté à le croire au premier coup d'œil.

Nous observerons d'abord qu'il est de la derniere importance d'être très-attentif à l'âge, au sexe, à la constitution, au caractere du malade. Cette attention servira singuliérement pour découvrir la nature de la maladie, & conséquemment le traitement qui lui convient.

Dans l'enfance, les fibres sont lâches & foibles, les nerfs sont extrêmement irritables, les fluides sont très-subtils : dans l'âge avancé, au contraire, les fibres sont roides, les nerfs presque insensibles, & la plupart des vaisseaux sont obstrués. Ces particularités & d'autres semblables, rendent les maladies des enfants & des vieillards très-différentes; elles exigent en conséquence une méthode différente de les traiter.

Les femmes sont sujettes à beaucoup de maladies qui n'affligent pas les hommes. De plus, le genre nerveux étant

chez elles beaucoup plus irritable que chez les hommes, leurs Maladies demandent à être traitées avec plus de précautions. Les femmes d'ailleurs sont moins capables de supporter de grandes évacuations, & tout remede irritant ne peut leur être administré qu'avec circonspection.

La différence des constitutions rend non-seulement les individus susceptibles de maladies qui leur sont particulieres, mais encore elle requiert de la variété dans la maniere de les traiter. Une personne délicate, dont les nerfs sont foibles, & qui vit ordinairement renfermée, ne peut être traitée, quelque maladie qu'elle ait, précisément de la même maniere que celle qui est forte, robuste, & qui est sans cesse exposée au grand air.

De même le caractere doit être consulté avec le plus grand soin, dans le traitement des Maladies. Un caractere craintif, inquiet, ou impatient, produit des Maladies, & les aggrave. C'est en vain qu'on donne des remedes au corps pour guérir les Maladies de l'esprit. Quand l'ame est affectée, le meilleur moyen est de flatter les passions, d'éloigner de l'esprit les pensées affligeantes, & de tenir le malade dans un état aussi tranquille

& aussi agréable qu'il est possible.

On doit aussi avoir attention au lieu que le malade habite, à l'air qu'il respire, à son régime, à ses occupations, &c. Ceux qui demeurent dans des lieux bas, marécageux sont sujets à beaucoup de Maladies inconnues aux habitants des montagnes; ceux qui respirent l'air impur des Villes, en ont de même beaucoup qui sont absolument étrangeres aux heureux habitants des Campagnes. Les personnes qui se nourrissent d'aliments grossiers, qui se livrent à la boisson de liqueurs fortes, sont sujettes à des Maladies qui n'affectent point celles qui sont sobres & tempérantes, &c.

Nous avons déja fait observer que les diverses occupations, les manieres différentes de vivre des hommes, les disposent à des Maladies qui leur sont particulieres. Il est donc nécessaire de questionner le malade sur ces différents points importants; on découvrira par-là non-seulement le vrai caractere de la Maladie, mais encore la maniere de se conduire dans son traitement. Il seroit de la derniere imprudence de traiter les journaliers & les hommes sédentaires de la même maniere, même en les

ſuppoſant attaqués de la même Maladie.

Il eſt encore important de chercher à connoître ſi la Maladie eſt *conſtitutionnelle*, ou *accidentelle*; depuis quel temps elle dure; ſi elle procede d'un changement conſidérable & ſubit dans le régime, dans la conduite, &c. Il faut, de plus, s'aſſurer de l'état du ventre & des autres évacuations; de la maniere dont s'exécutent les *fonctions vitales* & *animales*, telles que la *reſpiration*, la *digeſtion*, &c.

Enfin il faut demander au malade quelles ſont les Maladies auxquelles il a été le plus ſujet, & quels ſont les remedes qui lui ont été les plus ſalutaires. Il faut même lui demander quelle eſpece de médicaments lui eſt le moins déſagréable, s'il a une forte averſion pour quelques-uns en particulier, &c. (1)

(1) Voici la maniere à-peu près dont, d'après M. Tissot, on peut faire ces queſtions: Etes-vous ſujet à la Maladie dont vous êtes attaqué? Vos pere & mere y ont-ils été expoſés? L'avez-vous gagnée de quelqu'un? La perſonne de qui vous l'avez gagnée, n'avoit-elle pas quelqu'autre Maladie, où évidente, ou ſecrete? Jouiſſiez-vous auparavant d'une bonne ſanté? Quel genre de vie menez-vous habituellement? Quelles ſont vos occupations? Votre Maladie

Nous avons également fait remarquer que la *diete* seule peut répondre à la plu-

---

n'est-elle pas la suite de quelque excès dans le boire, dans le manger ? Comment vous a-t-elle pris ? Depuis quel temps dure-t-elle ? Avez-vous des douleurs de tête, de gorge, de poitrine, d'estomac, de ventre, de reins ? Avez-vous la langue seche ? Etes-vous altéré ? Avez-vous un mauvais gout à la bouche ? Vous sentez-vous du dégout, des envies de vomir ? Allez-vous du ventre ? y allez-vous souvent ? Comment sont les selles ? Urinez-vous ? Comment sont les urines ? changent-elles souvent ? Avez-vous des sueurs ? Toussez-vous ? Crachez-vous ? Respirez-vous facilement ? Dormez-vous ? Comment passent les bouillons, les tisanes ? &c. &c.

*Si c'est une femme, on lui demande de plus :*

Avez-vous vos regles ? Sont-elles passées ? Depuis quand ? Les attendez-vous ? Dans combien de jours ? Sont-elles régulieres, abondantes ? Combien vous durent-elles ? Etes-vous mariée ? veuve ? Etes-vous enceinte ? De combien ? Y a-t-il long-temps que vous êtes accouchée ? Nourrissez-vous ? N'êtes-vous pas sujette aux fleurs blanches ? Avez-vous perdu ? y a-t-il long-temps ?

*Si c'est un enfant, on demande :*

Quel est très-exactement son âge ? Combien il a de dents ? S'il souffre pour les mettre ? S'il n'est point noué ? S'il n'a pas de descente ? S'il a eu la petite vérole ? S'il rend des vers ? S'il a le ventre gros ? Si le sommeil est tranquille ?

Ces questions, quelque multipliées qu'elles soient, ne sont pas encore suffisantes pour avoir une connoissance exacte de l'état du malade. Il faut s'approcher de lui, examiner sa physionomie, sur-tout ses yeux ; considérer sa langue ; sa respiration ; palper le ventre ; regarder les selles, les urines ; les crachats ; savoir quelle

part des indications dans la cure des Maladies. La diete est donc le premier objet auquel il faille avoir attention. Ceux qui n'en savent pas davantage, s'imaginent que tout ce qui porte le nom de *médicament* est doué de quelque pouvoir surnaturel, de quelque charme secret. Ils croient que dès que le malade s'est suffisamment gorgé de *remedes*, il doit se bien porter. Cette erreur a les suites les plus funestes. Elle fait qu'on n'a de confiance que dans les *drogues*, & qu'on néglige les ressources que l'on a dans les mains : de plus, elle décourage & porte à abandonner un malade quand on voit qu'on n'est pas à portée d'avoir des remedes. (1)

Ils sont certainement très-utiles quand ils sont indiqués ; & s'ils sont ad-

---

odeur ont la sueur, la transpiration, &c. parce qu'en général la maladie est d'autant plus grave, que l'aspect de tous ces objets & que l'odeur qu'exhale le malade, s'écartent davantage de l'état naturel.

Nous aurons soin d'assigner la valeur de chacun de ces signes à mesure que les maladies nous les présenteront.

(1) Voyez T. I, n. 1, p. 171, dans laquelle nous définissons les mots *Diete*, *Régime*, *Aliment* & *Remede*. Il est de la plus grande importance, pour suivre notre Auteur, que l'on ait une idée juste & vraie de ces termes.

miniſtrés avec prudence, ils ſont alors beaucoup de bien; mais quand on leur fait tenir lieu de tout, qu'on les ordonne au haſard, ce qui n'arrive que trop ſouvent, ils peuvent faire beaucoup de mal. Nous deſirerions donc qu'au lieu de s'attacher à la recherche de remedes ſecrets, l'on portât ſon attention ſur ce qui concerne le *régime*, avec lequel on eſt plus familier : au moins l'on n'auroit pas à craindre qu'il devînt nuiſible.

Toutes les Maladies affoibliſſent les puiſſances digeſtives. La diete doit donc, dans toutes les Maladies, être légere & de facile digeſtion (1). Un homme qui

---

(1) Cette vérité eſt générale pour toutes les Maladies *aiguës*; mais elle admet quelques exceptions pour les Maladies *chroniques*. Il en eſt de ces dernieres dans leſquelles le malade eſt obligé de manger beaucoup & ſouvent. Nous verrons qu'une partie des Maladies *nerveuſes*, & les Maladies qui ſont dues à une *bile* ſurabondante, ſont dans ce cas.

M. Gallatin, mon ami, jeune Médecin du plus grand mérite, & digne, à tous égards, de la confiance d'un des plus célebres Praticiens de l'Europe, m'a communiqué, à cette occaſion, l'obſervation ſuivante. J'ai connu, m'a-t-il dit, un homme âgé de 74 ans, d'un tempérament ſec & bilieux, qui étoit obligé de manger toutes les nuits. Cette incommodité étoit produite par

auroit la jambe cassée, ne feroit pas plus imprudent de vouloir se promener, qu'un homme, qui auroit la fievre, de vouloir manger les mêmes aliments, & dans la même quantité, que celui qui est en parfaite santé. L'abstinence seule guérira même souvent une fievre, sur-tout quand elle est occasionnée par des excès dans le boire & dans le manger.

Dans toutes les fievres accompagnées d'inflammation, comme dans la *pleurésie*, la *péripneumonie*, &c. le *gruau* léger, le *petit lait*, les *infusions de plantes*, de *racines mucilagineuses*, &c. sont non-seulement capables de nourrir le malade, mais encore ils sont les meilleurs remedes que l'on puisse leur administrer.

Dans les fievres *lentes*, *nerveuses*, *putrides*, &c. qui ne sont point accompagnées d'inflammation, qui exigent que les forces du malade soient soutenues par des *cordiaux*, on remplira toujours mieux l'intention de la nature, en prescrivant une diete nourrissante, des

---

une *bile* très-âcre, qui, lorsqu'il étoit couché horisontalement, couloit dans l'estomac. On le délivroit de cette faim, par l'usage d'une tisane faite avec le *miel* & la *crême de tartre*.

vins généreux, qu'en ordonnant la plupart des autres remedes connus jusqu'ici.

La diete ne mérite pas moins notre attention dans les Maladies *chroniques* que dans les Maladies *aiguës*. Les personnes attaquées de vents, de foiblesse dans les nerfs, de tous les autres symptomes de l'*affection hypocondriaque*, se trouveront mieux d'user d'aliments solides, de vins généreux, que de tous les *cordiaux* & de tous les remedes *carminatifs*. Le *scorbut*, cette maladie si opiniâtre, cédera plus promptement à une diete végétale appropriée, qu'à tous les *anti-scorbutiques* les plus vantés des Apothicaires.

Dans la *consomption*, lorsque les humeurs sont viciées, lorsque l'estomac est trop foible pour pouvoir digérer les fibres solides des animaux, ou même pour convertir, en sa propre substance, le suc des végétaux, une diete, dont la base sera le *lait*, soutiendra & nourrira non-seulement le malade, mais encore le guérira souvent, lorsque tous les autres remedes auroient été inutiles.

Il y a beaucoup d'autres objets qui, quoique moins importants que la *diete*, ne sont pas moins dignes de notre at-

tention. La manie singuliere, où l'on a été long-temps, de priver les malades de toute communication avec l'air extérieur, a causé les plus grands accidents, non-seulement dans les fievres, mais encore dans la plupart des autres Maladies aiguës. Le malade retirera plus d'avantage de l'air frais, introduit avec prudence dans sa chambre, que de tous les autres remedes qu'on pourroit lui donner. (Voyez T. I, ch. IV, & la note 1, p. 234.)

L'*exercice* peut également, dans beaucoup de cas, être regardé comme un remede. L'*équitation*, par exemple, sera plus utile pour guérir la consomption ou la pulmonie, les obstructions des glandes, &c. que la plupart des remedes connus jusqu'ici. Dans les Maladies qui viennent du relâchement des solides, le *bain froid*, (Voyez T. I, note 1, p. 83.) & toutes les autres parties du régime *gymnastique*, (Voyez ibid. note 1, p. 243.) seront encore de la plus grande utilité.

La *propreté* est de la plus grande importance, même dans la cure des Maladies. Quand on laisse un malade dans du linge & des draps sales, la matiere, qui transpire de toutes les par-

ties du corps, résorbée ou rentrée endedans, contribue à entretenir le mal, à augmenter le danger. Plusieurs Maladies peuvent être guéries par la propreté seule. Elle peut concourir à en mitiger un grand nombre; &, dans toutes, elle est très-importante pour le malade, & fort agréable à ceux qui le servent. (Voyez ibid. ch. VIII, & la note 1, p. 299.)

Je pourrois, s'il étoit nécessaire, rapporter beaucoup d'observations, pour prouver combien un *régime* approprié est important dans les Maladies. En effet, souvent il guérit les malades sans le secours d'aucun *remede*, tandis que jamais les *remedes* ne réussissent, si le *régime* est négligé. Aussi, dans le traitement des Maladies, avons-nous toujours parlé du *régime*, avant de parler des *remedes*.

Ceux qui craignent les *remedes*, doivent s'en tenir au *régime* seul. Pour les autres, en qui nous supposons plus de connoissance, nous avons eu soin de prescrire dans chaque Maladie, les *formules* de remedes les plus simples, les plus approuvés. Cependant ils ne peuvent jamais être administrés que par des personnes intelligentes, & encore ne doivent-ils l'être qu'avec les

précautions que nous aurons ſoin de recommander.

---

## CHAPITRE II.

### *Des Fievres en général.*

LEs fievres, ſelon l'opinion la plus commune, emportent plus de la moitié du genre humain : il eſt donc de la dernière importance que tous les hommes connoiſſent les cauſes qui peuvent les produire. Les cauſes les plus générales des fievres ſont, les erreurs commiſes dans le *régime*, l'air mal-ſain, la *contagion*, les violentes affections de l'ame, la ſuppreſſion de quelque évacuation accoutumée ; tout ce qui peut nuire au corps, ſoit intérieurement, ſoit extérieurement ; l'extrême chaleur, le froid exceſſif, &c. Comme nous avons déja traité, fort au long, d'une partie de ces cauſes, & que nous en avons démontré les effets, nous nous diſpenſerons de répéter ici ce que nous en avons dit ; nous nous bornerons à recommander à tous ceux qui veulent échapper aux fievres & aux autres Maladies dangereuſes, d'y apporter l'attention la plus ſcrupuleuſe.

Voyez T. I, ch. III, IV, IX, X & XI.

Les fievres ne ſont pas ſeulement les Maladies les plus fréquentes, elles ſont encore les plus compliquées. La fievre la plus ſimple a toujours une combinaiſon de *ſymptomes* différents, dont quelques-uns appartiennent également à d'autres Maladies. Les ſymptomes caractériſtiques de la fievre, ſont la chaleur exceſſive, la *fréquence du pouls*, la perte de l'appétit, une foibleſſe univerſelle & une difficulté à remplir *les fonctions*, ſoit vitales, ſoit animales (1).

(1) Cette énumération de ſymptomes annonce aſſez que la *fréquence du pouls* ne conſtitue pas ſeule la fievre, comme on le croit communément. En effet, quoique tous concourent à manifeſter la fievre, on ne peut pas dire que l'un lui ſoit plus eſſentiel que l'autre; ſi l'on en excepte un ſeul, dont M. Buchan ne parle que dans l'alinéa ſuivant, c'eſt le *mal de tête*. Voici ce que M. le Roy, le ſavant Profeſſeur de Montpellier, mon illuſtre maître, nous diſoit à ce ſujet, *dans ſes Leçons publiques ſur les pronoſtics* d'Hippocrate. Le mal de tête, qui a ſon ſiege au front, eſt ſi communément un ſymptome de fievre, que les Médecins, qui ne trouvent point dans le *pouls* les ſignes néceſſaires pour annoncer la fievre, ont ordinairement recours à cette partie, quand ils ont lieu de ſoupçonner ce ſymptome. Si le malade, ajoute-t-il, ne ſentoit point de douleur à la tête, il faudroit lui faire faire un mouvement plus ou moins violent, & il ne tarderoit pas à la ſentir.

Les autres symptomes, qui ne sont pas nécessaires à la fievre, mais qui l'accompagnent pour l'ordinaire, sont les nausées ou envies de vomir, la soif, les *anxiétés*, les lassitudes, l'amaigrissement, l'insomnie ou le sommeil interrompu qui empêche qu'il ne rafraîchisse.

Lorsque la fievre ne vient que par degrés, le malade commence par éprouver une langueur, une indifférence pour tout ce qui l'environne : il se plaint de douleurs dans les *muscles*, dans les os, dans la tête ; il n'a point d'appétit ; il a des maux de cœur, la bouche pâteuse ; quelques jours après, il éprouve une chaleur excessive, une soif ardente, une impossibilité de dormir, &c.

Mais lorsque la fievre prend subitement, elle commence toujours par un sentiment extraordinaire de froid, avec foiblesse & perte d'appétit. Ce froid est très-souvent accompagné de *frisson*, de ralentissement dans la circulation, de soulévement de cœur, de vomissement, &c.

On divise les fievres en *continues*, en *rémittentes*, en *intermittentes*, & en celles qui sont acccompagnées d'éruptions cutanées, d'inflammation locale, comme la petite vérole, l'érésipelle,

&c. On entend par fievre continue, celle qui ne quitte point le malade pendant tout le cours de la Maladie, ou celle qui, pendant tout ce temps, ne présente, ni augmentation, ni diminution sensibles dans ses symptomes. Cette espece de fievre est subdivisée en *fievre aiguë*, en *fievre lente* & en *fievre maligne*. On dit qu'une fievre est *aiguë*, quand sa marche est précipitée, & que ses symptomes sont violents; on dit qu'elle est *lente*, quand les progrès & les symptomes sont plus modérés. Enfin lorsque, dans une fievre continue, il se manifeste des taches livides, *pétéchiales* (1), qui annoncent la corruption évidente des humeurs, cette fievre s'appelle *maligne*, *putride* ou *pétéchiale* (2).

---

(1) Les taches *pétéchiales*, ou les *pétéchies*, (Voyez ce mot à la Table.) sont d'un très-mauvais présage; & si elles sont jointes à d'autres taches livides, brunes, noirâtres, la fievre est presque toujours mortelle. On les distingue du *miliaire*, du *pourpre* & des autres éruptions, non-seulement par leur couleur, mais encore parce qu'elles se manifestent sans aucune ardeur, sans démangeaison, sans aucune élévation, sans aucune aspérité, ni ulcération de la peau, & ordinairement sans apporter aucun soulagement au malade.

(2) Il y a ici une distinction essentielle à faire.

Les fievres *rémittentes* different des continues, uniquement dans leurs de-

---

Nous voyons bien en France, sur-tout dans les Provinces Méridionales, des fievres *malignes*, avec *pétéchies*; & le caractere que nous avons donné de ces taches, (Voyez le mot *pétéchies* à la Table.) appartient à celles qui accompagnent cette espece de fievre : cependant nous voyons plus souvent des fievres simplement *pétéchiales*, qui sont des fievres purement éruptives, quelquefois bénignes, dit M. LE ROY, mais plus souvent dangereuses. Dans ces dernieres, l'éruption se fait, en général, le quatrieme ou cinquieme jour, quelquefois dès le premier ou deuxieme, quelquefois aussi vers le sixieme ou septieme, de même que dans la *petite vérole* & le *miliaire* : ainsi dans les fievres pétéchiales, l'éruption est quelquefois *critique*, suivie de soulagement très-marqué; souvent aussi elle ne paroît apporter aucun changement en mieux.

Voici les points principaux qui différencient les fievres *malignes*, accompagnées de *pétéchies*, & les fievres simplement *pétéchiales*. Dans ces dernieres, l'éruption a lieu chez la plus grande partie des malades, tant chez ceux qui se tirent d'affaire, que chez ceux qui succombent. Dans nos fievres malignes, ces taches sont un symptome assez rare, & au nombre des plus mortels; dans les fievres pétéchiales, les taches pourprées sortent rarement au-delà du septieme jour, le plus souvent vers le quatrieme, quelquefois plutôt; dans nos fievres malignes, elles ont coutume de sortir seulement lorsque la Maladie tourne à la mort; dans les fievres *pétéchiales*, l'éruption des taches est quelquefois suivie d'un soulagement très-considérable; au contraire, dans nos fievres malignes, les taches sont constamment *symptomatiques*, & annoncent, pour l'or-

grés. Comme ces dernieres, elles ne quittent point le malade pendant tout le cours de la Maladie; mais elles ont, dans les vingt-quatre heures, de fréquents accroissements, de fréquentes diminutions, ou, comme les Médecins disent, de fréquents redoublements & de fréquentes *rémissions.* (C'est-à-dire des moments où elles redoublent, d'autres où elles foiblissent.)

Les fievres *intermittentes* sont celles qui, pendant le temps qu'elles attaquent le malade, lui laissent cependant des intervalles marqués, où les symptomes de la fievre disparoissent entiérement: (de sorte que, pendant ce temps, la personne n'éprouve plus aucun sentiment de fievre, & que souvent elle paroît jouir de la santé; mais au bout de quelques heures, de quelques jours, plus ou moins,

dinaire, une mort prochaine. Enfin, dans nos fievres malignes, les taches de pourpre sont clair-semées; elles paroissent ordinairement au cou, à la poitrine; elles sont véritablement de couleur de pourpre, comme le vin rouge foncé; quelquefois même elles tirent sur le brun; au contraire, dans les fievres *pétéchiales*, ces taches sont ordinairement d'un rouge de cerise; elles sont plus nombreuses; d'ordinaire on en voit beaucoup aux reins & aux fesses, &c. (*Mélange de Physique & de Médecine, p. 212 & suiv.*)

la fievre reparoît de nouveau, pour diſparoître plus ou moins de fois, juſqu'à ce qu'enfin elle ſoit parfaitement guérie.)

Comme la fievre n'eſt autre choſe qu'un *effort de la nature pour ſe débarraſſer de la matiere morbifique*, c'eſt à ceux qui traitent les malades à obſerver avec attention, quelle eſt la voie que choiſit la nature, pour expulſer cette matiere morbifique, c'eſt à eux à l'aider dans ſon opération. Telle eſt la ſtructure du corps humain, qu'il eſt conſtamment diſpoſé à chaſſer tout ce qui peut nuire à la ſanté. Or c'eſt ce que la nature opere ordinairement par les *urines*, les *ſueurs*, les *ſelles*, les *crachats*, les *vomiſſements*, &c.

Si dès le commencement d'une fievre, on ſuivoit ou ſecondoit les efforts de la nature, il y a lieu de préſumer que cette fievre ne ſeroit pas de longue durée; mais lorſque ſes efforts ſont méconnus, négligés ou contrariés, il n'eſt pas extraordinaire que la Maladie ſe prolonge. Nous avons des exemples journaliers de perſonnes qui, après s'être enrhumées, ont tous les ſymptomes d'une fievre commençante; mais ſi ces perſonnes ſe tiennent chaudement, ſi

elles prennent des boissons délayantes, si elles baignent leurs pieds dans l'eau chaude, les symptomes disparoissent en peu d'heures, & elles n'ont plus à craindre aucun danger. Lorsque la fievre, dont on est menacé, est du genre putride, les *vomitifs* répétés sont le meilleur moyen d'en prévenir les effets.

Notre dessein n'est pas d'entrer dans une recherche critique de la nature, des causes immédiates, &c. des fievres. Nous nous bornerons à indiquer les *symptomes* les plus frappants, & à exposer le traitement qui convient le mieux au malade, relativement au régime, à la boisson, à l'air, à la chaleur, &c. dans les différentes périodes de la Maladie. Nous n'oublierons pas, dans chacun de ces articles, de consulter le gout du malade; il sera une des principales regles de notre conduite (1).

(1) C'est un acte de sévérité dangereuse & blâmable, de forcer opiniâtrément un malade à prendre des médicaments qui lui répugnent, surtout quand ceux qu'il desire ne sont pas directement contraires à sa Maladie, ni fort nuisibles par eux-mêmes. Celui qui connoît la nature, sait qu'elle nous inspire, bien plus souvent qu'on ne croit, le gout des aliments &

Presque toutes les personnes qui ont la fievre, se plaignent d'une grande altération; elles demandent sans cesse à boire, sur-tout des liqueurs de qualité rafraîchissante. Cet instinct de la nature nous indique l'usage de l'*eau* (1), & des

---

des remedes qui conviennent à ses vues salutaires.

Dans presque toutes les Maladies du genre putride, les malades ont une aversion insurmontable pour les bouillons de viande, pour les substances animales, pour le poisson, pour tout ce qui leur est analogue. Dans ces cas, presque tous les malades demandent des citrons, des oranges, des aliments & des remedes *acescents*; ils s'en saisissent avec avidité. Ce sont aussi ceux qui conviennent contre la putridité, & que prescrivent, pour la combattre, les Praticiens les plus éclairés.

Par-tout la nature demande ce qui lui est nécessaire. Les peuples du Nord ont un appétit déterminé pour les *amers* qui conviennent à la saburre glaireuse qui leur est presque naturelle; & les habitants des pays méridionaux font leurs délices de l'orgeat, des glaces, des confitures, &c. qui leur sont nécessaires.

Ces réflexions prouvent qu'en suivant les traces de la nature, il est difficile de s'égarer, & qu'en comparant entr'eux les phénomenes qu'elle nous présente, on trouve qu'elle s'offre elle-même toute entiere à nos yeux. (M. CLERC, Hist. nat. de l'hom. mal.)

(1) Nous avons donné (T. I, note 1, p. 187.) les caracteres de l'eau bien pure, & nous avons démontré l'importance de son usage pour la conservation de la santé. Elle ne mérite pas moins d'éloges pour la guérison des Maladies. « On

autres boissons rafraîchissantes & délayantes. Qu'y a-t-il au monde qui paroisse

---

» doit remarquer, dit l'illustre M. LIEUTAUD, » *Précis de la Médecine Pratique*, T. I, *p.* 36, que » l'eau commune peut modérer la chaleur du » sang, donner de la fluidité aux humeurs, de » la souplesse aux organes, favoriser les excré- » tions plus sûrement que les *tisanes*, les *ju-* » *leps*, les *émulsions*, les *apozemes* & autres » boissons que l'on prodigue aux malades, & » qui tirent leur principale vertu de l'eau qui » y entre.

» Les remedes simples, dit-il ensuite, quand » ils sont bien indiqués, doivent toujours être » préférés aux composés; les naturels à ceux » que l'art a déguisés..... Quoique le *quinquina* » soit, pour la fievre tierce & pour la fievre » double tierce, ce qu'on peut employer de » mieux, je n'ai pas laissé très-souvent de don- » ner la préférence à l'eau pure, prise pendant » trois ou quatre jours pour toute nourriture ».

Les premieres découvertes des hommes, les premiers arts, les premieres méthodes, les premiers besoins, les premiers secours ont tous été simples: la simplicité est l'état de la nature. Les Médecins, qui la méconnurent, chercherent à fasciner les yeux, par l'étalage pompeux de ces *recettes*, de ces *formules* extravagantes, qui n'ont jamais pu être l'ouvrage que de l'ignorance la plus complete, ou de l'ostentation la plus ridicule. Les bons Auteurs ont improuvé la *multiplicité des remedes;* plusieurs même ont avancé qu'on pourroit guérir, avec moins de danger, toutes les Maladies aiguës, par la seule boisson & la diete. HIPPOCRATE ne traitoit ses malades que par le régime; ETTMULLER laissoit les siens pendant plusieurs jours à la simple boisson; SYDENHAM prétendoit qu'il falloit rapporter aux reme-

auſſi propre à diminuer la chaleur, à atténuer les humeurs, à détruire les

*ſpaſmes*

des donnés à contretemps, la plupart des Maladies les plus graves; BAGLIVI crioit contre l'abus qu'on en faiſoit de ſon temps, & aſſuroit que la plupart des ſymptomes formidables, qu'on met ſur le compte des *Maladies aiguës*, doivent être imputés aux remedes; HOFFMANN, qui a écrit ſur ce ſujet, s'éleve hautement, tant contre les remedes trop compoſés, que contre leur multiplicité, &c. &c.

Que le témoignage de ces grands hommes, de ces vrais amis de l'humanité, ouvre donc les yeux du public; qu'il apprenne à connoître les vertus, les propriétés des ſubſtances ſimples qu'il a ſans ceſſe ſous les mains; qu'il apprenne à en faire uſage, & il ne tardera pas à être convaincu de ces vérités; que la Médecine conſiſte eſſentiellement dans l'obſervation & l'imitation de la nature; que le régime approprié eſt le ſeul ſecours dont elle ait beſoin dans les Maladies, où les forces du malade ſont en raiſon de l'activité des ſymptomes; que l'on ne doit ſe ſervir de remedes que dans les cas contraires, & qu'alors on doit toujours préférer les plus ſimples aux factices, aux compoſés.

Nous eſpérons qu'on ne nous reprochera pas de donner improprement le nom de remedes ſimples aux *fruits*, aux *plantes*, aux *graines*, aux *racines*, à l'*eau*. Nous ſavons que ce ſont des ſubſtances très-compoſées; que ce ſont des *mixtes* réſultants de leurs parties conſtituantes, leſquelles ſont hétérogenes & de nature différente. Mais, faute de terme, nous ſommes obligés, avec tous les Auteurs que nous venons de citer, avec tous les Praticiens, d'appeller remedes ſimples tous ceux que nous employons tels que nous les recevons des mains de la nature,

*ſpaſmes* & les *obſtructions*, à favoriſer la *tranſpiration*, à exciter les *urines*, enfin à produire tous les effets ſalutaires dans une fievre ardente & inflammatoire, qu'une boiſſon abondante d'eau chaude, d'eau de *gruau*, ou de toute autre liqueur légere & délayante dont l'eau eſt la baſe? La néceſſité des boiſſons délayantes eſt autant indiquée par la ſéchereſſe de la langue, par l'aridité de la peau & par la chaleur brulante, que par la ſoif inextinguible du malade.

Un grand nombre de boiſſons rafraîchiſſantes, qui ſont très-agréables au malade, dans la fievre, ſe font avec des fruits, comme les décoctions de *tamarins*, le thé de *pommes*, &c. le *petit lait d'orange* & autres ſemblables; les boiſſons *mucilagineuſes* ſe préparent avec la racine de *guimauve*, la graine de *lin*, les fleurs de *tilleul* & la plupart des autres plantes. Ces boiſſons, ſur-tout quand elles ſont *acidulées*, (Voyez ce mot à la Table.) plaiſent ſinguliérement aux malades, & on ne doit jamais les leur refuſer.

Dans les commencements d'une fie-

---

en oppoſition avec ceux qui ſont le réſultat de la combinaiſon des hommes.

vre, le malade se plaint, en général, d'une grande lassitude, & n'aime que le repos. Ces symptomes nous montrent évidemment l'avantage qu'il y a de laisser le malade tranquille, & même, s'il est possible, de le faire coucher. Le repos du lit détruit les spasmes, abat la violence de la circulation, & met la nature en état d'employer toutes ses forces pour expulser la Maladie. Le repos du lit pourroit souvent guérir seul une fievre dans les commencements; mais si le malade veut combattre le mal, au lieu de travailler à le chasser, il le fixe plus profondément, & le rend plus dangereux. Nous n'avons que trop souvent occasion de l'observer parmi les voyageurs qui se trouvent attaqués de fievres dans leurs voyages: le desir qu'ils ont d'arriver chez eux, les porte à continuer leur route malgré la fievre, & cette conduite manque rarement de leur être funeste.

Il faut, dans les fievres, chercher à tranquilliser l'esprit autant que le corps. Rarement la compagnie est-elle agréable à un malade. Il est constant que tout ce qui peut troubler l'imagination, aggrave la Maladie. C'est pourquoi toute personne attaquée de fievre,

doit être tenue parfaitement tranquille ; & on ne doit lui permettre de voir, ni entendre rien qui puisse, le moins du monde, altérer ou affecter la tranquillité de son esprit. (Voyez T. I ; note 1, p. 332.)

Quoique le malade ait, pendant la fievre, le plus grand desir de boire, cependant on le voit rarement avoir de l'appétit. Cette disposition de la nature nous apprend combien il est contre sa marche de surcharger de nourriture l'estomac des malades. Les *aliments* solides, dans une fievre, sont les vrais moyens de rendre la Maladie plus dangereuse. Ils mettent des entraves aux efforts de la nature ; & au lieu de nourrir le malade, ils ne font que nourrir la Maladie. Si l'on donne aux malades des aliments, ils ne doivent être qu'en petite quantité, légers & de facile digestion : ils doivent être tirés surtout de la classe des végétaux, & ne consister qu'en *panade*, en *pommes cuites* devant le feu, en *gruau* & autres semblables.

Dès que les pauvres ont un malade dans leur famille, ils courent sur le champ chez leurs voisins aisés, pour leur demander des *cordiaux*. Ils donnent

à ce malade du vin, des liqueurs ſpiritueuſes, (de la *thériaque*,) &c. dont il n'avoit peut-être jamais gouté étant en ſanté. Si ce malheureux a un certain degré de fievre, ces cordiaux l'augmentent bientôt; & s'il n'en a pas, ils ſont capables de la donner. Empâter un malade de *confitures* & d'autres *friandiſes*, eſt également pernicieux. Ces ſubſtances ſont toujours plus difficiles à digérer que les aliments ordinaires, & ne peuvent manquer de fatiguer l'eſtomac.

Il n'y a rien qu'un malade, attaqué de fievre, deſire plus vivement qu'un air frais; non-ſeulement il calme, mais encore il rafraîchit le ſang, ranime les eſprits, & procure les plus grands avantages. Nombre de malades, attaqués de fievre, ſont en quelque façon étouffés juſqu'à en mourir, faute d'air frais: cependant tel eſt l'entêtement inconcevable de la plupart des gens, que dès l'inſtant qu'ils voient qu'une perſonne a la fievre, ils s'imaginent qu'elle doit être tenue dans une chambre bien cloſe, dans laquelle il n'entre pas une particule d'air nouveau; ils ne veulent pas ſe perſuader qu'il faut tenir une conduite toute oppoſée; qu'il faut entre-

tenir constamment dans la chambre du malade, un courant d'air frais, tel que cette chambre soit dans une température modérée, & que la chaleur n'y soit pas plus grande que celle qui est agréable à une personne en parfaite santé. (Voyez T. I, note 1, p. 234.)

Rien ne corrompt davantage l'air d'une chambre, & ne le rend plus nuisible à un malade, que la respiration d'un grand nombre de personnes qui s'y trouvent rassemblées. Si le sang est enflammé, si les humeurs sont dans un état de putridité, cet air, qui aura été respiré plusieurs fois, augmentera singuliérement la Maladie; car cet air perd non-seulement par-là de son ressort, & devient incapable de servir à la respiration, mais encore il acquiert des qualités nuisibles, qui le rendent, en quelque sorte, un poison pour les malades. (Voyez T. I, note 1, p. 104.)

Dans les fievres, lorsque le courage & les forces du malade sont abattus & presque perdus, il faut non-seulement qu'on le ranime avec des *cordiaux*, mais encore qu'on le récrée & qu'on tranquillise son esprit par tous les moyens possibles. Cependant nombre de personnes, par un zele mal-entendu

portent la frayeur & la crainte dans l'ame de ceux qu'elles voient en danger, en leur repréſentant les horreurs & les peines de l'*enfer*, au lieu de les encourager par les eſpérances & les conſolations de la *Religion*. Il ne m'appartient pas d'inſiſter ici ſur les conſéquences dangereuſes de cette conduite: ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'elle nuit ſouvent au corps, & qu'il y a lieu de croire que rarement elle eſt utile à l'ame. (Voyez T. I, note 1, p. 336.)

Parmi le peuple, au ſeul nom de fievre, on penſe à la ſaignée, & on la croit néceſſaire. Cette opinion paroît être due à ce que la plupart des fievres, dans ce pays, ont été, dans l'origine, de nature inflammatoire; mais la vérité eſt qu'actuellement elles ſont rarement accompagnées d'inflammation. Les travaux ſédentaires, la maniere de vivre toute différente de ce qu'elle étoit autrefois, ont tellement changé la nature des Maladies, en Angleterre, que ſur dix fievres, on peut dire hardiment qu'il n'y en a pas une dans laquelle il faille ſaigner (1). Dans

(1) C'eſt aux Praticiens à décider ſi nos fievres ſont dans le même cas que celles des Anglois; ſi nos occupations, également ſédentai-

la plupart des fievres *lentes*, *nerveuſes*, *putrides*, aujourd'hui ſi communes, la ſaignée eſt réellement nuiſible en ce qu'elle affoiblit le malade, abat ſes forces, &c. Nous propoſerons donc, pour loi générale, *de ne jamais ſaigner* au commencement d'une fievre, *à moins qu'il n'y ait des ſymptomes évidents d'inflammation.* La ſaignée eſt un excellent remede quand elle eſt indiquée ; mais on ne doit jamais en faire un jeu (1).

---

res ; ſi nos excès de tables, également multipliés ; ſi notre maniere de vivre, également contraire aux vues de la nature, ne doivent point avoir apporté, dans le caractere de nos Maladies, la même différence que celle que notre Auteur a obſervée dans celles de ſes compatriotes. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'en comparant les Maladies décrites dans les livres, avec celles qu'offrent les malades aujourd'hui, cette différence paroît telle, que dans nombre de circonſtances, on eſt forcé, pour réuſſir, de s'oppoſer à des ſaignées que certaines gens veulent faire, ou *par ſyſtême*, ou *par habitude*, ou *par prévention pour le nom de la Maladie.*

(1) Cette loi eſt celle qu'ont ſuivie & que ſuivent tous les grands Médecins. Toutes les fievres, dit M. Lieutaud, ne demandent pas des ſaignées ; elles y ſont ſouvent inutiles, & quelquefois dangereuſes.... Il n'eſt pas douteux que les fievres inflammatoires ne ſoient celles qui en exigent le plus ; cependant les ſaignées ſont ſouvent contraires dans ces Maladies, ainſi qu'Huxam & bien d'autres Auteurs l'ont remarqué dans quelques *épidémies.* ( Précis de la Médecine Pratique, p. 32. )

Une opinion qui n'eſt pas moins commune, c'eſt qu'il eſt toujours néceſſaire d'exciter la *ſueur* dans le commencement de la fievre. Comme les fievres ſont ſouvent dues à une *tranſpiration* arrêtée, il eſt certain que cette opinion eſt fondée juſqu'à un certain point. Que l'on tienne le malade dans ſon lit; qu'on lui baigne les pieds & les mains dans l'eau chaude; qu'il prenne abondam-

---

Il y a, dit M. CLERC, ſix cas particuliers, où la ſaignée occaſionne ſouvent la perte du malade. 1°. L'apoplexie ſéreuſe, dans laquelle elle eſt mortelle. 2°. L'aſſoupiſſement avec délire obſcur, ou l'apoplexie laċtée des femmes en couches. 3°. La péripneumonie ou fluxion de poitrine, où le malade crache aiſément, quoique la fievre ſoit forte. 4°. Les Maladies qui ſuivent la fréquence des plaiſirs de l'amour, particuliérement la *phthiſie dorſale* des nouveaux mariés: les douleurs qui l'accompagnent ſont quelquefois ſi vives, qu'on prend cette Maladie pour un *rhumatiſme*, un *lumbago* inflammatoire. 5°. Toutes les Maladies de diſſolution, les épanchements ſéreux. 6°. Toutes les Maladies exceſſivement putrides, telles que les fievres putrides, malignes, le ſcorbut avancé, &c. Je pourrois, ajoute-t-il, parler encore de l'indigeſtion. (Page 393.) Il n'y a donc que les ſymptomes d'inflammation qui puiſſent indiquer, avec certitude, la néceſſité de la ſaignée. Ces ſymptomes ſont un *pouls fréquent*, *plein & dur*, une *chaleur forte*, *des douleurs à la tête*, *la ſéchereſſe de la peau*, *la rougeur des yeux*, *le viſage enflammé*, &c. &c. (Voyez Chap. IV de ce vol.)

ment de l'*eau d'orge*, ou toute autre boiſſon légere, délayante : tous ces moyens manqueront rarement de ſolliciter une libre tranſpiration. La chaleur du lit, la boiſſon abondante détruiront l'érétiſme univerſel, qui, en général, affecte les ſolides dans le commencement d'une fievre ; elles ouvriront les pores, favoriſeront la tranſpiration, & par-là pourront ſouvent emporter la fievre. Mais ce n'eſt pas ainſi que l'on s'y prend ordinairement : on ſurcharge le malade de couvertures, on ne lui donne que des choſes de nature échauffante, comme des *élixirs*, des *épices*, &c. qui enflamment le ſang, augmentent les *ſpaſmes*, & rendent une Maladie plus dangereuſe (1).

(1) Ce n'eſt donc que dans les Maladies cauſées par la ſuppreſſion de la tranſpiration, (Voyez T. I, note 1, p. 221.) que l'on peut, en ſûreté, exciter la ſueur. Dans toutes les autres cette pratique coute, toutes les années, la vie à pluſieurs milliers de perſonnes. On ne ſauroit, dit M. TISSOT, trop inculquer aux gens de la Campagne, qu'en cherchant à ſe faire ſuer, dans le commencement d'une Maladie, par des remedes échauffants, ils ſe tuent. J'ai vu, ajoute-t-il, des cas dans leſquels les ſoins qu'on s'étoit donnés pour forcer cette ſueur, avoient procuré la mort du malade, auſſi évidemment que *ſi on lui avoit caſſé la tête d'un coup de piſtolet*.

Les Maladies dans le commencement deſquel-

Dans toutes les fievres, il faut avoir une attention particuliere aux desirs des malades. Ce sont des cris de la nature qui, souvent, nous indiquent la route que nous devons suivre. Il est vrai qu'il ne faut pas leur donner aveuglément tout ce que leur appétit malade demande; mais on peut, en général, leur accorder un peu des choses qu'ils desirent ardemment, quoique cela paroisse d'abord ne pas devoir leur convenir. Ce qu'un malade desire fortement, son estomac le digere ordinairement, & quelques-unes de ces choses ont quelquefois le plus heureux effet. (Voyez note 1, p. 21 de ce vol.)

Dans la convalescence d'une fievre, ce à quoi l'on doit sur-tout s'occuper, c'est d'en prévenir le retour. Nombre de per-

---

les il faut exciter la sueur, sont donc très-rares. En général, c'est la nature que nous devons consulter. Si elle est disposée à la sueur, les moyens que propose notre Auteur, sont suffisants pour la porter à cette excrétion.

Mais s'il est dangereux d'exciter la sueur, dans le commencement de la plupart des Maladies, il ne l'est pas moins de l'arrêter quand elle se manifeste naturellement, sur-tout à la fin de quelques Maladies, lorsqu'après des boissons abondantes, on en a détruit les causes; car cette sueur entraîne avec elle une portion des humeurs morbifiques, les parties les plus grossieres étant déja passées par les selles & par les urines.

ſonnes ont des rechutes ou contractent d'autres Maladies, pour s'être perſuadé trop tôt qu'elles étoient guéries.

Comme le corps, après avoir eſſuyé une fievre, eſt foible & délicat, il faut que les *convaleſcents* ſe prémuniſſent contre le froid, afin d'éviter de s'enrhumer. Une compagnie agréable & amuſante, ainſi qu'un exercice modéré, en plein air, leur feront très-utiles; mais il faut éviter, par-deſſus tout, une grande fatigue; leur régime doit être léger, mais nourriſſant. Il faut qu'ils mangent ſouvent, mais peu à la fois. Il ſeroit dangereux pour un convaleſcent, qu'il mangeât à chaque repas autant que ſon eſtomac le demande (1).

(1) Ce n'eſt pas ce que l'on mange qui nourrit, c'eſt ce que l'on digere. Le convaleſcent qui mange peu, digere & ſe fortifie. Celui qui mange beaucoup ſurcharge ſon eſtomac, qui, fatigué par le régime, par les remedes, par la Maladie, n'a pas aſſez de force pour digérer; &, bien loin d'être nourri & fortifié, il périt peu à peu.

On peut, dit M. Tissot, réduire au petit nombre de regles ſuivantes, ce qu'il y a de plus eſſentiel à obſerver, pour terminer parfaitement les Maladies aiguës, & empêcher, ſoit les rechutes, ſoit les Maladies de langueur.

1°. Que les convaleſcents mangent très-peu à la fois & fréquemment.

2°. Qu'ils ne prennent que d'une eſpece d'aliment dans un repas, & qu'ils n'en changent pas ſouvent.

# CHAPITRE III.

## *Des Fievres intermittentes.*

LEs fievres intermittentes sont, de toutes les fievres, celles qui fournissent les occasions les plus favorables

3°. Qu'ils mâchent beaucoup ce qu'ils prennent de solide.

4°. Qu'ils diminuent la quantité de boisson. La meilleure, pour le général, est l'eau avec un tiers de vin vieux.

5°. Qu'ils se promenent le plus souvent qu'ils pourront, à pied, en voiture, à cheval, sur-tout avant le dîner.

6°. Qu'ils prennent peu d'aliments le soir, leur sommeil en sera plus tranquille.

7°. Qu'ils soient sobres, qu'ils prennent du mouvement, afin de dissiper l'enflure des jambes, peu dangereuse, qui survient à la fin de presque toutes les Maladies graves.

8°. Qu'ils prennent tous les deux ou trois jours un lavement, s'ils sont trop resserrés, pour éviter la constipation, qui occasionneroit des gonflements, de la chaleur, des maux de tête, &c.

9°. S'il leur reste beaucoup de foiblesse, si leur estomac est dérangé, s'ils ont de temps en temps quelque ressentiment de fievre, qu'ils prennent une, deux, trois fois par jour un gros de *quinquina* en poudre; ce remede rétablira les digestions, rappellera les forces & chassera la fievre.

10°. Qu'ils se gardent de reprendre trop tôt leurs occupations. Le travail précoce est la cause des Maladies de langueur, qui datent presque toujours d'une Maladie aiguë, qui, faute de

d'obſerver, ſoit la nature de cette claſſe de Maladies, ſoit l'effet des remedes. Il n'y a perſonne qui ne puiſſe diſtinguer une fievre intermittente de toute autre; & les remedes qui lui conviennent, ſont actuellement connus preſqu'univerſellement (1).

Les différentes eſpeces de fievres intermittentes prennent leurs noms des

---

ménagement dans la convaleſcence, n'a pas été bien guérie.

11°. Qu'ils évitent, avec le plus grand ſoin, l'air de la nuit. (Voyez ce que nous en avons dit, T. I, p. 370, & note 1, p. 371.)

(1) Nous voudrions bien préſumer la même connoiſſance chez tous nos compatriotes; mais l'expérience nous apprend tous les jours que les mots *intermittente*, *tierce*, *quarte*, &c. ſont encore des termes inconnus à la plupart d'entr'eux, & que ce n'eſt que par la multiplicité des queſtions que l'on peut parvenir à connoître l'eſpece de fievre dont ils ſont attaqués.

Cependant, rien d'auſſi facile à ſaiſir que le caractere des fievres intermittentes. On donne ce nom à celles qui ont des *retours périodiques*; c'eſt-à-dire qui, après avoir diſparu entiérement, reviennent à pluſieurs repriſes, au bout de vingt-quatre heures, au bout de deux ou trois jours, &c. à la même heure où elles s'étoient manifeſtées pour la premiere fois. Ces retours ſe nomment *accès* ou *paroxiſmes*. Dans l'intervalle qui regne d'un accès à l'autre, le malade eſt abſolument ſans fievre, & paroît ſouvent jouir de la meilleure ſanté. On ſent déja que ces fievres ſont oppoſées aux fievres continues, dont on parlera dans le chapitre ſuivant.

différentes *périodes*, dans lesquelles les accès reviennent. De-là il y en a de *quotidiennes*, de *tierces*, de *quartes*, &c. (1)

(1) La fievre *quotidienne* est celle dans laquelle l'accès revient tous les jours. Dans la fievre *tierce* il revient le troisieme jour; alors le malade a un jour de libre, *c. à. d.* un jour où il n'y a pas de fievre du tout. Dans la fievre *quarte* l'accès revient le quatrieme jour, & le malade a deux jours de libres.

Mais il y a encore des fievres *doubles tierces*, *doubles quartes*, &c. Dans la double tierce l'accès revient tous les jours, comme dans la quotidienne, avec cette différence, qu'il n'est pas d'aussi longue durée, qu'il est un jour plus léger, l'autre jour plus fort, & que l'heure à laquelle il revient n'est pas la même; ensorte que le premier accès répond pour l'heure & l'intensité au troisieme, le deuxieme au quatrieme, &c. quelquefois dans la double tierce l'accès revient deux fois le même jour, & le lendemain est libre. Dans la double quarte, on a tantôt deux accès en un jour, & les deux jours suivants restent libres, & tantôt un accès chaque jour, pendant deux jours de suite, alors le troisieme jour se trouve libre. Quant aux fievres qui reviennent le cinquieme, le sixieme, le septieme, le huitieme jour, qui reviennent tous les mois, toutes les années, elles sont très-rares, & rentrent, pour le traitement, dans la classe des fievres intermittentes simples, ainsi que celles que nous venons de décrire.

On distingue encore les fievres intermittentes en fievres de printemps & en fievres d'automne. Les fievres de printemps sont celles qui regnent depuis le mois de Février jusqu'à la fin de Juin; celles d'automne regnent depuis le mois de Juillet jusqu'au mois de Janvier : leurs caracteres

CAUSES. Les fievres intermittentes sont dues à l'humidité de l'air. Cette vérité est démontrée, parce qu'on en observe un plus grand nombre dans les saisons pluvieuses, parce qu'elles sont plus fréquentes dans les contrées où le sol est marécageux, comme en Hollande, dans les Marais de la Province de Cambridge, dans le Comté d'Essex, (sur nos côtes Maritimes, sur le bord des étangs de la Méditerranée, &c.)

Les aliments de difficile digestion,

---

essentiels sont les mêmes. Ce ne sont pas proprement des Maladies différentes; mais les circonstances variées qui les accompagnent, méritent quelque attention. Les fievres de printemps, par exemple, sont quelquefois jointes à une disposition inflammatoire; parce que c'est la disposition du corps dans cette saison; & comme tous les jours cette saison devient plus favorable, elles sont ordinairement assez courtes. Les fievres d'automne, au contraire, sont assez souvent accompagnées de putridité; & comme la saison devient tous les jours plus fâcheuse, elles sont plus opiniâtres.

Les fievres d'automne sont d'autant plus opiniâtres qu'elles commencent plus tard. Ainsi celles de Septembre, d'Octobre, sont de plus longue durée que celles de Juillet & d'Août. Quand la saison est avancée, ces fievres s'annoncent quelquefois comme des fievres putrides; desorte que ce n'est qu'au bout de quelques jours qu'elles se reglent en fievres d'accès, en fievres intermittentes. Mais il n'y a pas de danger à s'y tromper & à employer le traitement marqué pour les fievres putrides. (V. ch. IX de cette 2^e^. Partie.)

une trop grande quantité de fruits à noyaux ; un régime aqueux & peu subſtantiel, l'humidité des maiſons, la roſée du ſoir, le ſommeil pris ſur un terrein humide, le chagrin, la douleur, &c. peuvent encore occaſionner les fievres intermittentes. Lorſque les habitants d'un pays élevé viennent habiter un lieu bas, ils manquent rarement de les gagner ; & quand elles ſont dues à cette cauſe, elles ſont ſujettes à être funeſtes. En un mot, tout ce qui peut relâcher les *ſolides*, diminuer la tranſpiration, arrêter la circulation des fluides dans les *vaiſſeaux capillaires*, c'eſt-à-dire dans les plus petits vaiſſeaux du corps, diſpoſe aux fievres intermittentes.

*SYMPTOMES.* Une fievre intermittente commence, en général, par des douleurs à la tête, dans les lombes, dans les reins ; par une laſſitude dans tous les membres, par un ſentiment de froid dans les extrémités, par des *pandiculations*, des bâillements accompagnés d'*anxiétés*, de *nauſées*, & quelquefois de vomiſſements. A tout cela ſuccede le friſſon, enſuite un violent tremblement ; mais bientôt la peau devient moite, la ſueur coule abondamment, & termine l'*accès* ou le *paroxiſme*. Ce-

pendant il arrive quelquefois que cette fievre prend ſubitement, au moment où le malade ſe croit en parfaite ſanté ; mais elle eſt plus communément précédée d'affaiſſement, de perte d'appétit, & des ſymptomes mentionnés ci-deſſus (1).

*RÉGIME*. Pendant l'accès le malade doit boire en abondance une décoction d'*orge* ou de *gruau*, du *petit lait d'orange*, une infuſion légere de *fleurs de camomille ;* s'il ſe ſent affaiſſé, il prendra du *petit lait au vin*, aiguiſé avec le ſuc de limon. Toutes ces boiſſons doivent être chaudes, afin de pouvoir favoriſer l'excrétion de la *ſueur*, & conſéquemment diminuer l'intenſité du *paroxiſme* (*a*).

(1) Un des ſymptomes qui caractériſent plus particuliérement ces fievres, eſt la couleur des urines que le malade rend pendant & ſur-tout après la ſueur. Elles ſont rougeâtres, briquetées, c'eſt-à-dire qu'elles dépoſent un ſédiment qui a l'aſpect de la brique pilée. Dans le commencement de l'accès, le pouls eſt *vîte*, *foible* & *petit* ; la ſoif eſt aſſez forte. Pendant la chaleur le pouls eſt plus fort, plus grand, & la ſoif eſt exceſſive. Immédiatement après le froid, le malade éprouve une chaleur ſeche, à laquelle ſuccede la *ſueur*.

(*a*) On a obſervé que vingt ou vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide de* SYDENHAM, données au malade dans un verre de ſa tiſane, demi-

Entre les accès, il faut soutenir le malade avec des aliments nourrissants, mais légers & de facile *digestion;* telles sont des bouillons de veau ou de poulet, du *gruau* avec un peu de vin, des soupes légeres, &c. sa boisson sera du vin détrempé, *acidulé* avec le suc de limon ou d'orange, & quelquefois un peu de *punch* foible. Il faut encore qu'il boive des infusions de *plantes ameres*, telles que celles de fleurs de *camomille*, d'*absinthe*, de *treffle d'eau.* Il peut alors, & en tout temps, boire un peu de vin léger, dans lequel on aura fait infuser de la racine de *gentiane*, de la *petite centaurée*, ou de quelque autre *amer.*

Comme la principale attention qu'on doit avoir dans le traitement d'une fievre intermittente, est de fortifier les *solides*, de favoriser la *transpiration*, le malade prendra en conséquence, entre les accès, autant d'exercice que ses forces pourront le lui permettre. S'il est en état de sortir, de monter à cheval, d'aller en voiture, il en retirera un

---

heure après qu'il est entré dans la *chaleur* de l'accès, facilitoient la sueur, diminuoient la longueur du paroxisme, soulageoient la tête, & concouroient singuliérement à la guérison de la fievre,

grand avantage. Mais s'il se sent trop foible, il ne fera de mouvement qu'autant qu'il pourra en supporter. Cependant rien ne contribue davantage à prolonger une fievre intermittente, que de céder au penchanr qui nous porte à l'indolence & à l'inaction.

Le régime convenable & bien dirigé, guérira souvent cette fievre sans le secours d'aucun remede. Si la Maladie n'est pas d'un mauvais caractere, si le lieu qu'habite le malade est sec & bien aéré, on sera presque toujours sûr de réussir par le seul *régime* (1). Mais si les forces paroissent diminuer, si les accès viennent à un tel degré de violence, qu'ils fassent craindre pour la vie du malade, alors il faut sans délai recourir aux remedes. Cependant on ne doit jamais les commencer que la Maladie ne soit parfaitement déclarée, c'est-à-dire que le malade n'ait éprouvé plusieurs accès, (au moins trois.)

---

(1) C'est une vérité relativement à celles de printemps; mais il n'en est pas de même de celles d'automne qui, quelquefois, durent très-long-temps, & même quelquefois jusqu'au printemps suivant, si on les laisse sans remedes, & si on ne les traite pas convenablement. (Voyez ci-après p. 54 & suiv.)

*Remedes*. La premiere chose qu'il y a à faire dans le traitement d'une fievre intermittente, c'est de nettoyer les *premieres voies*. Après cette opération, non-seulement l'application des remedes est plus sûre, mais encore ils sont plus efficaces. Dans cette Maladie, l'estomac est ordinairement surchargé de phlegmes visqueux; & il arrive très-souvent que le malade vomit une grande quantité de *bile*. Ces efforts de la nature indiquent assez la nécessité de faire vomir. Les *vomitifs* sont donc les premiers remedes qu'il faille administrer au malade. L'*ipécacuanha* est celui de tous qui répond le mieux à cette indication : un demi-gros ou trente-six grains de cette racine en poudre, suffiront pour un adulte. On diminuera la dose proportionnément à l'âge du malade (1). Lorsque le vomitif commen-

(1) Ce conseil est, sans contredit, très-sage; mais la dose que notre Auteur propose pour un adulte, n'est-elle pas trop forte ? A quinze grains cette racine fait vomir, & la plus forte dose est de vingt. On a même observé que ceux qui la donnent à quarante grains, n'en obtiennent pas plus d'effets que ceux qui ne la donnent qu'à quinze. La raison de ce phénomene, dit M. Venel, célebre Professeur de Montpellier, dont la Chymie & la Médecine regrettent également la perte, est fort simple. C'est que dès que les sucs de l'es-

cera à opérer, le malade boira abondamment d'une légere infusion de *camomille*.

Dans cette Maladie, il faut donner le vomitif deux ou trois heures avant le retour de l'accès. On peut le répéter, s'il est nécessaire, deux ou trois jours après. Outre que les vomitifs net-

tomac ont dissous assez de la résine de l'ipécacuanha, pour exciter le vomissement, le malade vomit d'abord & rejette le reste. Si le vomissement continue, ce n'est que parce que la résine qui a été dissoute, reste attachée aux parois de l'estomac, & les irrite. Il n'est point de Praticien qui n'ait vérifié la justesse de ce raisonnement.

Une attention qu'il faut avoir quand on donne l'ipécacuanha en poudre, & en général tous les remedes en poudre, pris dans de l'eau, c'est qu'elle soit parfaitement mêlée à l'eau ou à la tisane. Pour cet effet, on jette la poudre dans le fond du verre, on verse par-dessus quelques gouttes d'eau, on délaie parfaitement avec le doigt ou une cuiller, on continue à verser de l'eau & à délayer jusqu'à ce que le verre soit plein. Après que le malade a pris ce remede, il reste tranquille jusqu'à ce qu'il se sente des envies de vomir. Alors on lui donne, coup sur coup, deux ou trois verres d'eau ou de tisane légere tiede; après qu'il a vomi pour la premiere fois, on réitere un verre de la boisson de demi-quart d'heure en demi-quart d'heure, jusqu'à ce qu'il ne se sente plus de disposition à vomir; après quoi on lui donne un bouillon, pourvu toutefois que ce moment soit éloigné au moins d'une heure de celui où doit prendre l'accès; car plus tard le malade n'a besoin de rien.

toient l'eſtomac, ils excitent encore la *tranſpiration*, & augmentent toutes les autres *excrétions*. Ces effets les rendent d'une telle importance, qu'ils guériſſent ſouvent les fievres intermittentes, ſans le ſecours d'aucun autre remede.

Les *purgatifs* ſont quelquefois utiles dans les fievres intermittentes, & même ſouvent ils y ſont néceſſaires. On a vu une purgation violente guérir une fievre intermittente, qui avoit réſiſté au *quinquina* & aux autres remedes. Cependant comme les vomitifs ſont infiniment mieux indiqués dans cette Maladie, les purgatifs y deviennent moins néceſſaires, à moins que le malade ne ſe ſente de la répugnance pour les vomitifs; alors il faudra qu'il ſe nettoie les inteſtins le jour qu'il ne doit point avoir d'accès, ou huit heures avant l'accès, avec une doſe ou deux de *ſel de Glauber*, de *jalap* & de *rhubarbe*, combinés de la maniere ſuivante.

Prenez de *jalap* concaſſé, 24 grains,
de *rhubarbe* choiſie concaſſée, 1 gros.

Faites bouillir ces deux ſubſtances dans un verre d'eau pendant quelques minutes; paſſez.

Ajoutez de *ſel de Glauber*, 2 gros.

La saignée peut quelquefois convenir dans le commencement d'une fievre intermittente, sur-tout quand la chaleur excessive, le délire, &c. donnent lieu de soupçonner de l'inflammation; mais comme dans cette espece de fievre, le sang est très-rarement dans un état inflammatoire, la saignée s'y trouve aussi rarement nécessaire (1).

Après les évacuations convenables (2),

---

(1) Nous prions le lecteur de revoir ce que nous avons dit, (note 1, p. 31,) & de ne jamais perdre de vue que les symptomes qui y sont décrits, sont les seuls qui nécessitent la saignée. ,, Je ne puis, dit M. CLERC, m'empêcher d'observer qu'on doit être extrêmement circonspect sur l'usage des saignées, dans les fievres ,, intermittentes; leur cause est ordinairement ,, dans les premieres voies, & je ne vois pas pourquoi on vuide les vaisseaux sanguins, quand ces ,, fievres ne sont pas accompagnées de symptomes extraordinaires. La foiblesse du malade, ,, la longueur de la fievre, la bouffissure & l'hydropisie sont les suites ordinaires de ces saignées ,, déplacées. (p. 114.),,

(2) C'est-à-dire après, ou le vomitif, ou le purgatif, ou la saignée, si elle est indiquée. En général, la prudence veut que l'on commence toujours par faire vomir, ou par purger le malade. Le *quinquina* agit alors avec beaucoup plus d'efficacité. On doit sur-tout ne jamais se dispenser de purger, si le malade, hors même des accès, se sent la *bouche mauvaise*, *éprouve du dégout*, des *maux de reins*, des *douleurs dans les lombes*, des *inquiétudes*, de *mauvaises nuits*, &c. Mais dès qu'on aura commencé l'usage du

le malade peut, en toute sûreté, prendre le *quinquina*. Il faut le lui donner sous la forme qui lui est le plus agréable. Mais aucune préparation de *quinquina* ne convient mieux dans les fievres intermittentes, que la forme la plus simple, sous laquelle on puisse le donner, je veux dire en poudre.

Prenez du meilleur *quinquina*, 2 onces.

Réduisez en poudre très-fine.

Partagez en 24 prises égales.

On prendra chacune de ces prises, soit dans un verre de vin rouge, soit dans une tasse d'infusion de *camomille*, soit dans une tasse de décoction de *gruau*; ou bien on en fera autant de *bols*, avec quantité suffisante de *sirop de limon*.

Dans les fievres quotidiennes, c'est-à-dire dans celles dont les accès reviennent tous les jours, le malade prendra toutes les deux heures, excepté pendant l'accès, une des prises spécifiées ci-dessus; par ce moyen il pourra en prendre cinq ou six pendant l'intervalle des accès. Dans une fievre tierce, il suffira de prendre chacune de ces prises toutes les trois heures, & dans une fievre

---

*quinquina*, on se gardera de purger ou de faire vomir; ces évacuations redonneroient la fievre.

vre quarte toutes les quatre heures, toujours hors le temps de l'accès. Si le malade ne pouvoit se résoudre à prendre, à la fois, une si grande dose de *quinquina*, on pourroit la lui partager en deux ou en trois : alors il prendroit ces divisions de prises toutes les heures ou tous les trois quarts-d'heures pour la fievre quotidienne; toutes les heures & demie ou toutes les deux heures pour la fievre tierce; toutes les deux heures & demie ou toutes les trois heures pour la fievre quarte. Il en faudra une bien moindre quantité pour les jeunes personnes; en général, la dose doit être proportionnée à l'âge, à la constitution, &c. (1).

Le *quinquina*, de la maniere que nous le prescrivons, manque rarement de guérir une fievre intermittente. Mais il ne faut pas que le malade l'abandonne aussi-tôt que les accès paroissent l'avoir quitté; il faut au contraire qu'il

(1) Il ne faut pas croire que les deux onces de *quinquina*, que prescrit ici l'Auteur, soient une trop grande quantité pour un adulte. Il y a des personnes à qui cette dose ne suffira pas, qui seront même obligées de la doubler. C'est parce qu'on donne le *quinquina* à trop petite dose, qu'on échoue si souvent dans les fievres intermittentes. On crie contre le remede, on le croit inutile; mais il ne l'est que par la faute de ceux qui l'emploient.

en continue l'uſage, juſqu'à ce qu'il ſoit certain que la Maladie eſt entiérement guérie. On échoue dans la guériſon de la plupart de ces fievres, parce que les malades n'emploient pas aſſez long-temps le *quinquina*. En général ils n'en prennent que juſqu'à ce qu'ils voient les accès diſſipés; alors ils le quittent, au riſque d'y revenir quelque temps après. Par ce moyen la Maladie acquiert des forces, & reparoît avec plus de violence que jamais.

La ſeule maniere d'en prévenir la rechute, c'eſt, après que les *ſymptomes* ont diſparu, de continuer, pendant quelque temps, l'uſage du *quinquina* à petite doſe. Telle eſt la méthode la plus ſûre & la plus efficace de guérir les fievres intermittentes.

Pendant l'uſage du *quinquina*, on pourra boire de l'infuſion ſuivante.

Prenez de racine de *gentiane*, 1 once,
de *calamus aromaticus*, demi-once,
d'*écorce d'orange*, demi-once,
de fleurs de *camomille*, trois ou quatre pincées,
de ſemences de *coriande*, une pincée.

Broyez légérement le tout dans un mor-

tier. Prenez une pincée & demie de tous ces ingrédients; mettez-les dans une théiere; verſez par-deſſus une chopine d'eau bouillante. (Laiſſez infuſer comme du thé.)

Une taſſe de cette infuſion, bue trois ou quatre fois par jour, fortifiera l'eſtomac, & avancera ſinguliérement la guériſon. Comme il y a des malades qui ne peuvent ſupporter les infuſions faites avec l'eau, on la leur fera au vin, en mettant infuſer deux pincées de ces ingrédients dans une pinte de vin blanc, pendant quatre ou cinq jours. Ils en boiront un verre deux ou trois fois dans la journée. Si le malade prend abondamment de l'infuſion aqueuſe ci-deſſus, ou de l'infuſion vineuſe, comme elle eſt preſcrite, ou de toute autre infuſion de *plantes ameres*, il aura beſoin d'une moindre quantité de *quinquina* pour parvenir à la guériſon (*a*).

(*a*) Il y a lieu de croire qu'un grand nombre de nos plantes ou écorces *ameres* & *aſtringentes*, réuſſiroient dans la cure des fievres intermittentes, ſur-tout ſi on les joignoit à des plantes *aromatiques*. Mais comme le *quinquina* eſt reconnu depuis long-temps pour un *ſpécifique* dans ces Maladies, & que la réputation qu'il s'eſt acquiſe, lui eſt méritée à tous égards, nous ſommes moins dans le cas de recourir à d'autres remedes. Nous ne pouvons cependant nous diſ-

Les personnes qui ne pourront avaler le *quinquina* en substance, c'est-à-dire en poudre, le prendront en *infusion* ou en *décoction*. L'*infusion* se fait de la maniere suivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, 1 once.

Mettez dans une pinte de vin blanc; laissez infuser à froid, pendant quatre ou cinq jours, ayant soin de remuer fréquemment la bouteille; tirez à clair.

On en prend trois ou quatre verres par jour, plus ou moins, selon l'intensité de la fievre, mais toujours dans l'intervalle des accès.

Voici la maniere de préparer la *décoction*.

Prenez du meilleur *quinquina* concassé, 1 once,
de la racine de *serpentaire de virginie*, 2 gros,
de sel d'*absinthe*, 1 gros.

Faites bouillir le tout dans une quantité d'eau suffisante, & réduisez à un

---

penser de faire observer que le *quinquina* est souvent *sophistiqué* ou *falsifié*, & qu'il faut beaucoup de connoissance & d'attention pour distinguer le faux du véritable. Ce que je dis, c'est afin que ceux qui se serviront de cette écorce, soient en garde contre les personnes qui en font commerce. (V. à la Table le mot *quinquina*.)

demi-setier ; passez ; ajoutez une égale quantité de vin rouge : on en prend souvent un verre dans la journée.

Dans les fievres intermittentes opiniâtres, le *quinquina* sera plus efficace, si on le joint à des *cordiaux*, que si on le prend seul : c'est ce que j'ai eu lieu d'observer souvent dans un Pays où ces fievres sont *endémiques*. Le *quinquina* y réussissoit rarement, à moins qu'il ne fût combiné avec la racine de *serpentaire de virginie*, le *gingembre*, la *cannelle blanche*, ou tout autre aromatique chaud. Lorsque les accès sont fréquents & violents, la fievre approche souvent de l'état inflammatoire. Dans ce cas il sera, & plus sûr, & plus convenable de donner le *sel de tartre* à la place du *gingembre* ; mais dans les fievres tierces ou quartes obstinées, qui prennent à la fin de l'automne ou à l'entrée de l'hiver, les remedes chauds & *cordiaux* sont absolument nécessaires (*a*).

(*a*) Dans ces sortes de fievres opiniâtres, chez les sujets avancés en âge, de tempérament phlegmatique, quand la saison est pluvieuse, quand leurs demeures sont humides, ou dans toute autre circonstance pareille, il sera nécessaire de joindre à deux onces de *quinquina*, une demi-once de *serpentaire de virginie*, & deux gros de *gingembre*, ou de tout autre aromatique

Comme les fievres d'automne & d'hiver sont en général beaucoup plus opiniâtres que celles de printemps ou d'été, il sera nécessaire de continuer l'usage des remedes beaucoup plus long-temps dans les premieres que dans les dernieres. Ceux qui ont essuyé une fievre intermittente au commencement de l'hiver, doivent, sur-tout, si la saison est

---

chaud. Mais quand les *symptomes* annoncent une fievre de nature inflammatoire, au lieu de toutes ces substances, on mêlera avec le *quinquina*, demi-once de *sel d'absinthe* ou de *sel de tartre* (1).

(1) En général, toutes les substances auxquelles on associe le *quinquina*, en affoiblissent la vertu fébrifuge. Il faut donc peser attentivement les cas dans lesquels M. BUCHAN conseille de le joindre aux *cordiaux*, aux *tempérants*. Ces cas sont les seuls où il faille se permettre cette combinaison.

On observera, en passant, que quelquefois la premiere dose, ou même les premieres doses de *quinquina* purgent; il n'y a pas de mal. Cependant comme, tandis qu'il purge, il n'arrête point la fievre, il faut regarder ces premieres doses, comme perdues à cet égard. Il faut en donner d'autres qui cessent de purger, & qui arrêtent les accès. Si la diarrhée continuoit, il faudroit suspendre l'usage du *quinquina* pendant un jour, & donner ce jour-là un gros de *rhubarbe*, soit en poudre, soit en bol, soit en infusion, soit en décoction, & ensuite reprendre le *quinquina*. Si la diarrhée persistoit, on mêleroit, à chaque prise de *quinquina*, quinze ou vingt grains de *thériaque*, jusqu'à ce qu'elle fut arrêtée.

pluvieuse, prendre, pour prévenir une rechute, du *quinquina* à petite dose, jusqu'au retour de la belle saison, quoique la Maladie paroisse entiérement guérie. Ils éviteront encore de s'exposer trop souvent à l'air humide, sur-tout quand il regne des vents froids d'Est.

Lorsque les fievres intermittentes ne sont pas parfaitement guéries, elles dégénerent souvent en Maladies *chroniques* opiniâtres, telles que l'*hydropisie*, la *jaunisse*, &c. C'est pourquoi il faut employer tous les moyens possibles pour les déraciner entiérement, avant que les humeurs soient viciées & que la constitution soit détruite.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus simple & de mieux raisonné que la méthode de traiter les fievres intermittentes, que nous venons d'exposer, cependant, par une bizarrerie inconcevable, on se plaît tous les jours à employer, dans ces Maladies, plutôt que dans toute autre, les remedes les plus mystérieux, les plus absurdes. Il n'est pas de vieilles femmes qui ne possedent un secret pour guérir les fievres intermittentes; on s'empresse de croire à leurs prétentions d'une maniere extraordinaire. Les malades se hâtent de donner leur confiance à toutes les

perſonnes qui leur promettent une guériſon prochaine ; mais dans la cure des Maladies, *le chemin le plus court n'eſt pas toujours le meilleur.* La ſeule méthode, pour obtenir une guériſon certaine & de durée, c'eſt d'aider graduellement la nature dans les moyens qu'elle emploie pour chaſſer la cauſe de la Maladie (1). Quelques-uns, à la vé-

(1) Il ne faut donc jamais perdre de vue cette vérité, que la nature fait les trois quarts de l'ouvrage dans la cure des Maladies, & qu'elle en guérit ſeule un grand nombre : *natura morborum Medicatrix.* Les bons Médecins en conviennent avec HIPPOCRATE. La Maladie *n'eſt autre choſe que l'effet néceſſaire de la nature, agiſſante ſur un corps dont les organes ſont en ſouffrance.* Le méchaniſme du corps humain eſt ſi ſagement diſpoſé, que les mouvements qui en dépendent, remédient au déſordre, en chaſſant les humeurs nuiſibles du centre vers la ſuperficie, par des voies particulieres ou générales. *Morbus eſt conamen naturæ, quâ materiæ morbificæ exterminationem, in ægris ſalutem molitur.* SYDENHAM. D'où il faut conclure que, dans bien des cas, le ſavoir de ceux qui ſont auprès des malades, & qui les traitent, doit conſiſter bien plus dans une ſage obſervation que dans l'action même.
Ainſi donc on ne *ſaignera*, on ne fera *vomir*, on ne *purgera*, on ne fera *ſuer*, &c. que lorſque la nature aura donné des ſignes manifeſtes qu'elle porte ſes efforts vers ces évacuations ; car les remedes ne réuſſiſſent que par l'application convenable qu'on en fait : ſi on les déplace, ils deviennent cauſe de Maladies. Ces ſignes ſont les *ſymptomes* que nous avons in-

rité, tentent des expériences hardies, ou plutôt téméraires, pour guérir des fievres intermittentes, comme de boire des liqueurs fortes, de se jetter dans la riviere, &c. De pareils moyens peuvent quelquefois réussir; mais ils ne sont jamais sans danger; & ils peuvent devenir funestes, sur-tout lorsqu'il y a de l'inflammation, ou qu'on a lieu de la craindre. Le seul malade, que je me souviens d'avoir perdu dans une fievre intermittente, se tua évidemment lui-même, en buvant des liqueurs fortes, persuadé, d'après l'assurance de quelques personnes, que c'étoit un remede infaillible.

Il y a des objets dégoutants, comme les *toiles d'araignées*, les *mouchures de chandelles*, &c. qu'on vante comme merveilleux dans la cure des fievres intermittentes. Quoiqu'ils puissent quelquefois avoir cet avantage, cependant la répugnance qu'ils inspirent en général, doit suffire pour en faire rejetter l'usage, surtout ayant des remedes moins rebutants, & dont les succès sont certains. Le seul remede qui puisse être regardé comme

diqués pour la *saignée*, (note 1, p. 31,) pour les *sueurs*, (note 1, p. 33,) pour les *purgatifs*, (note 2, p. 47,) & pour les *vomitifs*, (note 1, p. 86.)

un *ſpécifique*, capable de guérir radicalement ces ſortes de fievres, c'eſt le *quinquina.* Il eſt toujours ſûr, & je puis affirmer avec vérité, que dans ma pratique, je ne l'ai jamais vu manquer, quand il a été adminiſtré avec les précautions néceſſaires, & que l'on en a fait uſage pendant un temps convenable (1).

Dans les Pays où les fievres intermittentes ſont *endémiques*, les enfants même en ſont ſouvent attaqués. Il eſt très-difficile d'en guérir ces petits malades, parce que rarement peut-on leur perſuader de prendre le *quinquina*, ou tout autre remede déſagréable. Le moyen de leur rendre ce médicament plus ſupporta-

(1) Le *quinquina*, dit M. TISSOT, eſt le ſeul remede qui ſoit ſûr & innocent dans toutes les fievres intermittentes. Tous les autres remedes ne doivent être regardés que comme des *adjuvants*, qui, ſeuls, ne guériront pas ces fievres, ſi elles ſont de nature à exiger des remedes. On a été imbu pendant long-temps de préjugés contraires. On croyoit qu'il *gâtoit l'eſtomac.* Bien loin de gâter l'eſtomac, c'eſt le remede du monde qui le fortifie & le rétablit le mieux. On croyoit qu'il *laiſſoit des obſtructions*, qu'il *conduiſoit à l'hydropiſie.* On ſait aujourd'hui que ces Maladies ne ſont dues qu'à la longueur de la fievre, & que le *quinquina* les guérit, quand elles ſont cauſées parce qu'on ne l'avoit pas employé. En un mot, quand la fievre eſt ſeule, le *quinquina* a toujours fait & fera toujours tout le bien poſſible.

ble, c'eſt de le leur donner dans une *mixture d'eaux diſtillées* & de ſirop; & pour qu'il ſoit plus agréable encore, d'y ajouter quelques gouttes d'*élixir* ou d'*eſprit de vitriol* (1) : l'un & l'autre moyen améliorent le remede, & en ôtent le gout rebutant. Si l'on ne peut abſolument leur faire prendre le *quinquina* par la bouche, on leur donnera,

(1) On peut leur preſcrire le *quinquina* de la maniere ſuivante.

Prenez d'eau de *Menthe* diſtillée, 2 onces,
de ſirop de *limon*, 1 once,
du meilleur *quinquina* en poudre, 1 gros.

Mettez le *quinquina* dans un mortier, ou dans tout autre vaſe; verſez quelques gouttes de ſirop; mêlez parfaitement avec un pilon ou une cuiller; ajoutez peu à peu le reſte du ſirop, en remuant toujours; verſez par-deſſus l'eau de *Menthe*, pour en faire une *mixture* : on en donnera une cuillerée à café toutes les heures.

On peut, comme dit M. Buchan, y ajouter quelques gouttes d'*eſprit de vitriol*. Mais il faut être très-circonſpect avec cette derniere ſubſtance; trois ou quatre gouttes doivent ſuffire pour la totalité de cette *mixture*. Quand l'enfant l'aura conſommée, il faudra en refaire une nouvelle, & après elle une troiſieme, & même une quatrieme, s'il eſt néceſſaire. On obſervera de ne donner ce remede, qu'après avoir fait vomir ou purger, ſi l'enfant a les *ſymptomes* que nous avons dit annoncer ces évacuations. On ne lui donnera jamais ce remede pendant les accès; & après que la fievre ſera guérie, on en continuera l'uſage pluſieurs jours, en n'en donnant que toutes les deux heures; enſuite toutes les trois heures; enfin toutes les quatre heures.

avec ſuccès, de la *mixture ſaline.* (Voyez ce mot à la Table.)

Le *petit lait au vin* eſt une boiſſon qui convient ſinguliérement aux enfants attaqués de fievres intermittentes. On peut ajouter une cuillerée à café d'*eſprit de corne de cerf*, ſur un demi-ſetier de ce *petit lait.* Il ne faut pas négliger de leur faire prendre de l'exercice, qui ne peut que leur devenir très-avantageux. Si la fievre devient opiniâtre, il faut tranſporter l'enfant dans un air plus ſec & plus chaud. On lui donnera des aliments nourriſſants, & quelquefois un peu de bon vin.

Pour les enfants qui ne peuvent avaler le *quinquina*, ou dont l'eſtomac ne peut le ſupporter, il faut le leur donner en lavements. Voici la maniere dont le Docteur LIND les prépare pour un adulte.

Prenez d'*extrait de quinquina*, demi-once.

Faites diſſoudre dans quatre onces d'eau chaude; ajoutez d'huile d'*amandes douces* demi-once, de *laudanum liquide* ſix ou huit gouttes. On répete ce lavement toutes les quatre heures, ou plus ſouvent, ſi la fievre le requiert. Quant aux enfants, il faut diminuer la doſe

de l'*extrait de quinquina* & du *laudanum*, en proportion de leur âge & de leurs forces.

Des enfants ont été guéris de fievres intermittentes, en leur faisant porter des ceintures piquées, dans lesquelles on avoit renfermé du *quinquina* en poudre; en les baignant dans une forte décoction de *quinquina*, & en leur frottant l'épine du dos avec des liqueurs spiritueuses fortes, ou avec une *mixture* composée de parties égales de *laudanum liquide* & de *liniment savonneux.*

Nous nous sommes d'autant plus étendus sur les fievres intermittentes, qu'elles sont très-communes, & que peu de malades, attaqués de ces Maladies, appellent de Médecin, à moins qu'ils ne soient à l'extrémité. Il est cependant des cas où ces fievres sont très-irrégulieres, étant compliquées avec d'autres Maladies, ou accompagnées de *symptomes* qui les rendent très-dangereuses & très-difficiles à reconnoître. Nous les avons passées sous silence, mais à dessein, parce qu'elles auroient embarrassé la plupart des lecteurs. Quand la Maladie est absolument irréguliere, quand les *symptomes* sont dangereux, il n'y a pas à balancer, il faut que le

malade appelle ſur le champ un Médecin, & qu'il s'en rapporte abſolument à ſes avis.

Le moyen de prévenir les fievres intermittentes, c'eſt de ne pas s'expoſer aux cauſes qui ſont capables de les faire naître. Nous avons fait l'énumération de ces cauſes; (Voyez le commencement de ce Chapitre.) nous nous permettrons ſeulement d'ajouter ici la recette d'un remede *préſervatif*, dont ceux qui vivent dans des lieux humides, marécageux, mal-ſains, ou qui ont déja eſſuyé quelques attaques de ces fievres, pourront faire uſage.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de *racine de ſerpentaire de virginie*, demi-once,
d'*écorce d'orange*, demi-once.

Broyez le tout enſemble, & laiſſez infuſer pendant cinq ou ſix jours, dans une pinte d'eau-de-vie, ou de *genievre de Hollande*, ou de toute autre liqueur forte; tirez la liqueur à clair, prenez-en deux ou trois verres par jour.

A la vérité, ceci eſt preſcrire de l'eau-de-vie; mais les ſubſtances ameres enlevent, en grande partie, les pernicieux effets de ces liqueurs fortes. Ceux qui n'ont point, ou qui ne veulent point

ſe ſervir d'eau-de-vie, peuvent faire cette infuſion dans du vin (1); & les perſonnes qui pourront s'accoutumer à mâcher le *quinquina*, trouveront que cette pratique réuſſit très-bien. On pourra auſſi alternativement, & dans la même vue, mâcher de la racine de *gentiane*, ou de *calamus aromaticus*, &c.: tous les *amers*, ſur-tout ceux qui ſont chauds & *aſtringents*, paroiſſent être les antidotes des fievres intermittentes (2).

(1) Il eſt très-certain que l'infuſion de *quinquina* dans de l'eau-de-vie, ou dans de l'eſprit de vin, ne peut convenir qu'à un très-petit nombre de perſonnes. En général, on ſe trouvera infiniment mieux de l'infuſion faite ſimplement au vin.

(2) Le conſeil que donne M. Buchan, de varier ces remedes *préſervatifs*, eſt très-ſage. Non-ſeulement l'uſage continu d'un même remede en inſpire le dégout, mais encore l'habitude en rend les effets moins marqués, & ſouvent nuls. On mâchera donc le *quinquina* & les *amers*, ou l'on prendra alternativement les deux *infuſions* qu'il propoſe. On pourra même, ſelon les circonſtances, en employer, ou de plus ſimples, telle que la ſuivante.

Prenez du meilleur *quinquina* en poudre, 1 once. Faites infuſer à froid, pendant ſix ou huit jours, dans une pinte de vin blanc; tirez à clair; conſervez pour l'uſage; ou de plus compoſées, comme il ſuit.

Prenez de racine de *calamus aromaticus*, 2 onces,
d'*aunée*, 2 onces,
de *feuilles de petite centaurée*, une poignée,
de *limaille de fer qui ne ſoit point rouillée*, 2 onces.

# CHAPITRE IV.

## *De la Fievre continue-aiguë.*

CETTE fievre est appellée *aiguë*, *ardente* ou *inflammatoire* (1). Elle at-

Faites infuser à froid pendant le même temps, dans deux pintes de vin blanc. Si on veut avoir cette infusion plus promptement, on peut mettre le tout sur des cendres chaudes, ou sur un bain de sable pendant vingt-quatre heures. Mais on a observé que l'infusion à froid, pendant le temps indiqué, se chargeoit d'autant de principes extractifs, que celle qui se faisoit par la chaleur; & que dans les infusions au vin, le feu, en agissant sur cette liqueur, en détruisoit les principes, l'aigrissoit, & la disposoit à la fermentation acide.

Outre ces remedes, il est encore d'autres moyens dont doivent faire usage les personnes qui habitent des lieux où la nature de l'air rend ces fievres fréquentes. C'est, dit M. TISSOT, de bruler souvent dans les chambres, sur-tout dans celles où l'on couche, quelques herbes ou quelques bois aromatiques, de mâcher tous les jours des grains de *genievre*, & d'employer pour boisson, une infusion fermentée de cette même graine. Ces deux remedes sont d'une très-grande efficacité pour raccommoder les estomacs délabrés, pour prévenir les obstructions, pour faciliter la transpiration. Comme ce sont là les causes qui entretiennent le plus opiniâtrément les fievres, rien n'en préservera plus sûrement que ces secours, qui sont si faciles & peu coûteux.

(1) Les personnes qui ont déja quelques con-

taque le plus ordinairement les jeunes gens, ou ceux qui sont dans la vigueur de

---

noissances des Maladies, seront sans doute étonnées que M. Buchan confonde, sous le nom de fievre continue-aiguë, & la fievre *ardente*, & la fievre *inflammatoire*. Les anciens, diront-ils, en ont fait des Maladies très-distinctes. Gallien, d'après Hippocrate, & tous les Auteurs qui les ont imités, ont décrit particuliérement la fievre ardente sous le nom de *causus*, &c.

Mais il n'est point de Praticien qui ne dise, avec M. le Roy, que le mot *causus*, que l'on a traduit par *fievre ardente*, *fievre chaude*, étoit quelquefois employé, par Hippocrate, pour signifier une fievre forte, une fievre vive, en un mot, pour signifier, non l'espece, mais le degré de la fievre; & que, pour l'ordinaire, il s'en servoit pour désigner, en général, les fievres aiguës, dangereuses & meurtrieres. (Voyez le deuxieme de ses Mémoires sur les fievres, ou *Mélange de Physique & de Médecine*, T. I, p. 232 & suiv.)

La fievre continue-aiguë, dont il est ici question, a tous ces caracteres. Aussi les *symptomes* divers, dont elle est accompagnée, ont-ils donné le change aux Ecrivains qui, emportés par un zele trompeur, en ont fait autant d'especes de fievres, dont ils ont tiré les noms du *symptome* qui les frappoit le plus. C'est de-là que sont venues toutes ces fievres chimériques, nommées dans leurs écrits; *ardente*, quand une chaleur brulante dominoit; *épiale*, quand cette chaleur dominante étoit mêlée d'un sentiment de froid dans les extrémités; *lipyrie*, quand cette même chaleur paroissoit être plus interne, & que le froid se manifestoit aux extrémités; *comateuse*, quand il y avoit assoupissement; *singultueuse*, quand il y avoit du hoquet; *anhélose*, quand la respiration étoit difficile;

l'âge, fur-tout ceux de ces derniers qui vivent dans l'abondance, qui ont beaucoup de fang, qui ont les *fibres* fortes & élaftiques. Cette fievre eft de toutes les faifons; mais elle eft plus fréquente au printemps & au commencement de l'été.

*CAUSES*. La fievre continue-aiguë eft occafionnée par tout ce qui peut échauffer le corps & augmenter la quantité du fang, comme des excès en tout genre : ainfi faire un violent exercice; dormir au foleil; boire des liqueurs fortes; manger des aliments épicés; fe livrer au luxe de la

---

*anxieufe*, quand le malade éprouvoit des anxiétés; *fyncopale*, quand il éprouvoit des fyncopes; *typhodes*, quand il éprouvoit des fueurs, &c. &c.

Nous ne finirions pas, fi nous voulions feulement donner les noms de toutes les efpeces de fievres continues-aiguës, qu'ont imaginées la vanité & l'oftentation. Mais laiffons là toutes ces futilités; contentons-nous de dire que la nature ne nous préfente que deux efpeces de fievres continues-aiguës, la *bénigne* & la *maligne* : diftinction fondée en raifon du danger & des *fymptomes*, qui, familiers à cette derniere, ne s'obfervent pas dans la fievre *bénigne*; que même cette divifion n'eft pas toujours diftincte aux yeux les plus exercés; & que quelquefois la fievre continue-aiguë *bénigne* s'écarte de la marche connue, devient dangereufe, & prend un afpect de malignité, par un mauvais régime, ou par un traitement mal-entendu, comme l'Auteur le dit ci-après, & comme il le dira, Chapitre IX, qui traite de la fievre maligne.

table, sans faire un exercice suffisant, &c. peuvent causer cette fievre : tout ce qui peut supprimer la *transpiration*, comme de coucher sur un terrein humide ; de boire des liqueurs froides, quand on a chaud ; de passer les nuits, &c. peut encore y donner lieu.

*Symptomes.* La fievre continue-aiguë est ordinairement annoncée par un resserrement ou un froid général qui est bientôt suivi d'une grande chaleur, d'un *pouls plein & fréquent*, d'une douleur de tête, d'une sécheresse à la peau, de rougeur aux yeux, d'un teint animé & de douleurs dans les reins, &c. A tous ces *symptomes* succedent une difficulté de respirer, des *anxiétés*, des envies de vomir. Le malade se plaint d'une grande soif, repousse les aliments solides, ne dort point, & a la langue, en général, noire & rude.

Le délire, une agitation excessive, l'oppression de poitrine à un haut degré, la respiration laborieuse, les *soubresauts* des *tendons*, le hoquet, le froid des extrémités, les sueurs visqueuses, l'écoulement involontaire des urines, sont tous des *symptomes* très-alarmants.

Comme cette Maladie est toujours accompagnée de danger, il faut, dès

qu'il eſt poſſible, employer les meilleurs ſecours de l'art : car dans le commencement, le Médecin peut bien être utile au malade ; mais après, tout ſon ſavoir eſt ſouvent ſans effet : auſſi n'y a-t-il rien de plus inexplicable que la conduite de ceux qui, ayant la faculté d'avoir tous les ſecours néceſſaires, dès que la maladie s'annonce, remettent cependant juſqu'à ce que le malade ſoit à l'extrêmité. En effet, c'eſt en vain qu'on attendra du ſoulagement de la Médecine, lorſque la maladie ſera devenue incurable, par les délais ou le mauvais traitement, & que les forces du malade ſeront épuiſées. Les Médecins peuvent, à la vérité, aider la nature ; mais leurs efforts ſeront toujours ſuperflus, lorſqu'elle ne ſera plus capable de les ſeconder (1).

(1) Il eſt donc de la plus grande importance que tous les hommes ſoient inſtruits des principes de la Médecine, & qu'ils connoiſſent les *ſymptomes* qui caractériſent les Maladies, ainſi que les ſecours que chacune d'elles demande. Il n'y a qu'un petit nombre de perſonnes, relativement à la multitude, qui ſoient dans le cas de pouvoir ſe procurer un Médecin auſſi-tôt qu'une Maladie ſe déclare. Le plus grand nombre n'en a pas les facultés, & beaucoup de ceux qui le pourroient, n'en ont pas la volonté. Preſque tous traitent le commencement des Maladies de bagatelle. On les voit même chercher à

RÉGIME. D'après les *symptomes* de cette Maladie, il est évident que les humeurs doivent être trop visqueuses, trop âcres; que la *transpiration*, les urines, la salive, toutes les autres *sécrétions*,

---

vaincre le mal; on les voit continuer leurs occupations & leur maniere de vivre, jusqu'à ce, qu'accablés sous le fardeau, *ils tombent*, selon leurs propres expressions, *comme une masse*.

Mais la Maladie alors a déja fait des progrès considérables; & celles dont la marche est extrêmement rapide, qui sont extrêmement aiguës, telle que celle dont il est ici question, sont déja presque à leur état, que l'on n'a pas encore commencé à agir, de concert avec la nature, pour les combattre. Quand le Médecin arrive, il gémit de ce qu'on a perdu les premiers jours, dont dépendent toujours, dans ces cas, le succès. Il prescrit un régime & des remedes relatifs à l'état de la Maladie; mais ils n'ont pas été précédés de boissons abondantes, de saignées & autres remedes convenables; & le malade qui n'a cherché, au contraire, qu'à braver le mal, qui s'est souvent gorgé de nourriture, de vin, de liqueurs, d'*élixirs*, de *thériaque*, & autres drogues qui n'ont fait qu'allumer le feu dont il est embrasé; que mettre plus d'âcreté dans les humeurs; qu'augmenter la rigidité, la constriction des vaisseaux, meurt, malgré tous les soins du Médecin; ou s'il survit, les aliments, les choses échauffantes qu'il a pris dans le commencement, lui laissent le germe de quelque Maladie de langueur qui, se fortifiant peu à peu, éclate au bout de quelque temps, & lui fait acheter, par de longues souffrances, la mort, qu'il desire, comme le terme de ses maux.

ſont en trop petite quantité ; qu'il y a une rigidité, une conſtriction dans les vaiſſeaux, & que la chaleur de tout le corps eſt trop forte. Tout nous prouve donc la néceſſité d'un régime capable de délayer le ſang ; de détruire l'acrimonie des humeurs ; de tempérer la chaleur exceſſive ; de détruire l'état *ſpaſmodique* des vaiſſeaux, & d'exciter par-là les *ſécrétions*.

Pour remplir toutes ces indications importantes, le malade uſera abondamment de boiſſons délayantes, telles que la tiſane de *gruau*, le *thé d'avoine*, le *petit lait clarifié*, la tiſane d'*orge*, l'infuſion de *menthe*, la décoction de *pommes*, &c. On *acidulera* toutes ces tiſanes avec du *ſuc d'orange*, de la *gelée de groſeille*, de *framboiſe*, &c. Le *petit lait*, fait avec le *ſuc d'orange*, eſt une boiſſon excellente dans ces cas. Pour le préparer, on fait bouillir, dans parties égales de lait & d'eau, une *orange amere* coupée par tranches, juſqu'à ce que le caillé ſe ſépare. Si l'on ne peut avoir d'*orange*, un *citron*, une pincée de *crême de tartre*, ou une cuillerée de *vinaigre*, produiront le même effet. Après que le petit lait a bouilli, & qu'il eſt

clarifié, on peut ajouter, selon les circonstances, deux ou trois cuillerées de vin blanc (1).

Si le malade est resserré, on lui donnera une tisane faite avec une once de *tamarins*, deux onces de *raisins* secs, & deux ou trois *figues*. On fait bouillir toutes ces substances dans trois chopines d'eau, jusqu'à réduction d'un quart. Cette tisane plaît singuliérement au malade, & il peut en boire à discrétion. La *décoction pectorale* ordinaire convient également dans cette Maladie. On en donne une tasse toutes les deux heures, & même plus souvent, si la chaleur & la soif sont violentes.

Toutes ces tisanes doivent être bues un peu chaudes. On ne les donne, dans le commencement de la maladie, qu'en petite quantité; mais à mesure qu'elle avance, il faut les donner à plus forte dose, & plus souvent, afin d'aider la nature à expulser la matiere morbifique, par les différentes excrétions. Nous avons détaillé un grand nombre

---

(1) Les circonstances qui exigent le vin, sont très-rares dans le commencement des Maladies *aiguës*. En général, cet excellent *cordial* n'est indiqué que dans les cas de foiblesse, après les évacuations, &c. (V. à la Table le mot *cordial.*)

de boiſſons, pour que le malade ſoit en état de choiſir celle qui lui ſera la plus agréable, & que, quand il ſera fatigué de l'une, il puiſſe recourir à l'autre.

Les aliments du malade doivent être en petite quantité & très-légers : on lui interdira toute eſpece de nourriture où il entre de la viande, même les bouillons de poulet ; on ne lui permettra que du *gruau*, de la *panade*, ou du *pain léger*, bouilli dans de l'eau : on peut ajouter à ces aliments, quelques grains de ſel commun, ou un peu de ſucre, pour les rendre plus ſupportables. Il peut encore manger quelques pommes cuites, avec un peu de ſucre, du pain rôti, avec de la gelée de groſeille, des pruneaux cuits, &c. (1)

(1) Il faut être très-circonſpect dans l'adminiſtration des aliments. Il eſt certain que dans cette Maladie, il faut interdire toute nourriture dans laquelle il entre de la viande ; mais les autres aliments que propoſe M. BUCHAN, ne doivent pas encore être donnés ſans réflexion. Quelque ſimples, quelque faciles à digérer qu'ils ſoient dans la plupart des cas, ils ſeroient dangereux quand la Maladie eſt très-grave. Il faut alors que le malade s'en paſſe abſolument. La fievre continue-aiguë grave, eſt une de ces maladies dans leſquelles on voit les malades reſter des ſept, neuf, onze, quatorze jours à la ſeule tiſane, ſans éprouver d'aptitude pour aucune eſpece d'aliments.

On ne peut rien procurer au malade de plus agréable, qu'un air frais, qu'on fera circuler dans sa chambre, sur-tout dans les temps chauds; mais il ne faut le faire qu'avec les précautions nécessaires, pour que le malade n'ait point froid, & qu'il ne s'enrhume point. (V. T. I, note 1, p. 234.)

On a pour habitude, dans les fievres, de surcharger le malade de couvertures, sous prétexte d'exciter la *sueur*, & de le défendre du froid. Cet usage a beaucoup de suites fâcheuses. Il augmente la chaleur du corps, fatigue le malade, & s'oppose à la *transpiration*, loin de la favoriser.

---

En général, c'est l'appétit qui doit nous guider; & plus la Maladie est violente, & moins l'appétit se fait sentir. Un malade de bon sens, qui sera persuadé du danger des aliments, dans les maladies *aiguës*, refusera tous ceux qu'on lui présentera, toutes les fois que son estomac ne les lui demandera pas; & il ne les lui demandera jamais, ou presque jamais dans le début, dans l'accroissement & dans l'état de la maladie. Ce n'est que lorsque la nature s'est débarrassée de la matiere morbifique, par les évacuations, que l'estomac commence à sentir des besoins qu'il faut satisfaire, comme on le dira ci-après, en administrant des nourritures restaurantes & de facile digestion. Cependant dans les maladies moins graves, on pourra accorder de ces aliments deux fois par jour, & dans celles qui n'annoncent aucun danger, on pourra en donner toutes les huit heures, ou trois fois par jour.

Lorſque le malade en a la force, il peut ſe tenir, de temps en temps, ſur ſon ſéant. Ce changement de poſition produit ſouvent de fort bons effets : il ſoulage la tête, en ralentiſſant la vîteſſe avec laquelle le ſang arrive dans le cerveau. Cependant cette poſition ne doit pas être continuée trop long-temps ; & ſi le malade a de la diſpoſition à ſuer, il ſera plus ſûr de le laiſſer couché tranquillement, ayant ſeulement ſoin de lui élever la tête avec des oreillers.

On réuſſira ſinguliérement à rafraîchir le malade, en arroſant ſa chambre avec du *vinaigre*, du jus de *limon*, ou avec du *vinaigre* & de l'*eau-roſe*, dans leſquels on aura diſſous un peu de *ſel de nitre*. Il faut répéter cette aſperſion ſouvent dans la journée, ſur-tout ſi la ſaiſon eſt chaude. ( Voyez Tome I, *ibid.* )

On rafraîchira la bouche du malade, en lui faiſant prendre ſouvent une gorgée de *mixture*, faite avec l'*eau* & le *miel*, à laquelle on ajoutera un peu de *vinaigre*. Une décoction de *figues* dans de l'*eau d'orge*, produira le même effet (1).

(1) Le malade prendra ces liqueurs froides ; il en roulera une gorgée dans ſa bouche, juſqu'à

Il faut encore tremper les pieds & les mains du malade dans de l'eau tiede, plusieurs fois dans la journée, surtout quand la tête est affectée (1). Il faut que le malade soit parfaitement tranquille, parfaitement à son aise. La compagnie, le bruit, tout ce qui est capable de porter du trouble dans l'ame, ou dans l'esprit, est nuisible; même une trop vive lumiere, & tout ce qui affecte les sens trop fortement, doivent être soigneusement évités. Il ne doit avoir auprès de lui, que le moins de personnes possible. (Voyez T. I, note 1, page 304.) Quand elles lui conviennent, elles ne doivent pas être changées trop souvent: on agira

---

ce que la liqueur soit échauffée. Alors il la rejettera; il réitérera cette opération toutes les demi-heures, toutes les heures, plus ou moins, autant que cela lui paroîtra agréable. Il peut mâcher, dans la même intention, un zeste d'*orange*, dont on a ôté l'écorce, & dont il rejettera la partie fibreuse. Un peu de *gelée de groseilles*, de *gelée de pommes*, convient également; mais plus le malade boira, & moins il aura besoin de ces secours.

(1) S'il y a beaucoup de chaleur, il faudra ajouter du *vinaigre* à cette eau: on en mettra un demi-setier, plus ou moins par bain, selon le dégré de cette chaleur. Dans l'intervalle de ces bains, qu'on répétera au moins deux fois par jour, on appliquera des linges, des flanelles, trempés aussi dans de l'eau tiede, sur les jambes, sur les cuisses, sur le ventre du malade; on les renouvellera quand ils seront secs.

plus prudemment en satisfaisant ses fantaisies, qu'en les contrariant. Il arrivera même souvent que la promesse de ce qu'il demande, le flattera tout autant que la réalité.

*REMEDES.* La saignée est de la plus grande importance dans cette fievre, ainsi que dans toutes celles qui sont accompagnées d'un *pouls vif, dur* & *plein*; elle doit toujours être faite dès l'instant que les *symptomes* d'inflammation se manifestent. La quantité de sang que l'on tire, doit être proportionnée aux forces du malade, & à la violence de la maladie. Si, après la premiere saignée, la fievre augmentoit, si le pouls devenoit plus dur, il seroit nécessaire de venir à une seconde saignée, peut-être à une troisieme, & même à une quatrieme; ce qui peut se faire à un intervalle de douze, dix-huit, vingt-quatre heures l'une de l'autre, ou même davantage, si les *symptomes* le permettent. Mais si le pouls se maintient dans sa mollesse, si le malade se trouve passablement à son aise, après la premiere saignée, elle ne doit point être répétée (1).

(1) L'intervalle que propose ici l'Auteur, entre chaque saignée, peut être trop long dans

Si la chaleur & la fievre sont très-fortes, on donnera au malade une *mix-*

---

bien des circonstances. Il est des cas où la premiere saignée, qui doit être copieuse, (toujours relative cependant aux forces du malade) demande, quatre ou six heures après, à être suivie d'une seconde : c'est la conduite qu'il faut tenir, toutes les fois que le *pouls* reste *dur* & *fort* ; à plus forte raison, comme le dit fort bien M. Buchan, quand il acquiert plus de *dureté*, plus de *force* après cette premiere saignée, ainsi qu'il arrive quelquefois. Si, après la seconde saignée, le *pouls* conserve encore ces mêmes qualités, il faut, dix ou douze heures après, procéder à une troisieme, qui, souvent, & presque toujours, doit être la derniere, quand les trois saignées ont été faites dans les vingt-quatre heures. Car Hippocrate ne saignoit pas pour éteindre entiérement la fievre, mais seulement pour en modérer l'excès. Elle est si nécessaire pour la *résolution* & la *coction*, que très-souvent, dans la pratique, nous sommes obligés d'en exciter une artificielle, soit pour soutenir ou ranimer les forces de la nature, dans les Maladies *aiguës*, soit pour donner du mouvement aux humeurs qui croupissent dans les Maladies *chroniques*. La justesse & la modération, qui étoient les regles d'Hippocrate, doivent donc être les nôtres. Il ne saignoit jamais que dans le besoin, & qu'autant qu'il étoit nécessaire. Il se gardoit de prescrire cette opération aux gens épuisés & débiles, même dans les Maladies *aiguës* ; comme les Praticiens savent s'en abstenir dans les *petites véroles ordinaires*, où les forces de la nature n'excedent point, dans la crainte de s'opposer à l'expulsion de la matiere morbifique.

Cette prudence d'Hippocrate est, dit M. Clerc, une belle satyre contre la conduite de ces

*ture*, composée de cette maniere :

Prenez d'*eau-rose*, 1 once,
d'*eau commune*, 2 onces,
de *sirop de capillaire*, demi-once.

Mêlez. On peut mettre un peu de *sucre* à la place du *sirop*.

Ajoutez d'*esprit de vitriol dulcifié*, 30, ou 40 gouttes.

On donnera cette potion toutes les trois, ou quatre heures, tant que la fievre sera violente : ensuite il suffira de la donner toutes les cinq, ou six heures (1).

---

Médecins, altérés de sang, qui prodiguent témérairement celui des malades. On ne peut jamais faire sortir toute l'humeur morbifique avec le sang, à moins qu'on ne l'épuise entiérement. Cette sortie est l'ouvrage de la nature seule. Nous ne devons donc regarder la saignée, dont nous sommes trop prodigues ou trop avares, (quand nous ne l'ordonnons que par systême ou par habitude) que comme un remede palliatif, calmant & résolutif.

(1) Car, on ne sauroit trop le répéter, il ne faut jamais tenter d'éteindre absolument la fievre. La fievre, comme nous l'avons déja dit, n'est qu'un effort de la nature, pour se débarrasser de la matiere morbifique. Nos soins doivent donc se borner *à calmer ses efforts*, *quand ils l'emportent sur les forces du malade*; *à laisser agir la nature*, *quand ses efforts sont proportionnels avec la résistance que leur oppose le malade*; enfin *à donner des forces à la nature*, *quand cette résistance l'emporte sur elle*. Voilà, en peu de mots,

Si le malade se sent des maux de cœur, des envies de vomir, il faudra seconder les efforts de la nature, en lui donnant une infusion légere de *camomille*, ou simplement de l'*eau tiede.*

Si le ventre est dur, resserré, le malade prendra tous les jours un lavement, composé de *lait*, d'*eau*, d'un peu de *sel*, & d'une cuillerée d'*huile*, ou d'un peu de *beurre frais.*

Que si ce lavement n'a pas l'effet désiré, on ajoutera alors, de temps en temps, dans la boisson du malade, une cuillerée à café de *magnésie blanche*, ou de *crême de tartre.* On pourra lui faire prendre aussi, dans ce cas, des *tamarins*, des *pruneaux*, des *pommes cuites*, &c. (1)

---

en quoi consiste toute la Médecine dans les Maladies *aiguës* ; voilà tout ce que l'on a voulu dire dans des milliers de volumes qui ont été écrits sur cette partie de notre art ; cependant voilà ce que nous apprend la simple observation, aidée de la réflexion.

(1) Mais nous avons fait observer ( note 1, p. 72, ) qu'il falloit que les aliments fussent proportionnés à l'intensité de la Maladie ; que dans les Maladies très-graves, il falloit s'en abstenir absolument ; que dans les Maladies moins graves, on ne devoit en donner que deux fois par jour ; & que dans celles qui n'étoient point dangereuses, on ne pouvoit aller que jusqu'à trois fois en vingt-quatre heures. Si l'on

Si vers le dixieme, onzieme, douzieme jour de la maladie le *pouls* devient plus *mollet*; si la langue commence à s'humecter; si les urines déposent un *sédiment rougeâtre*, il y a tout lieu d'espérer une issue favorable. Mais si, au lieu de tous ces *symptomes*, le malade est affaissé; si le *pouls* foiblit de plus en plus; si la *respiration* devient difficile, avec un engourdissement dans les membres, un tremblement dans les nerfs, des *soubresauts dans les tendons*, &c. il y a tout lieu de craindre que l'événement ne soit funeste. C'est alors qu'il faut appliquer les *vésicatoires*, soit au cou, soit à la cheville des pieds, soit

---

veut parvenir à lâcher le ventre, au moyen de pruneaux, de pommes cuites, on sent qu'on ne pourra réussir, qu'en les donnant en une certaine quantité. Or, à cette dose, ils feront d'autant plus de mal, que la Maladie sera plus *aiguë*. Nous croyons donc devoir restreindre ce conseil à la *magnésie blanche*, à la *crême de tartre*, aux *tamarins*, que l'on ajoute à la tisane, ou plutôt à du *petit lait* miélé, à du petit lait auquel on ajoute, selon la sensibilité du malade, du *sirop de violettes*, ou celui de *fleurs de pêchers*, ou celui de *chicorée*, composé de *rhubarbe*. Nous croyons même que l'on pourroit parvenir à n'avoir besoin d'aucun de ces secours, si, au lieu d'un seul lavement par jour, on en donnoit deux ou trois. On donnera le premier comme le conseille l'Auteur; on donnera les deux autres à l'eau simple.

dans l'intérieur des jambes, des cuisses, &c. selon les circonstances. On peut encore appliquer, sous la plante des pieds, des *cataplasmes*, composés de la maniere suivante, (auxquels on donne le nom de *Synapismes.*)

Prenez de mie de *pain blanc* émiettée, 4 onces,
de semence de *moutarde* pulvérisée, 2 onces,
de *vinaigre*, quantité suffisante.

Faites cuire comme les *cataplasmes* ordinaires.

Il faut en même-temps soutenir les forces du malade avec des *cordiaux.* Tels sont le *petit-lait*, fait avec un vin généreux, le *négas*, le *gruau* de *sagou*, auquel on ajoute du bon vin, &c. Le régime, dont nous avons parlé, est nécessaire non-seulement pendant tout le cours de la fievre & de la maladie, mais encore dans la *convalescence.* Si on le néglige, dans cette derniere période, on expose le malade à des rechutes, ou à d'autres maladies qui le rendent valétudinaire pour toute sa vie.

Quoique le malade soit foible, à la suite de cette fievre, cependant les aliments doivent être plus relâchants que nourrissants. Il doit éviter, avec le plus

grand soin, toute espece d'excès; trop de nourriture, trop de boisson, trop d'exercice lui deviendroient nuisible. Il faut que son esprit soit parfaitement tranquille; il ne doit s'appliquer, ni à l'étude, ni à aucune autre chose qui demandent une grande attention.

Si la *digestion* est lente; si le convalescent éprouve de temps en temps quelques petits ressentiments de fievre, il doit faire usage de *quinquina*, infusé à froid dans de l'eau. (1) En fortifiant l'estomac, il acheve d'emporter les restes de la fievre.

Quand le convalescent commence à recouvrer une partie de ses forces, il faut alors qu'il prenne quelques doux *laxatifs*; tel que le suivant.

Prenez de *tamarins*, 1 once,
de *séné*, 1 gros.

Faites bouillir, pendant quelques minutes, dans une chopine d'eau; retirez du feu.

---

(1) De la maniere suivante: Prenez du meilleur *quinquina* concassé, 1 once; mettez au fond d'une bouteille; versez par-dessus une chopine d'eau; bouchez; laissez infuser pendant six ou huit jours, ayant soin de remuer souvent la bouteille; tirez à clair, & conservez pour l'usage. On en prend un demi-verre avant le dîner, autant avant le souper.

Ajoutez de *manne* en sorte, 1 once.
Faites dissoudre; passez.

On donne un verre de cette purgation, d'heure en heure, jusqu'à ce qu'elle opere; après quoi on jette le reste. On répete cette même médecine deux, ou trois fois, en laissant cinq, ou six jours d'intervalle entre chaque jour où l'on purge. (1)

(1) Les personnes intelligentes, qui ont été témoins de la conduite de ces *Routiniers*, de ces *Médicâtres*, qui ne connoissent d'autre maniere de traiter les malades, qu'en les accablant de *remedes*, seront, sans doute, étonnées que dans une Maladie, qui, souvent devient très-grave, M. Buchan en prescrive si peu. Elles seront également surprises de l'ordre & du temps dans lesquels il faut que chacun d'eux soit administré. Ce n'est pas ainsi que se comporte celui qui nous gouverne, diront-elles : il commence par saigner, & il réitere cette saignée jusqu'à ce que la fievre soit absolument tombée. Le surlendemain il purge ; deux jours après il purge encore, & il repurge tous les deux jours, jusqu'à parfaite guérison. Cependant l'*émétique*, les *poudres*, les *opiats*, les *apozemes*, les *potions*, rien n'est oublié, rien n'est épargné. S'il lui arrive quelquefois de ne pas réussir, c'est que la Maladie est plus forte que les remedes. Il seroit bien injuste de lui en faire le moindre reproche ; car il saigne, il purge, il médicamente tant qu'il peut.

Mais si nous nous traitions d'après vos conseils; eh, bon Dieu ! nous péririons tous ! Vous avez peur de nous permettre une seule saignée, & vous défendez que l'on n'aille jamais au-delà de

Les manouvriers, les artifans, ceux qui s'occupent de travaux pénibles, ne

---

trois, dans les fievres les plus inflammatoires. Après cela, les *tifanes*, les *lavements*, les *bains de pieds*, les *fomentations*, font vos feules ressources, pendant tout le cours de la Maladie. Si vous prefcrivez une *potion*, vous indiquez fcrupuleufement les circonftances dans lefquelles il faut la donner; puis vous nous parlez de *véficatoires*, (remedes que nous n'avons jamais vu employer qu'à l'extrêmité,) avant que de parler de *purgation*, que vous rejettez tout à la fin de la maladie; encore voulez-vous que le malade ait recouvré une partie de fes forces. Certes, ou la Médecine eft bien changée, ou la manie de vouloir innover a furieufement d'empire fur les hommes, puifqu'elle les porte à fe jouer même de la vie de leurs femblables!

Ce langage, ces propos, ces imputations font répétés tous les jours, même par ceux que le rang & les connoiffances devroient mettre au-deffus du vulgaire. Si, comme le defire notre Auteur, Patriote, la Médecine devenoit une des branches de notre éducation; fi les Ouvrages de nos plus excellents Ecrivains en Médecine, anciens & modernes, étoient plus familiers, on fauroit que les préceptes de M. BUCHAN ne font que ceux du Pere de la Médecine, du divin HIPPOCRATE; on verroit qu'il ne fait que concourir avec les BOERRHAAVE, les VAN-SWIETEN, les ROSEN, les PRINGLE, les LIEUTAUD, les DEHAEN, les CLERC, &c. avec tous les amis de l'humanité, à rappeller la Médecine à fa fimplicité primitive; à en faire une fcience, dont les principes sûrs & certains, puiffent éclairer tous les hommes, qui tous ont plus ou moins befoin de fes fecours.

Pour mettre cette vérité hors de doute, voyons quel étoit le plan que fuivoit HIPPOCRATE dans

doivent point, après avoir essuyé une pareille maladie, reprendre trop promp-

---

les maladies *aiguës*, & que suivent les Praticiens, qui, secouant le joug des préjugés, & foulant aux pieds les systêmes, ne s'attachent qu'à guérir.

Voici les propres paroles de l'Oracle de la Médecine : » Dans une fievre simplement *aiguë*, ,, il faut faire prendre de l'eau chaude, de l'*hydromel*, ou de l'*oximel*; le malade ne risque ,, rien d'en boire en grande quantité; car si on ,, lui donne ces boissons un peu chaudes, elles ,, pousseront les humeurs viciées par les urines ,, ou par les sueurs, ou elles tiendront la *respiration* libre; ce qui est fort salutaire. Dans ,, une fievre plus *aiguë*, il faut donner au malade autant d'eau & d'*hydromel* qu'il peut en ,, boire.

Dans les maladies extrêmement vives, extrêmement *aiguës*, il ne se bornoit pas aux secours simples dont nous venons de parler. Dès le commencement il faisoit usage de la saignée, il multiplioit les lavements, il faisoit boire largement des tisanes adoucissantes & rafraîchissantes, telles que celles indiquées dans ce Chapitre. Quand il avoit réduit la fievre à un dégré modéré, il laissoit à la nature le soin de la *coction* & de la *crise*. Mais si vers ce temps de la maladie, la nature, troublée, paroissoit indécise, ou même paroissoit vouloir s'écarter du chemin le plus facile, pour l'évacuation de la matiere morbifique, il employoit alors d'autres moyens. On lit, dans le sixieme Livre de ses Epidémies, que si les humeurs veulent se jetter sur une partie non convenable, il faut les en détourner; mais que si elles prennent un cours salutaire, on doit les aider, en ouvrant les passages vers lesquels elles se portent. Il joignoit l'exemple au précepte, en faisant, dans

tement leur travail ; il faut qu'ils oublient l'ouvrage, jusqu'à ce que leurs

---

ces cas, usage de *purgatifs*, de *fomentations*, de *bains de vapeurs*, de *frictions*, de *synapismes*, de *pessaires*, &c. selon la nature de la maladie & de la partie affectée. Il avoit observé qu'une maladie se termine par une ou par plusieurs évacuations; savoir, par les *urines*, par les *sueurs*, les *selles*, l'*expectoration*; par un *abcès*, ou un *dépôt* de matiere *critique*; par un *vomissement*, par une *hémorrhagie*, &c. Le plan de sa conduite, fondé sur ces observations, avoit un but fixe & régulier; sa méthode étoit conforme aux loix de la nature : quand les principes sont fondés sur l'observation, les indications le sont aussi.

Il ne faisoit vomir dans les maladies, que quand le malade avoit la *bouche amere*, la *langue chargée*, des *rapports*, des *soulévements d'estomac*, comme il arrive souvent dans les fievres *bilieuses* & *putrides*; mais il ne faisoit vomir que dans les commencements. Voici comme il s'exprime : » Faites vomir dans le commencement de la maladie, s'il en est besoin. Le malade alors jouit encore de toutes ses forces : si vous laissez échapper cette occasion favorable, vous serez obligé de différer jusqu'au déclin; mais alors la longueur du mal a épuisé les forces du malade. Quand la maladie est à son plus haut dégré de force, il vaut mieux se tenir tranquille. «

Quant aux *purgations*, il nous apprend qu'il est des maladies dans lesquelles elles ne sont pas nécessaires. Dans les fievres *aiguës* qui se terminent par *résolution*, c'est-à-dire, sans aucune évacuation sensible, comme il arrive dans la plupart des fievres *bénignes*, & souvent dans la fievre continue-aiguë dont il est ici question, HIPPOCRATE s'abstenoit de purger; parce que

forces & leur vigueur soient revenues. (Voyez note 1, p. 35.)

---

les humeurs étant devenues *homogenes* & capables d'une assimilation parfaite, par la *résolution*, il n'y a pas de rechute à craindre. Il s'en abstenoit encore dans les maladies, dont la *crise est parfaite*; c'est-à-dire, dont les évacuations completes emportent avec elles toute la matiere morbifique; de sorte qu'il ne reste rien dont on puisse craindre les suites. Ce qu'on reconnoît au bien-être qu'éprouve sur le champ le malade, aux forces & à l'appétit qui reviennent promptement. Il ne purgeoit donc que dans les maladies qui se terminent par des *crises imparfaites*, ou par des évacuations incompletes, pour ne rien laisser d'*hétérogene* dans la masse du sang; mais il ne purgeoit qu'à la fin de la maladie.

Telle étoit la pratique d'HIPPOCRATE; telle est celle dont nous voyons se servir M. BUCHAN, dans les *fievres continues-aiguës*, & dont nous le verrons se servir dans toutes les *maladies aiguës*. La négligence ou le mépris de ces regles, sur l'usage des boissons, de la saignée, des *vomitifs*, des *purgatifs*, font, dit M. CLERC, les véritables causes des infortunes du plus grand nombre des Médecins : une maladie simple devient par-là compliquée, longue & *chronique* : les malades, après avoir langui misérablement, tombent dans des *cachexies*, des *jaunisses* incurables, qui se terminent, au printemps suivant, par des *hydropisies* ou des *dysenteries putrides*, auxquelles toute la science humaine n'est pas capable d'apporter remede.

# CHAPITRE V.

## *De la Pleuréfie vraie, de la Pleuréfie fauffe, de la Paraphrénéfie.*

### §. I.

### *De la Pleuréfie vraie, ou inflammation de la Plevre, ou inflammation de poitrine.*

LA pleuréfie vraie eft l'inflammation de cette *membrane*, appellée *Plevre*, qui tapiffe tout l'intérieur de la poitrine. (1) On divife la vraie pleuré-

(1) Il faut favoir que tous les *vifceres*, tous les *mufcles*, tous les *os* font couverts & enveloppés de pellicules, plus ou moins épaiffes, ordinairement doubles, auxquelles on donne le nom générique de *membranes*. Ces *membranes* font, par rapport à ces parties, ce qu'eft la peau, par rapport à l'extérieur du corps. Plufieurs de ces *membranes* ont des noms particuliers, tandis que d'autres n'ont que celui de *membranes*.

C'eft ainfi que celle qui recouvre immédiatement les *os*, s'appelle *périofte*; celle qui recouvre le *crâne*, ou la boîte offeufe de la tête, s'appelle *péricrâne*; celles qui enveloppent le *cerveau* font appellées particuliérement *méninges*, nom qui ne fignifie autre chofe que *membranes*; mais elles fe nomment plus communément *pie-mere* & *dure-mere*; celle qui recouvre le foie, la rate, prefque tous les vifceres du bas-ventre, fe nomme *péritoine*; celle enfin qui

ſie, en pleuréſie *humide* & en pleuréſie *ſeche*. Dans la premiere, le malade crache facilement; dans la ſeconde, il ne crache que peu, ou point du tout. Il y a auſſi une eſpece de pleuréſie, qu'on appelle *batarde*, dans laquelle la douleur eſt plus intérieure & affecte particuliérement les muſcles d'entre les côtes.

Les ouvriers, les journaliers ſont ceux qui ſont le plus ſujets à cette maladie. Elle attaque ſur-tout ceux qui travaillent en plein air, & qui ſont d'un *tempérament ſanguin*. Le printemps eſt la ſaiſon dans laquelle on la voit le plus fréquemment.

CAUSES. La pleuréſie peut être occaſionnée par tout ce qui eſt capable de ſupprimer la *tranſpiration*. En conſéquence les vents froids du Nord, la boiſſon de liqueurs froides, quand on a chaud, le ſommeil en plein air, pris ſur un terrein humide, des habits mouillés, &c. expoſent à cette maladie. On court encore riſque de la gagner, lorſqu'étant tout en ſueur, on s'expoſe à l'air

---

eſt étendue ſur la partie interne de la poitrine; ſur la partie convexe du diaphragme, & ſur tous les poumons, ſe nomme *plevre* ou *pleure*; d'où vient que l'inflammation de cette partie ſe nomme *pleuréſie*.

froid, ou qu'on se plonge dans l'eau froide. Cette maladie peut aussi être causée par la boisson des liqueurs fortes, par la suppression de quelqu'évacuation accoutumée, comme de vieux *ulceres*, de *cauteres*, enfin de la *sueur* des pieds, des mains, ou de dessous les bras, &c. On a vu de même la rentrée subite de quelqu'*éruption*, comme de la gale, de la rougeole, de la petite vérole, l'occasionner. Les personnes qui sont dans la pernicieuse habitude de se faire saigner dans certaine saison de l'année, sont susceptibles de gagner cette maladie, si elles ont négligé de le faire : se tenir trop chaudement, soit par la quantité, ou la qualité des habits dont on se couvre, soit par le feu des appartements qu'on habite, dispose encore singuliérement à cette maladie. Enfin la pleurésie peut encore être produite par un violent exercice, comme en courant, en luttant, en sautant & portant de grands fardeaux, & même par des coups sur la poitrine. La seule conformation du corps, comme une poitrine trop étroite, & le peu de capacité des *arteres* de la *plevre*, rendent quelques personnes sujettes à cette maladie.

*SYMPTOMES*. La pleurésie, comme la

plupart des autres fievres, commence, en général, par le *frisson* & le *tremblement*, qui sont suivis de chaleur, de soif & d'*insomnie*. On éprouve ensuite une douleur violente & pungitive dans l'un des côtés, entre les côtes, (c'est ce qu'on appelle ordinairement *point de côté*.) Quelquefois la douleur se fait sentir vers l'épine du dos, quelquefois vers le devant de la poitrine & quelquefois aussi vers les épaules. Cette douleur est, en général, plus aiguë dans le moment où le malade fait le mouvement d'*inspiration*.

Le *pouls*, dans cette maladie, est, pour l'ordinaire, *vîte* & *dur*; les urines sont hautes en couleur; le sang, après être sorti de la *veine*, se couvre d'une *croute* dure, ou d'une espece de *couenne*. Les crachats du malade n'ont d'abord aucun caractere; mais ils s'épaississent bientôt, & deviennent souvent sanglants.

*RÉGIME*. La nature tente ordinairement de se débarrasser de cette maladie, au moyen d'une évacuation *critique* de sang, par quelques-unes des parties du corps, ou par une *expectoration* & des crachats abondants, ou par la sueur, des *déjections* séreuses, des urines chargées, &c. Notre devoir est donc

de seconder ses intentions, en modérant l'impétuosité de la circulation, & en relâchant les vaisseaux, délayant les humeurs & favorisant l'*expectoration.*

En conséquence, le régime doit être, comme dans la maladie précédente, *léger*, *rafraîchissant* & *délayant*. Le malade doit éviter les aliments visqueux, de difficile digestion, ou fort nourrissants, comme la viande, le beurre, le fromage, les œufs, le lait, &c. Il évitera également les aliments d'une nature échauffante. Sa boisson sera du *petit-lait ordinaire*, la *tisane pectorale commune*, ou des *décoctions*, des *infusions* de plantes *pectorales* & *balsamiques*, telle que la suivante.

Prenez de graine de *lin*, 2 cuillerées,
de racine de *réglisse* épluchée, 2 gros,
de feuilles de *pas-d'âne*, demi-once.

Mettez ces substances dans un vaisseau; versez dessus une pinte d'eau bouillante; couvrez le vaisseau, & laissez près du feu pendant huit, ou dix heures; passez & exprimez.

Le malade en fera sa boisson ordinaire. S'il trouvoit cette tisane trop fade, on pourroit la rendre plus agréable, en

y joignant, ou un peu de *gelée de groſeilles*, ou un peu du ſuc d'*orange* amere.

La décoction d'*orge*, à laquelle on ajoute un peu de *miel*, ou de *gelée de groſeilles*, eſt encore une boiſſon convenable dans cette maladie. Elle ſe fait de la maniere ſuivante.

Prenez d'*orge-perlé*, 1 once.
Faites bouillir dans trois chopines d'eau, juſqu'à réduction d'un tiers; paſſez; ajoutez plus ou moins de *miel*, au gout du malade.

Quelle que ſoit la boiſſon que le malade choiſiſſe, il ne faut pas qu'il la prenne en trop grande quantité à la fois. Il faut au contraire qu'il ne boive, en quelque ſorte, que par gorgée, mais perpétuellement, afin d'avoir ſans ceſſe la bouche & le goſier humectés. La boiſſon, les aliments du malade doivent tous être pris un peu chauds.

On doit tenir le malade tranquille, dans une température modérée & le plus à ſon aiſe poſſible, ainſi que nous l'avons preſcrit dans la maladie précédente. Il faut, tous les jours, lui baigner les pieds & les mains dans l'eau chaude. On peut quelquefois, dans la journée, le faire aſſeoir ſur ſon ſéant, pendant quelque temps; cette poſition lui ſoulagera

la tête & lui facilitera la *respiration*.

*REMEDES*. Il n'y a presque personne qui ne sache que dans une fievre, accompagnée d'une douleur violente de côté, d'un *pouls vif & dur*, la saignée ne soit nécessaire. Quand ces *symptomes* sont manifestes, plus on saigne promptement, & mieux c'est pour le malade. Il faut que cette premiere saignée soit assez copieuse, pourvu toutefois qu'il puisse la soutenir. Une forte saignée, dans le commencement d'une pleurésie, fait infiniment plus d'effet que de petites saignées, répétées plusieurs fois dans le cours de la maladie. On peut tirer, à une personne faite, dix, ou douze onces de sang, dès qu'on s'est assuré qu'elle est attaquée d'une pleurésie. On en tirera moins, bien entendu, à une personne plus jeune, ou plus délicate.

Si, après la premiere saignée, la violence du *point de côté* & des autres *symptomes* continue, il faudra, au bout de douze, ou de dix-huit heures, tirer encore huit, ou neuf onces de sang. (V. note 1, p. 76.) Si, après cette seconde saignée, les *symptomes* ne diminuent pas encore, & que le sang se couvre toujours de la *couenne*, dont nous avons parlé, ( V. p. 91, & le mot *couenne* à la Table.) il fau-

dra alors une troiſieme & même une quatrieme ſaignée. (1) Mais dès que la dou-

(1) C'eſt un préjugé bien funeſte, dit M. Clerc, de preſcrire la ſaignée dans les maladies inflammatoires, juſqu'à ce que la *couenne*, que l'on regarde comme un ſigne d'inflammation, diſparoiſſe entiérement. Cette *couenne* ne la caractériſe pas toujours. On l'obſerve dans un *rhume* ſimple, dans le ſang des *goutteux*. Elle eſt commune dans les *rhumatiſmes*, dans les *groſſeſſes*; je l'ai vu, ajoute-t-il, à la fin, comme au commencement, des maladies aiguës.

Cette *couenne* n'eſt donc pas une raiſon pour pouſſer les ſaignées trop loin : ſi la loi générale eſt vraie, elle fournit des exceptions qu'il faut reſpecter : ſans cette ſageſſe, on peut tirer tout le ſang d'un malade, avant que la *couenne* inflammatoire ſe diſſipe ; & ſi, par haſard, quelqu'un ſurvit à cette mauvaiſe manœuvre, on ne doit pas s'en féliciter ; cette eſpece de réſurrection n'eſt qu'une agonie prolongée. [Ibid. T. I, page 302.]

M. Tissot dit [ dans ſon *Avis au Peuple*, page 80, &c. ] que dans les pleuréſies & dans l'inflammation de poitrine la plus violente, cette *croute* ne ſe forme pas toujours ; ce qu'on regarde comme un ſigne très-fâcheux. Il y a d'ailleurs à cet égard pluſieurs bizarreries qui dépendent des plus petites circonſtances. Ainſi il ne faut pas ſe fonder uniquement ſur cette *croute* pour régler les ſaignées : & en général il ne faut pas trop croire que l'état du ſang dans la palette puiſſe nous faire juger avec certitude de ſon véritable état, dans le corps.

C'eſt donc à l'intenſité des *ſymptomes* à nous guider. Quand ils ſont tels que va les dépeindre l'Auteur, il ne faut plus ſaigner. En général, ſi les deux ou trois premieres ſaignées ont été faites à temps, c'eſt-à-dire, dans les

leur de *côté* diminue, que le pouls devient plus *mollet*, que le malade commence à cracher librement, la saignée n'est plus nécessaire. Ce remede est rarement utile après le troisieme, ou quatrieme jour de la maladie; & passé ce temps, il ne doit point être employé, à moins que des circonstances pressantes ne l'exigent. (1)

---

premiers jours, à peu de distance l'une de l'autre, il est rarement nécessaire d'en venir à une quatrieme, sur-tout si, indépendamment des saignées, on fait usage des autres secours, tels que ceux qu'a déja indiqués notre Auteur, & qu'il va indiquer dans la suite de ce Chapitre.

J'ai rarement eu besoin de plus de trois saignées, dit M. TISSOT, & fréquemment je m'en tiens aux deux premieres.

On doit observer, relativement aux femmes, qui d'ailleurs sont moins sujettes à cette maladie, & en général à toutes les maladies inflammatoires, que si elles se trouvent attaquées d'une *pleurésie*, d'une *péripneumonie*, &c. dans le temps de leurs *regles*, cette circonstance ne doit, ni empêcher les saignées, quand elles sont bien indiquées, ni rien changer au traitement. [ Ibid. ]

(1) Par exemple, quoiqu'il y ait déja plusieurs jours que la maladie dure, lorsqu'on commence à la traiter, si la fievre, le point de côté sont encore violents, si la respiration est difficile, si le malade ne crache point, ou s'il crache trop de sang, il faut, sans s'embarrasser du jour, faire une saignée, fût-ce le dixieme, à l'exemple d'HIPPOCRATE, qui, par une saignée faite le huitieme jour, a sauvé Anaxagorus de la *suppuration* & de la *gangrene*.

Au

Au reſte, on peut diminuer la viſcoſité du ſang par beaucoup de moyens, ſans avoir recours aux ſaignées multipliées. On peut même alléger le *point de côté* par différents remedes, ſans leur ſecours. Ces remedes ſont, les *fomentations émollientes*, que l'on applique ſur la partie malade, après la premiere, ou ſeconde ſaignée. Ces *fomentations* ſe font de la maniere ſuivante.

Prenez fleurs de *ſureau*,
fleurs de *camomille*,
fleurs de *mauve*, } de chaque une poignée.

Faites bouillir ces plantes, ou toutes autres de celles qui ſont adouciſſantes, dans une quantité ſuffiſante d'eau; mettez ces plantes ainſi bouillies entre deux linges, ou dans un ſac de flanelle; & appliquez-les toutes chaudes ſur le côté.

On trempe encore une flanelle, &, à ſon défaut, une ſerviette dans la *décoction*; & après l'avoir légérement exprimée, on l'applique ſur la partie affectée, auſſi chaude que le malade peut la ſupporter. A meſure que la flanelle ſe refroidit, il faut la changer, & avoir grand ſoin que le malade ne prenne point de froid dans cette opération.

Si cette eſpece de *fomentation* paroît

embarraſſante, on prendra tout ſimplement une veſſie, remplie de lait & d'eau, & on l'appliquera toute chaude ſur le côté.

Les *fomentations* non-ſeulement appaiſent les douleurs, mais encore elles relâchent les vaiſſeaux, & s'oppoſent à la ſtagnation du ſang & des autres humeurs. On peut encore frotter ſouvent, dans la journée, le côté malade, avec un peu du *liniment volatil* ſuivant.

Prenez d'huile d'*amandes douces*, ou d'*olive*, 2 onces,
d'*eſprit de corne de cerf*, 1 once.

Mettez dans une bouteille; ſecouez vivement juſqu'à ce que ces deux ſubſtances ſoient parfaitement mêlées.

On en verſe ſur le côté malade; on l'étend avec la main chauffée, & l'on frotte fortement juſqu'à ce qu'il ait entiérement pénétré. On reverſe & on frotte de nouveau, juſqu'à ce qu'on ait employé la valeur d'une cuillerée à café de ce *liniment*. On recommence cette opération trois, ou quatre fois par jour.

On recommande quelquefois des *fomentations* ſeches, compoſées d'*avoine grillée*, de pain rôti, &c. Quoiqu'elles puiſſent être de quelqu'utilité, cependant elles ne ſont pas auſſi convenables dans

la maladie dont il eſt queſtion, que les *fomentations* humides.

Nous recommanderions volontiers de mettre le malade dans un *bain chaud*, d'eau & de lait, dans lequel on auroit fait bouillir des *herbes émollientes*, ſi nous croyions qu'on le fît avec prudence & ſans danger. Mais comme nous ne pouvons pas toujours l'eſpérer; que d'ailleurs ce *bain* peut être difficile à préparer, & qu'enfin il peut mettre le malade en danger de s'enrhumer, nous ne recommanderons que ce qui eſt à la portée de tout le monde; ſavoir, d'appliquer des *cataplaſmes adouciſſants* ſur le côté. On peut les faire de *mie de pain* & de *lait*, adoucis avec de l'*huile*, ou du *beurre frais*.

On peut encore appliquer, avec avantage, ſur le côté malade, les feuilles de pluſieurs plantes. J'ai ſouvent vu, dans la *pleuréſie*, de grands effets des feuilles de *jeunes choux*, appliquées toutes chaudes ſur le côté; non-ſeulement elles relâchent les parties, mais encore elles excitent une douce moiteur, & peuvent ſauver le malade de la néceſſité des *véſicatoires*, auxquels il faut cependant recourir, quand les autres ſecours n'ont pas réuſſi.

Si le *point de côté* persiste, après les saignées répétées, après les *fomentations* & les autres moyens recommandés à l'article du *régime* & à celui des *remedes*, il faut appliquer les *vésicatoires* sur la partie affectée, & les y laisser pendant deux jours : ils excitent non-seulement une évacuation dans cette partie ; mais encore ils atténuent les humeurs, &, par conséquent, aident la nature à expulser la cause de la maladie. Pour prévenir la *strangurie*, à laquelle les *vésicatoires* donnent souvent lieu, on fera boire abondamment au malade de l'*émulsion de gomme arabique* suivante.

Prenez d'*amandes douces*, 2 onces. Mettez dans de l'eau chaude, pour pouvoir enlever les enveloppes ; pilez fortement dans un mortier, avec une égale quantité de sucre ; ayez deux pintes de *décoction d'orge* chaude, à laquelle vous ajouterez,

de *gomme arabique*, demi-once.

Remuez pour la faire dissoudre ; laissez refroidir ; versez cette liqueur peu à peu sur les *amandes* & le *sucre*, triturés ensemble, ayant soin de remuer perpétuellement, jusqu'à ce que la liqueur devienne également blanche, ou laiteuse ; passez. Le malade en fera sa boisson ordinaire,

Si le malade eſt conſtipé, on lui donnera chaque jour un lavement, compoſé d'*eau de gruau*, ou d'*eau d'orge*, dans laquelle on aura fait bouillir de la *mauve*, ou toute autre *plante émolliente*. Ce lavement non-ſeulement évacuera les *inteſtins*, mais encore produira l'effet des *fomentations* chaudes, appliquées aux *viſceres* du bas-ventre, & cauſera par-là une dérivation des humeurs de la *poitrine*. (1)

Pour exciter l'*expectoration*, ou les crachats, on donnera des remedes *inciſifs*, *huileux* & *mucilagineux*, tel que le ſuivant.

(1) Cette raiſon doit faire ſentir la néceſſité des lavements, dans cette maladie, ainſi que dans toutes celles qui ſont *inflammatoires* & accompagnées de *putridité* : nous croyons donc devoir conſeiller de donner, dans ces maladies, tous les jours un lavement, quand même le malade ne ſeroit pas conſtipé, & dans le cas où il le ſeroit, d'en donner un matin & ſoir. Le peuple, dit M. Tissot, n'aime point les lavements; il n'y a pas cependant de médicaments plus utiles dans les maladies fiévreuſes, ſur-tout ſi les *urines ne ſont pas abondantes*, ou ſi elles ſont *rouges*, ſi le malade *a des rêveries*, ſi la *fievre eſt forte*, ſi les *maux de tête & de reins ſont conſidérables*, ſi le *ventre eſt douloureux* : dans tous ces cas, les lavements ſoulagent ordinairement plus que ſi l'on buvoit quatre ou cinq fois la même quantité de liquide.

Prenez d'*oximel*, ou de *vinaigre scillitique*, 1 once,
de la *décoction pectorale*, 6 onces.

Mêlez; le malade en prendra deux cuillerées toutes les deux heures.

Si les *médicaments scillitiques* répugnent à l'estomac du malade, on lui donnera de l'*émulsion huileuse*, (V. ce mot à la Table.) ou, à sa place, le remede qui suit.

Prenez d'huile *d'amandes douces*, ou d'*olive*,
de *sirop de violette*, } de chaque 2 onces.

Mêlez; ajoutez autant de *sucre candi* qu'il sera nécessaire, pour faire un *électuaire* qui ait la consistance du *miel*.

Le malade en prendra souvent une petite cuillerée, sur-tout s'il est fatigué de la toux. Il y a des personnes que les huiles incommodent, & à qui elles donnent des *nausées*; & ces cas arrivent fréquemment: alors il faudra leur donner une dissolution de *gomme ammoniac* dans de l'*eau d'orge*.

Voici la maniere dont elle se fait.

Prenez *gomme ammoniac*, 2 gros.

Triturez parfaitement dans un mortier; versez, peu à peu, en remuant toujours, une chopine de *décoction d'orge*, jus-

qu'à ce que la *gomme* soit entiérement dissoute. On peut ajouter trois, ou quatre onces d'*eau distillée simple de pouliot.*

Le malade en prendra deux cuillerées trois, ou quatre fois par jour.

Si le malade ne *transpire* point; si, au contraire, une chaleur brûlante se fait sentir à la peau, & qu'il urine très-peu, on donnera quelques petites doses de *nitre purifié*, & de *camphre*, combinés de la maniere suivante.

Prenez de *nitre purifié*, 2 gros,
de *camphre*, 5 ou 6 grains.

Triturez dans un mortier ces deux substances; mêlez parfaitement; divisez en six doses égales.

Le malade prendra une de ces doses toutes les cinq, ou six heures, dans quelques cuillerées de sa boisson ordinaire.

Nous ne ferons plus mention que d'un seul remede, que quelques personnes regardent comme un *spécifique* dans la *pleurésie*; c'est la décoction du *fénéka*, ou racine contre la morsure du serpent à sonnettes, appellé *poligala virginiana.*

Prenez de la racine de *fénéka*, 1 once. Faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à réduction de chopine; laissez reposer; passez.

Après avoir fait les saignées convena-

bles, & avoir rempli les autres indications, on donne au malade deux, trois, ou quatre fois par jour deux, trois, ou quatre cuillerées de cette *décoction*, plus ou moins, selon que son estomac peut la supporter. Si ce remede occasionne le vomissement, il faudra mêler à cette *décoction*, deux, ou trois onces d'*eau de cannelle simple*, ou le donner à plus petites doses. Comme cette *décoction* favorise la *transpiration*, excite les urines & lâche le ventre, elle est capable de remplir la plupart des indications, dans la cure de la *pleurésie*, & des autres maladies *inflammatoires* de la *poitrine*.

Personne ne s'imaginera, sans doute, qu'il faille faire usage de tous ces remedes à la fois. Si nous en recommandons plusieurs, c'est afin que l'on puisse choisir, & que si l'on ne peut se procurer celui pour lequel on s'est décidé, on puisse en employer d'autres. D'ailleurs, les différentes périodes d'une maladie, demandent différents remedes; & quand l'un n'a pas le succès qu'on en attend, ou qu'il répugne au malade, il faut recourir à un autre (1).

(1) Cet avis est de la plus grande importance. Quelque excellents que soient ces remedes, on

L'instant le plus avancé de la maladie, que l'on appelle *crise*, (Voyez ce mot à

---

exposera le malade, tant qu'on les donnera sans ordre & inconsidérément. Nous l'avons déja dit : les remedes, même les plus puissants, ne réussisseut que par l'application convenable qu'on en fait. Il faut donc, après s'être pénétré de la méthode, exposée [note 1, p. 83.] que suivoit HIPPOCRATE dans le traitement des maladies *aiguës*, ne jamais perdre de vue l'ordre dans lequel M. BUCHAN prescrit ses remedes. Nous avons vu, dans la fievre *continue-aiguë*, nous voyons dans la *pleurésie*, & nous verrons dans toutes les maladies *inflammatoires*, que son premier remede est la saignée, qui ne peut être réitérée passé les deux ou trois premiers jours. Nous avons vu que dans les fievres *intermittentes*, & nous verrons que dans toutes les maladies humorales ou du genre *putride*, le premier remede est un *vomitif*, qui ne peut être également réitéré que dans les deux premiers jours; parce que les saignées & les *vomitifs* étant des remedes, dont les effets prompts sont accompagnés de plus ou moins de violence, ils exigent, de la part du malade, un certain dégré de force, qui est bientôt épuisée par la maladie. [V. note *id. ibid.*]

Dans les *maladies aiguës* qui présentent des symptomes mixtes, c'est-à-dire, des symptomes qui annoncent l'*inflammation* & la surabondance des humeurs, comme il est assez commun de l'observer dans la pratique, il faut commencer par attaquer les *symptomes* les plus urgents. Si l'inflammation domine, on commencera donc par saigner, & le lendemain on donnera une dose d'*ipécacuanha*. Si, au contraire, les *symptomes* de la surabondance des humeurs sont les plus marqués, les plus urgents, on commencera

la Table.) est quelquefois accompagné d'une difficulté très-grande de respirer,

---

par le *vomitif*, réservant la saignée pour le lendemain. Il est rare qu'on soit obligé, dans ces cas, de réitérer l'un ou l'autre de ces remedes, parce que les forces de la nature, partagées entre deux causes différentes, ne peuvent avoir qu'un médiocre dégré d'intensité.

Mais dès qu'une fois on a prescrit l'un ou l'autre de ces remedes, ou tous les deux, comme dans les cas dont nous venons de parler, il ne faut en donner aucun autre. Il faut en attendre sagement les effets : il faut seulement les aider par les boissons abondantes, par les *lavements*, par les *bains de pieds*, par les autres moyens qui dépendent du *régime*, & dont on doit s'occuper depuis le commencement de la maladie jusqu'à la convalescence. [ V. note 1, p. 35.] Car ces objets ne sont que des *adjuvants*, qui disposent le corps à l'effet des remedes, qui favorisent leur opération, & qui, s'ils sont pris dans la quantité & pendant un temps convenable, mettent souvent dans le cas de se passer de tout autre.

Cependant si le lendemain de la saignée ou de la derniere saignée, supposé qu'il ait fallu la réitérer, on ne s'apperçoit pas que les *symptomes* aient diminué de violence; si l'on s'apperçoit au contraire qu'ils augmentent d'intensité, il faudra faire usage de *fomentations* ou de *cataplasmes*; & si au bout de vingt-quatre heures ils ne procurent point de diminution, il faudra en venir au *liniment*. [ pag. 98. ] Car une loi générale, dont il ne faut jamais s'écarter, dans le plus grand nombre des maladies, sur-tout dans les maladies *aiguës*, c'est *de commencer toujours par employer les remedes les plus simples, & de ne passer aux composés que*

d'un *pouls irrégulier*, de mouvements *convulsifs*; *symptomes* qui sont fort su-

---

*quand les premiers n'ont pas réussi.* On voit donc qu'il n'en faudra venir aux *vésicatoires*, avec les précautions prescrites, que dans le cas où le *liniment* & les autres secours auront manqué leurs effets.

Quant aux autres remedes, propres à exciter les crachats, à moins que les *symptomes* ne soient trop pressants, il faut attendre que les *fomentations*, ou les *cataplasmes*, ou les *liniments*, ou les *vésicatoires* aient opéré, ce dont on ne peut être assuré qu'au bout d'un ou deux jours; alors on donnera celui des trois remedes proposés, (page 102,) &c. qui plaira le plus au malade, ou qu'on pourra se procurer le plus facilement. On ne donnera la poudre composée de *nitre* & de *camphre*, que dans le cas que désigne M. BUCHAN; pour le *sénéka*, on en fera usage, si l'on en a la facilité.

Telle est la marche qu'il faut suivre dans l'administration des remedes de cette maladie. Elle doit servir de base pour toutes les autres maladies *aigues*.

Nous aurions passé les bornes que nous nous sommes prescrites, si nous avions entrepris de parler de toutes les maladies. Pour peu que l'on soit intelligent, on saura appliquer tout ce que nous venons de dire au traitement des maladies suivantes. Il ne faut que suivre strictement l'ordre dans lequel sont indiqués les remedes. Cependant nous ne pouvons disconvenir que quelque simple que soit cette marche, elle demande encore une attention dont tout le monde n'est pas capable. L'Auteur a donc raison de dire que si le régime est susceptible d'être administré par tous les hommes, les remedes ne doivent l'être que par les personnes les plus sages, les plus éclairées. [V. T. II, Chap. I.]

jets à effrayer les assistants, & qui les portent souvent à faire des choses très-contraires au malade, comme de le saigner, de lui donner des remedes forts & irritants, &c. Cependant tous ces *symptomes* ne sont produits que par les efforts de la nature pour vaincre la maladie; efforts qu'il faut seconder par d'abondantes boissons *délayantes*, qui sont alors singuliérement nécessaires. Toutefois si les forces du malade étoient fort épuisées par la maladie, on peut, à cette période, le soutenir avec un peu de *petit lait au vin*, du *négus*, &c.

Lorsque les douleurs & la fievre seront disparues, & que le malade aura recouvré un peu de ses forces, on lui donnera quelques *doux purgatifs*, tels que ceux que nous avons conseillés pour la fin des fievres *continues-aigues*. (V. p. 82.) La *diete* sera toujours légere & de facile digestion: il prendra pour boisson du *lait de beurre*, du *petit lait*, ou tout autre liquide de nature *détersive*. (Voyez comme on doit conduire les convalescents, note 1, p. 35.)



## §. I I.

### *De la fausse Pleurésie, ou Pleurésie batarde.*

On donne le nom de fausse pleurésie, ou de pleurésie batarde, à celle dont le siege de la douleur est plus externe que dans la *pleurésie* vraie, seche, ou humide, dont nous venons de traiter. Ainsi, dans la fausse pleurésie, la douleur se fait sentir principalement dans les *muscles intercostaux*. (1) Les personnes qui sont sujettes aux deux autres *pleurésies*, sont également sujettes à celle-ci. (V. le commencement de ce Chapitre.)

Elle se manifeste par une toux *seche*, le *pouls vif* & une difficulté de se coucher sur le côté affecté; *symptome* qui mérite d'autant plus d'être remarqué, qu'il ne

(1) Nous avons dit [ Tom. I, note 1, pag. 104, 105, ] que la poitrine, qui sert de cage aux *poumons*, est composée de vingt-quatre *côtes*, qui jouissent d'une mobilité, qu'elles doivent à la maniere dont elles sont attachées à l'épine du dos, & que ces *côtes* sont aidées dans leurs mouvements par un grand nombre de *muscles*, dont les *intercostaux*, font partie; car les *muscles* de la poitrine sont de trois sortes : les *surcostaux*, qui sont placés immédiatement sur la surface externe des côtes; les *intercostaux*, placés entre chaque côte; & les *sous-costaux*, placés sur la surface interne des côtes.

se rencontre pas toujours dans la *pleurésie vraie*.

Elle se guérit, en se tenant chaudement pendant quelques jours, en prenant abondamment des boissons délayantes, & qui portent un peu à la peau, comme l'*infusion* de fleurs de *sureau*, &c. en observant un régime approprié. (V. le régime de la pleurésie.)

Cependant cette maladie devient quelquefois opiniâtre. Dans ce cas il faut avoir recours à la saignée, aux *ventouses*, aux *scarifications* de la partie affectée; ces remedes & l'usage des boissons *nitrées* & rafraîchissantes, manquent rarement de la guérir.

## §. III.

### *De la Paraphrénésie, ou inflammation du diaphragme.* (1)

La paraphrénésie, ou inflammation du

(1) On donne le nom de *diaphragme* à la cloison qui sépare la poitrine du bas-ventre. C'est un *muscle* très-large, fort mince, [sur-tout dans son centre, qui est *aponévrotique*,] situé à la base de la *poitrine* & à la partie la plus élevée du ventre.

Ce *muscle* est pourvu d'une grande quantité de *nerfs*, [outre sa structure, qui est en partie *tendineuse*,] qui sont cause de sa grande sensibilité & de la violence des *symptomes* que pré-

diaphragme, approche de si près de la *pleurésie*, & pour les *symptomes*, & pour le traitement, qu'il est à peine nécessaire de la considérer comme une maladie à part.

Elle est accompagnée d'une fievre très-*aiguë*; d'une douleur violente dans la partie affectée, qui, en général, augmente en toussant, en éternuant, en respirant, en prenant des aliments, en allant à la garde-robe, en urinant, &c. aussi le malade a-t-il la *respiration* courte : il respire du ventre, pour prévenir la contraction du *diaphragme*; il ne peut point dormir; sa toux est seche; il a le hoquet, & souvent du délire. Le *rire sardonien*, ou plutôt une espece de grimace involontaire, n'est point un *symptome* rare dans cette maladie.

Dans ce cas, on doit tout employer pour prévenir la *suppuration* du *diaphragme*; parce que si ce malheur arri-

---

sentent les maladies dont il est affecté. C'est un des principaux organes de la *respiration* : il est recouvert par la *plevre* du côté qui regarde la poitrine; raison pour laquelle il est plus ou moins affecté dans les maladies de la poitrine; c'est encore par la même raison que la *pleurésie* présente plus ou moins les *symptomes*, qui caractérisent la *paraphrénésie*, & que M. Buchan dit qu'en travaillant à guérir la premiere, on guérira la seconde.

ve, il est impossible de sauver le malade.

Le *régime* & les *remedes* sont, à tous égards, les mêmes que pour la *pleurésie*. Nous ajouterons seulement que dans cette maladie, les *lavements émollients* sont singuliérement utiles, parce qu'en relâchant les *intestins*, ils attirent l'humeur de la partie affectée.

## CHAPITRE VI.

*Des diverses especes de Péripneumonies, ou inflammations des poumons.*

### §. I.

*De la Péripneumonie vraie, ou de la Fluxion de poitrine.*

COmme cette maladie affecte un organe absolument nécessaire à la vie, c'est-à-dire, le *poumon*, (V. T. 1, note 1, p. 104.) elle est toujours accompagnée de danger. Les personnes qui abondent en sang, dont le sang est épais, dont les fibres sont tendues & roides, qui se nourrissent d'aliments grossiers, qui boivent des liqueurs fortes & visqueuses, sont très-sujettes à cette maladie. Elle est ordinairement dangereuse

pour ceux qui ont la *poitrine* plate, ou trop étroite, qui sont attaqués d'*asthme*, particuliérement s'ils sont dans le déclin de l'âge : quelquefois l'inflammation n'attaque qu'une moitié du *poumon*; d'autre fois elle l'attaque tout entier; & dans ce dernier cas, elle est presque toujours funeste. Lorsque cette maladie est occasionnée par une pituite visqueuse, qui engorge & bouche les vaisseaux des poumons, elle s'appelle *péripneumonie fausse*, ou *batarde*. Si elle est due à une fonte d'humeur âcre dans les poumons, on l'appelle *péripneumonie catarrale*, &c.

CAUSES. Quelquefois l'inflammation des poumons est la maladie *principale*, ou *essentielle*; quelquefois elle n'est que *symptomatique*, ou la suite d'autres maladies, comme d'une *esquinancie*, d'une *pleurésie*, &c. Elle est due aux mêmes causes que la *pleurésie*; c'est-à-dire, à la suppression de la *transpiration*, causée par le froid, par des habits humides, &c. au mouvement du sang, augmenté par un exercice violent, par l'usage des épices, des esprits ardents, &c. La *pleurésie* & la *péripneumonie* sont souvent compliquées ensemble; alors on appelle la maladie qui en résulte, une *pleuro-péripneumonie*.

SYMPTOMES. La plupart des *ſymptomes* de la *pleuréſie* ſe retrouvent dans la *péripneumonie*. Cependant dans cette derniere le *pouls* eſt plus *mollet*, & les douleurs ſont moins aiguës; mais la difficulté de reſpirer & l'oppreſſion de poitrine, ſont en général plus grands. (1)

RÉGIME. REMEDES. Comme le régime & les remedes ſont, à tous égards, les mêmes dans la *péripneumonie vraie*, que dans la *pleuréſie*, pour ne point nous répéter, nous renvoyons le Lecteur au traitement de la *pleuréſie*. (V. le Chap. précédent.) Nous croyons cependant qu'il n'eſt pas inutile d'ajouter que les aliments doivent être plus doux, plus légers dans la *péripneumonie* que dans toute autre maladie *inflammatoire*. Le

(1) Le caractere eſſentiel qui diſtingue la *péripneumonie* de la *pleuréſie*, n'eſt donc que l'intenſité des *ſymptomes* relatifs à la *reſpiration*; à tout autre égard elles ſe confondent dans la pratique. Voila ce qui a fait dire à M. TISSOT & à tous les autres meilleurs Praticiens, que ces deux maladies ne ſont pas différentes l'une de l'autre; que chez l'une & chez l'autre, la cauſe eſt l'inflammation des *poumons*, & que dans la *pleuréſie* cette inflammation eſt peut-être plus extérieure. Auſſi M. LIEUTAUD aſſure-t-il, que ſur un grand nombre de ſujets morts de l'inflammation à la poitrine, il n'en a trouvé que deux qui avoient été attaqués de la vraie *pleuréſie*.

ſavant ARBUTHNOT avance que le ſeul *petit-lait* ſuffit pour ſoutenir le malade, & que les *décoctions d'orge*, les *infuſions* de racine de *fenouil* dans de l'eau & du lait ſont capables de ſervir, & de boiſſon, & d'aliments. Il recommande encore la vapeur d'eau chaude, introduite dans la *poitrine* par le moyen d'un entonnoir. Elle eſt, par rapport aux *poumons*, ce que ſont, par rapport aux parties externes du corps, les *fomentations*, conſeillées dans la pleuréſie. (V. p. 97 & ſuiv.) Cette vapeur diſſout les humeurs épaiſſes qui engorgent cet organe. Si le malade a le ventre relâché, de maniere pourtant que cette évacuation ne l'affoibliſſe pas trop, il faut bien ſe garder d'y remédier ; il faut au contraire l'entretenir dans cet état par des *lavements émollients.*

Si le malade ne crache point, on le ſaignera, & on réitérera cette opération autant que ſes forces le permettront (1).

(1) Prenez garde que l'Auteur dit : *Si le malade ne crache point*; car ſi le malade crache, la ſaignée devient contraire. Parmi les ſix cas cités par M. CLERC, [ note 1, p. 32, ] dans leſquels la ſaignée occaſionne ſouvent la perte du malade, nous avons vu qu'il a compris la *péripneumonie*, où le malade crache aiſément, quoique la fievre ſoit forte. La raiſon en eſt,

On lâchera le ventre par le moyen des *lavements*. On donnera un léger *laxatif*

---

que, dans la nature, une évacuation quelconque ne peut avoir lieu qu'aux dépens d'une autre; & l'observation a démontré que cette vérité, prouvée à l'égard des évacuations sanguines, l'étoit également à l'égard de celles qui ne le sont pas. On a vu la saignée arrêter des cours de ventre, dont la suppression a occasionné des fievres putrides. J'ai vu deux grains d'*émétique*, ordonnés par un ignorant, pour favoriser l'action d'une médecine qui avoit peine à agir, parce qu'elle étoit trop forte, en arrêter tout-à-coup l'effet, en excitant le vomissement.

Si donc on vient à saigner dans une *fluxion de poitrine*, lorsque l'expectoration est déja établie, & que les crachats sortent facilement, n'est-il pas certain qu'indépendamment des forces, dont on prive nécessairement le malade, on s'expose à supprimer cette évacuation, qui est celle qui fait ordinairement *crise* dans cette maladie; & que, de cette suppression, il doit résulter, ou que la matiere des crachats passera dans la masse des fluides, où elle occasionnera plus ou moins de désordres; ou qu'elle séjournera dans la poitrine, & alors elle produira un *catarre*, qui, s'il ne suffoque pas le malade, le conduira à la *pulmonie*?

Combien de *pulmonies* sont dues à l'abus des saignées! Quelle est la *fluxion de poitrine* qu'on ose traiter sans ouvrir la veine? Cependant combien n'y en a-t-il pas, dans lesquelles le malade crache aisément? Il ne faut avoir vu qu'un petit nombre de malades, pour être convaincu de cette vérité. Pour moi, j'ai eu occasion de la sentir de bonne heure. Chargé, encore jeune, de conduire, pour un Médecin de la Faculté de Paris, une partie des malades d'une

deux ou trois jours après la saignée, & on excitera l'*expectoration*, en donnant,

grande Paroisse, je ne tardai pas à traiter des *péripneumonies* de toute espece, cette maladie étant très-commune parmi ceux qui s'occupent de travaux pénibles. J'ai toujours vu qu'une ou deux saignées suffisoient dans celles où le malade ne crachoit point, ou ne crachoit que du sang. J'ai vu au contraire qu'elles donnoient lieu aux plus grands accidents, dans celles où le malade crachoit facilement. Je m'affranchis dès-lors de la pratique routiniere; & je puis dire que toutes les fois que j'ai été appellé dès le début, cette maladie n'a eu aucune suite fâcheuse. Parmi tous les exemples que je pourrois citer, je n'en rapporterai qu'un, qui prouve à la fois, & ce que j'avance, & le pouvoir de la nature dans la guérison des maladies.

M. G... de Grenoble, tombe malade le 14 Février 1776. Un jeune Chirurgien du voisinage est appellé : il ordonne une *tisane* & une potion d'*huile d'amandes douces* & de *sirop* : il continue le même *remede* le jour suivant. Mais, soit crainte, soit prudence, il ne saigne pas & demande un Médecin, le troisieme jour au matin. Je trouvai le malade avec une fievre assez forte; mais le *pouls*, quoiqu'*élevé* & *plein*, étoit *souple* & *mollet* : la douleur de côté étoit très-aiguë, sur-tout pendant la toux, qui étoit très-fréquente; mais les crachats étoient très-abondants, bien liés, visqueux & d'une couleur roussâtre. Le malade étoit altéré, sentoit des douleurs à la tête, dans le dos, dans les reins, & ne dormoit pas. J'appris que depuis environ six mois, il avoit eu une toux habituelle & assez fréquente, sur-tout le matin, où elle étoit suivie de crachats copieux.

Je le mis à la *diete* la plus févere, interdisant même les bouillons : j'ordonnai une *tisane*

toutes les quatre heures, deux cuillerées de la dissolution de *gomme am-*

---

d'*orge perlé*, avec le *miel*, qu'on *aciduloit* avec de la gelée de groseilles. Je fis frotter le côté plusieurs fois par jour, avec le *liniment de Pringle*; je prescrivis une *potion* composée d'eau distillée de *bourrache*, quatre onces; d'*oximel scillitique*, une once; de *kermès minéral*, quatre grains, dont il prenoit une cuillerée d'heure en heure. Je lui fis mettre les pieds dans l'eau chaude deux fois par jour. Il prenoit quatre lavements dans les vingt-quatre heures, & buvoit un demi-verre de *tisane* tous les quarts-d'heure.

La nuit fut plus calme que la précédente: il dormit deux heures à diverses reprises. Le lendemain matin tous les symptomes étoient diminués d'intensité, & les crachats, plus abondants, étoient plus foncés. Le surlendemain, qui étoit le cinquieme jour de la maladie, le malade éprouva, sur les cinq heures du soir, un *redoublement* très-violent, qui dura jusqu'au six, matin. Pendant ce *redoublement*, les crachats, toujours abondants, étoient *sanguinolents*; mais l'*accès* passé, le malade se sentit mieux que jamais, & la fievre étoit considérablement tombée. Ce bien dura toute la nuit suivante, pendant laquelle le malade dormit plus de quatre heures à deux reprises. Les crachats avoient repris leur premiere teinte. Le septieme jour, au matin, le malade se sentoit très-bien, mais il étoit foible. Je lui fis donner un bouillon, qu'on répéta sur le midi, défendant de lui en donner le reste du jour, parce que je m'attendois à un nouveau *redoublement*, qui arriva en effet, mais plus tard que celui du cinquieme jour, & infiniment plus foible & plus court. Il cessa sur les deux heures du matin. Le malade demanda un bouillon, &

*moniac*, recommandée dans la *pleuréſie*, (Voyez p. 102.)

Quand l'inflammation de la poitrine ne cede, ni à la ſaignée, ni aux *véſicatoires*, (V. p. 100,) ni aux autres éva-

---

dormit trois heures de ſuite. A ſon réveil, il n'avoit plus de douleur, ni à la tête, ni dans le dos, ni dans le côté : il crachoit toujours beaucoup, mais preſque ſans touſſer, & ſes crachats, qui étoient très-délayés, n'avoient plus qu'une couleur légérement rouſsâtre. Il n'y eut point de *redoublement* le neuvieme jour, qui fut l'époque de la diſparition de tous les ſymptomes. Comme les lavements, qui n'étoient qu'à l'eau ſimple, avoient fait un effet prodigieux pendant tout le cours de la maladie, & que, depuis quelques jours, ils faiſoient rendre en abondance des *matieres cuites*, c'eſt-à-dire, très-liées & d'un jaune clair, j'ordonnai un *laxatif* pour le lendemain matin ; on le répéta le treizieme & le quinzieme jour de la maladie ; & le malade, ſans éprouver les foibleſſes, ordinaires aux convaleſcents, à la ſuite d'une pareille maladie, ſortit deux jours après ſa troiſieme *purgation*.

Nous pourrions accompagner cette note, déja trop longue, d'un bon nombre de réflexions. Nous les ſupprimons, dans la crainte d'abuſer de la patience du Lecteur. Nous nous permettrons ſeulement d'obſerver que la marche réguliere de cette maladie, le ſuccès & le peu de durée de la convaleſcence dont elle fut ſuivie, ſont autant dus à la ſimplicité & à la petite quantité de remedes dont je fis uſage, qu'à la docilité du malade, qui étant lui-même perſuadé de la néceſſité du *régime*, des boiſſons & des lavements dans ce cas, s'y livra avec une exactitude ſcrupuleuſe.

cuations, elle se termine ordinairement par une *suppuration*, qui est plus, ou moins dangereuse, selon la partie de la poitrine dans laquelle elle est située.

Si la *suppuration* s'établit dans la *plevre*, quelquefois elle se manifeste au dehors & forme une plaie à l'extérieur, au moyen de laquelle elle se guérit; si elle est située dans la substance des *poumons*, la matiere peut s'évacuer par les crachats; mais si le *pus* s'amasse dans la cavité de la poitrine, entre la *plevre* & les *poumons*, alors on ne peut l'évacuer qu'en faisant une ouverture entre les *côtes*. (L'Auteur traitera de ces trois manieres dont s'évacue la matiere de la *suppuration*, à la fin du Chapitre suivant.)

Mais lorsque toutes les apparences annoncent que l'inflammation est dissipée, & que cependant les forces du malade ne reviennent pas; que le *pouls* continue d'être *vîte*, quoique *mou*; que la *respiration* est toujours difficile, & que l'oppression subsiste constamment; que le malade éprouve de temps en temps des frissons; que les joues deviennent rouges, les levres seches, & qu'il se plaint d'être altéré & de manquer d'appétit, il y a tout lieu de craindre une *suppuration*,

*ſuppuration*, & qu'elle ne ſoit ſuivie de la *phthiſie* ; ( maladie appellée vulgairement *pulmonie.*) Nous nous en occuperons donc, après que nous aurons dit quelque choſe de la *péripneumonie fauſſe*, ou *batarde.*

## §. II.

### *De la Péripneumonie fauſſe, ou batarde.*

Nous avons déja obſervé que la péripneumonie fauſſe, ou batarde, eſt occaſionnée par une pituite âcre & viſqueuſe, qui engorge les vaiſſeaux des *poumons*. Elle n'attaque gueres que les vieillards, les infirmes, les *phlegmatiques*, (Voyez les caracteres de ce tempérament, T. I, note 1, p. 350,) ſur-tout dans l'hiver & pendant les temps humides.

*SYMPTOMES.* Au commencement de la maladie, le malade a froid & chaud tour à tour : ſon *pouls* eſt *petit* & *vîte* ; il ſent un poids ſur la poitrine ; la *reſpiration* eſt difficile ; il ſe plaint quelquefois de douleur dans la tête, accompagnée de vertiges ; cependant ſa couleur eſt très-peu changée ; ſes urines ſont ordinairement pâles.

*RÉGIME.* Le régime dans cette ma-

ladie, ainsi que dans la *péripneumonie vraie*, doit être très-léger. Les aliments ne consisteront qu'en bouillons légers, édulcorés avec du *suc de limon*, ou *d'orange*, &c. La boisson sera de l'eau de *gruau*, édulcorée avec du *miel*, ou une *décoction* de racines de *fenouil*, de *réglisse* : on prend une once de chacune de ces substances; on les fait bouillir dans trois chopines d'eau, qu'on laisse réduire à pinte; on *acidule* avec de la *gelée de groseilles*, &c.

*Remedes*. La saignée (1) & les *purgatifs* conviennent en général dans le commencement de cette maladie; mais ils deviennent superflus, si les crachats

(1) On ne peut faire de saignées, dans cette maladie, qu'avec réserve. L'âge & le tempérament des personnes qu'elle attaque ordinairement, la saison dans laquelle elle se manifeste, les *symptomes* qui l'accompagnent, contre-indiquent en général cette opération. La saignée, dit M. Lieutaud, y est rarement nécessaire, quoique le dégré d'oppression semble souvent la demander. Elle peut, à la vérité, procurer un soulagement passager; mais elle rend la maladie plus grave, & affoiblit beaucoup les malades. On retirera beaucoup plus d'avantage de l'*ipécacuanha*, sur-tout si le malade a des nausées, des envies de vomir; mais les *laxatifs*, le *miel* sur-tout, & les *lavements purgatifs* réitérés, sont toujours employés avec succès.

sont épais, ou ce qu'on appelle *cuits :* (1) il suffit alors d'aider l'*expectoration* par quelques-uns des remedes *balsamiques* doux, recommandés, à cet effet, dans la pleurésie. (V. p. 102 & suiv.) Les *vésicatoires* sont en général d'un grand effet, & doivent être appliqués de bonne heure. On les mettra, soit à la nuque du cou, soit aux gras des jambes, soit aux trois endroits à la fois, si les circonstances l'exigent (2).

(1) Voici, selon M. LE ROY, les caracteres des crachats cuits : il faut qu'ils soient bien liés, qu'ils soient d'un blanc jaunâtre, épais, & ne paroissant être formés que d'une seule matiere, quoique, dans le fait, plusieurs concourent à les composer. Il faut qu'ils soient rendus promptement, facilement, & qu'ils soulagent le malade. [ *Leçons sur les Aphorismes d'*HIPPOCRATE.]

(2) Ce conseil est de la plus grande importance, relativement à cette maladie & à quelques autres, que nous n'oublierons pas de faire remarquer, sur-tout à celles qui ne sont point accompagnées d'*inflammation.* Il est très-certain que les *vésicatoires* ne manquent la plupart du temps leurs effets, que parce qu'on les applique trop tard. Si les *symptomes* sont trop violents, pour craindre qu'ils ne cedent point aux autres *remedes*, il faut, sans en tenter l'effet, appliquer les *vésicatoires*, & les mettre aux trois endroits à la fois, si l'on juge que cela soit nécessaire.

# CHAPITRE VII.

## *Des diverses especes de Pulmonies.*

### §. I.

### *De la Pulmonie, ou Phthisie, proprement dite.*

LA pulmonie est une maladie qui mine & consume tout le corps. (1) Elle est l'effet, ou d'un *ulcere*, ou de *tubercules*, (2) ou de *concrétions* dans les poumons : elle peut encore être produite par une *empyeme*, par une *atrophie nerveuse*, &c.

(1) C'est probablement d'après ces effets, que les Anglois donne encore le nom de *consomption* à cette maladie. C'est par la même raison que les Médecins la nomment *phthisie*, mot grec, qui signifie se flétrir, se sécher de langueur. On l'appelle communément *pulmonie*, parce que le siege du mal est dans les *poumons*.

(2) Il est bien difficile de s'assurer de l'existence des *tubercules* dans les *poumons*. La toux seche & habituelle est le *symptome* qui les dénote avec le plus de certitude : cependant cette toux a quelquefois lieu quoiqu'il n'y en ait pas, & que la poitrine soit au contraire inondée de *pus*. Il y a des malades qui rendent des *tubercules* avec les crachats, & cette circonstance est la seule où l'on puisse assurer positivement qu'il y en a.

Le Docteur ARBUTHNOT observe, que de son temps la *pulmonie* enlevoit plus d'un dixieme des personnes qui mouroient dans Londres & aux environs. Il y a lieu de croire qu'elle en enleve encore davantage aujourd'hui ; & nous sommes certains qu'elle n'est pas moins funeste dans quelques autres Villes de l'Angleterre.

Les jeunes personnes, entre quinze & trente ans, qui sont d'une stature déliée, qui ont le cou long, les épaules hautes, la poitrine étroite & serrée, sont le plus exposées à cette maladie.

La *pulmonie* est plus générale en Angleterre, que dans toutes les autres parties du monde ; ce qui est peut-être causé par le trop grand usage de nourritures animales & de liqueurs fortes, par les travaux sédentaires, par la grande quantité de charbon de terre, que l'on brûle dans ce Royaume. Ajoutons à toutes ces causes les variations perpétuelles de l'athmosphere, ou l'inconstance des saisons. (1)

---

(1) Quoique cette maladie soit moins commune en France, cependant il n'est personne qui ne s'apperçoive qu'elle y est plus fréquente aujourd'hui qu'autrefois. Les villes nous en fournissent des exemples journaliers, & les campa-

CAUSES. Nous avons déja fait observer que l'*inflammation de poitrine* se termine souvent par un *abcès*. En conséquence tout ce qui dispose à la *péripneumonie*, c'est-à-dire, à la fluxion de poitrine, peut être considéré comme cause de la *pulmonie*.

D'autres maladies, en viciant les humeurs, peuvent encore l'occasionner. Telles sont le *scorbut*, les *écrouelles*, les *maladies vénériennes*, l'*asthme*, la *petite vérole*, la *rougeole*, &c.

Comme on ne guérit presque jamais cette maladie, nous allons tâcher d'en

gnes elles-mêmes n'en sont pas exemptes. Cependant nous ne pouvons en accuser, ni les substances animales, que nous mangeons en quantité infiniment moindre que nos voisins; ni le charbon de terre, dont nous ne faisons pas d'usage; ni les variations de l'athmosphere, notre climat étant, à cet égard, un des mieux partagés. Mais il faut en accuser nos travaux sédentaires, nos excès en tout genre, nos débauches de toute espece, le libertinage, & surtout cette abominable pratique, à laquelle sont livrés les jeunes gens, presque au sortir de l'enfance. Il seroit bien à desirer que les Maîtres, les Instituteurs veillassent de plus près à ce qui se passe dans leurs dortoirs, & qu'en rendant aux peres & meres des jeunes gens instruits dans les Lettres, ils leur rendissent aussi des hommes, pénétrés d'horreur pour un crime qui insulte autant aux mœurs qu'à la Religion, & qui fait rougir la nature, dont il est l'assassin.

indiquer les causes d'une maniere plus particuliere, afin de mettre les hommes plus à portée de l'éviter.

Ces causes sont, 1°. le défaut d'exercice; d'où il arrive que les habitants des grandes Villes, qui se livrent aux travaux sédentaires, ainsi que les riches qui ne sont pas dans la nécessité de travailler pour gagner leur vie, y sont si sujets. (V. T. 1, Ch. V.)

2°. L'air renfermé, ou mal-sain. L'air qui séjourne dans un lieu qui est imprégné de la vapeur des métaux, ou des minéraux, nuit singuliérement aux *poumons*, dont il corrode & brise les vaisseaux tendres & délicats. (1)

3°. Les passions violentes, les efforts d'esprit, les affections de l'ame, le chagrin, les contrariétés, la douleur, l'application opiniâtre à l'étude d'un

(1) Le cuivre, comme le métal le plus commun de tous ceux qu'on travaille dans les villes, nous fournit tous les jours des exemples frappants de cette vérité. Il n'est pas rare de voir des Horlogers, des Faiseurs d'instruments de Mathématiques, &c. mourir de *pulmonie*. Il est donc de la plus grande importance pour tous ces Ouvriers, que leurs laboratoires soient construits de maniere que l'air puisse y circuler dans tous les sens, & qu'ils ne restent pas trop long-temps de suite à leur travail. [V. T. 1, Chap. IV.]

Art, ou d'une Science difficile, &c.

4°. Les évacuations excessives; telles sont les *sueurs abondantes*, les *cours de ventre opiniâtres*, le *diabetes*, (Voyez Chap. XXI,) l'abus des plaisirs de l'amour, les *fleurs blanches*, les *pertes*, l'allaitement trop long-temps prolongé, &c.

5°. La suppression subite des évacuations accoutumées, telles que celles des *hémorrhoïdes fluentes*, de la *sueur des pieds*, du *saignement de nez*, des *regles*, des *cauteres*, des *ulceres*, ou d'une *éruption* quelconque.

6°. Les accidents occasionnés par des causes externes, comme la *pierre*, &c. J'ai vu une *pulmonie* confirmée, qui étoit due à un petit os, arrêté dans la *trachée artere*, ou dans les *bronches*. Le malade rejetta à la fin cette portion d'os, avec une grande quantité de *pus*, & il recouvra la santé, au moyen du régime approprié & de l'usage du *quinquina*.

7°. Le passage subit d'un climat chaud à un climat très-froid; le changement dans les habits, ou dans tout ce qui peut occasionner une diminution considérable dans la *transpiration*.

8°. Les débauches fréquentes & excessives, les veilles prolongées & la boisson de liqueurs fortes, ce qui va ordi-

nairement de compagnie, au moins en Angleterre, (V. T. I, n. 1, p. 165,) ne peuvent manquer d'affecter les *poumons :* aussi ce qu'on appelle *un bon Compagnon*, meurt-il souvent victime de cette maladie. (Voyez note 1, p. 125.)

9°. La *contagion*. La *pulmonie* se gagne souvent en couchant avec une personne attaquée de cette maladie. On doit donc soigneusement l'éviter; il n'en peut rien résulter de fort utile pour le malade, & cela peut être fort dangereux pour les gens en santé. (V. T. I, n. 1, p. 20.)

10°. Les diverses occupations de la vie. Les Ouvriers qui se tiennent assis trop long-temps, qui sont perpétuellement courbés, ou qui pressent leur estomac, leur poitrine contre un corps dur, tel que les Couteliers, les Tailleurs, les Cordonniers, &c. meurent souvent de *pulmonie*. Les chanteurs, les chanteuses, tous ceux qui forcent souvent l'action des poumons, en périssent plus ou moins promptement.

11°. Le froid. Les commencements de la *pulmonie* sont plutôt dus à l'humidité des pieds, des lits, des habits, à l'air de la nuit, &c. qu'à toute autre cause.

12°. Les aliments salés, assaisonnés, aromatisés, qui échauffent, enflamment le sang, donnent encore très-souvent lieu à cette maladie.

13°. Enfin cette maladie est souvent due à un vice héréditaire; & dans ce cas, elle est en général incurable.

*SYMPTOMES*. La *pulmonie* commence ordinairement par une toux seche, qui souvent continue pendant quelques mois. Si dans ce cas le malade éprouve des envies de vomir après avoir mangé, il y a encore plus de raison de craindre une *pulmonie* prochaine. Le malade se plaint alors d'un dégré de chaleur plus considérable que dans l'état naturel, d'une douleur & d'une oppression de *poitrine*, sur-tout après avoir fait quelque mouvement. Ses crachats sont d'un gout salé, & souvent mêlés de sang. Il est sujet à être triste & mélancolique; son appétit est mauvais; il est très-altéré : cependant le *pouls* est, pour l'ordinaire, *fréquent, mou & petit;* quelquefois aussi il est assez *plein*, quelquefois même il est *dur*. Tels sont les signes qui accompagnent les commencements de la *pulmonie*.

Bientôt les crachats commencent à prendre une teinte verdâtre, blanche,

ou sanguinolente. Le malade est consumé par une fievre *hétique* & par des sueurs *colliquatives*, qui se succedent mutuellement, c'est-à-dire, l'une vers le soir, & l'autre vers le matin. Il est encore épuisé par le *cours de ventre* & un flux excessif d'urine, *symptomes* fâcheux, qu'on observe souvent à cette époque; il ressent une chaleur brûlante dans la paume des mains; ses joues se couvrent d'une rougeur foncée après les repas; les doigts s'amincissent sensiblement; les ongles deviennent convexes, & les cheveux tombent.

Enfin, l'enflure des pieds & des jambes, la perte totale des forces, le renfoncement des yeux, la difficulté d'avaler, le froid des extrêmités, annoncent l'approche immédiate de la mort, que le malade cependant croit rarement être si près. Telle est la marche ordinaire de cette maladie cruelle, qui, si elle n'est promptement arrêtée dans les commencements, triomphe communément de tous les remedes.

RÉGIME. Il faut, aux premieres apparences de la *pulmonie*, que le malade quitte, sans balancer, sa demeure, s'il vit dans une grande Ville, ou dans un lieu où l'air est renfermé, pour aller

demeurer à la campagne, dans un endroit où l'air soit pur, sec, & où il circule librement. Là il ne doit point rester dans l'inaction; mais, au contraire, prendre tous les jours autant d'exercice que son état pourra le permettre.

Le meilleur exercice, dans ce cas, c'est celui du cheval, parce qu'il donne au corps beaucoup de mouvement, sans causer beaucoup de fatigue. Ceux qui ne peuvent se procurer cet exercice, doivent aller en voiture. Les voyages d'une certaine étendue, en récréant l'esprit, par le changement continuel des objets, sont préférables à de petites courses, où on passe & repasse sur le même terrein: cependant le malade doit prendre garde de s'enrhumer par de telles courses, ou par des lits, des habits humides, &c. Il ne montera à cheval que le matin, & aura soin d'en descendre, une demi-heure, au plus tard, avant le dîner, sans quoi cet exercice lui feroit souvent plus de mal que de bien; mais il faut, à quelque prix que ce soit, qu'il prenne cet exercice: sa vie en dépend; on peut le regarder comme un remede presque infaillible, quand on le commence de bonne heure,

& qu'on le continue pendant un temps convenable (1).

(1) Voyez ce que nous avons dit de l'exercice du cheval, (T. I, note 1, page 247.) C'eſt ſurtout dans cette premiere période de la maladie, que cet exercice eſt un vrai *ſpécifique*. Le peuple peu inſtruit, dit M. Tissot, ne regarde, comme *remede*, que ce qu'on avale. Il a peu de foi au *régime* & aux autres ſecours *diététiques*, & il regarde l'exercice du cheval comme inutile. C'eſt une erreur dangereuſe, dont je voudrois le déſabuſer. Ce ſecours eſt le plus efficace de tous; c'eſt celui ſans lequel on ne peut point eſpérer de guérir le mal, quand il eſt grave, celui qui peut preſque le guérir ſeul, pourvu qu'on ne prenne point d'aliments contraires. Enfin on l'a regardé, avec aſſez de raiſon, comme le vrai *ſpécifique* de cette maladie.

On doit pourtant obſerver, qu'il ne convient plus dès que la fievre eſt forte & continue, dès que le malade eſt très-foible, parce qu'à cette époque tout mouvement devient nuiſible.

Les marques sûres, auxquelles on reconnoît que l'exercice du cheval fait du bien, c'eſt qu'au lieu d'augmenter la *vîteſſe* du *pouls*, il la ralentit, c'eſt-à-dire, qu'il doit être moins fréquent une demi-heure après être deſcendu de cheval, qu'avant d'y être monté; c'eſt qu'il augmente les forces, qu'il procure un bien-être, qu'il diminue la toux & l'oppreſſion.

On ne doit monter à cheval que le matin, à l'heure où il n'y a point de fievre, & où elle eſt le moins ſenſible, mais jamais, ni immédiatement après avoir mangé, ni pendant le redoublement du ſoir.

Ce ſeroit ſe tromper, que de croire qu'il ſuffit de monter à cheval pour ſe guérir. Les *ſpécifiques* les plus décidés, comme le *mercure*, le *quinquina*, ne ſont utiles dans les maux même

Il eſt bien fâcheux que ceux qui conduiſent les malades attaqués de cette maladie, ne recommandent preſque jamais l'exercice du cheval, que quand le malade n'eſt plus en état de le ſupporter, ou que le mal eſt devenu incurable. De leur côté, les malades ne ſont que trop portés à traiter légérement tout ce qui dépend d'eux : ils ne peuvent ſe perſuader qu'un exercice ſi commun, devienne un remede dans une maladie ſi opiniâtre; delà ils le rejettent, tandis qu'ils recherchent avidement des ſecours dans la Médecine, par la ſeule raiſon qu'ils ne l'entendent pas.

Ceux qui auront la force & le courage d'entreprendre un aſſez long voyage par mer, en retireront le plus grand avantage. J'ai vu ſouvent ce moyen réuſſir, dans le temps même où la *pulmonie* paroiſſoit, ſelon toutes les apparences, à ſon dernier dégré, & où tous les remedes avoient échoué. Delà il paroît raiſonnable de conclure, que ſi on entreprenoit à temps un voyage par mer, rarement manqueroit-il ſon effet,

---

dont ils ſont les remedes, qu'autant qu'ils ſont ſagement dirigés; il en eſt ainſi de l'exercice du cheval dans la *pulmonie*, qui ſouvent eſt au-deſſus de la portée des meilleurs remedes.

c'est-à-dire, de guérir cette maladie.

Les personnes qui voudront tenter ce moyen, doivent se pourvoir de toutes les substances fraîches dont ils pourront avoir besoin pendant tout le temps qu'ils seront à la mer. Comme on ne peut, dans ce cas, faire sa provision de *lait*, il faudra qu'ils vivent de fruits, de bouillons de poulet, ou de tous les autres jeunes animaux qui peuvent se conserver à bord. (Voyez T. I, p. 127 & 128.) Il est inutile d'ajouter que ces voyages doivent être effectués, autant qu'il est possible, dans la belle saison, & qu'ils doivent toujours être vers les pays chauds.

Ceux qui n'ont pas le courage d'entreprendre ces voyages par mer, doivent se transporter dans les climats du Midi, comme dans le Sud de la France, en Espagne, en Portugal; & si l'air de ces contrées leur convient, y rester jusqu'à ce que leur santé soit entiérement rétablie (1).

(1) Le conseil que donne l'Auteur de voyager à la mer, pour se guérir de la *pulmonie*, n'est pas donné au hasard. Le Docteur GILCHRIST, Compatriote de M. BUCHAN, a publié, en 1771, un Ouvrage qui a pour objet l'utilité de ces voyages; & il prouve, par une foule d'observations, toutes plus intéressantes

Après un bon air & l'exercice, nous recommanderons une attention particuliere à la *diete*. Le malade ne doit rien manger qui soit échauffant, ou de difficile digestion; sa boisson doit être d'une nature adoucissante & rafraîchissante. Tout le but de la *diete* doit être de diminuer l'acrimonie des humeurs, de nourrir le malade, & de soutenir ses forces languissantes. En conséquence, il doit user principalement de substances végétales & de *lait*. Le *lait* seul a plus de vertu dans cette maladie, que tous

---

les unes que les autres, que ce remede important a réussi dans mille circonstances où tous les autres avoient été infructueux. Il n'est pas permis de douter de la vérité de ces observations; cet Auteur, connu par ses lumieres & par sa probité, ne rapporte que les siennes ou celles des Médecins les plus dignes de foi : cet Ouvrage est intitulé; *The use of sea voyages in medicine; and particularly in a consomption: With observations on that disease. By Ebenezer Gilchrist. M. D.*

Nous nous réunissons donc avec M. BUCHAN, pour engager ceux de nos Compatriotes attaqués de cette cruelle maladie, à entreprendre ces voyages, quand leurs facultés le leur permettront : pour les autres, quoique notre climat soit plus favorable que celui de l'Angleterre, nous leur conseillons cependant de changer d'air; ceux du Nord de la France passeront au Midi, & ceux du Midi passeront, ou en Italie, ou en Espagne, ou en Portugal, &c.

les remedes de la *matiere médicale.*

On convient généralement que l'on doit préférer le *lait d'ânesse* à tout autre; mais on n'est pas toujours dans le cas d'en avoir. De plus, on le prend ordinairement en trop petite quantité; tandis que, pour que ce *lait* produise des effets marqués, il faut, en quelque façon, qu'il fasse une grande partie de la nourriture du malade. On voit des gens qui veulent qu'un demi-setier, ou deux de *lait d'ânesse*, bus dans les vingt-quatre heures, soient capables de produire un changement considérable dans les humeurs d'un adulte; & quand ils n'en apperçoivent pas promptement les effets, ils perdent courage & l'abandonnent. Delà il arrive que ce remede, quoique excellent, produit rarement de guérison. La raison en est claire; on le prend ordinairement trop tard, en trop petite quantité, & on l'abandonne trop tôt.

J'ai vu des effets extraordinaires du *lait d'ânesse*, dans une toux opiniâtre, qui menaçoit d'une *pulmonie*; & je crois fermement que si on le prescrivoit dans cette période de la maladie, il manqueroit rarement de guérir. Mais si l'on attend, pour l'employer, que l'*ulcere* du *poumon* soit formé, comme

cela n'eſt que trop ordinaire, quel ſuccès peut-on en attendre ?

Le *lait d'âneſſe* doit être bu, autant qu'il eſt poſſible, dans ſa chaleur naturelle, c'eſt-à-dire, au dégré de chaleur qu'il a quand il vient d'être tiré, & un adulte doit en prendre un demi-ſetier à la fois. Au lieu de ne répéter cette quantité que le ſoir & le matin ſeulement, il doit en prendre quatre fois par jour, ou au moins trois : il mangera un peu de pain léger avec le *lait*, afin qu'il en faſſe une eſpece de repas.

S'il arrive que ce *lait* purge, on y ajoutera de la vieille *conſerve de roſe*, & à ſon défaut, de la poudre de *pattes d'écreviſſes*. On a coutume d'ordonner de boire le *lait d'âneſſe* chaud & dans le lit; mais pris de cette maniere, il excite ordinairement la ſueur : en conſéquence, il vaudroit peut-être mieux le prendre après être levé.

Nous avons des guériſons merveilleuſes de cette maladie, produites par le *lait de femme*. Si l'on pouvoit en avoir une quantité ſuffiſante, nous le recommanderions, comme préférable à tout autre; mais il ſeroit plus avantageux que le malade le prît à la mamelle, qu'après

qu'il en a été tiré. J'ai connu un homme, réduit à un tel dégré de foiblesse, par la *pulmonie*, qu'il étoit incapable de se retourner dans son lit. Sa femme qui, dans ce temps-là, nourrissoit un enfant, eut le malheur de le perdre. Cet homme se mit à tetter sa femme, uniquement pour la soulager, & nullement dans la pensée de retirer aucun bien de son *lait*. Cependant en ayant éprouvé un soulagement considérable, il continua de la tetter, jusqu'à ce qu'il fût parfaitement rétabli; enfin c'est aujourd'hui un homme fort & plein de santé (1).

(1) La vraie maniere de prendre le lait de femme, c'est à la mamelle. On voit la plupart des gens se reculer à cette proposition. D'où peut venir une telle répugnance? n'aimerons-nous jamais que ce qui est hors de nous? des aliments pêtris, maniés par des mercenaires, pour lesquels souvent on a le plus souverain mépris, sont tous les jours trouvés excellents, délicieux; & l'on répugne à prendre une substance, que la nature prend soin elle-même de préparer, & qu'elle dépose dans des réservoirs, qu'elle s'est plue à embellir! Quelle contradiction! mais elle ne fait que faire nombre avec toutes celles dont nous sommes le jouet.

Au reste, on observera que l'instant où le lait de femme est le meilleur, c'est quatre ou cinq heures après le repas de la nourrice; avant ce temps il a une sorte de crudité, & retient quelque chose de la nature des aliments; plus tard, il se dissout & jaunit; il contracte même une odeur urineuse.

Il y en a qui préferent le *lait de beurre*, (*la battue*,) à tout autre ; & c'est un remede excellent, quand l'estomac peut le supporter. Cependant, comme il ne convient pas à tout le monde d'abord, il y a bien des gens qui l'abandonnent, sans en avoir fait usage assez long-temps. Il faut commencer par le prendre à petites doses ; on en augmentera la quantité graduellement, jusqu'à ce qu'enfin on en fasse sa seule nourriture. Je ne l'ai jamais vu réussir, à moins que le malade n'en ait vécu uniquement.

Le *lait de vache*, le plus commun de tous, quoique moins facile à digérer que celui d'*ânesse* ou de *jument*, peut être rendu léger en le coupant avec partie égale d'eau d'*orge*, ou en le laissant reposer pendant quelques heures, pour pouvoir en enlever la crême. Si indépendamment de ces précautions, on le trouve encore pesant sur l'estomac, on pourra ajouter, sur un demi-setier de ce même *lait*, une cuillerée ordinaire de *rum*, ou d'*eau-de-vie* & un peu de sucre.

On ne doit point être surpris que le *lait* ne paroisse pas convenir dans les premiers temps à un estomac, qui n'est accoutumé qu'à digérer de la viande &

à boire des liqueurs fortes ; (V. T. I, note 1, page 165.) ce qui est sur-tout le cas d'un grand nombre de personnes qui tombent en *pulmonie*. Nous ne sommes donc point d'avis que les malades, habitués aux nourritures animales & à ces liqueurs, les abandonnent absolument tout-à-coup : cette privation pourroit être dangereuse. Nous leur conseillerons au contraire de manger une fois par jour un peu de quelques jeunes animaux, ou mieux, de faire usage de bouillons de poulet, de veau, d'agneau, &c. Elles peuvent encore boire un peu de vin mêlé avec du *négas*, ou trempé de deux ou trois parties d'eau ; mais elles en diminueront peu à peu la quantité, jusqu'à ce qu'elles puissent l'abandonner tout-à-fait.

Cependant on ne doit user de ce *régime*, que pour se préparer à une diete plus simple, & formée principalement de *lait* & de végétaux ; & plutôt le malade sera en état de la soutenir, & mieux ce sera. Le *riz* & le *lait*, ou l'*orge* bouilli avec le *lait*, (1) aux-

(1) En général, dit M. Clerc, le *lait*, bouilli long-temps, contracte un goût un peu âcre, une odeur urineuse, & ceux qui prescrivent à leurs malades un *lait* qui a ainsi bouilli, ne sont pas

quels on ajoute un peu de sucre, forment des aliments très-convenables. Les [illegible]

---

mieux instruits, que celui qui fait bouillir & écumer le *miel*. [*Lettre à M. Pringle, sur les propriétés du lait.*]

Une attention qu'il faut encore avoir quand on prend le *lait*, c'est de s'informer de la nourriture de l'animal qui le fournit. Je sens bien qu'à Paris & dans toute autre grande ville, cela paroît difficile, au moins pour le peuple. Mais à la campagne, rien de plus aisé; & les personnes riches peuvent même s'en assurer dans les villes. Cette attention est d'autant plus importante, que le *lait* conserve la couleur, l'odeur, le gout, les propriétés des aliments qui le forment. Tout le monde sait que l'usage du *safran* le teint en jaune, & la *garance* en rouge; qu'il prend la couleur du *vin*, de la *bierre*, de la *casse*, &c. Le *lait* des brebis qui broutent le *thym*, sent le *thym*; l'*ail* lui communique sa saveur; l'*absynthe* le rend amer; l'*herbe à pauvre homme* ou la *gratiole*, quand elle est seche, rend le lait de vache *purgatif*, &c.

On sent que si on laisse l'animal vivre à sa guise, le *lait* qu'il fournira pourra avoir des qualités tout-à-fait contraires à celles qu'exige la maladie, & qu'alors bien loin de guérir, il ne fera qu'augmenter le mal, dans la proportion que les substances dont il se nourrira, seront plus opposées à celles que l'on desire.

Pour ne pas sortir de la *pulmonie*, dont il est ici question, il seroit donc à desirer que l'ânesse, ou la vache ne se nourrît que de plantes *incisives*, *vulnéraires* & *balsamiques*. Ces plantes sont l'*hyssope*, le *marube blanc*, l'*aurone*, la *tanésie*, la *véronique*, la *chicorée sauvage*, l'*endive*; [ou *scariole*,] l'*ortie blanche*, la *fumeterre*, la *verge dorée*, le *houblon*, la *petite centaurée*, les trois especes d'*absynthe*, le *cresson alenois* &

fruits bien murs & cuits devant le feu, au four ou bouillis, conviennent éga-

---

de *fontaine*, la *berle*, [ou *hache d'eau*,] la *menthe*, la *sauge*, les plantes connues sous le nom de *capillaires*, qui sont le *capillaire commun*, le *capillaire de Canada*, le *capillaire de Montpellier*, le *politric*, le *ruta muraria*, [ou *sauve-vie*,] le *cétérac*, [ou *herbe dorée*,] la *pulmonaire*, la *pulmonaire de chêne*, le *mille-pertuis*, le *pied de lion*, la *verveine*, le *lierre terrestre*, [ou *terrette*, *herbe de Jean*, *rondotte*,] le *chardon bénit*, la *boursette*, [ou le *tabouret*, ou la *bourse à berger*,] la *grande pervenche*, la *petite pervenche*, le *plantain*, l'*herbe aux cinq côtes*, la *mille-feuille*, [ou l'*herbe au charpentier*,] l'*herbe aux écus*, [ou la *nummulaire*,] la *quinte-feuille*, l'*herbe à Robert*, [ou *bec de grue*,] &c. &c.

Ces plantes, quelque nombreuses qu'elles soient, sont des plus communes. On les rencontre par-tout, soit les unes, soit les autres, dans les prés, dans les marais, dans les plaines, dans les bois, sur les montagnes, sur le bord des ruisseaux & des rivieres, sur les murailles, &c.

En cueillant ces plantes soi-même, ou en conduisant l'animal dans les lieux où elles sont abondantes, outre qu'on empêchera qu'il n'en mange de contraires, c'est qu'elles produiront un *lait*, véritable remede, singuliérement approprié à la maladie. M. Clerc, (ibid.) rapporte l'histoire d'une Dame qu'il a guérie de la *pulmonie*, avec le *lait* qu'il avoit rendu médicamenteux. Ce fait & plusieurs autres, qu'il cite, doivent, ajoute-t-il, nous engager à multiplier les expériences en ce genre. La maniere dont on tue les hommes par-tout, n'est malheureusement que trop connue; celle qui peut les conserver ne l'est pas encore assez : les yeux des Médecins, de toutes les personnes intelli-

lement. Ces fruits sont particuliérement, les *groseilles*, les *pommes*, cuites devant le feu ou avec du *lait*, &c. Les *gelées*, les *conserves*, les *confitures* de fruits murs, un peu acides, peuvent être données au malade à discrétion. Telles sont celles de *groseilles*, de *roses*, de *prunes*, de *cerises*, &c.

Un air pur, un exercice modéré, des aliments, composés particuliérement des fruits que nous venons de nommer, ou d'autres semblables avec le *lait*, forment le seul régime sur lequel on puisse compter dans la *pulmonie* commençante. Si le malade a assez de force & de courage pour y persister, rarement sera-t-il trompé dans son espoir d'être guéri.

Dans une Ville très-peuplée d'Angleterre, (Sheffield,) où la *pulmonie* est très-commune, j'ai vu souvent des pulmoniques que l'on avoit envoyés à la campagne, en leur prescrivant de monter à cheval, de vivre de *lait* & de

---

gentes, doivent se tourner vers elle.

On doit observer que la nature du *lait de vache*, [V. ce mot à la Table.] le rendroit dangereux dans tous les temps de la *pulmonie*. Il faut donc choisir l'instant où les forces du malade sont encore entieres, ou sont déja réparées par l'usage des *laits* précédents; ce temps est le commencement & la fin de la maladie.

végétaux, s'en revenir, au bout de quelques mois, exempts de toutes douleurs, & même ayant rattrapé leur embonpoint. A la vérité, ce régime n'étoit pas toujours accompagné de succès, surtout quand la maladie étoit héréditaire, ou fort avancée : cependant c'étoit le seul qui pût en avoir; & quand malheureusement il échouoit, les remedes ne réussissoient pas davantage, au moins n'en ai-je jamais vu d'exemple.

Si les forces & le courage du malade sont abattus, il faut tâcher de le soutenir avec des bouillons succulents, des *gelées*, &c.; quelques-uns recommandent les poissons à écailles dans cette maladie, & ce n'est pas sans raison, parce qu'ils sont fort nourrissants & très-restaurants (*a*).

Au reste, les aliments & la boisson doivent toujours être pris en petite quantité à la fois, de peur qu'une trop grande abondance de *chyle* nouveau n'oppresse les *poumons*, & ne porte trop d'accélération dans la *circulation du sang*.

(*a*) J'ai vu souvent des pulmoniques, mais dont les *symptomes* n'étoient pas graves, retirer un grand avantage de l'usage des *huîtres*. Ils les mangeoient en général crues, & buvoient l'eau qui se trouve dans les coquilles.

(Voyez T. I, note 1, page 116.)

Il faut tenir l'esprit du malade aussi gai & aussi tranquille qu'il est possible, la *pulmonie* étant souvent occasionnée, & toujours aggravée par une tournure d'esprit mélancolique. Aussi la musique, une société agréable & douce, & tout ce qui peut inspirer de la gaieté, sont-ils de la plus grande importance dans cette maladie. De plus, il faut laisser le malade rarement seul; les réflexions sur les malheurs de sa situation, ne pouvant que rendre son état plus dangereux.

*REMEDES.* Quoique la guérison de cette maladie dépende en grande partie du *régime* & de la constance du malade à le suivre, nous allons cependant parler du petit nombre de remedes, qui peuvent servir à calmer la violence des principaux *symptomes*.

Dans le premier dégré de la *pulmonie*, on peut appaiser la toux par la saignée, & faciliter l'*expectoration* par les remedes suivants.

Prenez d'*oignons de scilles frais*, de *gomme ammoniac*, de *graines de cardamome* en poudre, } de chaque deux gros,

Broyez le tout ensemble dans un mortier. Si cette masse est trop consistante, pour pouvoir en faire des *pillules* de moyenne grosseur, ajoutez un peu de *sirop* quelconque.

On en donne trois ou quatre, deux ou trois fois par jour, selon que l'estomac du malade pourra le supporter.

Le *lait ammoniac*, ou le *lait de gomme ammoniac*, comme on l'appelle, est encore un remede convenable dans cette premiere période de la maladie; on le prépare & on l'administre comme nous l'avons conseillé dans la *pleurésie*. (Voyez page 102.)

On peut encore faire usage d'un *sirop* fait avec parties égales :

de *suc de limon*,
de *bon miel*,
& de *sucre candi*.

On prend quatre onces de chacune de ces substances; on les met ensemble dans un poëlon, sur un feu doux; on les fait chauffer jusqu'à frémir; ensuite on en donne une cuillerée au malade, toutes les fois qu'il est incommodé par la toux.

On a coutume de surcharger, dans le premier état de cette maladie, l'estomac du malade de remedes *huileux* &

*balſamiques ;* mais ces remedes, bien loin de détruire la cauſe de la maladie, ne font que lui donner plus de force, en échauffant le ſang. Pendant qu'ils émouſſent l'appétit, ils relâchent les ſolides, & ſont, à tous égards, nuiſibles au malade. Tout ce qu'on peut employer pour calmer la violence de la toux, outre l'exercice du cheval & les autres parties convenables du régime, doit ſe borner à des remedes d'une nature un peu *acide* & *déterſive*, comme l'*oximel*, le *ſirop de limon*, &c.

Les *acides* paroiſſent avoir des effets très-avantageux dans cette maladie, en qualité de déſaltérants & de rafraîchiſſants. Les végétaux *acides*, tels que les *pommes*, les *oranges*, les *limons*, &c. ſont les plus convenables. J'ai vu des malades retirer un grand avantage du ſuc de *limon ;* ils en ſuçoient pluſieurs par jour. C'eſt d'après ces obſervations, que nous recommandons d'uſer de ces *acides* végétaux, en auſſi grande quantité que l'eſtomac du malade pourra le ſupporter.

Quant aux boiſſons, nous recommandons les *infuſions* de plantes ameres : telles ſont le *lierre - terreſtre*, la *petite centaurée*, les fleurs de *camomille*, ou

le *treffle d'eau.* On les prend à volonté: elles fortifient l'eſtomac, facilitent la digeſtion, purifient le ſang, & rempliſſent en même-temps les indications d'humecter, d'étancher la ſoif, infiniment mieux que toutes les choſes qui ſont douces ou pleines de ſuc; mais ſi le malade crache le ſang, ſa boiſſon ordinaire doit être une *infuſion*, ou une *décoction* de racines de plantes *vulnéraires*, &c. telle que la ſuivante.

Prenez de racine de *grande conſoude*, 1 once.

de racine de *réglíſſe*, de *guimauve*, de chaque demi-once.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau commune pendant quelques inſtants; laiſſez refroidir.

On peut ajouter une cuillerée à café d'*eſprit de vitriol*; on en boit une taſſe trois ou quatre fois par jour.

Il y a beaucoup d'autres plantes, beaucoup d'autres racines mucilagineuſes, de nature *conſolidante* & *agglutinative*, dont on prépare des *décoctions*, des *infuſions*. Telles ſont les *orchis*, les *ſemences de coing*, le *pas-d'âne*, la *graine de lin*, la *ſalſepareille*, &c. Il eſt inutile d'en donner les *recettes*; la ſimple *infu-*

*ſion*, ou la *décoction*, eſt tout ce qui eſt néceſſaire, & le malade peut en prendre à diſcrétion.

La *conſerve de roſe* convient ſinguliérement dans cet état de la maladie, c'eſt-à-dire, dans le premier dégré. On la donne dans l'une ou l'autre des boiſſons preſcrites ci-deſſus, ou on la mange à la cuiller; on n'en peut attendre aucun avantage, ſi on la prend à petites doſes. Je ne l'ai jamais vu réuſſir, à moins qu'on ne la donnât à trois, ou quatre onces par jour, & pendant un temps conſidérable. A cette doſe, je l'ai vu produire des effets extraordinaires, & je l'ordonnerois volontiers dans tous les cas où il y auroit *crachement de ſang*.

Lorſque les crachats épais, l'oppreſſion de poitrine, la fievre *hétique*, & tous les *ſymptômes* qui l'accompagnent, annoncent qu'il y a un *abcès* formé dans les poumons, j'ordonne le *quinquina*; ce remede étant le ſeul, par le moyen duquel on puiſſe alors eſpérer de s'oppoſer à la tendance générale des humeurs à la *putridité*. Je le preſcris de la maniere ſuivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once. Réduiſez en poudre très-fine; diviſez en dix-huit, ou vingt priſes égales.

Le malade en prendra une prise toutes les trois heures dans un peu de *sirop*, dont on fera un *bol*, ou dans un verre de sa boisson ordinaire.

S'il arrivoit que le *quinquina* vînt à purger, on en formera un *électuaire* avec la *conserve de rose*, de cette maniere.

Prenez de la *conserve de rose*, 4 onces.
du meilleur *quinquina*, 1 once.
de sirop d'*orange*, ou de *limon*, autant qu'il en faudra, pour donner au tout la consistance de *miel*.

Le malade prendra cette quantité en quatre, ou cinq jours, c'est-à-dire, une once & demie de cet *électuaire* par jour, en trois, ou quatre fois. Quand cette quantité sera consommée, on la répétera, si les circonstances le demandent.

Ceux qui ne pourront prendre le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, ou en *électuaire*, le feront infuser dans de l'eau froide. Il paroît même que l'eau froide est le meilleur *menstrue* pour extraire les vertus de cette substance. (Voyez à la Table le mot *quinquina.*)

On fait infuser, pendant vingt-quatre heures, une demi-once de *quinquina en poudre*, dans un demi-setier d'eau;

on passe à travers un linge fin : le malade prendra cette quantité, en trois, ou quatre fois, dans la journée.

Tant qu'il y a quelque *symptome* d'*inflammation*, nous croyons le *quinquina* contraire. Mais lorsqu'on s'est assuré qu'il existe du *pus* dans la *poitrine*, c'est, certainement alors, un des meilleurs remedes que l'on puisse employer. Il est vrai que peu de personnes ont assez de résolution pour faire un usage convenable de *quinquina*, dans cette période de la maladie; autrement nous avons lieu de croire qu'on pourroit en retirer de grands avantages.

Quand on est certain qu'il y a un *abcès* dans les *poumons*, (1) & qu'on voit

(1) Il ne sera pas permis d'en douter, si dans les quatorze jours, que dure ordinairement la *fluxion de poitrine*, l'on n'a pas obtenu de la nature les évacuations nécessaires, c'est-à-dire, si le malade n'a pas craché, ou n'a point eu de *déjections* copieuses, ou n'a point rendu d'urines chargées; si après ces quatorze jours le malade n'est pas guéri, ni même considérablement soulagé; si au contraire la fievre continue d'être assez forte; si la *respiration* continue d'être gênée; si le malade a de petits frissons de temps en temps, des redoublements vers le soir; si les joues deviennent rouges, les levres seches; s'il y a de l'altération.

L'augmentation de la violence de tous ces *symptomes* annonce que la *vomique*, [c'est ainsi

qu'il ne s'évacue point par les crachats, ou ne se guérit point par la *résolution ;* il faut que le malade tâche de le faire percer intérieurement. Pour cet effet, il respirera fréquemment la vapeur d'eau chaude, ou du *vinaigre ;* on le fera tousser, rire, crier, &c. (1) Si l'*abcès* creve

---

qu'on appelle l'*abcès* dans les poumons, ] est toute formée. La toux devient plus coutinue; elle redouble au moindre mouvement, ou dès que le malade a pris quelques nourritures. Il ne peut se coucher que sur le côté malade; souvent il ne peut point se coucher du tout; il est obligé de rester assis le jour & la nuit : il ne peut dormir; il est inquiet; il a des moments d'angoisses horribles, accompagnées & suivies de sueurs sur la poitrine, & sur-tout au visage. Il sue pendant la nuit; il a souvent un gout affreux dans la bouche, sur-tout celui d'œufs pourris. Il maigrit considérablement; il a la langue & la bouche seche; rien ne peut le désaltérer. Sa voix est foible & rauque; ses yeux sont enfoncés. On apperçoit quelquefois sur la poitrine, du côté malade, une légere enflure & un changement de couleur presque insensible. On peut chez quelque sujet sentir du gonflement, en pressant le creux de l'estomac, sur-tout lorsque le malade tousse.

(1) On lui fera prendre une grande quantité de liquide *émollient*, tel que de la tisane d'*orge* & de *miel*, de l'eau de *veau*, du *lait* coupé avec de l'eau. Cette masse de liquide, en tenant l'estomac toujours plein, oppose aux *poumons* une résistance, qui force la matiere de la *vomique*, à se porter du côté de la gorge. On lui fera flairer du *vinaigre* chaud, on lui injectera dans la gorge du *vinaigre* & de l'eau, pour exciter

dans les poumons, le *pus* peut être rejetté par la bouche. Il est vrai que quelquefois la rupture de la *vomique* cause une mort subite, en suffoquant le malade; & c'est ce qui arrive, lorsque la quantité de *pus* est considérable, & que les forces sont déja épuisées. Dans tous les cas, il faut se précautionner d'*eau spiritueuse*, ou de *sels volatils*, pour en faire respirer au malade, parce que cette rupture ne manque jamais de le faire, au moins, tomber en *syncope*.

Si la matiere, que le malade rejette, est épaisse; si la toux diminue; si la respiration devient plus facile, on peut concevoir quelqu'espérance de guérison. Les aliments alors doivent être légers, mais *restaurants*. Ceux qui conviennent

---

la toux. On peut même faire prendre au malade, toutes les deux heures, une cuillerée de la *potion* suivante.

Prenez d'*oximel scillitique*, 1 once;
d'une forte *infusion de fleurs de sureau*, 5 onces.
Mêlez.

Si ces moyens ne réussissent pas, & que le malade soit en état, il faudra le faire monter dans une voiture, qui le secoue un peu; & pour cet effet, on fera rouler cette voiture sur un chemin raboteux, mais toujours après que le malade aura rempli son estomac de boisson.

le mieux, dans ce cas, font le bouillon léger de poulet, la *décoction de gruau*, de *sagou*, la *crême de riz*. On lui donnera pour boisson du *lait de beurre*, ou du *petit-lait*, édulcoré avec du *miel*. Ce temps de la maladie est encore celui dans lequel il faut user de *quinquina*, sous la forme & de la maniere prescrite plus haut. (Voyez p. 150 & 151.)

Si la *vomique*, ou l'abcès se rompt dans la cavité de la *poitrine*, entre la *plevre* & les *poumons*, la seule maniere de faire évacuer la matiere, est, comme nous l'avons déja dit, de faire une incision entre les *côtes*; mais comme cette opération, appellée *empyeme*, doit toujours être faite par un Chirurgien, il est inutile de la décrire ici. Nous nous contenterons seulement d'observer qu'elle n'est pas aussi redoutable qu'on se l'imagine ordinairement, & qu'elle est, dans cette circonstance, la seule ressource que le malade ait pour en revenir.

## §. II.

### *De la Pulmonie nerveuse, ou consomption.*

Cette maladie est un dépérissement insensible de tout le corps, sans un dégré considérable de fievre, sans toux,

ſans difficulté de reſpirer. Elle eſt accompagnée de foibleſſe, de manque d'appétit, d'indigeſtion, &c. (1) Ceux qui ſont d'un caractere inquiet & impatient, qui s'adonnent aux liqueurs ſpiritueuſes, ou qui reſpirent un air mal-ſain, ſont les plus ſujets à cette maladie.

Nous recommanderons volontiers, & principalement dans le traitement de cette maladie, une *diete* légere & nourriſſante, beaucoup d'exercice en plein air & l'uſage des *amers*, qui ont la propriété de raffermir & de fortifier l'eſtomac. Telles ſont le *quinquina*, la *gentiane*, la *camomille*, &c. On fait infuſer ces ſubſtances dans de l'eau, ou dans du vin, comme nous l'avons recommandé tant de fois, & le malade en prend un verre fréquemment dans la journée.

Mais un remede qui rétablira ſingulièrement les *digeſtions*, & qui contribuera beaucoup à la guériſon, c'eſt l'*élixir de vitriol*, pris à la doſe de vingt, ou trente gouttes, deux fois par jour, dans un verre d'eau, ou de vin. Le *vin*

(1) On voit, d'après cette énumération de *ſymptomes*, que cette eſpece de pulmonie eſt, à proprement parler, celle qu'on nomme ici *conſomption Angloiſe*.

*calibé* est encore un remede excellent dans ce cas; il fortifie les solides, & aide singuliérement la nature dans la confection d'un bon sang. Voici la maniere de préparer ce vin.

Prenez de *limaille de fer*, ou d'*acier*, 3 onces.

Mettez dans une bouteille; versez pardessus une pinte de vin blanc; laissez digérer pendant trois semaines, ayant soin de remuer deux fois par jour la bouteille; filtrez au travers d'un papier gris. Le malade en prendra une cuillerée à bouche deux, ou trois fois par jour.

Quoi qu'il en soit, les amusements agréables, la société de personnes gaies, enjouées, & l'exercice du cheval, sont préférables, dans cette maladie, à tous les remedes. Aussi toutes les fois que la fortune d'un malade le lui permettra, nous lui conseillerons d'entreprendre un long voyage, pour son plaisir, comme le moyen le plus propre à lui rendre la santé. (1)

(1) Un autre conseil, non moins important, c'est d'observer la continence la plus stricte, surtout si la débauche a occasionné la maladie. C'est en général un de ceux que suivent le moins volontiers ces sortes de malades. La plupart des jeunes gens, livrés aux femmes & au vice honteux de la *masturbation*, n'y renoncent communé-

## §. III.

### *De la Pulmonie symptomatique.*

Cette maladie ne peut être guérie, que l'on n'ait guéri auparavant la maladie qui l'a occasionnée. Ainsi quand cette espece de *pulmonie* procede d'un vice *schrophuleux*, ou des *écrouelles*, du *scorbut*, de l'*asthme*, d'une *maladie vénérienne*, &c. il faut s'occuper d'abord de la maladie qui l'a causée, & en conséquence ordonner le *régime* & les remedes qui lui sont propres. Lorsque cette maladie est due à des évacuations excessives, de quelque nature qu'elles soient, il faut non-seulement les arrê-

---

ment que lorsque leurs forces ne leur permettent plus de s'y adonner, & alors la maladie est devenue incurable. J'en ai un exemple frappant, dans un jeune homme de vingt-deux ans, à qui les conseils les plus sages, & même donnés par des personnes qui sembloient devoir avoir le plus d'empire sur son esprit, ne purent jamais faire perdre cette infame habitude. Il s'y livroit même dans le temps que, par le régime & les remedes, on travailloit à le guérir de cette cruelle maladie. Il périt, sans qu'on ait pu lui procurer aucun soulagement.

En général dans cette maladie & dans toutes les autres, le premier des remedes, c'est de fuir les causes qui y ont donné lieu, & toutes celles qui pourroient l'aggraver.

ter, mais encore rétablir les forces du malade, par un exercice convenable, par une *diete* nourrissante, par des *cordiaux*, &c. Des meres délicates & trop jeunes, sont souvent attaquées de cette maladie, en donnant à tetter trop long-temps. Il faut donc, aussi-tôt qu'elles s'apperçoivent que les forces & l'appétit commencent à diminuer, qu'elles sevrent leurs enfants, ou qu'elles appellent une autre nourrice; autrement elles ne peuvent espérer de guérison. (1)

(1) Il est important de remarquer que l'observation de l'Auteur ne regarde que les meres qui nourrissent trop long-temps. Car pour celles qui ne nourrissent que le temps prescrit par la nature, la crainte de tomber dans cette maladie, ne doit pas les en empêcher. Nous avons fait voir, [T. I, note I, pag. 5.] que toutes les meres doivent remplir ce devoir indispensable, & nous avons dit, que le célebre MORTON avoit observé, que des meres menacées, en apparence, de *pulmonie* par leur maigreur & leur délicatesse, s'en étoient délivrées, en nourrissant. Si l'allaitement devient un remede dans cette maladie, comment concevoir qu'il puisse devenir cause de cette même maladie? Aussi ne l'est-il presque jamais. Si l'on rencontre quelquefois des femmes qui sont obligées de quitter le *nourrissage* par maladie, cette maladie a toujours une cause plus ancienne, qu'il faut chercher, ou dans le régime qu'elles ont observé avant de nourrir, ou dans leur constitution, ou dans celle de leurs pere & mere.

Il n'est personne qui ne sache que l'allaite-

Nous ne pouvons finir ce Chapitre, ſans recommander très-ſérieuſement à

---

ment eſt le plus efficace de tous les remedes, pour prévenir les *engorgements des mamelles*, *les laits répandus*, les *dépôts laiteux*, les *inflammations* dans le *bas-ventre*, les *dépôts*, les *ulceres* dans la *matrice*, &c. maladies ſi communes & ſi redoutables chez les femmes en couche. Plus on étudie la nature, plus on ſe perſuade de cette vérité; *qu'elle ne nous preſcrit jamais de loi, que nous ne puiſſions remplir.*

Elle fait concevoir une femme; cette femme, quelque petite, quelque délicate, quelque foible qu'elle ſoit, nourrit, porte ſon enfant neuf mois dans ſon ſein, & accouche comme la femme la plus vigoureuſe, & ſouvent plus heureuſement. Sans doute que s'il étoit dans le pouvoir des femmes de s'exempter de cette peine, on en verroit un grand nombre qui s'en rapporteroient au ſoin des autres pour faire germer le fruit de leur plaiſir; mais la nature y a mis ordre. La *matrice* qui le reçoit, eſt le ſeul ſéjour où il puiſſe s'animer & ſe développer; &, pour cet effet, jalouſe, pour ainſi dire, du tréſor qu'elle poſſede, elle ſe referme, en général auſſi-tôt, pour ne ſe rouvrir que lorſque l'enfant, parvenu à ſon dernier terme, ne laiſſe plus de place à ſa dilatation.

L'enfant voit le jour. Que fait la nature, pour prévenir les accidents, la mort, auxquels l'expoſeroient les aliments dont uſent les adultes? Auſſi-tôt après l'accouchement, elle détourne le cours de la ſubſtance qui nourriſſoit l'enfant dans le ſein de ſa mere; elle la dépoſe dans deux réſervoirs, dans leſquels la quantité de lait qui y abonde pour l'ordinaire, ſe trouve preſque toujours proportionnel à l'appétit de l'enfant, qui, plus ou moins fort, a plus ou moins beſoin de nourriture.

tous ceux qui cherchent à se garantir des diverses especes de *pulmonies*, de prendre autant d'exercice en plein air qu'ils le pourront, d'éviter tout air mal-sain, & d'observer la sobriété la plus stricte. Si la *pulmonie* est devenue si fréquente aujourd'hui, on ne doit pas peu l'attribuer à la mode de se coucher tard, de faire de grands soupers, & de passer toutes les soirées à boire du vin, ou autour d'une jatte de *punch*, &c. Ces liqueurs, quand on en fait un trop grand usage, non-seulement nuisent à la di-

Insister davantage sur ce point du devoir des femmes, seroit superflu : car si la nature eût voulu qu'elles s'exemptassent de nourrir leurs enfants, elle les auroit privées des mamelles, ou elle auroit refusé à ces mamelles la substance, à la sécrétion de laquelle seule elles sont destinées ; ce qui n'arrive que très-rarement, & ce qui n'arriveroit jamais, si les femmes étoient nourries & élevées d'après les préceptes de la nature & de la saine raison.

Concluons donc que l'intention de notre mere commune, la nature, est que toutes les femmes allaitent elles-mêmes leurs enfans ; que toutes sont destinées à cet emploi sacré ; qu'aucune ne peut s'en exempter, sans se rendre criminelle envers le Créateur, qui a pris soin lui-même de leur donner toutes les facultés nécessaires, pour qu'elles puissent remplir commodément ce devoir salutaire, & qui a voulu qu'elles s'exposassent à mille maladies, quand elles auroient l'ingratitude & la barbarie de le mépriser.

gestion & ôtent l'appétit, mais encore enflamment le sang, & portent le feu dans la constitution.

## CHAPITRE VIII.

*De la Fievre lente, ou nerveuse.*

IL est certain que les *fievres nerveuses*, si communes aujourd'hui parmi nous, ne sont dues qu'au changement qui s'est fait dans notre maniere de vivre & à la multiplicité des travaux sédentaires: car elles ne sont communes que chez les personnes d'une constitution foible & relâchée, qui négligent l'exercice, qui prennent des aliments trop peu solides, qui se livrent à l'étude avec trop d'opiniâtreté, ou qui se permettent un trop grand usage des liqueurs fortes.

*CAUSES*. Les *fievres nerveuses* peuvent être occasionnées par tout ce qui peut affecter l'esprit, ou appauvrir le sang. Ainsi le chagrin, la crainte, les inquiétudes, le manque de sommeil, les méditations profondes, les aliments peu nourrissants & trop aqueux, les fruits verds, les *concombres*, les *melons*,

les *champignons*, &c. peuvent y donner lieu. L'air humide, renfermé & mal-sain peut encore les occasionner. Aussi les voit-on plus fréquemment dans les saisons pluvieuses, & sont-elles plus funestes pour ceux qui vivent dans des maisons mal-propres & basses, dans des rues étroites, dans les Hôpitaux, dans les prisons, &c.

Les personnes dont le tempérament est épuisé par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes salivations, par des *purgatifs* trop multipliés, ou par toute autre évacuation excessive, sont fort sujettes à cette maladie.

On s'expose encore aux *fievres nerveuses*, en portant des habits mouillés, en couchant sur un terrein humide, en éprouvant de violentes fatigues, enfin toutes les fois qu'on s'expose à ce qui peut arrêter la *transpiration*, (V. T. I, pag. 367, 382.) ou causer une constriction *spasmodique* des solides. Ajoutons de plus qu'on s'y expose de même par de trop grandes & de trop fréquentes irrégularités dans le *régime :* une trop grande abstinence n'est pas moins nuisible que de trop grands excès. Rien ne contribue davantage à maintenir le corps dans un état sain, que le régime réglé;

rien auſſi ne contribue davantage à produire les fievres de la plus mauvaiſe eſpece, que ſon contraire. (1)

*SYMPTOMES.* L'abattement, la perte de l'appétit, la foibleſſe, les laſſitudes après le moindre mouvement, les inſomnies, les ſoupirs profonds, le découragement de l'eſprit, ſont, en général, les avant-coureurs de cette maladie. A ces *ſymptomes* ſuccedent un *pouls petit* & *fréquent*, la ſéchereſſe de la langue, ſans que le malade ſoit conſidérablement altéré; il éprouve tour à tour de petits froids & de petites chaleurs, qui ſe manifeſtent par la rougeur du viſage, &c.

Bientôt le malade ſe plaint de vertiges & de douleurs de tête; il a des *nauſées* avec des envies de vomir : ſon *pouls* eſt *vîte* & quelquefois *intermittent*: les urines ſont pâles, reſſemblantes à de la petite bierre éventée : il reſpire difficilement; ſa poitrine eſt oppreſſée; il a de légeres abſences d'eſprit.

(1) Nous joindrons à toutes ces cauſes, celles qui ſont ſi familieres aux jeunes gens, la débauche des femmes, & la fréquente effuſion de la ſemence. Auſſi les nouveaux mariés, les libertins, les malheureux qui ſont adonnés au vice abominable de la *maſturbation*, ſont-ils les plus ſujets à cette maladie.

Si, vers le neuvieme, dixieme, ou douzieme jour, la langue s'humecte; ſi les crachats deviennent abondants; ſi de légeres évacuations ſe manifeſtent par bas, ou une légere moiteur à la peau, ou s'il arrive quelque *ſuppuration* à l'une, ou l'autre oreille, ou quelques larges puſtules ſur les levres, ou ſur le nez, on peut eſpérer quelque criſe favorable.

Mais ſi le malade a un *conrs de ventre* exceſſif; s'il éprouve des *ſueurs colliquatives*, ſuivies de fréquents accès de *ſyncope*; ſi ſa langue tremble; ſi les extrêmités ſont froides; ſi le *pouls* eſt *tremblottant*, ou donne la ſenſation d'un ver qui rampe; ſi le malade a des *ſoubreſauts dans les tendons*; ſi la vue & l'ouie ſont preſque éteintes; s'il rend involontairement ſes excréments, il y a tout lieu de craindre une mort prochaine.

*RÉGIME*. Il eſt de la plus grande importance, que dans cette maladie le malade ſoit tenu fraîchement & tranquille : le moindre mouvement le fatigueroit, lui occaſionneroit des laſſitudes, & même des évanouiſſements. Il faut, non-ſeulement, ſoutenir ſon courage, mais encore le flatter & le ranimer, par l'eſpérance d'une prompte guériſon. Rien de plus nuiſible, dans les

*fievres lentes* de cette espece, que de présenter à l'imagination du malade, des idées tristes & effrayantes. Ces idées ayant souvent occasionné des *fievres nerveuses*, on ne peut douter qu'elles ne puissent de même les aggraver.

Il faut se garder d'affoiblir le malade; il faut, au contraire, soutenir ses forces, & les ranimer par une *diete* nourrissante, par des *cordiaux*. C'est pourquoi le *gruau*, la *panade*, tous les aliments qu'on lui donnera, doivent être mêlés avec du *vin;* ayant cependant toujours égard à la nature & à l'intensité des *symptomes*. Du *petit lait au vin*, du *négus foible*, aiguisés avec du *suc d'orange*, ou de *limon*, conviendront pour boisson ordinaire. Le *petit lait à la moutarde*, sera encore une boisson convenable dans cette fievre.

Le *vin*, si l'on pouvoit en obtenir de naturel, seroit presque le seul remede dans cette maladie; car le bon vin possede toutes les vertus des *cordiaux*, sans avoir aucune de leurs mauvaises qualités: je dis le bon vin; car quoique le luxe ait rendu cette liqueur commune, (1)

(1) M. BUCHAN a raison de dire que le luxe a rendu l'usage du vin très-commun dans son pays, c'est-à-dire, des liqueurs qu'on appelle du

il est cependant très-rare d'en avoir qui soit naturel, pour le pauvre sur-tout, qui ne peut en acheter que de petites quantités à la fois. (Voyez T. I, note 1, p. 191.)

J'ai souvent vu des malades attaqués de *fievres nerveuses*, chez lesquels on ne trouvoit presque plus de *pouls*, qui avoient un délire continuel, les extrêmités froides, enfin presque tous les autres *symptomes* de la mort, se rétablir, en buvant chaque jour une bouteille de bon vin dans du *petit lait*, dans du *gruau*, &c. Le bon vin de Bordeaux vieux, est celui qui convient le mieux dans ces cas. On peut le donner seul, ou, comme nous venons de le dire, selon les circonstances.

En un mot, le grand point, dans cette

---

vin, dans un pays où il n'y en a pas une goutte. Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que ce qu'il dit de la difficulté de s'en procurer de naturel en Angleterre, [ chose facile à concevoir, puisqu'il n'y en vient point, ] soit malheureusement aussi applicable à la France; grace à l'avidité des Marchands de vin, des Commissionnaires, enfin de tous ceux qui font commerce de cette précieuse liqueur. Les maux affreux qui résultent de la maniere dont les trois quarts des vins sont frelatés, & qu'il seroit trop long à détailler ici, méritent de plus en plus l'attention du Gouvernement. (V. T. I, note 1, p. 191.)

maladie, c'eſt de ſoutenir les forces du malade, en lui donnant ſouvent & à petites doſes, les boiſſons que nous venons d'indiquer, ou toute autre de nature chaude & *cordiale.* Cependant il faut ſe garder de trop échauffer le malade, ſoit par les boiſſons, ſoit par les couvertures, &c. Enfin les aliments doivent être légers, & donnés en petite quantité.

*REMEDES.* Si dans les commencements de cette maladie le malade éprouve des peſanteurs, des douleurs d'eſtomac; s'il ſe ſent des envies de vomir, il ſera néceſſaire de lui donner un doux *vomitif :* quinze, ou vingt grains d'*ipécacuanha* en poudre, très-fine, répondront, en général, parfaitement à cette indication; on répétera la même doſe le lendemain, ou le ſurlendemain, toujours dans les trois, ou quatre premiers jours, ſi les mêmes *ſymptomes* perſiſtent. Non-ſeulement les *vomitifs* nettoient l'eſtomac, mais encore la ſecouſſe qu'ils occaſionnent ordinairement, provoque la *tranſpiration* & procure pluſieurs autres excellents effets ſalutaires dans les *fievres nerveuſes*, dans leſquelles il n'y a pas de ſignes d'*inflammation*, & où la nature demande à être ranimée.

Ceux

Ceux qui ne voudront point hazarder un *vomitif*, prendront, pour nettoyer les *premieres voies*, une petite dose de *rhubarbe*, (1) ou une *infusion* de *séné* & de *manne*. (2)

Dans toutes les fievres, le grand point est de régler la marche des *symptomes*, de maniere à empêcher qu'ils ne soient extrêmes, ni dans un sens, ni dans un autre. Ainsi, dans les fievres du genre *inflammatoire*, où la force de la *circulation* est trop grande, où le sang a trop de consistance & les *fibres* trop de rigidité, la saignée & les autres évacuations deviennent nécessaires; mais dans les *fievres nerveuses*, où la nature est sans ressort; où le sang est dissous & sans consistance, où enfin les *solides* sont relâchés, il faut nécessairement éviter la

(1) Lorsqu'on prend, dans ce cas, la *rhubarbe* seule, la dose est depuis un gros jusqu'à deux, infusée dans un ou deux verres de *petit lait au vin*. Je l'ai employée plusieurs fois de cette maniere avec succès.

(2) On peut composer cette *purgation* de la maniere suivante.

Prenez de *séné*, 2 gros,
de *manne en sorte*, depuis 2 onces jusqu'à 3.

Faites *infuser* dans une pinte d'eau bouillante, pendant deux heures; passez. Le malade en prendra un verre d'heure en heure, jusqu'à ce qu'il ait évacué.

ſaignée ; il faut, au contraire, donner le vin & les autres *cordiaux* à grandes doſes.

Il eſt d'autant plus néceſſaire de recommander de ne point ſaigner dans cette maladie, qu'on obſerve généralement, dans les commencements, une *conſtriction* univerſelle dans les vaiſſeaux, & quelquefois, en même-temps, une oppreſſion & une difficulté de reſpirer, qui donne lieu de croire qu'il y a de la *pléthôre*, ou trop de ſang. J'ai trouvé des perſonnes, même de la profeſſion, tellement trompées à cet égard, par leurs propres ſenſations, qu'elles inſiſtoient pour qu'on les ſaignât, pendant qu'il étoit évident que la ſaignée leur étoit fort contraire (*a*).

Mais ſi la ſaignée eſt contraire dans cette maladie, les *véſicatoires* y ſont ab-

(*a*) Je me rappelle d'avoir été appellé par un Apothicaire attaqué d'une *fievre nerveuſe*. Il étoit tellement perſuadé, dans les commencements de la maladie, de l'exiſtence de la *pléthôre*, & de la néceſſité de la ſaignée, qu'après lui avoir fait mes objections, il me dit, qu'il étoit certain de la néceſſité de cette opération, d'après ce qu'il éprouvoit lui-même, au point que s'il n'étoit point ſaigné, il mourroit. En conſéquence il fut ſaigné; mais il fût bientôt convaincu de ſon erreur, car le ſang ne donna aucun ſigne d'*inflammation*, & il fut infiniment plus mal après la ſaignée.

ſolument néceſſaires. Ils peuvent être appliqués, avec le plus grand avantage, dans tous les temps de la maladie. Si le malade eſt dans le délire, il faut appliquer les *véſicatoires* au cou; &, tant que l'inſenſibilité continue, ce qu'il y a de mieux à faire, c'eſt qu'auſſi-tôt que l'évacuation du *véſicatoire* diminue, d'en appliquer un autre dans un autre endroit; afin d'en entretenir par-là une ſucceſſion continuelle, juſqu'à ce que le malade ſoit hors de danger.

Il n'y a pas de maladies où j'aie obſervé les avantages des *véſicatoires*, d'une maniere auſſi ſenſible, que dans celle-ci: non-ſeulement ils excitent la *circulation*, en irritant les *ſolides*, mais encore ils occaſionnent une évacuation continuelle, qui peut, en quelque ſorte, ſuppléer aux évacuations *critiques*, qui ſont très-rares dans cette eſpece de fievre.

Quoi qu'il en ſoit, le moment le plus convenable pour les appliquer, eſt vers le commencement de la maladie, ou quand un certain dégré de *ſtupeur* s'annonce; auquel cas il faut les appliquer ſur la tête. (1)

(1) Les *véſicatoires* paroiſſent agir par deux moyens à la fois; par la douleur & par la chaleur, effets néceſſaires de l'irritation qu'ils oc-

Si pendant le cours de la maladie le malade est resserré, il sera nécessaire de

casionnent. C'est le sentiment d'HIPPOCRATE, qui y avoit été conduit par analogie, en observant que dans les maladies qui se guérissent d'elles-mêmes, par des *parotides*, des *ulceres*, &c. la nature n'employoit pas d'autres agents. Aussi voyons-nous qu'il se servoit de *vésicatoires*, toutes les fois qu'il étoit important de généraliser la maladie, pour en affoiblir le foyer, en l'étendant & la distribuant sur tous les organes. Il croyoit donc que la douleur disposoit la partie à appeller & à se charger de la matiere de la maladie; par conséquent qu'une douleur produite *par art*, plus vive que la naturelle, en diminuant ou anéantissant celle-ci, étoit capable de faire, tout au moins, une diversion salutaire, un déplacement de la maladie, & que la chaleur, par sa vertu attractive, fixoit la matiere morbifique dans la partie où l'on applique les *vésicatoires*, d'où elle s'écoule au-dehors.

Mais le vulgaire est bien loin d'adopter ce sentiment. Il a sur le compte des *vésicatoires* autant de préjugés, que sur celui du *quinquina*. Il ne voit, dans les effets des premiers, qu'une douleur purement gratuite & une plaie au moins superflue. Quand nous proposons les *vésicatoires*, à quoi bon, nous disent la plupart des personnes, tourmenter ce malade? il est assez à plaindre, sans augmenter ses souffrances: s'il faut qu'il meure, laissons-le mourir tranquillement; & s'il en revient, au moins n'aura-t-il point à nous reprocher de lui avoir fait des plaies, qui, en lui ôtant l'usage de ses jambes ou d'autres parties, pour un temps considérable, ne feront que prolonger sa maladie. Les Gardes-malades, pour appuyer ces propos, ne manquent pas de rapporter des exemples imaginaires de gens, ou qui sont restés infirmes le reste de leurs jours,

lui procurer quelques selles, en lui donnant tous les deux jours, un lavement, composé d'eau & de *lait*, moitié de l'un, moitié de l'autre, avec un peu de *sucre*; on y ajoutera une cuillerée de sel commun, s'il ne produit pas l'effet désiré. Si, au contraire, il survient au malade un *cours de ventre* considérable, il faut lui donner, pour l'arrêter, de petites doses de *thériaque de Venise*, à plusieurs reprises par jour, ou lui faire prendre, pour boisson ordinaire, la *décoction blanche.*

Quelquefois, vers le neuvieme, ou dixieme jour, on voit paroître une *éruption miliaire.* Comme cette *éruption* est souvent *critique*, il faut bien se garder de s'opposer à la marche de la nature dans cette opération. Elle ne doit être arrêtée, ni par la saignée, ni par d'autres évacuations; de même qu'elle ne

ou qui sont morts de la suite des *vésicatoires.*

Cependant nous ne craindrons pas de dire que c'est un des remedes les plus puissants de tous ceux que possede la Médecine; que quand ils sont appliqués à temps & conduits avec prudence, ils sauvent des malades, dont la mort est certaine sans leur application; & qu'outre leurs avantages inestimables, dans la maladie dont il est ici question, ils sont les seuls remedes capables de ranimer les sens, dans les cas d'*apoplexie*, d'*assoupissement*, de *léthargie* & de *paralysie.*

doit pas être excitée par un *régime* échauffant. Il faut, au contraire, ſoutenir les forces du malade par de *doux cordiaux*, tels que du *petit lait au vin*, du *petit négas*, ou du *gruau de ſagou*, mêlé avec un peu de vin, &c. On ne tiendra pas le malade trop chaudement; cependant on ſe gardera bien d'arrêter une ſueur douce & modérée, qui a lieu dans ces cas.

Quoique les *véſicatoires* & les *cordiaux* ſoient les remedes principaux dans cette maladie, cependant, pour ceux qui voudroient en employer d'autres, nous indiquerons une, ou deux *formules* des remedes qu'on preſcrit ordinairement contre la *fievre lente*, ou *nerveuſe*.

Lorſque le malade eſt très-foible, on peut lui donner un *bol*, compoſé de la maniere ſuivante.

Prenez de la racine de *ſerpentaire de Virginie*, 10 grains,
de racine de *contraierva*, 10 grains,
de *caſtoreum*, 5 grains.

Pilez le tout dans un mortier, & réduiſez en poudre très-fine; faites un *bol*, avec un peu de *confection cordiale*, ou de *ſirop de ſafran*.

On donnera ce *bol* toutes les quatre, ou cinq heures. On peut encore em-

ployer la poudre suivante, dans la même intention.

Prenez de la racine de *valériane sauvage*, 24 grains,
de *safran*, } 4 grains.
de *castoreum*, }

Broyez le tout ensemble dans un mortier, & réduisez en poudre très-fine. On la donne trois, ou quatre fois par jour, dans un verre de *petit lait au vin*.

Dans les cas désespérés, lorsque le malade a le hoquet, des *soubresauts dans les tendons*, &c. j'ai vu des effets extraordinaires du *musc*, donné plusieurs fois par jour à grande dose. C'est, sans contredit, un excellent *antispasmodique*; on peut aller jusqu'à vingt, vingt-quatre grains, répétés trois, ou quatre fois dans les vingt-quatre heures, ou plus souvent, selon les circonstances.

Quelquefois il est nécessaire de joindre au *musc* quelques grains de *camphre* & de *sel volatil de corne de cerf*, comme ayant la vertu d'exciter la *transpiration* & les urines. On prépare ce remede de la maniere suivante.

Prenez de *musc*, 15 grains,
de *camphre*, 3 grains,
de *sel de corne de cerf*, 6 grains.

Faites un *bol* avec un peu de *sirop* quel-

conque. On donne ce remede comme nous venons de le prefcrire ci-deffus.

Si cette fievre devenoit *intermittente*, ce qui arrive très-fouvent dans fon déclin, ou fi les forces du malade étoient épuifées par des *fueurs colliquatives*, &c., il faudra prefcrire le *quinquina*. On donnera un demi-gros, même un gros de cette écorce en poudre, dans un verre de vin de Porto, ou de Bordeaux. On répétera cette dofe trois, ou quatre fois par jour, fi l'eftomac du malade peut la fupporter. Si le *quinquina* en fubftance paffe difficilement, on fera infufer à froid une once de cette écorce, dans une bouteille de vin du Rhin, ou de Portugal, pendant deux, ou trois jours. Après l'avoir tiré à clair, on en donnera un verre au malade, plufieurs fois dans la journée.

Le *quinquina* convient encore, infufé dans d'autres *liqueurs cordiales*, tel que de la maniere fuivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
d'*écorce d'orange*, demi-once,
de racine de *ferpentaire de Virginie*, 2 gros,
de *fafran*, 1 gros.

Réduifez le tout en poudre; laiffez infufer pendant trois, ou quatre jours

dans une chopine de la meilleure *eau-de-vie*; passez.

On en donne deux cuillers à café, trois, ou quatre fois par jour, dans un verre de vin léger, ou de *négus*.

Il y a des Médecins qui prescrivent le *quinquina* dans cette fievre & dans d'autres, (quand il n'y a pas de signes d'*inflammation*) sans s'embarrasser si la fievre est *intermittente*, ou *rémittente*. Nous ne pouvons pas dire jusqu'à quel point les observations futures établiront les avantages de cette pratique; mais nous avons lieu de croire que le *quinquina* est un *fébrifuge* très-universel, & qu'il peut être administré dans la plupart des fievres, dans lesquelles la saignée n'est pas nécessaire, & où on ne reconnoît pas d'*inflammation locale*. (1)

(1) On va voir dans le Chapitre suivant, que M. BUCHAN lui-même n'attend pas, pour prescrire le *quinquina*, que la fievre ait le caractere de *rémittente*. On peut donner comme loi générale, que *le quinquina est le meilleur remede connu contre toutes les fievres, dont la cause est une dégénéressence des humeurs:* or toutes les fievres, excepté celles qui sont *inflammatoires*, reconnoissent cette cause.

## CHAPITRE IX.

### *De la Fievre maligne, putride, ou pourprée.*

CEtte fievre peut être appellée la fievre *pestilentielle* d'Europe, parce que la plupart de ces *symptomes* lui donnent la plus grande ressemblance avec cette maladie terrible, la *Peste*.

Les personnes d'une constitution relâchée, d'un *tempérament mélancolique*; celles dont les forces ont été épuisées par de longs jeûnes, par des veilles, par des travaux rudes & fatigants, par les excès des plaisirs de l'amour, par de fréquentes salivations, &c. sont celles qui y sont le plus exposées.

*CAUSES.* Cette fievre est occasionnée par un air mal-sain, tel que celui que respirent ceux qui habitent des lieux bas, & qu'on n'a pas soin de renouveller; tel est encore celui que corrompt les émanations *putrides* des animaux & des végétaux en *putréfaction*, &c. Aussi cette fievre est-elle très-commune dans les prisons, dans les Hôpitaux, dans les Infirmeries, sur-tout lorsqu'il y a trop de monde, que ces lieux ne sont pas assez

térés, ou que la *propreté* y est négligée (1).

L'air extérieur qui ne circule pas librement, qui est sans cesse imbibé par les pluies & par des brouillards épais, occasionne encore les *fievres putrides*. On les voit ainsi succéder souvent à de grandes inondations, dans les pays bas & marécageux, sur-tout lorsque ces inondations sont précédées, ou suivies de grandes chaleurs.

Une nourriture de substances purement animales, sans être mêlangées, comme il convient, de végétaux; ou de viande, de poisson, gardés trop long-

(1) De-là les malades qui sont transportés dans un Hôpital, n'ont pas seulement à lutter contre la maladie dont ils sont attaqués, ils ont encore à combattre toutes celles auxquelles les expose l'air qu'ils respirent. L'attention que l'on a dans certains Hôpitaux, de réunir dans une même salle les malades attaqués de la même maladie, est très-sage; mais elle deviendra inutile, tant que les salles se communiqueront entre elles, tant que l'air des salles qui contiennent des malades attaqués de maladies contagieuses, se confondra sans cesse avec celui des autres salles.

Le seul moyen de préserver les malades des effets funestes de cet air empoisonné, est donc d'isoler chaque salle, & de les construire à une distance marquée les unes des autres. C'est celui que propose & que remplit M. LE ROY dans la construction de son Hôpital. [V. T. I, note 1, pag. 312, 318 & 331.]

temps, (1) peuvent également faire naître cette espece de fievre. Delà les Marins, dans les voyages de long cours, les habitants de Villes assiégées, sont souvent attaqués de *fievres putrides*.

Le bled, gâté par les pluies, ou pour avoir été gardé trop long-temps, l'eau croupie par la stagnation, donnent encore lieu à ces mêmes fievres.

Les cadavres, qui, en se putréfiant, empoisonnent l'air, sur-tout dans les saisons chaudes, sont très-capables de faire naître les *fievres putrides*. Aussi cette espece de fievre ravage-t-elle souvent les camps & les lieux où se trouve le théâtre de la guerre ; ce qui nous démontre la nécessité de reléguer, à une certaine distance des Villes, les cimetieres, les tueries, &c. (V. T. I, note 1, p. 225, & note 1, p. 290.)

La mal-propreté est aussi une des causes générales des *fievres putrides*. Nous voyons, en conséquence, qu'elles sont très-communes dans les grandes Villes parmi les pauvres, qui respirent un air

(1) Huit personnes, dit M. TISSOT, mangerent du poisson gâté : elles furent toutes attaquées d'une *fievre maligne*, & il en périt cinq malgré les soins des plus habiles Médecins. [*Avis au peuple*, T. I, page 255.]

renfermé & mal-sain, qui négligent la *propreté*, & qui sont forcés de vivre d'aliments corrompus & gâtés. Elles ne le sont pas moins parmi ces artisans, qui travaillent à des métiers sales, & qui les obligent de rester constamment renfermés (1).

Nous ajouterons encore, que les fievres *putrides*, *malignes* ou *pourprées* sont infectes au plus haut dégré; d'où elles se communiquent souvent par la seule *contagion* : c'est pourquoi toute personne en santé doit fuir ceux qui sont attaqués de ces fievres, à moins

(1) On ne sauroit douter que la *fievre maligne* n'ait son principal siege dans les *nerfs* & dans le cerveau. Je trouve, dit M. LIEUTAUD, dans ce seul fait un caractere qui peut très-bien la distinguer des autres especes de fievres. Il est vrai que ces dernieres sont souvent accompagnées des mêmes affections *cérébrales* & *nerveuses*; mais elles n'y sont que passageres & *symptomatiques*, au lieu qu'elles accompagnent essentiellement tous les temps de la *fievre maligne*. Un autre fait dont je puis rendre témoignage, prouve, en quelque sorte, ce que j'avance; c'est que les deux tiers au moins de ceux que j'ai vu attaqués de la *fievre maligne*, étoient dans l'adversité, ou avoient eu des chagrins & des peines d'esprit, source cachée d'une infinité de maladies. (*Précis de la Méd. prat.* T. I, page 61.)

L'adversité, les malheurs, les chagrins, la douleur, doivent donc entrer dans la classe des causes qui peuvent donner lieu à la *fievre maligne*.

que des raisons absolument indispensables ne l'obligent de rester auprès d'eux. (V. T. I, p. 302, le Chap. de la Contagion, & les notes qui l'accompagnent.)

*SYMPTOMES.* La *fievre maligne* s'annonce, en général, par une foiblesse remarquable, par des lassitudes spontanées, sans aucune cause apparente. Quelquefois cette foiblesse est si grande, que le malade peut à peine marcher, ou même se tenir debout, sans craindre de se trouver mal : son esprit aussi est fort abattu ; il soupire, il perd courage ; il est frappé de la crainte de la mort.

Il a des *nausées*, & vomit quelquefois de la *bile* : il a un violent mal de tête, accompagné de pulsations, ou de battement dans les *arteres temporales* : les yeux paroissent souvent rouges & enflammés, & il ressent de la douleur dans le fond de leurs orbites : il a un bourdonnement dans les oreilles ; la *respiration* est laborieuse, & souvent interrompue par des soupirs. Il se plaint de douleurs à la région de l'estomac, dans le dos & dans les reins : la langue est d'abord blanche, mais ensuite elle devient noire & gercée : les dents se couvrent de tartre en forme de croute noirâtre : le malade rend quelquefois des *vers* par

haut & par bas : il frissonne ; il tremble, & souvent il délire.

Si on le saigne, le sang paroît dissous, ou n'avoir que très-peu d'adhérence ; il se putréfie promptement. Les *déjections* très-fétides sont quelquefois verdâtres, noires, ou d'une couleur rougeâtre ; la peau se couvre souvent de taches pâles, pourprées, livides, brunes, ou noires, & quelquefois il survient de violentes *hémorrhagies*, par la bouche, par le nez, par les yeux, &c.

On peut distinguer les *fievres putrides*, de celles qui sont purement *inflammatoires*, par la *petitesse du pouls* ; par le grand abattement d'esprit du malade ; par l'état de dissolution de son sang ; par les *pétéchies*, ou taches pourprées, & par l'odeur infecte de ses excréments. On les distingue pareillement des *fievres lentes*, ou *nerveuses*, par la chaleur, ou la soif, qui sont plus considérables, par la couleur plus foncée des urines, enfin par la *prostration des forces*, & par tous les autres *symptomes* qui sont portés à l'extrême.

Il arrive cependant quelquefois que les *symptomes* des fievres *inflammatoires*, *putrides* & *nerveuses*, sont tellement mêlés ensemble, dans la fievre que l'on

a à traiter, qu'il eſt très-difficile de déterminer à quelle claſſe elle appartient. C'eſt alors qu'il faut apporter la plus grande attention & la plus grande habileté, pour la bien reconnoître, afin de tourner enſuite toutes ſes vues vers les *ſymptomes* prédominants, & preſcrire le *régime* & les *remedes* qu'ils exigent.

Il eſt très-important de remarquer que les fievres *inflammatoires* & *nerveuſes*, peuvent être converties en fievres *malignes* & *putrides*, par un régime trop échauffant, ou par des remedes contraires.

Il n'eſt pas aiſé de fixer la durée des fievres *malignes*. Tantôt elles ſe terminent entre le ſeptieme & le quatorzieme jour, & tantôt elles vont au-delà de la cinquieme ou ſixieme ſemaine. Mais il eſt très-néceſſaire d'obſerver que leur durée dépend beaucoup de la conſtitution du malade & de la maniere dont ſa maladie eſt traitée (1).

(1) Le ſavant M. LE ROY, Profeſſeur de Montpellier, a obſervé que les *fievres malignes* ont des caracteres très-différents, relativement à l'âge des perſonnes qui en ſont attaquées. Auſſi les a-t-il diviſées en *fievre maligne des jeunes gens*, & en *fievre maligne des vieillards*. Nous voudrions pouvoir expoſer les raiſons ſur leſquelles eſt fondée cette diviſion lumineuſe; mais cette

Les *ſymptomes* les plus favorables, ſont un *cours de ventre* léger, vers le quatrieme ou cinquieme jour, accompagné d'une chaleur douce & d'une *ſueur* modérée. Et quand ils durent un

---

entrepriſe nous meneroit au-delà des bornes que nous nous ſommes preſcrites, & d'ailleurs ſeroit étrangere à notre objet. S'il ſe trouve quelqu'un qui ſoit curieux de ſe pénétrer de ces vérités, qu'il conſulte le premier des excellents Mémoires déja cités.

Nous nous bornerons à rapporter ce qu'il dit de la durée de ces eſpeces de fievres.

» Dans la *fievre maligne des vieillards*, les malades meurent quelquefois le huit ou le neuvieme jour de la maladie, plus ſouvent le onzieme ou le treizieme. Je n'en ai point vû chez leſquels, finiſſant par la mort, elle ſe ſoit étendue plus loin. Lorſque cette maladie n'emporte point le malade, elle a coutume de laiſſer après elle des impreſſions fâcheuſes & durables, qui le font traîner long-temps, & auxquelles il ſuccombe quelquefois. La *fievre maligne des jeunes gens*, quoique dangereuſe, l'eſt cependant beaucoup moins que celle des *vieillards*. Lorſque le malade en réchappe, elle eſt ordinairement fort longue, à moins qu'elle ne ſoit terminée par une *criſe*. Rarement finit-elle avant le vingt-cinq ou trentieme jour; ſouvent elle s'étend au quarante-cinquieme, au ſoixantieme, quelquefois même au-delà: c'eſt dans cette eſpece de *fievre maligne*, qu'il arrive quelquefois, qu'après avoir été très-mal quinze, vingt, juſqu'à trente jours, néanmoins les malades en réchappent. (*Mélanges de Phyſique & de Médecine*, p. 171, 186, 187.)

certain temps, ils emportent ſouvent la maladie, d'où il faut bien ſe garder de les arrêter. Les petites *puſtules miliaires* qui paroiſſent entre les *pétéchies* ou les taches *pourprées*, ſont encore un *ſymptome* favorable, ainſi que cette eſpece de *gale*, dont les levres & le nez ſe couvrent vers le déclin. C'eſt un bon ſigne quand le *pouls* s'éleve, par l'uſage du vin ou de tout autre *cordial*, & que les *ſymptomes nerveux* dont nous avons parlé, diminuent. La ſurdité, arrivant vers le déclin de la maladie, eſt auſſi très-ſouvent un *ſymptome* avantageux (1), ainſi que les *abcès* aux *aines* ou aux *glandes parotides*, &c. (2)

---

(1) La ſurdité n'eſt pas toujours un *ſymptome* favorable dans cette maladie; il peut même ſe faire qu'elle n'ait ce caractère, que lorſqu'elle eſt occaſionnée par un *abcès* formé dans les oreilles.

(2) On donne le nom de *parotides*, qui ſignifie proche de l'oreille, à deux groſſes *glandes ſalivaires*, blanchâtres, oblongues, ſituées entre l'oreille & la partie poſtérieure de la mâchoire inférieure.

En termes de Chirurgie, on donne même le nom de *parotides* à la *tumeur* qui occupe ces *glandes*, dans certaines maladies, comme dans celle dont il s'agit ici. Ces *tumeurs*, qui ſont d'un bon préſage, chez les jeunes gens, parce qu'elles ſont *critiques*, ſont, dit M. LE ROY, ordinairement *ſymptomatiques* chez les vieillards, & annoncent une mort prochaine; les taches *pourprées* ou *pé-*

On peut compter parmi les *symptomes* les plus défavorables, une *diarrhée* excessive, avec le ventre dur & enflé, des taches larges, noires, livides sur la peau, des *aphthes* dans la bouche, des *sueurs* froides, visqueuses, la *goutte sereine* ou la *cécité* (1), le changement de la voix, la vue égarée, la difficulté d'avaler, le tremblement de la langue & l'impossibilité de la tirer hors la bouche, la propension constante du malade à se découvrir la poitrine; enfin lorsque la sueur & la salive sont teintes de sang, & que les urines sont noires ou déposent un sédiment noir, le malade est en grand danger : les *soubresauts des tendons*, les *déjections fétides, ichoreuses*, (c'est-à-dire, très-claires, très-aqueuses,) & involontaires, accompagnées de froid aux extrêmités, sont, en général, les avant-coureurs de la mort.

*RÉGIME.* Dans le traitement de cette maladie, tous nos efforts doivent tendre à combattre, autant qu'il est pos-

---

*téchies*, sont quelquefois, mais plus rarement, de la même nature. (Ibid. page 177.)

(1) Il arrive cependant quelquefois que la *cécité* ou la *goutte sereine*, a le sort de la *surdité*, qu'elle se dissipe par le temps, & même presque aussi-tôt que la maladie.

ſible, la diſpoſition des humeurs à la *putridité*, à ſoutenir les forces du malade, à lui inſpirer du courage, à concourir, avec la nature agiſſante, à expulſer la cauſe de la maladie, par une douce *tranſpiration* & par les autres *évacuations*.

Nous avons déja obſervé que l'air mal-ſain occaſionne ſouvent les fievres *putrides*; il doit en conſéquence contribuer à les aggraver, ſi le malade y reſte expoſé : on doit donc commencer par empêcher que l'air ne ſéjourne dans la chambre des malades; pour cet effet, on ouvrira les portes & les fenêtres de cette chambre, ou de celle d'à côté, afin de rafraîchir l'air & de le renouveller ſans ceſſe. (V. T. I, le Ch. de l'air & la note 1, p. 236.) Car la *reſpiration* & la *tranſpiration* des perſonnes en ſanté rendant bientôt l'air d'un petit appartement mal-ſain, cet effet eſt encore plus prompt, ſi la *tranſpiration* & la *reſpiration* viennent d'une perſonne, dont toute la maſſe des humeurs eſt dans un état de *putridité*.

Ce n'eſt pas aſſez d'introduire un air frais dans la chambre du malade; il faut encore employer le *vinaigre*, le *verjus*, le *ſuc de limons*, *d'orange* ou de tout autre végétal *acide* que l'on pourra ſe

procurer le plus promptement : il faut en asperger souvent le lit, le plancher, & toutes les parties de la chambre ; on pourra encore réduire tous ces *acides* en vapeur, en les jettant sur une pelle rougie au feu, ou en les faisant bouillir dans la chambre, &c. Il faut de même placer, dans différents endroits de la chambre, des écorces fraîches de *limons*, de *citrons* & d'*oranges*, & en présenter souvent à flairer au malade. Les *acides*, employés de cette maniere, tendront non-seulement à rafraîchir le malade, mais encore à garantir de la *contagion* ceux qui le servent. Les plantes dont l'odeur est forte, telles que la *rue*, la *tanaisie*, l'*absynthe*, &c. peuvent être également placées dans différents endroits de la maison, & les personnes qui soignent le malade, ne peuvent rien faire de mieux, que de les flairer souvent. (V. T. I, note 1, page 234, & note 1, page 237.)

Non-seulement il faut que le malade soit tenu fraîchement, mais encore il faut qu'il soit parfaitement à son aise, & que rien ne l'importune : le moindre bruit est capable de lui affecter la tête, & le moindre mouvement, de le faire tomber en *syncope*.

Il eſt peu de remedes plus importants dans cette maladie que les *acides;* ſurtout ceux qui ſont de nature *aſtringente.* (V. note 1, page 21.) On doit en mettre dans tous les aliments, ainſi que dans toutes les boiſſons du malade. Le *petit lait d'orange*, de *limon* ou de *vinaigré*, eſt très-convenable. On doit le faire de ces trois manieres, tour à tour, ou ſelon le gout du malade. On peut le rendre *cordial*, en y ajoutant du vin, autant que l'état du malade paroîtra le demander. Si le malade eſt très-abattu, on lui donnera du *négas*, ou du vin trempé de moitié d'eau, ou *acidulé* avec le *ſuc d'orange* ou de *limon*. Dans certains cas, on peut lui accorder un verre de vin pur: le meilleur alors, c'eſt le vin du Rhin; mais s'il y a *cours de ventre*, il faut préférer le vin de Porto ou celui de Bordeaux.

Lorſque le ventre eſt reſſerré, on donnera au malade, dans un verre de ſa boiſſon ordinaire, une cuillerée à café de *crême de tartre*, plus ou moins, ſelon les circonſtances; ou bien on lui fera mâcher un peu de *tamarins*, qui ont le double avantage de lâcher le ventre & d'appaiſer la ſoif.

L'*infuſion* de *camomille*, ſi l'eſtomac

peut la ſupporter, eſt une boiſſon très-convenable dans cette maladie. On peut l'*aciduler*, en ajoutant ſur chaque verre dix ou quinze gouttes d'*élixir de vitriol*.

Les aliments, dans cette maladie, ſeront légers; ils conſiſteront en *gruau*, en *panade*, &c. auxquels on ajoutera un peu de *vin*, ſi le malade eſt foible & abattu. Ces aliments ſeront tous *acidulés* avec le ſuc d'*orange*, la *gelée de groſeille*, &c. Le malade peut manger, en liberté, des fruits murs, cuits, ſoit au four, ſoit au feu, ou même cruds; tels ſont les *pommes*, les *groſeilles*, les *cériſes conſervées*, les *prunes*, &c.

Il ne faut jamais, dans cette maladie, laiſſer long-temps le malade ſans nourriture. Un peu d'aliments, ou de boiſſon, donnés fréquemment, non-ſeulement ſoutiennent les forces, mais encore combattent la tendance des humeurs à la *putridité* : c'eſt pourquoi on doit lui donner ſouvent, dans la journée, de petites quantités de quelques-unes des boiſſons *acides*, recommandées ci-deſſus, ou de ce qui pourra être agréable à ſon palais, ou que l'on pourra ſe procurer le plus aiſément (1).

(1) Ce précepte, qui eſt de la plus grande importance, prouve que M. BUCHAN regarde les

Dans les cas où le malade auroit du délire, il faudroit lui *fomenter* souvent les pieds & les mains avec une forte *infusion* de fleurs de *camomille* : cette infusion, ou celle de *quinquina*, pour ceux qui pourront en faire les frais, ne pourra manquer de produire le meilleur effet. Les *fomentations* de cette espece, non-seulement soulagent la tête, en dilatant les vaisseaux des extrêmités, mais encore, comme leurs parties passent dans l'intérieur & pénetrent jusques dans le sang, elles peuvent en conséquence, par leur vertu *antiputride*, contribuer à détruire la *putrescence* des humeurs.

REMEDES. Si on trouve le moyen de placer un *vomitif* dans le commencement de cette fievre, il aura presque toujours un bon effet. Mais si la fievre subsiste depuis quelques jours, & que les *symptomes* soient violents, les *vomitifs* ne sont pas alors tout-à-fait aussi sûrs. Cependant il faut toujours tenir le ventre libre au moyen des *lavements*, ou des *laxatifs*.

La saignée est rarement nécessaire dans les *fievres putrides*, *malignes*. S'il

*fievres malignes*, *putrides*, comme appartenant à celle que l'on nomme *nerveuse*. (V. note 1, page 181.)

y a des *symptomes d'inflammation*, on peut alors quelquefois la permettre dans les premiers instants de la maladie; mais, en général, il est dangereux de la répéter.

On ne doit jamais employer les *vésicatoires* dans cette maladie, qu'à la derniere extrêmité. Si les *pétéchies*, ou les taches pourprées disparoissent subitement; si le *pouls* foiblit sensiblement; si le malade a du délire; si ces *symptomes* sont accompagnés de ceux que nous avons décrits, (page 186, 187) il faut en venir aux *vésicatoires*, & alors on les appliquera à la tête & à l'intérieur des jambes, ou des cuisses. Mais comme, dans cette maladie, les *vésicatoires* pourroient occasionner la *gangrene*, (1) nous

(1) Lorsqu'une partie n'a plus qu'une chaleur, une sensibilité, un ressort extrêmement affoiblis; lorsque sa couleur est changée, qu'elle est brune, livide, noire, & qu'il se forme sur sa surface de petites ampoules ou cloches pleines d'une eau rousse, livide, noire, cet état est une *mortification* commencée, que les Médecins appellent *gangrene*.

Si, par le progrès du mal, la partie n'a plus de chaleur, ni de sentiment, ni de ressort; si elle cede à la compression & se releve très-foiblement; si elle est noire; si elle se déchire en lambeaux, ou si elle se racornit, cet état est une *mortification* confirmée, appellée par les Médecins *sphacele*. (ASTRUC, *Traité des tumeurs*, T. I, page 56.)

préférons de conseiller, dans ce cas, des *cataplasmes*, ou des *emplâtres de moutarde* & *de vinaigre*, appellés *synapismes*, que l'on appliquera chauds sous la plante des pieds ; réservant les *vésicatoires* pour les cas extrêmes. (1)

---

(1) Ce précepte ne détruit point ce que nous avons dit, (note 2, page 123,) qu'il faut appliquer les *vésicatoires* de bonne heure dans la plupart des maladies. La *putridité* des humeurs, vice dominant dans les *fievres malignes* & les *éruptions critiques* dont elles sont suivies, ont, sans doute, porté M. BUCHAN à faire ici cette restriction, & elle paroît très-sage ; mais elle ne semble regarder que la *fievre maligne des jeunes gens* ; car voici comme s'explique M. LE ROY, (ibid. page 178.)

» Les remedes qu'on a coutume d'employer, » dans le traitement des *fievres aiguës*, me pa» roissent manquer d'efficacité dans celle-ci, » (dans la *fievre maligne des vieillards.*) Si j'ai » eu quelquefois le bonheur de réussir, j'ai cru » devoir l'attribuer principalement au *quinqui*» *na*, employé (après les remedes généraux,) » à haute dose, & sur-tout en substance, & au » *vésicatoire* appliqué de bonne heure. (Et il ajoute en note.)

Je dis au *vésicatoire* appliqué de bonne heure, parce que je pense que, faute d'être employé assez tôt, ce remede manque souvent de produire les grands effets qu'on est en droit d'en attendre. Le *vésicatoire* peut, sans doute, produire un effet utile par la révulsion qu'il occasionne au moyen de la douleur & de l'irritation *inflammatoire* qu'il excite dans la partie sur laquelle on l'applique. Mais, si je ne me trompe, l'écoulement considérable du *pus* qui s'y établit ensuite, est

On a pour habitude de donner dans les commencements de cette maladie le *tartre ſtibié*, ou l'*émétique* à petite doſe, & qu'on répete toutes les deux, ou trois heures, jusqu'à ce qu'il ait fait vomir, purgé, ou excité la ſueur. Cette méthode convient aſſez, pourvu cependant que ce remede ne ſoit point continué aſſez long-temps, pour affoiblir le malade.

On a été long-temps dans l'opinion ridicule, que l'on pouvoit expulſer la matiere empoiſonnée, ou *peſtilentielle* de la *fievre maligne*, par de légeres doſes de *remedes cordiaux*, ou *alexipharmaques*; en conſéquence on a exalté la racine de *contrayerva*, la *confection cordiale*, le *mithridate*, &c. comme des remedes infaillibles. Cependant il y a tout lieu de croire qu'ils ſont rarement beaucoup de bien. (1) Par-tout où les *cor-*

encore bien plus avantageux dans ces ſortes de *fievres*. Cet écoulement me paroît répondre, pour l'utilité, à celui des *cauteres* & des *ſétons*, dans certaines *maladies chroniques* : & c'eſt pour ſe ménager un tel écoulement dans le fort de la maladie, que je conſeille de l'appliquer de bonne heure. On ſait qu'il faut deux ou trois jours avant que l'excoriation faite par le *véſicatoire*, ſoit en pleine ſuppuration.

(1) On ne doit avoir recours aux *alexipharmaques*, aux *alexitaires*, dit M. LIEUTAUD, qu'avec beaucoup de circonſpection : c'eſt agir con-

*diaux* sont nécessaires, nous ne connoissons rien de supérieur au bon vin; aussi nous le conseillons comme le remede le plus sûr & le meilleur. Le vin, les *acides* & les *antiputrides* sont les seuls remedes sur lesquels on puisse compter dans la cure des fievres *malignes*.

Cependant dans les especes les plus dangereuses de ces fievres, dans celles qui sont accompagnées de *taches pourprées, livides, noires,* il faut encore joindre le *quinquina* aux *acides*: je l'ai vu faire presque des miracles, même dans les cas où les *pétéchies* avoient l'aspect le plus désespérant. Mais pour qu'il produise cet effet, il faut non-seulement le prendre à grande dose, mais encore en continuer l'usage pendant long-temps.

La meilleure maniere de donner le *quinquina*, est, sans contredit, de le donner en substance, c'est-à-dire, en poudre, comme il suit.

---

tre la raison & l'expérience, que d'avoir la témérité d'en faire prendre à toutes sortes de sujets indistinctement, pour se conformer aux desirs des femmes & au sentiment du peuple ignorant: enfin l'erreur de ceux qui les emploient dans des maladies, dont les apparences les leur ont fait confondre avec d'autres, est le plus souvent funeste aux malades. (*Précis des médicaments*, T. I, page 181.)

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once. Réduisez en poudre très-fine; mettez dans un demi-setier d'eau; ajoutez autant de vin rouge; *acidulez* le tout avec trente, ou quarante gouttes d'*élixir de vitriol* pour rendre ce remede plus facile à digérer, plus agréable & plus actif.

On donnera deux cuillerées ordinaires de cette *mixture*, à laquelle on ajoute deux, ou trois onces de *sirop de limon*, toutes les deux heures, ou même plus souvent, si l'estomac peut le supporter.

Ceux qui ne pourront pas prendre le *quinquina* en substance, le prendront infusé dans du vin de la maniere que nous l'avons recommandé dans la maladie précédente. (Voyez page 176.)

Si le malade a un *cours de ventre* considérable, on fera bouillir le *quinquina* dans du vin rouge, avec un peu de *cannelle*, & on acidulera le tout avec de l'*élixir de vitriol*, de la maniere suivante.

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de *cannelle*, 1 gros,
d'*élixir de vitriol*, 40 gouttes.

Broyez le *quinquina* & la *cannelle*; faites bouillir pendant quelques minutes, dans une chopine de vin rouge; passez; ajoutez l'*élixir de vitriol*. On en donnera deux cuillerées toutes les deux heures.

Rien de plus efficace, dans cette espece de *cours de ventre*, que les *acides* à grandes doses, ainsi que tous les remedes qui peuvent exciter une douce *transpiration*.

Si le malade est tourmenté par des *nausées*, ou par le *vomissement*, on lui donnera une *mixture*, faite avec une once & demie de *suc de limon*, nouvellement exprimé, dans lequel on fera dissoudre un gros de *sel d'absinthe*; on ajoutera une once d'*eau de cannelle simple* & un peu de *sucre*; on répétera cette *mixture* aussi souvent qu'il sera nécessaire.

Aux premieres apparences du gonflement des *glandes parotides*, il faut appliquer des *cataplasmes maturatifs* (1)

(1) Les *cataplasmes maturatifs* les plus communs, & qui suffisent en général quand la *tumeur* est *critique*, sont les suivants :

Prenez de *mie de pain blanc*, 4 onces.
Faites bouillir dans une quantité suffisante de *lait de vache*, de maniere que le tout ait la consistance d'une *bouillie*.
Ajoutez *jaunes d'œufs*, 2,
d'*huile de rose*, 1 once.

Ou bien.

Prenez de *figues grasses*, demi-livre.
Pilez & mêlez avec 3 onces d'*onguent Basilicum*.

Ou bien.

Prenez d'*oignons de lis blanc* cuits sous la cendre, 4 onces.
Pilez; passez; ajoutez à cette pulpe 2 onces d'*onguent Basilicum*.

pour hâter la *suppuration*; & aussi-tôt que l'on s'apperçoit que la matiere est formée, (1) il faut ouvrir l'*abcès*, & continuer toujours l'application des mêmes *cataplasmes*.

J'ai vu dans le déclin de cette fievre, des *ulceres* considérables, répandus sur plusieurs parties du corps, livides, *gangrénés* en apparence, exhalant l'odeur infecte des cadavres les plus corrompus, se guérir peu à peu, & le malade recouvrer la santé, par un usage très-abondant du *quinquina*, dans du vin, *acidulé* avec de l'*esprit de vitriol*.

---

Il faut renouveller ces *cataplasmes* toutes les trois ou quatre heures. Si la *tumeur* ne se ramollit point par l'usage de l'un ou de l'autre de ces *cataplasmes*, il faut appeller un Chirurgien, qui en prescrira de plus actifs, & qui d'ailleurs sera nécessaire pour faire l'ouverture de l'*abcès*, aussi-tôt que la matiere sera formée.

(1) On est assuré que la matiere de l'*abcès*, c'est-à-dire, le *pus*, est formé, quand la *tumeur* fait une pointe sensible & manifeste; quand sous cette pointe on sent une mollesse & comme un vuide; quand, en pressant les côtés de la *tumeur*, on sent une *fluctuation*; quand les environs de la *tumeur* sont moins tendus, moins rouges & moins douloureux.

On observera cependant que dans les *tumeurs* profondes, comme dans celles dont il est ici question, il ne se forme pas ordinairement de pointe; mais les autres *symptomes* suffisent pour s'assurer de la maturité.

Pour se garantir des fievres *putrides*, *malignes*, fievres si dangereuses, nous recommanderons la *propreté* la plus exacte, une habitation dans un lieu sec & bien exposée, l'exercice en plein air, des aliments sains, & un usage modéré de liqueurs généreuses. On doit surtout fuir la *contagion*. Il n'y a pas de constitution qui en soit à l'abri. J'ai vu des personnes gagner ces fievres, pour avoir fait une seule visite à un malade qui en étoit attaqué; d'autres, pour avoir passé dans une ville où elles regnoient; & quelques-unes, pour avoir assisté aux funérailles de ceux qui en étoient morts. (V. T. I, note 1, p. 308.)

Toutes les fois qu'une personne est attaquée de cette maladie, il faut donner tous ses soins à ce que la *contagion* ne se répande pas. Pour cet effet, on placera le malade dans une chambre spacieuse, éloignée, autant qu'il sera possible, des appartements habités de la maison. On le tiendra extrêmement propre; on aura l'attention de renouveller souvent l'air de sa chambre. (Voyez ibid. note 1, page 234.) Tout ce qui touche au malade, tout ce qui vient de lui, doit être emporté sur le champ. (V. ibid. Chap. de la *propreté*.) Il faut

le changer souvent de linge. (V. ibid. note 1, page 299.) Et les personnes qui sont en santé, excepté celles qui sont destinées à le servir, doivent fuir toute communication avec lui. (V. ibid. le Chap. de la *contagion.*)

Si quelqu'un craint d'être attaqué de la *contagion* ou de la maladie, il faut qu'il prenne sur le champ un *vomitif*, & qu'il travaille à s'en délivrer, en buvant abondamment d'une *infusion* de fleurs de *camomille*. Si la crainte persiste, ou si quelques *symptomes* défavorables se manifestent, il continuera l'usage de ces *préservatifs* pendant un jour ou deux.

Il peut encore prendre une *infusion* de fleurs de *camomille* & de *quinquina* pour boisson ordinaire : il boira en outre, avant que de se mettre au lit, quelques verres de bon vin. J'ai souvent été obligé de suivre cette pratique dans des temps où regnoient des fievres *malignes*, & je l'ai recommandée à d'autres personnes toujours avec succès.

On s'empresse, en général, d'avoir recours aux *saignées* & aux *purgatifs*, comme les *préservatifs* les plus souverains contre la *contagion*. Mais ces moyens sont si peu capables d'en garan-

tir, que souvent ils ne font qu'augmenter le danger. (1)

Pour les personnes qui soignent les malades attaqués de ces fievres, elles auront toujours sur elles une éponge ou

(1) Il en est des *préservatifs* comme des *spécifiques*. (V. ces mots à la Table.) La plupart ne sont que des *remedes de commeres*, qu'elles vantent comme capables de prévenir toutes les maladies. Cependant il est très-rare qu'on ne succombe point à celle à laquelle on a été exposé. Il faut en chercher la cause dans l'ignorance de ceux qui les prescrivent. Il n'y a presque jamais de rapport entre les *préservatifs* & les remedes propres à la maladie que l'on veut éloigner. Souvent même ils sont absolument opposés. On a vu une femme conseiller à une mere, qui n'avoit point eu la *petite vérole*, & qui venoit de soigner son fils attaqué de cette maladie, de boire, pendant plusieurs jours, force vin pur, & de prendre tous les soirs, en se couchant, un demi-gros de *thériaque*. Cette mere suivit ponctuellement ce conseil. Le quatrieme jour elle fut attaquée d'une fievre *inflammatoire*, qui, le surlendemain, s'annonça pour être celle de la *petite vérole*. Mais, malgré les secours les mieux administrés, les boutons ne firent que pointer, & la malade mourut le cinquieme jour de la maladie.

Les vrais *préservatifs* sont les remedes même de la maladie, à laquelle on veut échapper. Il faut se mettre au *régime*, aux *boissons*, aux *remedes* qu'exige cette maladie, en un mot se servir, à la quantité près, de ces secours, comme si on avoit effectivement la maladie. On en voit un exemple dans le conseil que l'Auteur vient de donner à ceux qui craignent d'avoir gagné la fievre *maligne*. (Voyez en outre T. I, note 1, page 239.)

un mouchoir imbibés de *vinaigre* ou de *suc de limon*, qu'elles flaireront lorsqu'elles s'approcheront du malade. Elles se laveront les mains, &, s'il est possible, changeront d'habits, avant de se présenter en compagnie. (V. T. I, note 1, page 237.)

---

## CHAPITRE X.

### *De la Fievre Miliaire.*

CEtte fievre tire son nom des petites *pustules*, ou vessies qui paroissent sur la peau, & qui ressemblent, pour la forme & la grosseur, à des grains de *millet*. Elles sont tantôt rouges, & tantôt blanches; cependant ces deux especes sont quelquefois entremêlées l'une avec l'autre (1).

Ces *pustules* sont, en général, plus nombreuses dans les endroits où la sueur est plus abondante, comme sur la poi-

---

(1) Cette maladie est assez rare en France. Son théâtre est en Allemagne, dans les autres régions du Nord & dans quelques villes d'Italie. Les femmes en couche sont les personnes chez lesquelles on la rencontre le plus souvent ici. D'ailleurs, elle n'y paroît gueres qu'*épidémiquement*, ou bien elle se joint à quelques autres maladies regnantes.

trine, sur le cou, &c. Mais quelquefois aussi tout le corps en est couvert. Une sueur modérée, ou une douce moiteur favorise singuliérement cette *éruption :* aussi est-elle plus douloureuse & plus dangereuse quand la peau est seche.

Il arrive quelquefois que cette maladie est la maladie primitive, ou l'unique ; mais le plus souvent elle n'est que le *symptome* d'une autre maladie ; comme de la *petite vérole*, de la *rougeole*, des *fievres inflammatoires*, *putrides*, ou *nerveuses*, &c. dans tous ces cas, elle est, en général, l'effet d'un *régime*, ou de remedes trop échauffants.

La fievre *miliaire* attaque principalement les personnes d'un caractere indolent, d'un *tempérament phlegmatique*, ou relâché. Les jeunes gens & les vieillards y sont plus sujets que ceux qui sont dans la vigueur de l'âge. Elle est encore plus ordinaire aux femmes qu'aux hommes, sur-tout aux femmes délicates & nonchalantes, qui négligeant l'exercice, se tiennent constamment renfermées, & vivent d'aliments aqueux & peu substantiels. Ces femmes sont singuliérement sujettes à être attaquées de cette espece de fievre pendant leurs couches, & elles y perdent souvent la vie.

Causes. La fievre *miliaire* est quelquefois occasionnée par les passions vives & par les fortes impressions de l'ame : tels sont les chagrins excessifs, la douleur profonde & la méditation. Les veilles prolongées, les évacuations opiniâtres, une *diete* trop légere, trop aqueuse, les saisons pluvieuses, l'usage trop abondant de fruits verds, comme de prunes, de cerises, de *concombres*, de *melons*, &c. y donnent souvent lieu. Les eaux corrompues, les aliments gâtés par les pluies, ou pour avoir été trop gardés, peuvent encore occasionner cette fievre. Elle peut aussi être la suite de la suppression d'une évacuation accoutumée, comme de celle d'un *cautere*, d'un *séton*, d'un *ulcere*, des *hémorrhoïdes* fluentes chez les hommes, & des *regles* chez les femmes.

Cette maladie, chez les femmes en couche, est souvent l'effet d'une *constipation* opiniâtre, qui a eu lieu pendant la grossesse. Elle peut encore être causée par l'usage excessif des fruits verds & d'autres aliments mal-sains, pour lesquels les femmes enceintes n'ont que trop de gout. Mais la cause la plus générale, chez ces femmes, c'est l'indolence. Une femme qui mene une vie sédentaire, sur-tout pendant sa grossesse,

& qui en même-temps se nourrit d'aliments grossiers, échappe rarement à cette maladie pendant ses couches. Aussi la fievre *miliaire* est-elle singuliérement funeste aux femmes du grand monde, & même aux femmes des Fabricants & des Négociants dans les Villes commerçantes, qui, pour aider leurs maris, ne les quittent presque pas pendant tout le temps de leur grossesse, tandis que cette maladie est à peine connue des femmes actives & laborieuses qui vivent à la campagne, & qui font un exercice convenable en plein air, &c.

*SYMPTOMES*. Quand la fievre *miliaire* est seule, ou la maladie unique, elle s'annonce à peu près comme les autres *fievres éruptives;* c'est-à-dire, par un léger frisson, qui est suivi de chaleur, de foiblesse, d'abattement, de soupirs : ces *symptomes* sont accompagnés d'un *pouls petit* & *fréquent*, d'une difficulté de respirer, d'*anxiétés* & d'oppression dans la *poitrine*. Le malade est agité ; il a quelquefois du délire ; sa langue paroît blanche ; ses mains tremblent, & il a quelquefois au-dedans une chaleur brûlante. Chez les femmes en couche le lait disparoît, & les autres évacuations se suppriment.

Le malade éprouve ſous la peau une démangeaiſon, & une douleur ſemblable à celle qu'occaſionneroient des piquures d'épingles; après quoi commencent à paroître de petites *puſtules* innombrables, rouges, ou blanches; ce qui eſt généralement ſuivi d'une diminution dans la violence des *ſymptomes :* le *pouls* devient plus *plein* & plus *réglé*, la peau plus moite, & la ſueur, à meſure que la maladie avance, exale une odeur de *putridité*, particuliere à cette fievre. La foibleſſe, l'abattement, l'oppreſſion de *poitrine* diſparoiſſent, & les évacuations ordinaires reviennent par dégrés. Vers le ſixieme, ou ſeptieme jour de l'*éruption*, les *puſtules* commencent à ſécher & à tomber; ce qui occaſionne une démangeaiſon fort déſagréable à la peau.

Il eſt impoſſible d'aſſigner le temps précis où ces *puſtules* paroiſſent, ou diſparoiſſent. En général elles ſe montrent le troiſieme, ou le quatrieme jour, quand elles ſont *critiques ;* mais quand l'*éruption* eſt *ſymptomatique*, elles peuvent paroître dans tous les temps de la maladie.

Quelquefois les *puſtules* paroiſſent & diſparoiſſent tour à tour : dans ce cas,

il y a toujours du danger; mais quand elles disparoissent subitement, sans reparoître de nouveau, il est alors très-grand.

Chez les femmes en couche, ces *pustules* sont remplies, en général, dans le commencement, d'une eau claire; mais ensuite elles deviennent jaunâtres; quelquefois elles sont entremêlées de *pustules* rouges. Quand elles sont toutes de cette couleur; la maladie prend le nom de *Rash*, que M. Tissot traduit par *ébullition*. (Voyez *Lettre* à M. *Hirzel*, page 57.)

*Régime.* Dans toutes les fievres *éruptives*, de quelque espece qu'elles soient, le but essentiel est de prévenir la disparition subite des *pustules*, & de favoriser tout ce qui peut accélérer leur maturité. En conséquence il faut tenir le malade dans une température telle que l'*éruption* ne marche pas trop vîte, ou que les *pustules* ne rentrent pas avant d'être parvenues à leur maturité. On ne donnera donc au malade que des aliments & des boissons d'une nature modérément nourrissante & *cordiale*; on tiendra sa chambre, ni trop chaude, ni trop froide, & on ne le surchargera point de couvertures; enfin on s'appli-

quera par-dessus tout à le tenir tranquille & à l'égayer, rien n'étant certainement plus propre à faire rentrer une *éruption*, que la peur ou la crainte du danger.

Les aliments convenables, dans cette maladie, sont de léger bouillon de poulet, avec un peu de pain, de la *panade*, du *sagou*, du *gruau*, dans un demi-setier de chacun desquels on peut ajouter, si la foiblesse du malade l'exige, une, ou deux cuillerées de bon vin, avec quelques grains de sel & un peu de sucre. Le malade peut encore manger de bonnes *pommes*, cuites devant le feu, ou bouillies avec d'autres fruits murs, d'une nature relâchante & rafraîchissante.

Quant aux boissons, elles doivent être appropriées à l'état de force, ou d'abattement du malade. S'il a des forces, la boisson doit être légere; telle est la *tisane de gruau*, l'*infusion de menthe*, ou la *décoction* suivante.

Prenez de raclure de *corne de cerf*, de racine de *salsepareille*, } de chaque 2 onces.

Faites bouillir dans deux pintes d'eau; passez; ajoutez un peu de sucre. Le

malade en fera sa boisson ordinaire.

Si le malade est fort foible & fort abattu; si l'*éruption* ne sort point convenablement, la boisson doit être un peu plus fortifiante. On lui donnera alors du *petit lait au vin*, *acidulé* avec le *suc d'orange*, ou de *limon*, & l'on rendra cette boisson, ou plus forte, ou plus foible, selon que les circonstances le demanderont.

Quelquefois la fievre *miliaire* se rapproche de la fievre *putride*. Dans ces cas, il faut soutenir les forces du malade avec de puissants *cordiaux*, joints aux *acides*; & si le dégré de *putrescence* est considérable, il faut administrer le *quinquina*. Si la tête est très-affectée, il faut lâcher le ventre avec des *lavements émollients* (*a*).

(*a*) Dans le Journal intitulé, *Commercium literarium*, année 1735, on lit l'histoire d'une fievre *miliaire épidémique*, qui fit de grands ravages dans Strasbourg, pendant les mois de Novembre, Décembre & Janvier. Elle nous montre la nécessité du *régime tempéré* dans cette maladie; elle nous apprend encore que les Médecins ne sont pas toujours ceux qui découvrent les premiers le vrai traitement des maladies.

» Cette fievre, dit l'Auteur, faisoit de terribles ravages, même parmi les hommes de la » constitution la plus forte; & aucun remede » ne réussissoit. Les malades étoient saisis subite-

REMEDES. Si les aliments & la boisson sont bien dirigés, les remedes seront peu nécessaires dans cette maladie. Cependant, si l'*éruption* ne se fait pas comme il faut, ou si le malade est affaissé, non-seulement il sera nécessaire de soutenir ses forces avec des *cordiaux*, mais encore il faudra lui appliquer les *véficatoires*.

Le meilleur *cordial* dans ces cas, est le bon vin, que le malade peut pren-

„ ment de *frissons*, de *bâillements*, de *pendiculations* de douleurs dans le dos, suivis d'une „ grande chaleur. Ils perdoient en même-temps „ l'appétit, & éprouvoient de grandes foiblesses. Vers le septieme ou neuvieme jour, l'*éruption miliaire* paroissoit, semblable à des „ morsures de puces, avec de grandes *anxiétés*, „ du *délire*, de l'*insomnie* & de fortes agitations „ quand le malade étoit dans le lit. La *saignée* „ étoit mortelle. Les choses étant dans cet état „ désespéré, une sage-femme donna, de son „ propre mouvement, à un malade, qui étoit „ au plus fort de la maladie, un lavement d'*eau de pluie*, avec du *beurre*, sans *sel*, & pour boisson ordinaire, une pinte d'eau de source, un „ demi-setier de bon vin, du *suc de limon* & six „ onces de *sucre*, bouillis le tout ensemble jusqu'à le faire écumer. Ces remedes ont eu le „ plus grand succès : le ventre s'est relâché, les „ *symptomes* dangereux se sont évanouis, le malade a recouvré ses forces, & il est échappé „ des bras de la mort.

Ce traitement a été imité par beaucoup d'autres personnes, & toujours avec les succès les plus heureux.

dre également dans ses aliments, ou dans sa boisson ; & s'il y a des signes de *putrescence* ; ce qui arrive souvent, on donnera alors le *quinquina* avec le vin & les *acides*, tel que nous l'avons conseillé dans la fievre *putride*. (Voyez p. 197.)

Il y a des Médecins qui appliquent les *vésicatoires* pendant tout le cours de la maladie. Quand la nature est languissante, quand l'*éruption* paroît & disparoît, il est nécessaire de l'aiguillonner par une succession continuelle de petits *vésicatoires*. Mais hors ces circonstances, un seul nous paroît suffire. Cependant lorsque le *pouls* foiblit sensiblement, que les *pustules* disparoissent, que la tête s'embarrasse, il est alors nécessaire d'appliquer plusieurs *vésicatoires* sur les parties les plus sensibles, comme dans l'intérieur des cuisses, des jambes, &c.

La saignée est rarement nécessaire dans cette maladie, & quelquefois elle y fait beaucoup de mal, parce qu'elle affoiblit & abat le malade. Elle ne doit donc jamais être faite que de l'avis d'un Médecin. Je fais cette réflexion, parce qu'il est d'usage de traiter cette maladie, chez les femmes en couche, par d'abondantes saignées & par les autres évacuations,

comme si elle étoit fortement *inflammatoire*. Mais cette pratique est, pour l'ordinaire, mortelle.

Les malades, dans cette maladie, supportent toujours mal les évacuations; & elle paroît souvent plutôt tenir du genre *putride*, que du genre *inflammatoire*.

Quoique cette maladie soit souvent occasionnée, chez les femmes en couche, par un *régime* trop échauffant, cependant il seroit dangereux de l'abandonner tout à coup, & d'avoir recours au *régime* très-rafraîchissant & aux grandes évacuations. Nous avons lieu de croire qu'il est plus sûr de soutenir les forces des malades & de solliciter les évacuations naturelles, que d'avoir recours à des moyens artificiels, qui en exténuant les forces, manquent rarement d'augmenter le danger.

Si cette maladie devient opiniâtre, ou que le rétablissement du malade traîne en longueur, on lui donnera le *quinquina* en substance, ou infusé dans du vin, ou dans de l'eau, à son choix.

La fievre *miliaire*, ainsi que toutes les autres *fievres éruptives*, demande de douces *purgations*, qu'il ne faut pas négliger d'administrer aussi-tôt que la fievre est tombée, & que les forces du

malade, un peu revenues, le permettent.

Les moyens de prévenir & de se garantir de cette maladie, sont de respirer un air pur & sec, de faire un exercice suffisant, de ne prendre que des aliments sains. Les femmes enceintes doivent éviter la *constipation*, & prendre tous les jours autant d'exercice qu'elles le pourront. Elles doivent se garder de manger des fruits gâtés, ou de mauvaise qualité; & quand elles sont en couche, elles doivent observer strictement un *régime rafraîchissant* (1).

---

(1) Une femme que j'accouchai, fut, douze ou quinze heures après, attaquée d'une fievre assez violente. Je l'attribuois à deux ou trois verres de vin qu'on lui donna, à sa priere, pendant les douleurs. Je la mis au bouillon, pour toute nourriture; & sa boisson ordinaire étoit du *sirop de capillaire*, délayé dans de l'eau tiede. Quoique nous fussions dans l'automne, & que le froid commençât à se faire sentir, je ne fis pas augmenter ses couvertures. Au bout de vingt-quatre heures, la fievre n'étoit pas plus forte; mais il y avoit douleur à la tête, dans les reins, dans le dos, & les évacuations étoient un peu ralenties. Je réduisis les bouillons à trois par jour, & j'ordonnai deux lavements à l'eau simple. Le surlendemain de l'accouchement, il parut des *pustules miliaires* blanches sur le cou, sur la poitrine & sur les mains; mais tous les autres *symptomes* étoient considérablement diminués. Je fis continuer le même traitement, & le sixieme jour de

## CHAPITRE XI.

### *De la Fievre Rémittente.*

CEtte fievre eſt ainſi nommée, de la *rémiſſion*, ou diminution des *ſymptomes*, qui ſe manifeſte quelquefois plu-

la couche, la malade fut en état de ſe lever.

Je ne prétends pas inſinuer que le traitement que j'ai employé dans ce cas, ſoit celui qu'on doive ſuivre dans tous. Il eſt certain qu'il y a des circonſtances très-délicates, qui demandent la plus grande ſagacité & le ſavoir le plus profond. Mais alors il n'y a qu'un Médecin qui puiſſe prononcer; & le mieux, c'eſt de l'appeller le plutôt poſſible, parce que très-ſouvent il n'y a pas de temps à perdre.

Je voudrois ſeulement que les Chirurgiens, les Sages-femmes, les commeres, dont la chambre d'une femme en couche eſt très-inconſidérément le rendez-vous du matin au ſoir, fuſſent plus inſtruits, & qu'ils réfléchiſſent davantage ſur l'état d'une femme qui vient d'accoucher. Ils ſeroient bientôt perſuadés que cette femme eſt dans le cas d'une perſonne qui vient d'éprouver une fatigue exceſſive, & chez qui le ſang & les humeurs ſont dans un dégré d'agitation plus ou moins violent. Que ſi dans cet état, on gorge la malade d'aliments, auſſi-tôt, ou même quelque temps après qu'elle eſt accouchée, comme il n'arrive que trop ſouvent, pour ne pas dire toujours, l'eſtomac qui a partagé la fatigue avec le reſte du corps, n'eſt plus en état de les digérer: le *chyle* que formeront ces aliments, ſera compoſé de parties crues, qui, introduites dans

tôt, quelquefois plus tard, mais en général avant le huitieme jour de la maladie. Cette *rémission* est ordinairement précédée d'une sueur légere, après laquelle le malade se trouve considérablement soulagé; mais peu d'heures après, les *symptomes*, qui n'ont pas entiérement cessé, reparoissent. Ces *rémissions* ont des périodes irrégulieres, & leur durée est tantôt plus longue, tantôt plus courte. Quoi qu'il en soit, plus la

---

les humeurs, développeront le germe de *putridité*, à laquelle elles ne sont que trop disposées; que si, en outre, on leur fait prendre des *drogues échauffantes*, du vin & du *sucre*, du vin & de la *cannelle*, très-chauds, des *élixirs*, des *confections*, &c. comme il est encore d'usage, pour, dit-on, faire passer le *lait* par les *sueurs*, ces substances *âcres* & *irritantes* porteront le feu par-tout où elles circuleront, & fixeront l'*inflammation* dans la partie qui y a le plus de disposition.

Si, en réfléchissant sur ces vérités, ils reconnoissent que les malheurs qui arrivent aux femmes en couche, n'ont le plus souvent point d'autres *causes*, ils sentiront de quelle importance est le *régime tempéré* & *rafraîchissant* dans les *accouchements* ordinaires, pour prévenir tout accident, & de quelle importance est la *diete* sévere & délayante dans les cas où ces accidents donneront les premiers signes de leur existence, comme le prouve l'observation que je viens de rapporter. On verra plus particuliérement, Chapitre XXXVII, qui traite des maladies des femmes, la conduite qu'il faut tenir auprès des femmes en couche.

fievre

fievre *rémittente* approche d'une fievre *intermittente réguliere*, moins elle eſt dangereuſe (1).

CAUSES. Les fievres *rémittentes* ſont communes dans les pays bas, marécageux, couverts d'eau ſtagnante & de bois. Mais les lieux dans leſquels elles ſont le plus funeſtes, ſont ceux où une grande chaleur ſe trouve combinée avec une grande humidité, comme dans quelques parties de l'Afrique, dans le Bengale, aux Indes orientales, &c. où les fievres *rémittentes* ſont en général du genre *putride* & très-dangereuſes : elles ſont plus fréquentes pendant un temps couvert, ſur-tout après des pluies, ou de grandes inondations, &c. Tout le monde y eſt expoſé ; ni le ſexe, ni l'âge, ni la conſtitution, n'en exemptent ; mais ceux qui ſont d'un tempérament relâché, qui occupent des habitations baſſes & mal-propres, qui reſpirent un air impur & qui ne circule point, qui ne prennent point aſſez d'exercice, qui vivent

(1) Les fievres *rémittentes* ſont donc celles qui, depuis leur invaſion juſqu'à la fin, ne quittent point le malade, mais dont les *ſymptomes* baiſſent & augmentent tour-à-tour, de ſorte qu'il y a des temps, dans la journée, où le malade ſe trouve très-ſoulagé, ſans pour cela être ſans fievre.

d'aliments mal-sains, y sont le plus sujets.

*SYMPTOMES.* Les premiers *symptomes* de cette fievre, sont des bâillements, des *pendiculations*, des douleurs à la tête, des vertiges & des alternatives de froid & de chaud. Quelquefois le malade tombe dans le délire dès la premiere attaque. Il ressent une douleur à la région de l'*estomac*, & quelquefois on y apperçoit un gonflement : la langue est blanche, les yeux & la peau paroissent souvent jaunes, & souvent il vomit de la *bile ;* le *pouls* est quelquefois un peu *dur*, mais il est rarement *plein*, & le sang, tiré de la veine, ne donne gueres de signes d'*inflammation*, c'est-à-dire, qu'il est rarement *couenneux*. Il y a des malades qui éprouvent une *constipation* excessive ; d'autres, au contraire, ont des *cours de ventre* très-incommodes.

Il est impossible de décrire tous les *symptomes* qui accompagnent cette maladie, parce qu'ils varient suivant l'habitation, la constitution du malade & la saison de l'année. Ils peuvent encore beaucoup varier d'après le traitement, & d'après plusieurs autres circonstances, qu'il seroit trop long de détailler : tantôt cette maladie se montre sous les *symp-*

*tomes* des fievres *bilieuſes*, tantôt ſous ceux des fievres *nerveuſes*, & tantôt ſous ceux des fievres *putrides*. Il n'eſt pas du tout rare de voir ces *ſymptomes* ſe ſuccéder les uns aux autres, ou même ſe compliquer en même-temps chez la même perſonne (1).

*RÉGIME*. Le *régime* doit être adap-

(1) Ces *ſymptomes* ne ſe rencontrent enſemble que dans les fievres *rémittentes irrégulieres*, qui ſont d'ailleurs aſſez fréquentes; & dans ce cas, il n'eſt pas rare que le malade ait des *convulſions*, des douleurs qui reſſemblent à la *colique*, à la *pleuréſie*, au *rhumatiſme*, &c.

Mais quand la fievre *rémittente* eſt *réguliere*, ſa marche approche de beaucoup de celle des *intermittentes*; de ſorte qu'à l'ordre de ſes *rémiſſions* on reconnoît la *quotidienne*, la *tierce*, la *quarte*, &c. (Voyez ci-devant Chap. III, des fievres *intermittentes*.) Souvent même les *intermittentes* dégénerent en *rémittentes*, & celles-ci en *intermittentes*, tant il y a d'affinité entre elles.

La fievre *rémittente réguliere* n'eſt gueres plus à craindre que la fievre *intermittente*. Nous allons voir qu'il n'en eſt pas de même de l'*irréguliere*, qui ſe change ſouvent en *inflammatoire*, en fievre *maligne*, & qui alors met toujours la vie en danger. La *rémittente* qui répond à la fievre *quarte*, eſt la plus indomptable & la plus à craindre. Ses ſuites ordinaires ſont le *maraſme*, la fievre *lente*, l'*hydropiſie*, &c.

Nous ajouterons que dans cette fievre, les malades ont quelquefois la *ſalivation* qui eſt ſouvent *critique*. D'autres fois ils rendent pendant l'*accès* des *urines ardentes*, qui dépoſent dans le temps de la *rémiſſion*, & ſouvent avec avantage.

té aux *ſymptomes* dominants. Quand ils ont quelque apparence d'*inflammation*, la *diete* doit être très-légere, & la boiſſon foible & *délayante*. Mais quand ces *ſymptomes* ſont *nerveux*, ou *putrides*, il faut ſoutenir les forces du malade par des aliments & des boiſſons de nature un peu plus nourriſſante, tels que nous les avons recommandés dans la derniere fievre dont nous venons de parler, (p. 209.) Il faut cependant être très-ſcrupuleux dans l'uſage des ſubſtances échauffantes, parce que cette fievre ſe change ſouvent en *continue*, par un *régime* chaud, & par des remedes contraires à ſa nature.

De quelque genre que ſoient les *ſymptomes*, il faut tenir le malade fraîchement, proprement & tranquillement. Sa chambre doit être grande, autant qu'il eſt poſſible, & on doit y renouveller ſouvent l'air, par la porte & par les fenêtres : il faut l'arroſer de *vinaigre*, de *ſuc de limon*, &c. (V. T. I, note 1, p. 237.) On doit changer ſouvent le malade de linge, de couvertures, (V. ibid. note 1, p. 299.) &c., & emporter ſur le champ ſes excréments.

Quoique nous ayons déja recommandé toutes ces choſes, nous croyons de-

voit les recommander encore, comme étant d'une plus grande importance pour le malade, que les remedes les plus vantés (*a*).

REMEDES. Pour parvenir à guérir cette fievre, il faut tâcher de l'amener à une fievre *intermittente réguliere*. On peut y réussir au moyen de la *saignée*, s'il y a quelques signes d'*inflammation*. Dans tout autre cas, il faut bien s'en

---

(*a*) L'illustre Docteur LIND, d'Edimbourg, dans sa Dissertation inaugurale sur les fievres *rémittentes putrides* du Bengale, fait les observations suivantes.

*Indusia, lodices, ac stragula sæpius sunt mutanda, ac aeri exponenda: fæces sordesque quam primùm removenda; oportet etiam ut loca, quibus ægri decumbunt, sint salubria, & aceto conspersa; denique ut ægris cura quanta maxima prospiciatur. Compertum ego habeo, medicum hac sedulo observantem, quique ea exequi potest, multo magis ægris profuturum quàm medicum peritiorem hisce commodis destitutum.*

» Il faut changer le plus souvent possible le » linge, les couvertures & les hardes du malade; » il faut les exposer à l'air. Quant aux *déjections* » & autres excréments du malade, il faut les » emporter sur le champ. La chambre dans la» quelle il couche, doit être bien aérée & arro» sée de *vinaigre*. Enfin il faut apporter l'atten» tion la plus scrupuleuse à tout ce qui concerne » les malades. J'ai éprouvé que le Médecin qui » a égard à ces préceptes & qui les met en pra» tique, réussit infiniment mieux, que le Méde» cin plus instruit qui les néglige.

garder, parce qu'elle affoibliroit le malade & prolongeroit sa maladie. Mais il n'en est pas de même d'un *vomitif*, qui sera rarement déplacé & qui peut être en général d'une grande utilité. Quinze ou vingt grains d'*ipécacuanha* répondront parfaitement à cette *indication*. Cependant je conseille de préférer dans ce cas une *potion émétique*, composée d'un ou deux grains de *tartre stibié* & de cinq ou six grains d'*ipécacuanha*, le tout dans un verre d'eau : on répete cette *potion* deux ou trois fois à un jour l'un de l'autre, si les *maux de cœur* & les *envies de vomir* continuent (1).

(1) Nous devons faire remarquer, avec M. LIEUTAUD, que l'on suit différentes méthodes pour préparer le *tartre stibié*, & que le choix dépend de l'idée & de la volonté de chaque Apothicaire; d'où il suit que hors de Paris, & même dans Paris, la dose convenable de ce médicament n'est souvent plus la même, qu'elle varie, & qu'on ne peut, sans un inconvénient plus ou moins grand, manquer d'avoir égard à cette différence, qui peut faire que tantôt ce médicament ait trop d'effet, tantôt qu'il n'en ait pas assez. (*Précis de la Mat. Méd.* T. I, p. 337.)

D'après ces sages observations, on sent qu'à moins de connoître parfaitement la maniere dont l'Apothicaire, à qui l'on s'adresse, prépare l'*émétique*, il est imprudent de l'employer. Il y a des Apothicaires dont l'*émétique* fait de très-grands effets donné à deux grains; il y en a d'autres dont il ne fait rien, donné à quatre :

Il faut tenir le ventre libre, par le moyen des *lavements* & des doux *laxatifs* : tels sont, des *infusions* légeres de *séné*, de *manne*, de petites doses d'*électuaire lénitif*, de *crême de tartre*, de *tamarins*, de *pruneaux* bouillis, &c. mais il faut bien se garder d'employer les *purgatifs* forts & *drastiques*.

Au moyen de cette méthode, la fievre peut être ramenée, en peu de jours, à des *intermissions* distinctes & régulieres. Quand on y est parvenu, on peut administrer le *quinquina*, qui manque rarement d'achever la guérison. Il est inutile de dire de nouveau la maniere dont on doit le faire prendre; nous avons eu assez d'occasion d'en parler dans les Chapitres précédents. (Voyez sur-tout

toutes ces considérations doivent nous porter à ne faire usage de l'*émétique* qu'avec de grandes précautions, & quand les circonstances l'exigent absolument. Nous avons dans l'*ipécacuanha* un *émétique* naturel, doux & sûr, qui convient dans la plupart des cas. (Voyez à la Table le mot *Ipécacuanha* & le mot *Tartre stibié*.)

Au reste, la meilleure maniere d'administrer le *tartre stibié*, c'est d'en faire dissoudre quatre ou cinq grains dans une chopine d'eau tiede; on prend une cuillerée de cette dissolution, on la met dans un verre d'eau, & on le donne au malade; on réitere cette cuillerée tous les demi-quarts-d'heure, jusqu'à ce que le malade ait vomi; après quoi on jette le reste.

le Chap. III, les Chap. VIII, IX & X.)

Les meilleurs moyens de se préserver de cette fievre, sont de prendre des *aliments* sains & nourrissants, d'observer la *propreté* la plus scrupuleuse, de se tenir le *corps* dans une chaleur modérée, de faire un exercice convenable, enfin d'éviter, dans les pays chauds, les lieux humides, le serein, l'air de la nuit & autres choses de ce genre. Au reste, dans les contrées où elle est *épidémique*, le *préservatif* le plus excellent qu'on puisse recommander, c'est le *quinquina*, qu'on peut mâcher, ou prendre *infusé* dans de l'*eau-de-vie*, dans du *vin*, &c. Il y a des Médecins qui recommandent de mâcher du *tabac*. Ils le regardent comme très-utile, dans les cantons marécageux, pour prévenir les fievres, soit *rémittentes*, soit *intermittentes*.



## CHAPITRE XII.

### *De la petite Vérole & de l'Inoculation.*

### §. I.

### *De la petite Vérole.*

CEtte maladie eſt ſi commune, qu'il y a peu de perſonnes qui ne l'aient dans un temps ou dans un autre; elle eſt la maladie la plus *contagieuſe* de nos contrées, & depuis long-temps le fléau de l'Europe.

La *petite vérole* ſe montre en général vers le printemps, devient très-fréquente en été, l'eſt moins en automne, & preſque point en hiver. Les enfants y ſont le plus ſujets; & ceux-qui ſe nourriſſent d'aliments groſſiers & indigeſtes, qui ne font pas un exercice convenable, qui abondent en humeurs groſſieres, courent de grands riſques dans cette maladie.

On diviſe la *petite vérole* en *diſcrete* & en *confluente :* cette derniere eſpece eſt toujours accompagnée de danger (1).

(1) On donne le nom de *diſcrete* à la *petite vérole* dont les grains ſont diſtincts & ſéparés les uns des autres ; on nomme *confluente* celle dont

On a encore divisé la *petite vérole* en *cristalline* & en *sanguine*, &c.

*CAUSES*. La *contagion* est la voie la plus ordinaire par laquelle se communique la *petite vérole*; & depuis l'instant où cette maladie a été apportée en Europe, on n'a jamais pu en anéantir entiérement la *contagion*. Aussi n'a-t-on pas pris, au moins que je sache, les moyens convenables pour y parvenir; de sorte qu'actuellement la *petite vérole* est devenue, en quelque sorte, une maladie *constitutionnelle*. Les enfants qui se sont trop échauffés à la course, à la lutte, &c. les adultes qui ont fait la débauche, s'exposent à être attaqués de la *petite vérole*. Elle est plus à crain-

---

les grains, très-nombreux, se joignent entre eux, de sorte que plusieurs semblent n'en former qu'un seul.

Cette distinction, fondée dans la nature, ne doit pas faire regarder ces deux *petites véroles*, comme des especes différentes; ce ne sont que les dégrés de la même maladie. Les Praticiens judicieux, dit M. LIEUTAUD, ne l'ignorent pas: on voit même assez souvent, contre tout ce qu'on en dit, des *petites véroles discretes* plus dangereuses que les *confluentes*, tant par le nombre des grains, que par la violence des *symptomes*. D'ailleurs, le traitement de l'une est absolument le même que celui de l'autre; il ne s'agit que de proportionner la dose des *remedes* au danger.

dre dans un âge avancé que dans l'enfance ou l'adolescence.

SYMPTOMES. Cette maladie est si universellement connue, qu'il est inutile d'entrer dans un détail minutieux de ses *symptomes*. Les enfants, pour l'ordinaire, sont tristes, indifférents, assoupis pendant les deux ou trois jours qui précedent les *symptomes* plus considérables de la *petite vérole* (1).

Ils boivent plus qu'à l'ordinaire, ils ont peu de gout pour les aliments solides, se plaignent de lassitudes, & sont fort sujets à *suer*, pour peu qu'ils pren-

(1) Cependant, dit M. TISSOT, chez les enfants d'un tempérament *lent* & *phlegmatique*, j'ai vu qu'une légere agitation dans le sang, avant que le *frisson* eût paru, leur donnoit une vivacité, une gaieté & un coloris qu'ils n'avoient pas habituellement.

A la fin de l'été dernier, je fis la même observation sur un enfant de cinq ans, & au mois de Février de cette année, chez une jeune Demoiselle de quatorze ans, tous deux jusques-là sombres & tristes. Leur *petite vérole* s'annonça par une gaieté & un enjouement qui firent présager, même à la mere de la Demoiselle, qu'elle couvoit une grande maladie.

Tant il est vrai que la nature, pour nous avertir de l'ennemi qui vient nous attaquer, a toujours l'attention de se vêtir d'un caractere qui tranche avec le nôtre, & qu'elle prend même celui de la santé, quand celui-ci nous est étranger!

nent de l'exercice. Ces *ſymptomes* ſont ſuivis d'alternatifs légers de froid & de chaud; à meſure que le temps de l'*éruption* approche, ces *ſymptomes* acquierent plus de violence, & ſont accompagnés de douleurs dans les reins, à la tête, de *vomiſſements*, (ou au moins d'envies de vomir,) &c.; le *pouls* eſt *vîte*, la peau eſt brûlante, le malade eſt agité. Quand il s'aſſoupit, il ſe réveille comme en ſurſaut, & avec une eſpece d'horreur; *ſymptome* ordinaire de l'*éruption* prochaine, comme le ſont auſſi les *convulſions* dans les enfants très-jeunes.

Vers le troiſieme, ou quatrieme jour, depuis l'inſtant où le mal-aiſe s'eſt fait ſentir, les boutons commencent, en général, à paroître; quelquefois ils paroiſſent plutôt; mais ce n'eſt pas un ſigne favorable. (1) Les premieres apparences des boutons, reſſemblent à des *piquures de puces*, & ils ſe manifeſtent d'abord ſur le viſage, ſur les bras, ſur la poitrine.

Pour que les *ſymptomes* ſoient les plus favorables, il faut que l'*éruption* ſe faſſe

(1) Il annonce ordinairement que la *petite vérole* ſera *confluente*. V. ci-devant note 1, p. 225.

lentement, & que la fievre tombe aussitôt que les boutons paroissent. Dans la *petite vérole discrete-bénigne*, les *pustules* se manifestent rarement avant le quatrieme jour, depuis que le mal-aise a commencé, & elles continuent, en général, de sortir par gradation, pendant les jours suivants. Les *pustules* qui sont *discretes*, dont la base est d'un beau rouge, qui sont remplies d'une matiere *purulente*, épaisse, blanchâtre d'abord, & ensuite d'une couleur jaunâtre, sont les meilleures.

Celles qui sont, au contraire, d'une couleur brune, livide, forment un *symptome* défavorable; & il est encore de la même nature, quand elles sont petites, applaties, & qu'elles ont des taches noires dans leur milieu. Celles qui contiennent une eau claire, *ichoreuse*, sont très-mauvaises. Un grand nombre de boutons sur le visage, sont toujours accompagnés de danger: c'est encore un mauvais signe quand ils sont *confluents*, c'est-à-dire, quand ils se touchent, ou qu'ils se confondent les uns dans les autres (1).

(1) Dans la *petite vérole confluente*, la fievre ne quitte pas entiérement après l'*éruption*, il en reste toujours un peu, & elle redouble tous les soirs. Dans les *petites véroles* de mauvais caracte-

Mais les *symptomes* les plus défavorables, sont les *pétéchies*, ou des taches pourprées, brunes, noires, qui sont interposées entre les boutons. Elles annoncent une dissolution *putride* du sang, & par conséquent le plus grand danger. Les *selles*, ou les urines sanglantes, le gonflement du ventre, la *strangurie*, ou suppression des urines, sont de mauvais *symptomes*. Les urines pâles, les battements sensibles dans les *arteres* du cou, annoncent le délire & des accès de *convulsions*. Si le visage ne se gonfle pas, s'il s'affaisse, au contraire, avant que les boutons soient en maturité, c'est un signe très-désavantageux. Mais si le visage se dégonfle vers le onzieme, ou douzieme jour, tandis que les mains & les pieds commencent à enfler, le malade est en train de guérir. Il y a, au contraire, tout lieu de craindre, quand ces *symptomes* ne se suivent pas dans cet ordre. Lorsque la langue est couverte d'une croute brune, c'est un signe défavorable. C'en est encore un, quand le malade éprouve des frissons dans le plus fort de la maladie. Le grincement de dents, quand il

re, cette fievre est très-sensible pendant tout le temps de la maladie, & les *redoublements* sont plus ou moins violents.

a pour cause l'irritation du *système nerveux*, est un mauvais signe ; mais quelquefois il est occasionné par les *vers*, ou par une affection de l'*estomac* (1).

*RÉGIME.* Dès les premieres apparences des *symptomes de la petite vérole*, on s'alarme ; on court aux remedes, toujours au risque de la vie du malade. J'ai vu des enfants que, pour céder à l'importunité de leurs pere & mere effrayés, l'on a saigné, purgé & à qui on a appliqué les *vésicatoires*, au point que pendant la fievre qui précede l'*éruption*, la nature étoit non-seulement troublée dans son opération, mais encore incapable de soutenir, ou d'entretenir les *pustules* après qu'elles étoient sorties. Aussi ces malades, épuisés par de telles évacuations, succomboient-ils sous le poids de la maladie.

Lorsqu'il se manifeste des *convulsions*, on est dans le plus grand effroi : on s'em-

(1) Les grandes *sueurs*, au commencement de la *petite vérole*, sont d'un mauvais présage : le *cours de ventre*, ainsi que la *constipation*, sont à craindre : la *dysurie*, ou la difficulté d'*uriner*, les *selles* verdâtres, extrêmement fétides, les *convulsions* après l'*éruption*, ou pendant la *suppuration*, la *salivation* interceptée chez les adultes, la cessation de la *diarrhée* chez les enfants, sont des accidents plus ou moins graves, qui peuvent avoir les suites les plus fâcheuses.

presse de vouloir les calmer avec quelque remede secret, comme si elles étoient la maladie *essentielle*, tandis qu'elles ne sont que le *symptome* de l'*éruption* qui va se faire; *symptome* qui n'est pas même défavorable. Comme ces *convulsions* sont, en général, dissipées avant que les boutons paroissent, on ne manque pas d'en attribuer la disparition au remede qui, par ce moyen, acquiert de la célébrité sans la mériter (*a*).

Tout ce qu'il est nécessaire de faire, généralement parlant, pendant la fievre qui prépare l'*éruption*, appellée *fievre éruptive*, est de tenir le malade fraîchement, & à son aise, de lui faire boire abondamment des tisanes foibles & délayantes, comme une *infusion* de *menthe*, de l'eau d'*orge*, du *petit lait* clarifié, du *gruau*, &c. Il ne faut pas le tenir dans

(*a*) Les *convulsions* dans la *petite vérole* sont, sans doute, alarmantes; cependant elles ont souvent des effets salutaires. Elles paroissent être un des moyens qu'emploie la nature pour abattre la violence de la fievre. J'ai toujours vu la fievre diminuée, & quelquefois entiérement tombée, après un ou plusieurs *accès* de *convulsions*. On doit donc regarder les *convulsions*, [ sur-tout chez les enfants, ] comme un *symptome* favorable dans la fievre qui précede l'*éruption* de la *petite vérole*, puisque tout ce qui diminue la fievre, diminue également l'*éruption*.

son lit, il faut qu'il soit levé autant qu'il le pourra : on aura soin de lui baigner souvent les jambes & les pieds dans l'eau tiede ; on ne lui donnera que des aliments légers, & on aura soin, autant qu'il sera possible, qu'il ne soit pas incommodé par le monde, ou la compagnie (1).

Rien de plus dangereux pour le malade, que de le forcer à rester au lit pen-

---

(1) Cette maladie est quelquefois si légere, que l'*éruption* se fait presque sans qu'on ait soupçonné que l'enfant fût malade, & la suite répond au commencement. Les *boutons* sortent, grossissent, suppurent & murissent, sans que le malade garde le lit, sans qu'il dorme moins, & qu'il ait moins d'appétit qu'à l'ordinaire. Il est très-commun, dans les campagnes, de voir des enfants, [ car ce ne sont gueres que les enfants qui l'ont si légere, ] passer, en plein air, tout le temps de leur maladie, courant & mangeant comme en santé ; ceux même qui l'ont un peu plus grave, sortent ordinairement dès que l'*éruption* est entiérement finie, & se livrent sans ménagement à la voracité de leur appétit. Malgré ce peu de soin, plusieurs guérissent parfaitement : mais, comme nous allons le voir tout-à-l'heure, ce n'est pas un exemple à suivre, parce qu'un grand nombre en éprouvent des suites très-fâcheuses. M. TISSOT dit qu'il a vu des foules de ces enfants qui, après avoir eu de ces *petites véroles* heureuses, mais mal soignées, étoient tombés dans des infirmités de différentes especes, qu'il est très-difficile de détruire. Il n'est pas rare de voir de ces enfants qui ont perdu la vue, l'ouie, l'usage des jambes, &c.

dant cette premiere période de la maladie, de le gorger de *cordiaux*, ou de remedes *sudorifiques*, &c. (1)

Toutes ces drogues échauffent, enflamment le sang, augmentent la fievre & précipitent la marche de l'*éruption*. Il

(1) Les *sudorifiques* sont très-utiles dans les maladies qui ont pour causes, ou la suppression de la *transpiration* insensible, ou celle de la *sueur*. Ils le sont encore dans certaines maladies *contagieuses*, dont la matiere a de la disposition à se porter vers la peau; par exemple, dans les cas de *poison*, dans les *maladies vénériennes*, dans les *rhumatismes*, &c. mais dans les maladies *aiguës*, si on les administre sans que la nature soit disposée à se porter vers les *sueurs*, le malade s'en trouvera plus mal, parce qu'étant tous échauffants, la chaleur trop excessive du sang ou la *circulation* trop rapide de ce fluide, sont des obstacles à la *transpiration*.

De toutes les maladies *aiguës*, la *petite vérole* est celle dans laquelle le peuple est le plus porté à employer les *sudorifiques*. On voit que l'*éruption* se fait pendant que le malade *sue*, & qu'il se trouve mieux quand cette *éruption* est faite; on en conclut qu'en excitant la *sueur*, on hâtera l'*éruption*, on soulagera le malade : mais par la raison que nous venons d'apporter, les échauffants, dans ce cas, bien loin d'exciter la *sueur*, n'excitent pas seulement la *transpiration*; au contraire, ils l'interceptent. Aussi cette conduite nous fournit-elle tous les jours de tristes exemples de ses funestes effets. Les *dépôts purulents* sur les parties externes, même dans les *poumons* & dans les autres *visceres*, la *gangrene*, la *carie*, suite si commune de cette maladie, & dont le malade périt presque toujours, n'ont souvent point d'autres causes.

en résulte des inconvénients sans nombre. Ces remedes non-seulement augmentent le nombre des boutons, mais encore ils les rendent *confluents ;* & lorsque les *pustules* sont sorties avec trop de précipitation, elles s'affaissent ordinairement avant d'être parvenues au dégré de maturité nécessaire.

Dès les premieres indices de la *petite vérole*, on voit les bonnes femmes accabler les petits enfants, de *cordiaux*, de *safran*, de *thériaque*, de vin, de *punch* & même d'*eau-de-vie*. Tout cela, disent-elles, pour éloigner l'*éruption* du cœur. Cette erreur, ainsi que mille autres, a sa source dans l'abus de cette observation très-juste : *Que la petite vérole sort mieux quand la peau est moite, & que le malade est alors dans un meilleur état que lorsqu'elle est seche.* Mais ce n'est pas une raison pour entreprendre de faire suer le malade : *la sueur n'est jamais utile, à moins qu'elle ne vienne d'elle-même, ou qu'elle soit l'effet des boissons légeres & délayantes.*

Les enfants sont souvent si capricieux, qu'ils ne veulent point dormir sans avoir leurs nourrices auprès d'eux. Cette condescendance ne peut avoir que de mauvais effets, & pour la nourrice, & pour

l'enfant. D'abord la chaleur naturelle de la nourrice ne peut manquer d'augmenter la fievre de l'enfant; ensuite si la nourrice vient à gagner la fievre, comme cela n'arrive que trop souvent, le danger ne pourra aller qu'en augmentant pour tous les deux (*a*).

Faire coucher, dans le même lit, plusieurs enfants qui ont la *petite vérole*, c'est les exposer aux suites les plus fâcheuses : on doit, s'il est possible, ne jamais en mettre deux dans la même chambre; puisque la *respiration*, la chaleur, l'odeur, &c. tout tend à augmenter la fievre, & par conséquent la maladie. Il est ordinaire de voir, chez les pauvres, deux ou trois enfants couchés dans le même lit, si couverts de boutons, que leur peau se trouve collée ensemble. On ne peut être témoin de ce spectacle sans que le cœur ne se souleve.

(*a*) J'ai vu une nourrice qui, quoiqu'elle eût déja eu la *petite vérole*, fut tellement infectée, pour avoir couché avec un enfant qui avoit une *petite vérole* d'un mauvais caractere, qu'elle eut non-seulement un grand nombre de boutons sur toutes les parties du corps, mais encore une *fievre maligne*, qui fut suivie d'un grand nombre d'*abcès*, dont elle eut bien de la peine à guérir. Nous rapportons cette observation, pour mettre les autres en garde contre le danger de cette maladie si contagieuse.

Comment la *contagion* ne gagneroit-elle pas ces petits malheureux ? Aussi la plupart périssent-ils par cette seule pratique. (*a*) V. T. I, note 1, p. 308, 310.)

Rien de plus mal-propre que l'usage du peuple de la plus basse classe, de tenir les enfants dans le même linge, pendant tout le temps que dure cette maladie dégoutante. Ils le font dans la crainte que le malade n'amasse du froid, si l'on venoit à le changer ; mais il en résulte les suites les plus fâcheuses. Le linge devient dur, parce que l'humeur qu'il essuie sans cesse, forme bientôt des

(*a*) Cette observation est encore applicable aux Hôpitaux, aux Maisons de Charité, &c. où il arrive que plusieurs enfants ont la *petite vérole* en même-temps. J'ai vu plus de quarante enfants renfermés dans la même salle, pendant tout le temps qu'ils ont eu cette maladie, sans qu'aucun d'eux ait eu la liberté de respirer un air frais. Il n'est personne qui ne puisse sentir combien cette conduite est dangereuse. Une regle que l'on devroit suivre dans les Hôpitaux, non-seulement pour la *petite vérole*, mais encore pour toutes les maladies, c'est que chaque malade devroit être placé de maniere à n'être vu, ni entendu par un autre. (1) C'est une attention à laquelle on n'a pas assez d'égard. Dans la plupart des Hôpitaux & des Infirmeries, le malade, le mourant & le mort sont souvent dans la même salle.

(1) M. LE ROY, dans le plan de son Hôpital, remplit parfaitement cette intention. [V. T. I, note 1, page 331, 332.]

couches épaisses, qui acquierent de la consistance & qui déchirent la peau tendre de ces enfants. Il fournit encore une mauvaise odeur, toujours pernicieuse, & pour le malade, & pour ceux qui le soignent. De plus, les ordures, les saletés qui adherent au linge, sont resorbés par les pores de la peau, ou rentrent dans la masse du sang & aggravent la maladie. (V. T. I, note 1, p. 299.)

Si l'on ne doit point souffrir qu'un malade reste dans la mal-propreté, lorsqu'il est attaqué d'une maladie interne, à plus forte raison doit-on y faire attention dans la *petite vérole*. Les *maladies de la peau* ont souvent pour cause la *mal-propreté* seule; elle est donc toujours capable de les augmenter. Si l'on peut changer le malade de linge tous les jours, on le rafraîchira, on le récréera singuliérement. Il est vrai qu'il faut avoir attention de n'employer que du linge très-sec. Il faut encore qu'il soit chauffé, & ne le mettre au malade que quand il a le moins chaud. (V. T. I, ibid.)

Malgré tout ce qu'on a pu dire contre le régime échauffant dans la *petite vérole*, le préjugé du public est encore, à cet égard, si fort dans ce pays, que l'on voit tous les jours nombre de gens

tomber dans cette erreur. J'ai vu de pauvres femmes, voyager dans le plus fort de l'hiver, portant avec elles leurs enfants, ayant la *petite vérole :* j'en ai souvent observé d'autres, mendiant sur les chemins, avec leurs enfants sur leurs bras, couverts de boutons; cependant je n'ai jamais oui dire qu'aucun de ces enfants fût mort de cette espece de traitement. Il n'est gueres possible d'offrir d'exemples qui prouvent d'une maniere plus évidente, qu'on peut, au moins en sûreté, exposer en plein air les malades attaqués de la *petite vérole.* Cependant ce n'est pas une raison pour les exposer en public : il est très-commun de voir aujourd'hui ces sortes de malades prendre l'air dans les promenades publiques des environs des grandes villes. Cette conduite, qui satisfait la vanité des Inoculateurs, est dangereuse pour les Citoyens, & contraire aux égards qu'on doit à l'humanité & à toute bonne police.

Les aliments, dans cette maladie, doivent être très-légers & de nature rafraîchissante. Des *panades* ou du *pain* bouilli avec une égale quantité d'eau & de *lait*, de bonnes *pommes* cuites devant le feu, ou bouillies dans du *lait*, &

édulcorées avec un peu de *sucre*, &c. sont ceux qui conviennent.

La boisson sera composée de parties égales d'eau & de *lait*, du *petit lait clarifié*, des *tisanes d'orge*, de *gruau*, &c. Quand les boutons sont pleins, le *lait de beurre* est une boisson très-convenable.

*Remedes.* On distingue quatre périodes dans cette maladie ; la *fievre qui précede l'éruption*, l'*éruption* elle-même, la *suppuration*, ou le temps que la nature met à murir, & la *fievre secondaire.* (1)

Nous avons déja dit que pendant la premiere fievre, il suffisoit de tenir le malade fraîchement & tranquillement, de

(1) La *fievre secondaire* est proprement la *fievre de suppuration* ; aussi elle se manifeste dès que cette opération commence & s'entretient pendant qu'elle dure. Mais l'époque marquée de ces deux fievres ou qui les sépare, n'est bien sensible que dans les *petites véroles bénignes*, dans lesquelles la fievre qui précede l'*éruption*, cesse ordinairement après l'*éruption*, comme nous l'avons fait observer ; car dans les *petites véroles* de mauvais caractere & *malignes*, la fievre ne cessant pas après l'*éruption*, ne fait que se renforcer pendant la *suppuration*, qui commence le troisieme temps, ou la troisieme période de la maladie. Nous donnerons donc pour quatrieme période de la maladie, le *desséchement des pustules*, après lequel les *croutes* tombent, ce qui arrive entre le douzieme & le quinzieme jour de la maladie.

lui donner des boiſſons *délayantes*, de lui baigner ſouvent les pieds & les mains dans l'eau tiede. Quoiqu'en général ce ſoit là la méthode la plus ſûre, pour les enfants, cependant les adultes, d'une conſtitution forte & *pléthorique*, ont quelquefois beſoin d'être ſaignés. Le *pouls plein*, la peau ſeche, & les autres *ſymptomes d'inflammation*, rendent cette opération néceſſaire; mais à moins que ces *ſymptomes* ne ſoient urgents, il eſt plus sûr de s'en paſſer. Si le ventre eſt dur & plein, il faut donner des *lavements émollients*. (1)

(1) Les *lavements* contribuent à abattre le mal de tête, à diminuer les envies de vomir & les *vomiſſements*, qui incommodent beaucoup certains malades, mais qu'on cherche mal-à-propos d'arrêter par la *confection d'hyacinthe*, la *thériaque*, l'*eau de méliſſe*, & autres liqueurs ſpiritueuſes & échauffantes, & dont il eſt plus dangereux encore de vouloir emporter la cauſe avec un *émétique* ou un *purgatif*, qui ſont des remedes pernicieux, dans les commencements de cette maladie, excepté dans un petit nombre de cas, dont le Médecin ſeul peut juger avec certitude. (V. T. II, n. 1, p. 101.)

Quant à la *ſaignée*, dont l'Auteur vient de parler, il faut la faire dès que les *ſymptomes* qu'il indique ſe manifeſtent; & ſi, après la *ſaignée*, l'état du malade eſt le même, ſi en outre le *pouls* devient plus *plein*, plus *dur*, s'il y a aſſoupiſſement ou rêverie, il faut la réitérer dans les vingt-quatre heures. M. TISSOT a fait faire juſqu'à quatre *ſaignées*, dans les deux premiers jours, à des jeunes gens qui étoient dans ces cas.

Si le malade a de fortes *nausées* ou des envies de vomir, on lui donnera une *infusion* de fleurs de *camomille* ou de l'eau tiede pour lui nettoyer l'estomac. Comme au commencement de cette fievre, la nature tente ordinairement une évacuation par haut ou par bas, si on la seconde, on contribuera singuliérement à émousser la violence de la maladie.

Quoique tout le traitement de cette premiere fievre ne consiste uniquement que dans le *régime* rafraîchissant, &c. afin de prévenir la trop grande affluence des boutons, cependant quand les *pustules* commencent à se manifester, notre devoir est de favoriser la *suppuration* par les boissons *délayantes*, les aliments légers & par les *cordiaux*, lorsque la nature paroît sans action. Quand un *pouls profond* & donnant la sensation d'un ver qui rampe, la perte des forces, les foiblesses & un grand abattement rendent les *cordiaux* nécessaires, nous conseillons alors du bon vin, que l'on peut donner dans une égale quantité d'eau, *acidulé* avec du *suc de limon*, d'*orange* ou de la *gelée de groseilles*, &c. le *petit lait au vin* également *acidulé*, convient encore dans ce cas. Il faut cependant bien prendre garde de ne pas trop échauffer

le malade, car au lieu de favoriser l'*éruption*, on la retarderoit. (V. T. II, note 1, page 234.)

Quelquefois la violence de la fievre s'oppose à l'*éruption*. Dans ce cas le régime rafraîchissant doit être suivi le plus sévérement possible; non-seulement il faut que la chambre du malade soit rafraîchie par le renouvellement de l'air, mais encore il faut qu'on le sorte souvent du lit, & que, dans le lit, il ne soit couvert que légérement.

Lorsqu'une très-grande agitation s'oppose à l'*éruption* & au gonflement des boutons, il faut administrer quelques *calmants* légers; mais il faut toujours les donner avec prudence. Pour un enfant, une cuillerée à café de *sirop de pavot*, ou de *diacode*, toutes les cinq, ou six heures suffira, & on la répétera jusqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet désiré: pour un adulte, une cuillerée à bouche remplira la même intention (1).

---

(1) Le *sirop de diacode* est un des *narcotiques* les plus doux; il provoque le sommeil, modere les douleurs, &c. cependant il ne faut l'employer qu'avec réserve, sur-tout dans la *petite vérole*. Nous avons déja dépeint les malheurs auxquels il donne lieu, quand il est administré par des nourrices ou par des imprudents, & nous en avons donné les raisons, T. I, note 1, p. 93. Pour

Dans les cas de *ſtrangurie*, ou ſuppreſſion d'urine, accident aſſez ordinaire dans la *petite vérole*, il faut faire ſortir le malade du lit ; & s'il eſt en état, il faut qu'il ſe promene dans ſa chambre les pieds nuds. Si les forces ne le lui permettent pas, il faut qu'il ſe tienne ſouvent ſur ſes genoux dans ſon lit, & qu'il s'efforce de temps en temps de rendre ſes urines. Lorſque ces moyens ne réuſſiront pas, on lui donnera plus ou moins ſouvent, ſelon qu'il ſera néceſſaire, une cuillerée à café d'*eſprit de nitre dulcifié*, dans un verre de ſa boiſſon ; rien de plus utile, de plus avantageux dans la *petite vérole*, qu'une évacuation abondante d'urine.

Lorſque la bouche eſt pâteuſe, que la langue eſt ſeche & gercée, il faut que le malade ſe les lave ſouvent, & ſe gargariſe la bouche & la gorge avec de l'eau &

---

en venir à ce remede, il faut que l'agitation ſoit la véritable cauſe qui s'oppoſe à l'*éruption* & au gonflement des *puſtules*. Mais hors ce cas, il faut s'en abſtenir, parce qu'il ſeroit capable de produire l'*engorgement* des vaiſſeaux, l'*inflammation* de la peau, & par conſéquent de rendre l'état de la maladie pire qu'auparavant. Nous croyons donc qu'il ſeroit plus ſage de ne jamais prendre ſur ſoi d'adminiſtrer cette eſpece de remedes & d'appeller un Médecin, dans des cas qui paroiſſent auſſi délicats.

du *miel*, auxquels on ajoutera un peu de *vinaigre*, ou de la *gelée de groseilles*.

Il arrive souvent que le malade ne va pas à la selle pendant les huit, ou dix premiers jours de la *petite vérole* : cet accident non-seulement échauffe & enflamme le sang, mais encore les excréments, en séjournant trop long-temps dans le corps, deviennent âcres, même *putrides*, & donnent lieu à des suites fâcheuses. Il est donc nécessaire, lorsque le ventre est resserré, de donner des *lavements émollients* tous les deux, ou trois jours, pendant toute la maladie ; ils rafraîchiront & soulageront singuliérement le malade. (V. T. II, n. 1, p. 101 & 241.)

Quand des *pétéchies*, ou des taches pourprées, livides, ou noires surviennent & paroissent entre les boutons, il faut administrer le *quinquina* à aussi grande dose que l'estomac du malade pourra le supporter. Pour un enfant :

Prenez du meilleur *quinquina*, 2 gros,
d'*eau de cannelle simple*, 1 once,
de *sirop d'orange*, ou de *limon*, 2 onces.

Réduisez le *quinquina* en poudre très-fine ; mettez dans trois onces d'eau commune ; ajoutez l'*eau de cannelle* & le *sirop*; *acidulez* cette *mixture* avec quelques

gouttes d'*esprit de vitriol*; donnez une cuillerée à bouche toutes les heures. On peut prescrire le même remede à un adulte; mais il faudra qu'il en prenne trois, ou quatre cuillerées toutes les heures. Il ne faut pas user légérement de ce remede, mais l'employer aussi souvent que l'estomac peut le permettre; car alors il produit presque toujours les plus heureux effets. Aussi j'ai vu fréquemment, au moyen du *quinquina* & des *acides*, des *pétéchies* disparoître, & une *petite vérole*, qui avoit l'aspect le plus menaçant, pousser très-bien, & se remplir d'une matiere de bonne qualité.

Dans ce cas la boisson du malade doit être fortifiante : tel est le bon vin, *acidulé* avec l'*esprit de vitriol*, le *vinaigre*, le *suc de limon*, ou la *gelée de groseilles*, &c. Les aliments doivent consister en *pommes cuites* ou *bouillies*, en *cerises* confites, en *prunes* & autres fruits de nature *acide*.

Le *quinquina* & les *acides* sont nécessaires, non-seulement dans la *petite vérole*, accompagnée de *pétéchies*, ou de *symptomes* de *malignité*, ils le sont encore dans la *petite vérole crystalline*, dans laquelle le *pus*, ou la matiere des bou-

tons eſt ſans conſiſtance, & n'eſt point préparé convenablement. Car le *quinquina* paroît poſſéder la vertu ſinguliere d'aider la nature dans la préparation du *pus*, ou de ce qu'on appelle la matiere louable de la *petite vérole;* conſéquemment il ne peut qu'être utile dans cette maladie & dans celles dont la *criſe* dépend d'une *ſuppuration.* J'ai ſouvent obſervé dans les *petites véroles*, dont les boutons étoient affaiſſés, & pleins d'une matiere claire, tranſparente, & qui paroiſſoient vouloir devenir *confluents*, que l'uſage du *quinquina*, *acidulé* comme ci-deſſus, changeoit avantageuſement la couleur & la conſiſtance du *pus*, & produiſoit les plus heureux effets.

Lorſque les boutons s'affaiſſent ſubitement, ou, comme diſent les bonnes femmes, que la *petite vérole* rentre, avant que la matiere ſoit parvenue à ſa maturité, le danger eſt très-grand. Cet accident eſt ſouvent (ce qu'il eſt très-important de remarquer,) l'effet d'un *régime* échauffant, ou de *remedes* qui ont fait ſortir la matiere avant qu'elle ait été préparée convenablement. On doit alors appliquer promptement les *véſicatoires* aux poignets & aux chevilles des pieds, & ſoutenir les for-

ces du malade avec des *cordiaux* (1).

On a vu quelquefois des effets surprenants de la saignée, pour faire reparoître des boutons affaissés. Mais cette opération demande que l'on sache exactement connoître, quand elle convient, ou jusqu'à quel point le malade peut la supporter. Cependant il faut toujours appliquer des *cataplasmes* aux pieds & aux mains, comme ayant la vertu d'exciter un gonflement dans ces parties, &

(1) Les *vésicatoires* sont parfaitement indiqués dans cette circonstance : cependant si cet accident étoit accompagné d'assoupissement, causé par la force de la fievre & la *turgescence* des vaisseaux, ils seroient dangereux ; car, comme nous l'avons fait voir (note 1, page 171,) l'effet des *vésicatoires* est d'irriter & de produire de la chaleur ; sans quoi ils ne pourroient point amener à *suppuration* la partie sur laquelle ils sont appliqués. Or ils ne peuvent irriter sans augmenter la *fievre* & l'*inflammation* ; *symptomes* auxquels tiennent les accidents que l'on cherche à éloigner pour le moment. Les *vésicatoires* diminuent encore la quantité des *urines*, & quelquefois en causent la suppression, dont il faut au contraire augmenter le cours, comme vient de le dire l'Auteur ; enfin ces *vésicatoires* rendent les douleurs plus aiguës, tandis qu'il faut les calmer, &c.

Les *vésicatoires* ne sont donc indiqués, dans les cas de l'affaissement des boutons, que lorsque cet accident est accompagné d'un *pouls fréquent & foible*, que la peau est seche, que l'oppression survient, avec l'inquiétude & le délire ; ce qui annonce ordinairement le transport de la matiere sur la *poitrine*.

par ce moyen rappeller les humeurs vers les extrêmités (1).

La période la plus dangereuſe de la *petite vérole*, eſt celle de la *fievre ſecondaire :* elle commence, en général, quand les boutons du viſage noirciſſent, ou changent de couleur ; & la plupart de ceux qui ſont emportés par la *petite vérole*, le ſont pendant cette fievre.

Dans cette période, la nature cherche à ſoulager le malade par des *cours de ventre ;* & on ne doit, par aucune eſpece de raiſon, contrarier ſes efforts de ce côté-là ; il faut, au contraire, les favoriſer. On travaillera donc à lui procurer des *ſelles*, & à ſoutenir ſes forces par des aliments & des boiſſons *rafraîchiſſants, délayants* & *fortifiants.* (La *ſalivation* eſt encore une évacuation aſſez ordinaire dans la *petite vérole*, ſurtout aux adultes, pour ne pas la paſ-

(1) En général, l'affaiſſement des *puſtules*, ou même le ralentiſſement de l'*éruption*, ſont des cas très-graves, qui peuvent dépendre de cauſes très-différentes ; & qu'il n'eſt donné qu'à l'expérience de pouvoir dévoiler.

Nous conſeillons donc, dans ces circonſtances, de ne pas perdre le temps à vouloir ſoi-même rappeller la nature à ſon opération, mais de faire venir ſur le champ un Médecin, aux avis duquel on s'en rapportera entiérement.

ser sous silence, & on ne doit pas plus travailler à l'arrêter que les *cours de ventre ;* on doit, au contraire, chercher à l'entretenir par les mêmes moyens) (1).

(1) C'est sur-tout dans cette période qu'il faut employer les *acides*, même les *acides minéraux ;* c'est la pratique des DE HALLER, des LIEUTAUD, des TISSOT. Les *esprits acides*, dit ce dernier, ont la vertu de faire couler les *urines* & la *salive*, d'arrêter la *pourriture* & d'appaiser la violence de la chaleur, selon les expressions de SYDENHAM. M. DE HALLER, en parlant d'une *épidémie*, qui régna à Berne, & dont le caractere de *putréfaction* exigeoit l'usage des *acides*, dit : » Le neuvieme jour au soir, je fis mettre de l'*esprit de vitriol* dans la boisson, pour prévenir la *putréfaction* & la *fievre secondaire :* le dixieme jour, les *pustules*, qui étoient de la même nature, [c'est-à-dire, noires,] commencerent à jaunir, après une dose assez forte d'*acide*, l'appétit revint quelque peu. «

Une petite fille de six ans, éprouvoit, depuis deux jours, des douleurs horribles dans les reins, dans le dos, dans le ventre & dans la tête; elles étoient accompagnées d'une *fievre* violente. Les parents gorgeoient cet enfant de vin, de *sucre* & de bouillons de viande, parce qu'elle refusoit de manger : leur intention étoit de prévenir la *petite vérole*, dont un autre enfant étoit attaqué, dans la même maison. Mais ce traitement, bien loin de diminuer les *symptomes*, en augmenta la violence. On m'appella; je la trouvai telle que je viens de dire. Je venois d'éprouver les bons effets des *acides* dans la *fievre secondaire* d'une autre *petite vérole ;* je crus devoir les employer dans la *fievre éruptive* de celle-ci : je prescrivis des *lavements*, des *bains de pieds*, & une *tisane* faite avec deux onces de *sirop de violette* & deux gros d'*es-*

Si à l'approche de la fievre secondaire, le *pouls* est très-*vîte*, très-*dur* & très-*fort*; si la chaleur est considérable; si la *respiration* est laborieuse, & qu'on observe d'autres *symptomes* de l'*inflammation de poitrine*, il faut sur le champ saigner le malade, en réglant la quantité de sang qu'on lui tirera, sur son âge, sur ses forces & sur l'urgence des *symptomes*.

Mais si, dans la *fievre secondaire*, le malade est sujet à des foiblesses; si les *pustules* deviennent subitement pâles; si les extrémités sont froides, il faut appliquer les *vésicatoires*, & soutenir les forces du malade avec des *cordiaux*. Le vin & même les liqueurs spiritueuses, ont quelquefois été donnés, dans ces cas, avec des succès étonnants.

Comme la *fievre secondaire* est due,

---

*prit de vitriol* délayé dans une pinte d'eau. Le calme se rétablit peu à peu, & les boutons parurent le lendemain. La *petite vérole* fut *confluente :* je n'interrompis point les *acides*; je donnois, tantôt le *vinaigre*, & tantôt l'*esprit de vitriol*, augmentant ou diminuant les doses, selon les circonstances. Enfin elle en prit jusqu'à la parfaite maturité des boutons, qui arriva le quatorzieme jour, à l'ordinaire. Cette *petite vérole*, qui s'annonça sous l'aspect le plus effrayant, & qui fut tellement *confluente*, que les boutons du visage ne formoient plus qu'une seule croute, n'exigea pas d'autres *remedes*, & sa marche fut celle d'une *petite vérole discrete*.

en grande partie, pour ne pas dire entiérement, à la résorbtion de la matiere de la *petite vérole*, il paroîtroit raisonnable d'ouvrir les *pustules* aussi-tôt qu'elles sont mures. On tient tous les jours cette conduite à l'égard des *phlegmons*, ou *abcès* qui tendent à la *suppuration* : on ne voit pas pourquoi elle ne conviendroit pas à l'égard des boutons de la *petite vérole*. Nous pensons, au contraire, que c'est toujours un moyen de faire tomber la *fievre secondaire*, & souvent de la prévenir absolument.

Il faut ouvrir les boutons quand ils commencent à jaunir. Rien de plus simple que cette opération. On coupe la pointe des boutons avec des ciseaux, ou on les perce avec une aiguille, & on essuie le *pus* avec un peu de *charpie* seche. On commence par les *pustules* du visage, parce que ce sont celles qui murissent les premieres; on passe ensuite aux autres, à mesure qu'elles arrivent à l'état de maturité. Elles se remplissent en général une seconde fois, & même une troisieme : on répétera donc l'opération, ou plutôt on continuera d'ouvrir les boutons, tant qu'ils paroîtront contenir du *pus*.

Si une opération si naturelle, a été

négligée jusqu'ici, nous croyons qu'il n'en faut accuser que la tendresse mal-entendue des peres & meres : ils croient qu'elle doit causer beaucoup de douleurs aux enfants; & d'après cette erreur, ils aiment mieux les voir mourir, que de les faire souffrir. Cette opinion est absolument sans fondement. J'ai souvent ouvert des boutons, n'étant pas vu du malade, sans qu'il ait donné le moindre signe de douleur. Mais supposé qu'elle soit légérement douloureuse, ce petit inconvénient devroit être à peine compté, en comparaison des avantages qu'on retire de cette opération (1).

Non-seulement l'ouverture des boutons prévient la résorbtion de la matiere de la *petite vérole* dans le sang, mais

(1) La méthode que M. BUCHAN propose, est d'autant mieux fondée, que c'est une pratique générale dans l'Indostan. Là, les Bramines, qui traitent communément les naturels du pays qui ont la *petite vérole*, & qui, réguliérement dans le printemps, inoculent; ces Bramines, dis-je, ont une *épine*, d'un bois particulier & uniquement destiné à piquer les boutons de la *petite vérole*, & à en faire sortir le *pus*. Ils pratiquent cette méthode avec le plus grand succès, ayant une dextérité particuliere pour faire cette opération en peu de temps, quoique le malade ait un grand nombre de boutons. [Voyez le *Traité Anglois* de M. HOLWELL, *sur la maniere d'inoculer dans le Bengale.*]

encore elle diminue la tenſion de la peau, & par ce moyen ſoulage ſinguliérement le malade. Elle empêche, en outre, qu'il ne ſoit marqué; & cet avantage n'eſt pas le moins important. La matiere, en ſéjournant long-temps dans les *puſtules*, corrode, par ſon âcreté, la peau délicate du viſage; auſſi en voit-on qui ſont tellement défigurés, qu'ils ont à peine figure humaine (*a*).

Après que les boutons ſont deſſéchés & les croutes tombées, il eſt, en général, néceſſaire de purger le malade (1).

---

(*a*) Quoique cette opération ne puiſſe jamais nuire, cependant elle n'eſt néceſſaire que lorſque le malade a une grande quantité de boutons, ou lorſque la matiere qu'ils contiennent eſt ſi âcre, qu'elle donne lieu de craindre des ſuites dangereuſes, ſi elle vient à être reſorbée ou à rentrer dans la maſſe du ſang.

(1) Lorſqu'on ne peut pas employer l'opération que l'Auteur vient de conſeiller, par l'oppoſition qu'on y trouve, ſoit de la part des parents, quand les malades ſont des enfants, ſoit de la part de ces mêmes malades, lorſqu'ils ſont plus âgés, la purgation peut alors y ſuppléer en partie. Il faut, dans ce cas, l'adminiſtrer beaucoup plutôt que ne le preſcrit ici M. BUCHAN. Je l'ai employé avec ſuccès, à l'exemple de M. TISSOT, dès que la *fievre de ſuppuration* commence à ſe manifeſter. Une once de *manne* pour les enfants, deux onces pour les adultes, ſuffiſent, en général, pour procurer dans ce temps, c'eſt-à-dire, le neuvieme jour de la maladie, trois, quatre ou cinq *ſelles*.

Si cependant on lui a tenu le ventre libre pendant tout le cours de la maladie; si le *lait de beurre* & les autres boissons délayantes lui ont été donnés abondamment, après le huitieme jour de la *petite vérole*, la purgation devient moins nécessaire : cependant on ne doit jamais s'en passer entiérement.

On purge les petits enfants avec des *pruneaux*, dans lesquels on fait infuser un peu de *séné* & de *rhubarbe*, que l'on adoucit avec du sucre; on leur en donne

---

On continue la même dose les deux jours suivants.

Quand même on parviendroit à faire l'opération utile dont il est question, il ne faudroit pas pour cela s'interdire la purgation, dans le temps que je viens d'indiquer. J'ai traité deux *petites véroles* de suite, dont furent attaquées deux sœurs encore enfants. J'ouvris les boutons à toutes deux, & je les ouvris à trois reprises différentes, dans presque toute l'étendue du corps. Je commençai à purger la premiere dès que les boutons commencerent à jaunir, & elle guérit promptement; pour la seconde, qui avoit gagné la maladie de celle-là, des circonstances indépendantes d'elle, mais dépendantes des personnes qui la soignoient, m'empêcherent de suivre cette méthode. Je ne la purgeai que quand les boutons furent secs, & il lui survint plus de trente *abcès*, dont un sur le bras, qui fut plus de trois mois à guérir. La quantité de *pus* que donnerent ces *abcès*, feroit effectivement croire, comme l'a dit M. Tissot, que dans cette maladie, tout le sang semble se changer en matiere *purulente*.

à petites doses, jusqu'à ce qu'ils évacuent. Ceux qui sont plus âgés, doivent prendre des purgations un peu plus fortes. On donne, par exemple, aux enfants de cinq, six ans, huit, ou dix grains d'excellente *rhubarbe* en poudre le soir; & le lendemain matin on leur donne quatre, ou cinq grains de *jalap*, aussi en poudre. Et pour en faciliter l'effet & emporter la médecine, on leur donnera du bouillon, ou de l'eau de *gruau :* on répétera cette espece de purgation trois, ou quatre fois, à cinq, ou six jours d'intervalle l'un de l'autre. Pour les enfants encore plus âgés & pour les adultes, on augmentera la dose de ces *purgatifs* dans la proportion de leur âge & de leur constitution; on les leur donnera sous les mêmes formes & dans les mêmes temps.

Quand il survient des *abcès* à la suite de la *petite vérole*, comme cela n'est que trop ordinaire, il faut les amener à *suppuration*, le plus promptement possible, par le moyen des *cataplasmes maturatifs ;* & après qu'ils sont ouverts, soit naturellement, soit par l'opération, il faut purger. Le *quinquina* & le *lait* sont, dans ce cas, très-avantageux : s'il survient de la toux, de la difficulté de respirer & d'autres *symptomes* de la *pulmonie*, il

faut transporter le malade dans un bon air, le mettre au *lait d'âneſſe*, & lui ordonner un exercice proportionné à ſes forces. (Voyez ſur cet objet le Chapitre VII, qui traite de la *pulmonie.*) (1)

(1) La *petite vérole* donne très-ſouvent lieu à deux accidents, dont l'Auteur ne parle pas, à l'*inflammation de la gorge*, qui ôte ſouvent la facilité d'avaler, & au gonflement des paupieres, quelquefois accompagné d'*inflammation :* ces accidents ont preſque toujours lieu dans celles de ces maladies que l'on traite par les *remedes* échauffants. Je les ai toujours rencontrés chez les malades pour leſquels je n'ai été appellé que le jour ou le lendemain de l'*éruption*, & que les parents avoient juſques-là traité à leur maniere, c'eſt-à-dire, avec du vin, du *ſucre*, des bouillons de viande, de l'eau de *lentille* & de la *cannelle*, &c. les *gargariſmes acidulés* ont bientôt calmé l'*inflammation de la gorge :* & ſi l'on ſuit le *régime* rafraîchiſſant preſcrit ci-deſſus, on eſt ſûr de ne plus la voir reparoître.

Quant aux yeux, qu'il n'eſt pas rare de voir tellement gonflés, enflammés, tuméfiés, que les paupieres ſont ſouvent collées enſemble pendant tout le temps de l'*éruption* & de la *ſuppuration*, accident qui va quelquefois juſqu'à défigurer ces organes, intéreſſer la vue, & même juſqu'à faire tomber les yeux en *gangrene ;* quand les *ſymptomes* ſont déja très-graves, il faut appliquer ſur chaque œil un *cataplaſme* de mie de pain & de *lait*, que l'on renouvelle toutes les quatre heures, & que l'on continue juſqu'à ce que les paupieres ſoient aſſez détendues pour pouvoir s'ouvrir. Il faut en même-temps ordonner au malade une *diete* très-légere. Si les paupieres, étant ouvertes, on apperçoit des *puſtules* ſur la *cornée*,

## §. II.

### *De l'Inoculation.*

Quoiqu'il n'y ait point de maladies qui, après qu'elles sont déclarées, se jouent plus des ressources de la médecine que la *petite vérole*; cependant il n'y en a pas dans laquelle on puisse d'avance, comme dans celle-ci, prévenir presqu'entiérement le danger, par une pratique fort simple, c'est-à-dire, par l'*inoculation*.

Cette découverte salutaire n'est connue en Europe, que depuis un demi-siecle; mais, semblable à la plupart des découvertes utiles, elle n'a fait, jusqu'à présent, que des progrès très-lents. Nous

ou une *tumeur* blanche, il faut réitérer les *cataplasmes* jusqu'à ce que toutes ces parties aient *suppuré*. Alors on met de simples *compresses* sur les yeux, après les avoir trempées dans une *infusion* de fleurs de *camomille* & de *sureau*.

Un moyen bien simple de prévenir ces accidents, & qui m'a toujours réussi, c'est contre l'*inflammation de la gorge*, d'employer, dès les commencements de la maladie, la *diete rafraîchissante*; & contre la tuméfaction des paupieres, de les faire étuver sans cesse, dans la journée, avec un linge trempé dans une *mixture* tiede d'eau & de *lait*, ou d'y appliquer de petites tranches de lard bien frais; moyens qu'on emploiera, dès l'instant que l'on s'appercevra du gonflement des paupieres.

devons cependant avouer, à la gloire de la Nation, que l'*inoculation* a reçu ici un accueil plus favorable que chez aucun de nos voisins; mais elle est encore bien loin d'être pratiquée universellement; & nous devons craindre qu'elle ne le soit jamais, tant qu'elle continuera à n'être exercée que par les Membres de la Faculté.

Une découverte quelconque ne peut devenir généralement utile, tant qu'elle n'est connue & pratiquée que par un petit nombre de personnes. Si l'*inoculation* de la *petite vérole* avoit été introduite dans nos contrées, plutôt comme une chose de mode, que comme une découverte de Médecine, & si elle avoit été pratiquée par le même genre de personnes, que ceux qui l'exercent dans les Pays d'où elle nous est venue, il y auroit long-temps qu'elle seroit universelle (1). Les craintes, les jalousies, les

(1) En effet nous voyons, par l'histoire de cette opération salutaire, qu'elle n'a été introduite ou renouvellée dans les pays où elle est actuellement connue, que par des personnes qui n'étoient rien moins que Médecins. A Constantinople, ce sont deux femmes Grecques qui inoculent très-heureusement plusieurs milliers de personnes; dans le Bengale, ce sont les Bramines ou les Prêtres de ces contrées; en Amérique, sur les bords

préjugés & les intérêts opposés des Membres de la Faculté, forment & formeront toujours des obstacles insurmontables aux progrès d'une découverte salutaire, de quelque nature qu'elle soit. Delà la pratique de l'*inoculation* n'est devenue, en quelque façon, générale, même en Angleterre, que lorsqu'elle a été pratiquée par des gens qui n'étoient pas Médecins: ceux-ci en ont non-seulement rendu la pratique beaucoup plus générale, mais encore plus sure; & en agissant avec plus de liberté que les Praticiens de profession, ils leur ont appris que le plus grand danger du malade ne vient pas du défaut de soin & d'attention, mais, au contraire, de l'excès de l'un & de l'autre.

Il faut être bien peu au fait de ces matières, pour imputer les succès des *inoculations* modernes, à une capacité supérieure dans la méthode de préparer le

de la riviere des Amazones, c'est un Carme, Missionnaire; à Rionégro, c'est un autre Missionnaire; dans la Colonie Portugaise du Pérou, c'est un Chirurgien; en Pensilvanie, c'est un Gentilhomme qui inocule avec le plus grand succès ses Esclaves; en Angleterre, SUTTON, fameux par plus de vingt mille *inoculations* toutes heureuses, étoit à peine Chirurgien. [ Voyez les *Mémoires & Lettres* de M. LA CONDAMINE, & le *Précis historique de la nouvelle méthode d'inoculer la petite vérole*, par M. POWER, 1769. ]

malade, & de communiquer la maladie. Il eſt vrai que quelques-uns d'entr'eux, pour envahir toute la pratique de cet utile *préſervatif*, prétendent avoir des ſecrets extraordinaires & infaillibles, pour préparer les perſonnes qu'on doit inoculer ; mais ces prétentions ne ſont faites que pour en impoſer à l'ignorance crédule & aveugle. Il ne faut que du ſens commun & de la prudence, pour ſavoir choiſir le ſujet & conduire l'opération, & les gens ſages & ſenſés peuvent inoculer leurs enfants, toutes les fois qu'ils le trouveront convenable, à condition pourtant que le ſujet ſoit en bonne ſanté.

Il eſt eſſentiel de remarquer que le ſentiment que j'expoſe ici, n'eſt pas le réſultat de la théorie, mais uniquement de l'obſervation. Car quoique peu de Médecins aient eu plus d'occaſions que moi de tenter, dans l'*inoculation*, toutes les méthodes connues, le ſuccès de cette opération m'a toujours paru ſi peu dépendre de ces circonſtances, (auxquelles on attache tant d'importance,) je veux dire de la préparation & de l'inſertion, par telle, ou telle méthode, que depuis pluſieurs années j'ai fait faire cette opération par les peres & meres, par les nourrices, & que j'ai trouvé que ma

méthode réussissoit aussi-bien que les autres, sans toutefois en avoir la plupart des inconvénients (*a*).

On peut inoculer la *petite vérole* de

(*a*) Une circonstance critique, comme il n'en arrive que trop souvent, m'a conduit à choisir cette méthode. La voici. Un homme qui venoit de perdre tous ses enfants, à l'exception d'un seul, par la *petite vérole*, se détermina à faire inoculer celui qui lui restoit. Il me fit part de son intention, & me pria de persuader la mere & la grand'mere de cet enfant des avantages de l'*inoculation*. Mais ce fut la chose impossible; elles ne furent point persuadées : leurs craintes furent plus fortes que jamais, & elles resterent convaincues de ses désavantages. Cependant je ne pouvois *inoculer* cet enfant sans avoir leur consentement; car j'ai toujours eu pour principe de ne jamais *inoculer* sans la participation des personnes intéressées. Voici le parti que je pris. Je conseillai au pere de donner une ou deux doses de *rhubarbe* à son fils, d'aller ensuite chez un malade attaqué d'une *petite vérole bénigne*, de lui ouvrir deux ou trois boutons, d'en recevoir la matiere sur un peu de coton; aussi-tôt qu'il seroit revenu chez lui, de tirer son fils à part, de lui faire sur le bras une légere égratignure avec une épingle; de frotter la peau égratignée avec le coton imbibé de la matiere de la *petite vérole*, & de ne pas s'en occuper davantage. Tout fut ponctuellement exécuté. La *petite vérole* parut au bout du temps ordinaire : elle parcourut toutes les périodes avec régularité; & la maladie fut si bénigne, si douce, que le petit malade ne fut pas obligé d'être une seule heure dans son lit. Nous n'avons pas d'exemple, que la *petite vérole inoculée* ait suivi une marche aussi naturelle que chez cet enfant, jusqu'au parfait rétablissement du malade,

bien des manieres différentes, avec un égal ſuccès. En Turquie, d'où nous eſt venue l'*inoculation*, les femmes communiquent la *petite vérole* aux enfants, en faiſant une petite ouverture ſur la peau avec une aiguille, & en introduiſant dans la plaie un peu de la matiere priſe d'un bouton mûr. Sur les côtes de Barbarie, on introduit dans la peau, entre le pouce & le doigt index, au moyen d'une aiguille, un fil imbibé de la matiere : & dans d'autres régions de cette même Barbarie, pour inoculer, on ſe borne à frotter la partie qui eſt entre le pouce & le doigt index, ou toute autre partie du corps, avec de la matiere de la *petite vérole*. Cette méthode de frotter quelque partie de la peau avec la matiere de la *petite vérole*, eſt connue dans beaucoup d'endroits en Aſie & en Europe, auſſi-bien qu'en Barbarie; c'eſt ce qu'on appelle *acheter la petite vérole*.

La méthode actuelle d'inoculer en Angleterre, eſt de faire deux, ou trois inciſions au bras preſqu'horizontales, & tellement ſuperficielles, qu'elles n'aillent pas au-delà de la peau. On fait ces inciſions avec une lancette, qui eſt chargée d'une petite quantité de la matiere

prise d'un bouton en maturité : ensuite on referme ces petites plaies, & on les laisse sans autre appareil. Quelques-uns emploient une lancette couverte de la matiere de la *petite vérole* seche ; mais cette méthode est moins certaine ; elle manque souvent, & on ne doit jamais l'employer que lorsqu'on ne peut se procurer de la matiere fraîche. Quand on y est forcé, il faut humecter la matiere, en présentant la lancette, pendant quelque temps, à la vapeur d'eau chaude. Dans la réalité, il suffit d'appliquer de la matiere fraîche sur la peau un assez long temps, pour inoculer, ou communiquer la *petite vérole*, sans avoir besoin de faire aucune plaie. Ainsi qu'on prenne un petit bout de fil, d'un demi-pouce de long, imbibé de cette matiere ; qu'on le pose immédiatement sur le bras, dans la partie moyenne, entre le coude & l'épaule ; qu'on le couvre d'un morceau d'*emplâtre contentif* ordinaire, & qu'on laisse le tout pendant huit à dix jours, ce moyen ne manquera pas de communiquer la maladie. Nous ne faisons mention de cette méthode, que parce qu'en général la plupart des personnes craignent les plaies ; & il y a lieu de croire que plus l'opération sera facile à pratiquer,

plus

plus il y aura d'espérance qu'elle devienne générale.

Il y en a qui s'imaginent que l'écoulement de la matiere, auquel on donne lieu par la plaie résultante des incisions, diminue la quantité des boutons & par-là devient avantageux. Mais il n'y a pas grand fond à faire sur cette conjecture; il y a même quelque chose de plus, c'est que les plaies profondes s'*ulcerent* souvent, & deviennent incommodes & fâcheuses.

Nous ne voyons pas que l'*inoculation* soit considérée comme une pratique de Médecine, dans les pays d'où nous l'avons reçue. En Turquie, ce sont les femmes qui l'exercent; & dans les Indes orientales, ce sont les Bramines, ou les Prêtres. Dans nos contrées, cette opération est encore dans l'enfance; mais nous espérons qu'elle deviendra bientôt assez familiere, pour que les peres & meres ne fassent pas plus de difficulté d'inoculer eux-mêmes leurs enfants, qu'ils en font actuellement de leur donner des *purgations*.

De tous les états, aucun ne peut avoir l'avantage, comme le Clergé, de rendre la pratique de l'*inoculation* universelle. La plus grande opposition qu'elle éprou-

ve, vient toujours de quelques scrupules de conscience; les Prêtres seuls sont en pouvoir de les détruire. (1) Aussi nous

(1) Nous voudrions pouvoir produire des exemples d'Ecclésiastiques en France, qui eussent inoculé ou favorisé l'*inoculation*. Il n'en existe pas, que nous sachions. Nous ne possédons qu'une Consultation de neuf des plus fameux Docteurs de Sorbone, en faveur des expériences de l'*inoculation*, que M. COSTE, Médecin François, se proposoit de faire à Paris en 1723. Cette Consultation est insérée dans une Lettre de ce Médecin à M. DODART, alors premier Médecin du Roi. Mais les Ecclésiastiques étrangers nous fournissent plusieurs de ces exemples. Nous avons déja cité [note précédente,] ceux des Missionnaires des bords de la riviere des Amazones & de Rio-négro. Plusieurs Théologiens Italiens ont donné des Consultations en faveur de cette opération; des Inquisiteurs ont approuvé des Traités sur l'*inoculation*. En Angleterre, les Docteurs SOME & DODDRIGE ont écrit sur cette matiere: le célebre Evêque de Worcester a prononcé un Sermon sur son utilité; & en Hollande, M. CHAIS a répondu, dans son *Essai apologétique*, de la maniere la plus solide & la plus satisfaisante, à cette objection tant de fois rebattue par les Ministres de la Religion, que *c'est usurper les droits de la Divinité, que de donner une maladie à celui qui ne l'a pas, ou d'entreprendre d'y soustraire celui qui, dans l'ordre de la Providence, y étoit naturellement destiné.*

Ces autorités, toutes du plus grand poids, quoique quelques-unes d'entre elles soient fournies par des Théologiens Protestants, parce qu'ils ne different point avec nous sur les principes de la morale, & que leurs opinions sur la prédestination absolue donnent encore plus de force à leurs décisions; ces autorités, dis-je, devroient animer

leur recommandons non-seulement de travailler à combattre les objections, ou

---

le zele de nos Pasteurs, patriotes & amis de l'humanité. Elles devroient les porter à faire sentir à ceux qui sont confiés à leurs soins, ces vérités : que la confiance, dans la Providence, ne nous dispense pas de nous garantir des maux que nous prévoyons, quand on sait, par expérience, qu'on peut les prévenir : que si l'*inoculation*, comme cette même expérience le prouve, est un moyen de se préserver des accidents funestes de la *petite vérole*, la Providence ne nous l'offre, comme remede, que pour que nous en fassions usage : que s'il n'en étoit pas ainsi, tous les *préservatifs*, tous les *remedes de précautions* seroient désormais illicites ; que s'il n'en étoit pas ainsi, il ne nous seroit plus permis de fuir le danger qui nous menace ; il faudroit que nous nous laissassions engloutir par les inondations, dévorer par les flammes, ravager par la *peste*, à l'imitation des Turcs, qui, de peur de contrarier les vues de la Providence, périssent par milliers dans les temps de *peste*, si commune à Constantinople, tandis qu'ils voient les Francs établis au milieu d'eux, s'en préserver, en se renfermant eux & leurs familles.

C'est, dit M. DE LA CONDAMINE, aux Facultés de Théologie & de Médecine, &c. c'est aux Académies, c'est aux Chefs de la Magistrature, aux Savants, aux Gens de Lettres, qu'il appartient de bannir des scrupules fomentés par l'ignorance, & de faire sentir aux peuples que son utilité propre, que la charité chrétienne, que le bien de l'État, que la conservation des hommes sont intéressés à l'établissement de l'*inoculation*. Quand il s'agit du bien public, il est du devoir de la partie pensante de la Nation, d'éclairer ceux qui sont susceptibles de lumieres, & d'entraîner, par le poids de l'autorité, cette foule sur qui l'évidence n'a point de prise. [ Premier Mémoire sur l'*inoculation*.]

les ſcrupules de Religion, qui en impoſent aux eſprits foibles, relativement à cette opération, mais encore de la faire enviſager comme un devoir, & de faire ſentir le danger qu'il y a de ne pas faire uſage d'un moyen que la Providence nous donne, de conſerver la vie de nos deſcendants. Certainement ceux qui négligent d'employer les ſecours qui peuvent conſerver la vie de leurs enfants, ſont auſſi coupables que ceux qui les aſſaſſinent; & je ſouhaiterois bien que cette matiere fût murement peſée. Il n'y a perſonne qui ſoit plus diſpoſée que moi, à avoir de l'indulgence pour les foibleſſes humaines, ou les préjugés de Religion; cependant je ne puis m'empêcher de recommander, comme une choſe de la plus grande importance, aux peres & aux meres, de conſidérer qu'ils ſont fort coupables envers leurs enfants, quand ils négligent de leur communiquer la *petite vérole* dans les premieres années de leur vie.

Le Docteur M'KENZIE, dans ſon *Hiſtoire de la ſanté*, a peint, d'une maniere à ne rien laiſſer à déſirer, les avantages multipliés de l'*inoculation* de la *petite vérole* (a). Nous nous contenterons

(a) » Les dangers qui accompagnent la *petite*

d'ajouter, à ce qu'il a dit à ce sujet, que ceux qui n'ont pas eu la *petite vé-*

„ *vérole*, gagnée par la *contagion*, dit cet Auteur, „ ami de l'humanité, sont sans nombre, & l'*ino-* „ *culation* les prévient tous. La *petite vérole na-* „ *turelle* peut affoiblir & détruire un corps qui „ n'est pas disposé à la recevoir; elle peut atta- „ quer dans une saison, ou trop chaude, ou trop „ froide; elle peut être gagnée d'une *petite vé-* „ *role* du plus mauvais caractere: on peut en être „ attaqué inopinément, par exemple, lorsqu'une „ espece dangereuse est introduite imprudem- „ ment dans une place maritime; elle peut nous „ surprendre aussi-tôt après un excès de débau- „ che, d'intempérance ou des plaisirs de l'amour; „ elle peut encore nous surprendre après des veil- „ les indispensables, des travaux forcés, des „ voyages nécessaires. Est-ce donc un si petit „ avantage, que toutes ces circonstances malheu- „ reuses puissent être prévenues par l'*inoculation?* „ Par l'*inoculation*, nombre de personnes sont „ préservées de la laideur, aussi-bien que de la „ mort. Dans la *petite vérole naturelle*, combien „ de belles personnes sont défigurées! combien „ de tempéraments forts & robustes sont ruinés, „ tandis que l'*inoculation* n'a presque jamais lais- „ sé de marques, de traces, quelque nombreux „ que soient les boutons du visage, quelqu'ef- „ frayants que soient les *symptomes!* La plupart „ des douleurs, si cuisantes dans la *petite vérole* „ *naturelle*, sont très-rares dans l'*inoculation.* „ L'*inoculation* ne prévient-elle pas les terreurs „ inexprimables qui tourmentent sans cesse les „ personnes qui n'ont point eu la *petite vérole*, & „ qui, dans des *épidémies*, dépeuplent des villa- „ ges entiers, ravagent, ruinent des villes com- „ merçantes, & portent la désolation dans toute „ une Province? Ces terreurs suspendent souvent „ les fonctions de la Justice. On la voit reculer „ ses sessions ou ses assises pendant que la *petite*

*role*, dans les premieres années de leur vie, ſont non-ſeulement malheureux par la crainte continuelle qu'ils ont de l'avoir un jour, mais encore incapables, en quelque ſorte, de pratiquer aucun de la plupart des emplois utiles & importants. Peu de gens aiment à prendre des domeſtiques qui n'ont pas eu la *petite vérole*; à plus forte raiſon d'acheter des eſclaves, qui peuvent un jour mourir de cette maladie. Combien un Médecin, un Chirurgien, qui n'ont pas eu la *petite vérole*, ne s'expoſent-ils pas, en traitant cette maladie! Combien ſont à

„ *vérole* fait ſes ravages. Les témoins, les jurés „ ne paroiſſent point, & par une ſuite néceſſaire „ de l'abſence des Chefs, les premiers Juges & „ les Juges ordinaires ne ſont point accompa„ gnés de ce cortege, de cet éclat que leur attire „ le reſpect dû à leur place & à leur mérite. L'*i*„ *noculation* n'empêchera-t-elle pas également „ que nos braves ſoldats ne ſoient attaqués de la „ *petite vérole*, ſur les vaiſſeaux où ils peuvent „ répandre la *contagion* parmi tous ceux de l'é„ quipage, qui n'ont pas eu cette maladie, à la„ quelle preſque aucun n'a le bonheur d'échap„ per, qui ſont à demi étouffés par le peu d'air „ qu'ils reſpirent dans leurs cabanes, & qui ne „ ſont que très-peu nourris? Enfin, que l'on jette „ les yeux ſur nos ſoldats attaqués de *petite vé*„ *role*, dans une marche; il eſt inconcevable à „ quelle miſere extrême ſont réduits ces malheu„ reux. Ils ſont ſans ſecours, ſans logements, „ ſans aucune commodité; auſſi en périt-il ordi„ nairement un ſur trois. "

plaindre les femmes qui parviennent à l'âge mûr, sans avoir eu la *petite vérole!* Une femme enceinte échappe rarement à cette maladie; & si un enfant vient à l'avoir, étant allaité par une mere qui ne l'a pas eue, quelle scene plus douloureuse & plus cruelle! Si elle continue de nourrir son enfant, c'est au risque de sa vie; si, au contraire, elle le sevre, il court le plus grand danger d'en mourir. Combien de fois n'arrive-t-il pas qu'une tendre mere est forcée de quitter sa maison, d'abandonner ses enfants attaqués de la *petite vérole*, & dans le temps même où ses soins leur sont les plus nécessaires! Que si l'amour maternel l'emporte sur ses craintes, les suites en deviennent souvent funestes. J'ai connu une tendre mere qui avoit un fils à la mamelle, & qui, victimes l'un & l'autre de cette cruelle maladie, ont été mis tous deux dans le même tombeau. Mais ces scenes sont trop effrayantes, pour être seulement présentées. Que les peres & meres, qui sont obligés de fuir avec leurs enfants, pour éviter la *petite vérole*, ou qui refusent de les *inoculer* dans l'enfance, considerent la situation déplorable à laquelle les réduit leur tendresse mal-entendue.

Comme la *petite vérole* eſt actuellement devenue une maladie *épidémique* dans preſque toutes les contrées du monde, nous ne devons plus nous occuper qu'à la rendre la plus bénigne poſſible. En effet, c'eſt la ſeule maniere de l'anéantir qui ſoit maintenant en notre pouvoir; & duſſé-je paroître avancer un paradoxe, je ne craindrai pas de dire que ſi l'*inoculation* devenoit univerſelle, elle équivaudroit à peu près à l'extirpation totale de la *petite vérole*. Car peu importe qu'une maladie ſoit déracinée entiérement, ou qu'elle ſoit rendue tellement *bénigne*, qu'elle ne ſoit plus capable de menacer la vie, ou d'altérer la conſtitution, l'un revient à l'autre; & l'on ne peut douter que l'*inoculation* ne procure cet avantage. Le nombre de ceux qui meurent par l'*inoculation*, mérite à peine d'être nommé. Dans la *petite vérole* naturelle, il en meurt ordinairement un ſur quatre, ou ſur cinq: par l'*inoculation*, il n'en meurt pas un ſur mille. Il y a plus, quelques Praticiens peuvent ſe vanter d'en avoir inoculé plus de dix mille, ſans en perdre un ſeul (1).

(1) Voici une objection faite par tout le monde, & qui m'a été répétée, à peu près dans les mê-

J'ai souvent désiré qu'on formât un plan, propre à rendre cette pratique fa-

mes termes, par un homme de beaucoup de mérite, veuf & pere d'une petite fille âgée de trois ans.

*Pourra-t-on jamais persuader à un pere tendre, de faire une blessure à son fils unique, de propos délibéré, pour lui communiquer une maladie qu'il n'aura peut-être jamais, & qui peut lui donner la mort? Quelque petit que soit le risque de l'*inoculation, *ne fût-il que d'un sur mille, ou moindre encore, le pere doit-il y exposer son fils volontairement?*

» Oui, sans doute, répond M. de la Condamine, si ce pere veut le préserver d'un autre » risque incomparablement plus grand; & si le » préjugé n'offusque pas, dans ce pere, les lumie» res de la raison, s'il aime son fils d'un amour » éclairé, il ne doit pas balancer à le faire *ino*» *culer*. »

Pour répondre à cette objection, avec tout le détail qu'elle mérite, M. de la Condamine commence par établir, que la moitié du genre humain meurt avant d'avoir eu la *petite vérole*, [c'est-à-dire, avant la fin de la deuxieme année.] Que de l'autre moitié, ceux qui en sont exempts, méritent à peine d'être comptés; que de tous ceux qui en sont attaqués, il en meurt, en général, un septieme, quelquefois un cinquieme; c'est-à-dire, tantôt un sur sept, tantôt un sur cinq, & que le plus grand risque de mourir de l'*inoculation*, est évalué, par plus de six mille expériences, à un sur trois cents soixante & seize.

On observera que depuis 1765, qu'a paru le dernier Mémoire pour servir de suite à l'histoire de l'*inoculation*, la méthode d'*inoculer* s'est perfectionnée au point que le rapport des plus fameux Médecins de toutes les Nations, surtout du Nord, prouve ce qu'avance M. Buchan, qu'il ne meurt pas un *inoculé* sur mille.

lutaire universelle ; mais je crains bien de ne jamais être assez heureux, pour en

---

Nous lisons même dans le *Précis historique de la nouvelle méthode d'inoculer*, déja cité, [ note 1, p. 259, ] que cette opération est tellement sûre, que quand on voudroit lui attribuer deux accidents arrivés pendant le cours de vingt mille *inoculations*, on trouveroit encore plus de dix mille contre un à parier en faveur de toute personne *inoculée*.

M. DE LA CONDAMINE revient ensuite au pere qui balance pour faire *inoculer* son fils. C'est à lui qu'il adresse la parole.

,, Il est question, dites-vous, de la vie de vo-,, tre fils, & vous ne voulez rien hasarder. Vous ,, auriez raison, sans doute, si la chose dépen-,, doit de vous ; mais il faut hasarder ici malgré ,, vous ; c'est en vain que vous vous défendez, ,, vous n'avez que deux partis à prendre, ou d'*i-*,, *noculer* votre fils, ou de ne pas l'*inoculer*. Voi-,, là deux hasards à courir, dont l'un est inévita-,, ble. En *inoculant* votre fils, contre trois cents ,, soixante & quinze [ contre dix mille ] événe-,, ments heureux, il en est un à redouter ; en ne ,, l'*inoculant* pas, il y a plus d'un à parier con-,, tre sept que vous le perdrez ; ce dernier risque ,, est de cinquante fois [ de huit cents fois ] ,, plus grand que l'autre. Choisissez maintenant, ,, & balancez encore, si vous l'osez. "

Mais, dira-t-on, quel seroit le désespoir de ce pere, si, malgré des espérances si flatteuses, son fils venoit à succomber sous l'épreuve de l'*inoculation*? Crainte chimérique ! reprend M. DE LA CONDAMINE ; puisque la *petite vérole inoculée* est infiniment moins dangereuse que la *naturelle*, & sur-tout puisque celui qui ne l'auroit jamais eue naturellement, ne la recevra pas par l'*inoculation*. Mais quand ce fils chéri viendroit à mourir, contre toute vraisemblance, qu'auroit le pere à se

voir l'exécution, qui feroit si utile au genre humain. Il y a sans doute de grandes difficultés; cependant la chose n'est pas impraticable. Le projet est grand, puisqu'il ne va pas à moins qu'à conserver la quatrieme partie de l'espece humaine. Que ne doit-on pas tenter pour le remplir, & parvenir à un but aussi désirable !

Le premier pas à faire pour rendre l'*inoculation* universelle, c'est d'anéantir les préjugés qui tiennent à la Religion, & qui veulent s'y opposer. Comme nous l'avons déja fait observer, il n'y a que le

---

reprocher? Tuteur-né de son fils, il étoit obligé de choisir pour son pupille, & la prudence a dicté son choix. En quoi consiste cette prudence, si ce n'est à peser les inconvénients & les avantages, à bien juger du plus grand dégré de probabilité? Tandis qu'un instinct aveugle retenoit le pere, l'évidence lui crioit; *de deux dangers entre lesquels il faut opter, choisis le moindre.* Devoit-il, pouvoit-il résister à cette voix? Le sort a trahi son attente; en est-il responsable? Un autre pere crie à son fils: *La terre tremble, la maison s'écroule; sortez; fuyez.....* Le fils sort, la terre s'entr'ouvre & l'engloutit; ce pere est-il coupable? Le nôtre est dans le même cas. Si sa fille étoit morte en couche, se reprocheroit-il sa mort? Il en auroit plus de sujet. Il pouvoit se dispenser de la marier; ce n'étoit pas pour sauver la vie de sa fille, qu'il l'a livrée au péril de l'accouchement; & cependant il a plus exposé ses jours en la mariant, que ceux de son fils, en le soumettant à l'*inoculation*.

Clergé qui puisse y parvenir : il faut que, non-seulement il la recommande au peuple comme un devoir, mais encore qu'il la pratique lui-même sur ses propres enfants (1). L'exemple sera toujours plus efficace que le précepte.

Ce qu'il faut faire ensuite, c'est de mettre tout le monde dans le cas de pouvoir avoir recours à l'*inoculation*. En conséquence, nous recommandons à la Faculté d'inoculer *gratis* les enfants des pauvres. Il y auroit de la barbarie à priver, à cause de la pauvreté, une partie aussi considérable du genre humain.

Si aucun de ces moyens ne peut avoir lieu, c'est à l'Etat de s'en occuper. Tous les Etats ont certainement le pouvoir nécessaire pour rendre cette pratique générale, & l'étendre au moins aussi loin que s'étendent leurs Domaines. Nous ne disons pas qu'ils doivent y forcer par une loi. La voie la plus sure, seroit d'employer, aux frais du public, un certain nombre d'Inoculateurs, pour inoculer les enfants des pauvres. Cela ne seroit nécessaire, que jusqu'à ce que l'*inoculation* fût devenue universelle. On verroit

(1) Il ne faut pas oublier que c'est ici un Protestant qui parle, & que, dans la Religion Protestante, les Prêtres sont mariés.

bientôt ensuite l'habitude, la plus forte de toutes les loix, obliger chaque individu à inoculer son enfant, pour prévenir les reproches.

On pourroit objecter contre ce projet, que les pauvres refuseroient d'employer les Inoculateurs; mais il est facile de lever cette difficulté : il n'y auroit qu'à donner une petite récompense à chaque mere qui accompagneroit son enfant, & qui resteroit auprès de lui tout le temps de la maladie; ce moyen suffiroit. De plus, le succès dont est toujours suivi cette opération, banniroit de reste toutes les objections que l'on pourroit faire à cet égard. La considération même de ce petit profit, seroit capable de porter les pauvres à embrasser ce plan. Ils élevent leurs enfants jusqu'à l'âge de dix, ou douze ans; & à l'instant où ces enfants pourroient leur devenir utiles, ils sont souvent enlevés par cette maladie, au grand préjudice de leurs peres & meres, & au détriment de la société.

Le Gouvernement d'Angleterre s'occupe singuliérement, depuis quelques années, de la conservation des enfants : on le voit fonder & soutenir par-tout des Hôpitaux d'Enfants-Trouvés, &c.

Mais nous ne craindrons pas de dire, que si la dixieme partie des sommes employées à ces Etablissements, eût été consommée à encourager la pratique de l'*inoculation* parmi les pauvres, non-seulement on auroit conservé la vie d'un plus grand nombre d'enfants, mais encore cette pratique seroit aujourd'hui presque universelle dans cette Isle. On ne sauroit imaginer combien l'exemple & un peu d'argent, ont d'empire sur le pauvre. Cependant laissez-le à lui-même ; il suit son ancienne routine, sans jamais penser à réformer ses usages. Au reste, ce que nous proposons, n'est qu'une idée que nous donnons à ceux qui sont animés du bien public. Si un pareil projet étoit approuvé, on exposeroit bientôt le plan & les moyens de le mettre à exécution (1).

(1) Il est prouvé qu'une quatorzieme partie du genre humain meurt annuellement de la *petite vérole*. De vingt mille personnes qui meurent par an, dans Paris, cette terrible maladie en emporte donc quatorze cents vingt-huit ; sept fois ce nombre, ou plus de dix mille, est donc le nombre des malades de la *petite vérole* à Paris, année commune. Si tous les ans on *inoculoit* en cette ville dix mille personnes, il n'en mourroit peut-être pas trente, à raison de trois par mille ; mais en supposant, contre toute probabilité, qu'il mourût deux *inoculés* sur cent, au lieu d'un

Comme les établiſſements publics éprouvent toujours des difficultés ſans

---

ſur trois, ou quatre cents [ ſur dix mille, voyez la note précédente, ] ce ne ſeroit jamais que deux cents perſonnes qui mourroient tous les ans de la *petite vérole*, au lieu de quatorze cents vingt-huit. Il eſt donc démontré que l'établiſſement de l'*inoculation* ſauveroit la vie à douze ou treize cents Citoyens par an dans la ſeule ville de Paris, & à plus de vingt-cinq mille perſonnes dans le Royaume, ſuppoſé, comme on le préſume, que la Capitale contienne le vingtieme des habitants de la France.

Nous liſons, avec horreur, que dans les ſiecles de ténebres & que nous nommons barbares, la ſuperſtition des Druides immoloit aveuglément à ſes dieux des victimes humaines; & dans ce ſiecle ſi poli, ſi plein de lumieres, que nous appellons le ſiecle de la Philoſophie, nous ne nous appercevons pas que notre ignorance, nos préjugés, notre indifférence pour le bien de l'humanité, dévouent ſtupidement à la mort, chaque année, dans la France ſeule, vingt-cinq mille ſujets, qu'il ne tiendroit qu'à nous de conſerver à l'Etat. Convenons que nous ne ſommes, ni Philoſophes, ni Citoyens.

Puiſqu'il eſt vrai que le bien public demande que l'*inoculation* s'établiſſe, il faut donc faire une loi, pour obliger les peres d'*inoculer* leurs enfants. A Sparte, où les enfants étoient réputés enfants de l'Etat, cette loi, ſans doute, eût été portée ; mais nos mœurs ſont auſſi différentes de celles de Lacédémone, que le ſiecle de LICURGUE eſt loin du nôtre : d'ailleurs, la loi ne ſeroit pas néceſſaire en France : l'encouragement & l'exemple ſuffiroient, & peut-être auroient plus de force que la loi. [ M. DE LA CONDAMINE, premier Mémoire. ]

Cet honnête Citoyen auroit-il préſumé trop

nombre, quand il s'agit de les faire réuſſir, & que ſouvent, par des vues

avantageuſement de ſes Compatriotes? Pouvions-nous deſirer des encouragements, des exemples plus puiſſants, que ceux que viennent de nous donner notre ſage Monarque, ſes auguſtes Freres, & Madame la Comteſſe d'Artois? Depuis près de deux ans que nous avons reçu une marque ſi précieuſe du courage & de l'amour de notre Roi pour ſes Sujets, quel progrès a fait l'*inoculation?* Ses ſuccès éclatants, qui nous ont conſervé les Têtes les plus cheres de l'Etat, n'ont brillé que pour un petit nombre de perſonnes riches, qui ſe ſont empreſſées de jouir des avantages inexprimables de cette invention ſalutaire. Le peuple, qui forme les trois quarts & demi de la Nation, eſt toujours, pour ce qui ne l'intéreſſe pas actuellement & perſonnellement, dans cette même indolence, dans cette même inſenſibilité, dans cette même inertie que lui reprochoit cet illuſtre Académicien, & qui ne lui ſembloient avoir beſoin que d'une étincelle pour être conſumées, pour faire renaître de leurs cendres les ſentiments de courage & d'humanité, néceſſaires pour ſe pénétrer de l'amour du bien public.

L'*inoculation*, comme tous les autres établiſſements utiles, n'eſt donc pas un reſſort aſſez actif pour mettre ſeul en mouvement l'attention du peuple. Par-tout où ce *préſervatif* heureux eſt en uſage, l'intérêt a toujours été le premier motif qui l'ait fait adopter. En Circaſſie, en Géorgie, c'eſt le deſir de conſerver la beauté des filles, pour les vendre plus cheres aux Turcs & aux Perſans. En Grece, c'eſt la cupidité & l'adreſſe d'une femme habile, qui fait mettre à contribution la frayeur & la ſuperſtition de ſes Concitoyens. Dans la Guiane, c'eſt la crainte de voir périr, ſans reſſource, tous ſes Indiens, qui peut ſeule déterminer un Religieux timide, à faire l'eſſai

d'intérêt, ou par le défaut de conduite de ceux qui sont chargés de l'exécution, ils ne répondent pas aux intentions d'humanité dans lesquelles ils ont été conçus, nous allons proposer quelques autres méthodes, qui pourront mettre les pauvres dans le cas de jouir des avantages de l'*inoculation*.

On ne peut douter que les *Inoculateurs* ne deviennent de jour en jour plus nombreux. Nous désirerions en conséquence qu'on leur accordât, dans chaque Paroisse, certains honoraires, pour qu'ils inoculassent tous les enfants de cette Paroisse, parvenus à l'âge convenable. Ce projet ne causeroit qu'une très-petite dépense, & mettroit tout le monde dans

---

d'une méthode qu'il connoissoit mal, & que lui-même croyoit dangereuse. [Voyez *Relation de l'Amazone*, *Mém. de l'Acad. des Sciences*, année 1745.]

Les récompenses sont donc les seules ressources qui restent au Gouvernement pour se conserver par année vingt-cinq mille Sujets, qui deviennent annuellement la proie de la *petite vérole*. Si, dit M. DE LA CONDAMINE, l'usage de l'*inoculation* étoit devenu général en France depuis que la Famille Royale d'Angleterre fut *inoculée* [en 1722,] on eût déja sauvé la vie à près d'un million d'hommes, sans y comprendre leur postérité. Depuis 1754, que cet Académicien écrivoit, il faut, jusqu'en 1776, ajouter à ce million, cinq cents cinquante mille hommes.

le cas de profiter de cette invention salutaire. Mais deux grands obstacles s'opposent aux progrès de l'*inoculation*.

Le premier, c'est le desir naturel & inné chez tous les hommes, d'éloigner le mal autant qu'il est possible; delà l'*inoculation* ne paroissant prévenir qu'une maladie future, & étant une maladie elle-même, il n'est pas étonnant que les hommes, en général, en aient une si grande aversion. Cependant ses succès détruisent suffisamment toutes ces vaines craintes. Qui, dans son bon sens, ne préféreroit pas un mal léger aujourd'hui, pour en éviter un beaucoup plus grand demain, qu'il regarderoit comme également certain? (1)

---

(1) Nous avons déja dit, [ note 1, page 272, ] que le petit nombre des adultes qui meurent sans avoir eu la *petite vérole*, mérite à peine d'être compté. Ce n'est point une assertion, c'est un fait déduit des observations des Médecins, qui ont écrit depuis que cette maladie cruelle s'est manifestée. ABUBEKER, plus connu sous le nom de RHASES, Médecin Arabe, celui de tous qui, jusqu'à SYDENHAM, peut-être jusqu'à BOERHAAVE, a le mieux connu cette maladie & l'a le mieux traitée, établit positivement que *tout le monde l'a*. AVICENNE, AVENZOAR, AVERROES disent, que *qui que ce soit n'en est exempt*. FRACASTOR dit, qu'*il paroît que tout le monde l'a une fois en sa vie, à moins qu'il ne soit enlevé par une mort précoce. Tous les hommes en sont attaqués une*

Le second, c'est la crainte des reproches : elle a le plus grand empire sur

---

*fois ou une autre*, dit MERCURIAL; c'est avec raison, dit FORESTUS, que les Arabes & d'autres grands Médecins ont établi, que *tout le monde avoit la petite vérole. Tous les hommes sont astreints à l'avoir une fois*, ce sont les termes de SENNERT. BORELLI dit; *il est vrai que j'ai vu quelques personnes qui n'avoient jamais cette maladie, & d'autres qui l'avoient deux fois; mais ces cas sont des exceptions très-rares à la regle générale, qui établit, que tout le monde l'a, & ne l'a qu'une fois. Sur plusieurs milliers de personnes*, dit SEBISIUS, *il n'y en a qu'un très-petit nombre qui en soient exempts. De mille on en trouvera à peine un qui ne l'ait pas dans le courant de sa vie*, disent RIVIERE & TULPIUS. LOW établit, qu'*elle est universelle*. JUNCKER croyoit que *personne n'en étoit exempt*. MEAD écrivoit, après 50 ans de pratique, qu'*à peine un seul sur mille évitoit cette maladie*. M. HAHN répete, dans plusieurs endroits de ses Ouvrages, que *de mille il en échappe à peine un ou deux à cette peste*. M. SCARDONA regarde comme démontré, qu'*elle n'en épargne pas un sur mille*. M. ROSEN, premier Médecin du Roi de Suede, dit qu'*il y a très-peu d'exemples d'hommes qui échappent à cette maladie*. M. LUDWIG met au nombre des choses douteuses, s'il y en a quelques-uns d'exceptés; *un très-petit nombre de gens*, dit-il, *est peut-être exempt de cette maladie*. Le Prélat Anglois dit, dans le Sermon cité ci-dessus, [note 1, page 266,] que *la petite vérole est une maladie, que l'on peut dire générale, à laquelle la Providence veut assujettir l'espece humaine, & que le nombre de ceux qui parviennent à la vieillesse, sans l'avoir, est si petit, qu'il forme à peine des exceptions à la loi commune.....*

D'après ces autorités respectables, quelle est la personne qui, n'ayant pas eu la *petite vérole*, peut

la plupart des hommes. Qu'un enfant meure, ils s'imaginent que tout le mon-

---

dire qu'elle ne l'aura jamais ? peut dire qu'elle ne ſera pas du nombre de ces malheureux qui, dès le deuxieme ou troiſieme jour de la maladie, perdent tout leur ſang par les *pores* de la peau, en inondent leurs lits, leurs appartements, & infectent l'air d'une telle puanteur, que, ni l'amour paternel, ni l'appas des récompenſes ne peuvent porter à procurer à ces miſérables les ſoins qu'exige leur état ? Quelle eſt la femme, qui ne doit pas craindre d'être dans le cas de celle dont parle M. Tissot ? J'ai vu, dit-il, & mon ame ſe déchire à ce triſte ſouvenir, j'ai vu la femme la plus aimable, ſuccomber ſous cette horrible maladie ; je l'ai vue réduite à ne l'approcher, moi-même, qu'avec une éponge trempée dans du *vinaigre* & dans la *liqueur minérale anodine d'Hoffmann*, dont je me couvrois le nez & la bouche. Cet état déplorable n'eſt heureuſement jamais long ; ces infortunés périſſent au bout de quelques heures, ſans que l'art puiſſe leur procurer le moindre ſecours.

Toutes les *petites véroles*, me dira-t-on, ne ſont pas auſſi affreuſes ; j'en conviens ; mais toutes ſont dangereuſes ; puiſque de ſept malades attaqués de cette maladie, il en meurt communément un, & quelquefois deux, ſur onze ; puiſque de ceux qui ſurvivent à ſes traits empoiſonnés, les uns reſtent infirmes le reſte de leurs jours ; les autres ſont mutilés d'une ou pluſieurs parties néceſſaires à leur conſervation ; ceux-ci ſont privés pour jamais des avantages de la vue, ceux-là de l'ouie ; tous perdent le don le plus précieux de la nature, la *beauté*, & reſtent ſouvent défigurés au point qu'on cherche en vain dans leur phyſionomie, les caracteres qui les avoient fait remarquer.

Mais tirons le rideau ſur ces tableaux ef-

de va les blâmer, & c'eſt ce qu'ils ne peuvent ſouffrir. Voilà véritablement le

---

frayants. Prouvons que l'*inoculation* n'eſt, ni cruelle, ni dangereuſe, ni mortelle; qu'elle mérite à peine le nom de maladie, ſur-tout depuis que la méthode de l'adminiſtrer s'eſt perfectionnée. Prenons pour exemple celui que vient de rapporter l'Auteur, [ n. *a*, p. 262.] On voit que c'eſt un ſujet pris au haſard, que c'eſt un pere qui, rien moins que Médecin, fait lui-même l'opération, & qu'il ſe cache de deux Argus, que les raiſons puiſſantes de M. BUCHAN n'ont pu gagner. Qu'arrive-t-il? Le pere s'étant procuré de la matiere de la *petite vérole* ſur du coton, s'en vient trouver ſon fils, lui fait, ſur le bras, une légere égratignure avec une épingle, frotte cette égratignure avec le coton imbibé du *pus* de la *petite vérole*, & ne s'en occupe pas davantage. Les deux meres ignorent parfaitement ce qui s'eſt paſſé; l'enfant, qui en eſt le ſujet, ignore quel en eſt le but. Tous ſont dans la plus parfaite ſécurité. Au bout du temps preſcrit, la *petite vérole* ſe manifeſte, mais ſi douce, ſi *bénigne*, que l'enfant n'eſt pas obligé d'être une ſeule heure dans ſon lit.

Un autre exemple encore plus frappant, c'eſt celui rapporté par le Docteur POWER, dans le *Précis* cité [ note 1, page 259. ] A Malden, petit Port de mer, dans le Comté d'Eſſex, M. SUTTON, le plus fameux Inoculateur qu'ait eu l'Angleterre, *inocule* dans le même jour quatre cents ſoixante & dix perſonnes, qui s'étoient raſſemblées dans ces quartiers pour la moiſſon. Il y avoit, dans ce nombre prodigieux, des enfants au-deſſous de deux mois, des vieillards au-deſſus de ſoixante & dix ans, des nourrices avec leurs nourriſſons, des meres avec leurs enfants: nombre de ces *inoculés* compoſoient des familles entieres. Ceux qui étoient venus pour faire la moiſ-

grand point de la difficulté ; & jusqu'à ce qu'il soit détruit, l'*inoculation* ne sera

---

son, ne perdirent pas un jour de travail, & tous, sans en excepter un seul, furent parfaitement guéris. Est-ce là une maladie cruelle ? TIMONI, PYLARINI, LE DUC, Médecins Grecs, contemporains, mais d'âge & d'intérêts différents, & qui ne se sont point cités dans leurs Ouvrages, ont assuré qu'après plusieurs années de recherches & d'expériences, dont ils ont été témoins oculaires, ils n'avoient point connoissance que cette opération eût jamais eu des suites fâcheuses. Depuis 1751 jusqu'en 1754, il n'est mort aucun *inoculé* dans l'Hôpital de Londres. Le célebre M. TRONCHIN dit hautement, que s'il perdoit un seul malade de l'*inoculation*, il n'*inoculeroit* de sa vie. Est-ce-là une maladie dangereuse, mortelle ?

Mais il faut répondre à une objection que des gens de mauvaise foi ont proposée les premiers, & qui a été répétée par tout le monde. L'*inoculation* met-elle à l'abri de la *petite vérole naturelle* ? est-elle véritablement le *préservatif* de cette maladie ?

L'histoire des faits, dit M. DE LA CONDAMINE, est la meilleure réponse à cette objection. Depuis qu'on a les yeux ouverts sur les suites de l'*inoculation*, & que tous les faits ont été discutés contradictoirement, il n'a jamais été prouvé qu'une personne *inoculée* ait contracté la *petite vérole* une seconde fois. C'est une vérité attestée par TIMONI, PYLARINI, JURIN, PERROT, WILLIANS, SCHENEHZER, KIRKPATRICK, & que les ennemis de cette méthode ont tâché d'éluder par toutes sortes de voies, même par celle de l'imposture, dit KIRKPATRICK. Le Docteur NEETTLETON fut obligé de démentir publiquement un bruit qu'on avoit répandu, qu'un de ses *inoculés* avoit depuis repris la *petite vérole*, & qu'il en avoit été fort mal. On en citoit un autre, avec

que de foibles progrès. Cependant rien ne peut amener cette heureuse révolu-

---

une lettre d'un certain Jones, qui soutenoit la même chose de son fils. M. JURIN s'informa soigneusement du fait : le pere refusa de faire voir les cicatrices de l'enfant ; il offrit ensuite de dire la vérité, pourvu qu'on le payât bien : cet homme finit par écrire à M. JURIN, & par lui avouer qu'il ne savoit pas ce que c'étoit que l'*inoculation*. Le Docteur KIRKPATRICK rapporte la lettre dans son Ouvrage, page 123. Il dit encore, pag. 120 ; on a fait coucher des enfants *inoculés* avec d'autres qui avoient la *petite vérole naturelle*, sans qu'aucun l'ait prise une seconde fois. *Elisabeth Harris*, qui étoit du nombre des six criminels *inoculés* dans les premiers essais, rendit, après sa guérison, ses soins à plus de vingt malades de la *petite vérole*, & la *contagion* n'eut aucune prise sur elle.

On a voulu éprouver, dans la même occasion, s'il étoit possible qu'une personne marquée de la *petite vérole*, la reprît par l'*inoculation*, & l'on ne put y réussir, quoiqu'on ait introduit dans les plaies une plus grande quantité de *virus* qu'à l'ordinaire, page 119. Un des fils du Lord HARDEWICKE, alors Grand-Chancelier d'Angleterre, s'étant fait *inoculer*, eut tous les *symptomes* de la *petite vérole* ; la plaie s'enflamma, la *suppuration* s'établit, mais sans la moindre *éruption*. Le malade, peu satisfait des assurances qu'on lui donnoit, qu'il n'avoit plus rien à craindre de cette maladie, se soumit derechef à la même épreuve, qui ne produisit aucun effet. A Montpellier, un jeune Etudiant se fit *inoculer* par le savant M. LE ROY ; il eut également tous les *symptomes* de la *petite vérole*, sans aucune *éruption* : il se fit *inoculer* une seconde fois, sans qu'aucun de ces *symptomes* se soit manifesté.

Si, depuis plus de cinquante ans que l'*inocula-*

tion que l'uſage. Que l'*inoculation* devienne à la mode, & bientôt toutes les difficultés diſparoîtront. C'eſt la mode ſeule, qui mene la multitude depuis le commencement du monde, & qui la gouvernera, ſans doute, juſqu'à la fin des ſiecles.

(Coutume, opinion, Reines de notre ſort,
Vous réglez des mortels, & la vie, & la mort.
*Voltaire.*)

Que les gens éclairés montrent donc l'exemple aux autres ; cet exemple triomphera à la fin, quelques difficultés qu'il

*tion* eſt devenue fréquente en Angleterre, on ne peut citer aucun *inoculé* que cette maladie ait infecté de nouveau, ſoit naturellement, ſoit artificiellement ; ſi, en France, tous les Médecins, honnêtes & de bonne foi, atteſtent la même vérité, par quelle fatalité, des gens prévenus ou mal intentionnés, voudroient-ils & parviendroient-ils à faire croire le contraire ? Une des cauſes qui portent le plus à acquieſcer à ces faux bruits, c'eſt qu'on met improprement au nombre des *inoculés*, celui ſur qui l'*inoculation* auroit été tentée ſans effet. L'opération bien ou mal faite, quand elle ne produit, ni *puſtule*, ni *ſuppuration*, laiſſe le ſujet dans le même état où il étoit : ſi donc il eſt attaqué dans la ſuite de la *petite vérole naturelle*, on ne peut dire qu'il l'a repriſe, puiſqu'il l'a pour la premiere fois. Tels ſont les exemples qu'on cite de prétendus *inoculés*, qui, depuis cette opération, ont eu la *petite vérole :* tous les autres faits allégués n'ont pu ſoutenir la vérification.

éprouve dans les commencements. (V. note 1, page 272.)

Mais je prévois une objection, tirée de la dépense que l'*inoculation* entraînera ; il est facile d'y répondre. Nous ne proposons pas que chaque Paroisse ait pour Inoculateur un Sutton, ou un Dismdale, recommandés déja aux Têtes couronnées, par leurs succès, qui les ont mis au-dessus de la portée du vulgaire. Mais les autres Inoculateurs n'ont-ils pas une égale espérance de réussir ? Qu'ils aient les mêmes occasions, qu'on les emploie, & toutes les difficultés s'évanouiront. Il n'y a peut-être pas de Paroisse & même de Village en Angleterre, où il n'y ait quelqu'un qui sache saigner ; cependant cette opération est infiniment plus difficile ; elle requiert, & plus de savoir, & plus de dextérité que l'*inoculation*.

C'est au Clergé à qui nous recommandons principalement la pratique de l'*inoculation*. La plupart des personnes qui le composent, s'entendent un peu en médecine ; presque tous savent saigner, & prescrire une *purgation* : ces deux points renferment tout ce qu'exige la pratique de l'*inoculation*. Les Prêtres, chez les Indiens les moins éclairés, *inoculent* ;

pourquoi un Inſtituteur de la Religion Chrétienne regarderoit-il cette opération comme au-deſſous de lui ? Aſſurément les corps méritent, comme les ames, une partie des ſoins d'un Paſteur ; au moins la *Source de toute ſcience, le plus grand Maître qui ait jamais paru parmi les hommes*, paroît-il être de cette opinion.

Si aucun de ces moyens ne peut être mis à exécution, c'eſt aux peres & meres à inoculer eux-mêmes leurs enfants. Qu'ils embraſſent telle méthode qu'il leur plaira, pourvu que le ſujet ſoit en ſanté & d'un âge convenable, l'opération ne manquera preſque jamais de réuſſir ſelon leurs deſirs. J'ai nombre d'exemples de peres & de meres qui ont inoculé leurs enfants, ſans que j'aie jamais appris qu'il en ſoit réſulté aucun inconvénient. On rapporte qu'un habitant des Iſles de l'Amérique a inoculé, de ſa propre main, plus de trois cents de ſes Eſclaves, dans une ſeule année, avec beaucoup de ſuccès, malgré la chaleur du climat, & pluſieurs autres circonſtances défavorables. J'ai vu de ſimples artiſans faire cette opération auſſi heureuſement que des Médecins. Cependant nous ſommes bien loin d'empêcher les perſonnes, dont

la fortune le leur permet, d'employer d'habiles gens pour inoculer leurs enfants, & les suivre dans cette maladie, (s'il faut la nommer ainsi.) Tout ce que nous nous proposons, c'est de prouver seulement que, lorsqu'on ne peut pas avoir de ces Inoculateurs, il ne faut pas pour cela négliger l'*inoculation.*

Au lieu de m'occuper ici à multiplier les raisons en sa faveur, je demanderai seulement la permission de rapporter la méthode que j'ai employée dans l'*inoculation* de mon propre fils, qui étoit alors le seul enfant que j'eusse. Après lui avoir fait prendre deux petites *purgations*, j'ordonnai à la nourrice d'imbiber un bout de fil dans la matiere fraîche d'un bouton de *petite vérole*, de le poser sur le bras de l'enfant, & de l'y maintenir fixe, au moyen d'un petit *emplâtre contentif* : il y resta six à sept jours, jusqu'à ce qu'il en fût emporté par accident. Cependant la *petite vérole* se manifesta vers le temps accoutumé, & fut des plus *bénignes*. Cette méthode très-sure, & qui suffit dans presque tous les cas, peut être employée sans la moindre connoissance en Médecine (1).

(1) M. TRONCHIN avoit déja senti combien la méthode d'*inoculer*, par incision, contribuoit à

Nous nous sommes d'autant plus étendus sur ce sujet, que les véritables avan-

---

ralentir les progrès de l'*inoculation*. Il avoit vu que la peur des instruments tranchants & la douleur qu'ils occasionnent, jettoient dans l'ame des enfants & de quelques adultes, une terreur qui se renouvelloit à chaque pansement. Il en avoit vu, dans les premiers, prendre des *convulsions*, toujours à craindre, dans un cas où il est de la derniere importance de maintenir le calme le plus parfait dans l'économie animale. Il en conclut, avec raison, que les accidents, dont l'enfance de l'*inoculation* fournit des exemples, ne doivent point avoir d'autres causes. Il imagina donc d'insérer la *petite vérole*, sans faire aucune coupure, aucune piqure, aucune égratignure. De petits *emplâtres vésicatoires*, qui couvriroient le fil impregné de la matiere *varioleuse*, lui parurent capables de répondre à son intention. Il les employa, & réussit.

Cet homme, en qui le génie n'a point étouffé le talent de l'observation, s'étoit encore apperçu que l'insertion de la *petite vérole* aux bras augmentoit l'*éruption* de la tête, & par suite les accidents qui l'accompagnent. Ses connoissances en Anatomie lui firent trouver la raison de ce phénomene, dans la proximité & la *sympathie* des vaisseaux de ces parties, avec ceux de la tête. En conséquence il préféra les jambes pour insérer la *petite vérole*; c'est la méthode qu'il a suivie dans l'*inoculation* de Monseigneur le Duc DE CHARTRES & de Mademoiselle D'ORLÉANS, en 1756: & s'il s'en est écarté quelquefois depuis, ç'a été à l'égard de certains sujets chez lesquels il avoit à craindre que les *vésicatoires* n'ôtassent l'usage des jambes; l'exercice étant un des points importants du *régime* qu'on doit prescrire aux *inoculés*.

On voit que la méthode de M. BUCHAN n'est pas une innovation; que l'*emplâtre contentif*

tages de l'*inoculation* ne peuvent avoir lieu, qu'en en rendant la pratique générale. Tant qu'elle sera réservée pour un petit nombre, elle sera nuisible à la totalité. Par son moyen, la *contagion* se répand & se communique à plusieurs, qui, sans cela peut-être, n'auroient jamais eu la maladie. On trouve, en conséquence, qu'il meurt aujourd'hui en Angleterre plus de personnes de la *petite vérole*, qu'avant l'*inoculation*; & cette importante découverte, par laquelle on auroit pu sauver plus de personnes que par tous les travaux de la Faculté, perd, en quelque façon, tous ses avantages, en ne l'étendant pas à toute la société.

On regarde communément le printemps & l'automne, comme les saisons

---

qu'il emploie, pour contenir le fil impregné de la matiere de la *petite vérole*, tient la place des petits *emplâtres vésicatoires* de M. TRONCHIN, que nous croyons cependant devoir conseiller de préférence; parce que les *vésicatoires*, en irritant les parties sur lesquelles ils sont appliqués, en détachant l'*épiderme*, en excitant une augmentation de mouvement dans les humeurs, facilitent l'introduction du venin, & en circonscrivent, pour ainsi dire, les effets; comme il est arrivé chez Mademoiselle D'ORLÉANS, où, dit M. TRONCHIN, tout l'effort de l'*éruption* fut aux jambes; & il est très-vraisemblable, ajoute-t-il, que, sans les larmes, qui coulent si facilement à cet âge, elle n'en auroit point eu aux paupieres.

les plus favorables à l'*inoculation*, parce que le temps y est plus modéré qu'en été, ou en hiver : cependant il paroît qu'on devroit considérer que ces deux saisons sont, en général, les moins saines de toute l'année. La meilleure préparation, ou disposition pour l'*inoculation*, est, très-certainement, que les malades soient auparavant dans le meilleur état de santé. Or, j'ai toujours observé que les enfants, en particulier, sont plus maladifs vers la fin du printemps & de l'automne, que dans toute autre saison de l'année. En conséquence, je proposerois l'entrée de l'hiver, comme la saison la plus propre à l'*inoculation*, quoique, à tout autre égard, le printemps paroisse préférable.

L'âge le plus propre à cette opération, est entre trois & cinq ans. Mille circonstances fâcheuses, que nous n'avons pas le temps de détailler, accompagnent l'*inoculation* des enfants avant cet âge; mais il ne faut pas la reculer beaucoup au-delà de cinq ans. A mesure que les fibres acquierent plus de force, plus de rigidité, & que les enfants se nourrissent d'aliments plus grossiers, la *petite vérole* devient plus dangereuse.

La constitution foible & maladive des

enfants, n'eſt pas une raiſon pour empêcher de les inoculer. Souvent cette opération change cette conſtitution & l'améliore; mais alors il faut choiſir, pour inoculer, le temps où l'enfant ſe porte le mieux. Il faut toujours guérir les *maladies accidentelles*, avant d'inoculer.

Il eſt, en général, néceſſaire de régler la *diete* quelque temps avant que d'inoculer : cependant il paroît peu utile de changer la *diete* des enfants; leurs aliments étant ordinairement ſains & ſans apprêts, ne conſiſtant qu'en *lait*, en *panade*, en bouillons légers, en pain, en racines *adouciſſantes*, en viandes blanches, &c.

Mais les enfants qui ſont accoutumés à un *régime* échauffant, qui ſont d'un tempérament fort, qui abondent en humeurs viciées, doivent être mis à l'uſage d'une *diete* légere, avant d'être inoculés. Leurs aliments ſeront de nature rafraîchiſſante; leur boiſſon ſera du *petit lait*, du *lait de beurre*, &c.

Nous n'avons pas d'autres *remedes* à recommander pour préparer, que deux, ou trois *purgations* douces, que l'on proportionnera à l'âge & à la force du malade.

Le succès de l'Inoculateur dépend moins de la préparation du malade, que de la maniere dont il le conduit pendant l'*inoculation*. Tout ce qu'il a à faire, est de tenir le malade fraîchement, & de lui rendre le ventre libre, afin que la fievre se maintienne à un dégré modéré, & que l'*éruption* soit moins abondante. Il n'y a point de danger à craindre, lorsque les *pustules* sont en petite quantité; & le nombre en est, pour l'ordinaire, proportionné à la fievre qui précede & qui accompagne l'*éruption*. Le grand secret de l'*inoculation*, consiste donc à régler la *fievre éruptive*, qu'on peut, en général, tenir dans le dégré convenable, au moyen des préceptes donnés ci-dessus.

On doit suivre, pendant la *petite vérole artificielle*, le même *régime* que pendant la *petite vérole naturelle*. Le malade doit être tenu fraîchement; la *diete* doit être légere, la boisson délayante. S'il paroissoit quelques *symptomes* fâcheux, ce qui arrive rarement, il faut les traiter de la même maniere que dans la *petite vérole naturelle*. Il ne faut jamais s'écarter de ce précepte. Les *purgatifs* ne sont pas moins nécessaires après la *petite vérole inoculée*, qu'après

la *petite vérole naturelle*. On ne doit s'en dispenser dans aucun cas (*a*).

(*a*) On a demandé aux Médecins, s'il n'y avoit point de danger d'*inoculer* une personne qui auroit déja eu la *petite vérole ?* Ils ont, en général, répondu à cette question par la négative. Mais plusieurs observations, que m'a fourni la pratique, m'ont porté à penser qu'elle méritoit d'être examinée plus murement. J'inoculai, au mois d'Avril 1764, pour obliger ses parents, une petite fille âgée d'environ six ans, & qu'il y avoit quelque raison de croire qui avoit eu la *petite vérole* auparavant. Il ne se fit pas d'*éruption* ; elle n'eut qu'une très-petite quantité de boutons, ressemblant à des *poireaux*, qui ne s'éleverent point, & qui ne parurent point contenir de *pus :* quand ils furent passés, il survint une *fievre hectique*, accompagnée de *symptomes putrides*, qui se termina par une *gangrene* presque universelle, dont elle mourut.

Un de mes amis, qui a beaucoup *inoculé*, avoit pris d'un seul malade assez de matiere de *petite vérole* pour *inoculer* quarante ou cinquante personnes. Pour recueillir cette quantité de *pus*, il avoit été obligé d'ouvrir un grand nombre de *pustules*. Tandis que ses mains étoient encore imprégnées de cette matiere, il lui arriva de se couper le doigt : aussi-tôt il porta le pouce sur la coupure, pour arrêter le sang ; il l'y laissa jusqu'à ce qu'on eût apporté un morceau de linge, dont il enveloppa la plaie, & n'y pensa pas davantage. Environ huit jours après, il commença à se sentir une lassitude extraordinaire au moindre mouvement ; il se plaignit d'une pesanteur douloureuse à la tête, de douleurs dans les reins, de dégout & de manque d'appétit. Vers le neuvieme ou dixieme jour au matin, il se plaignit de foiblesse, & tomba effectivement en *syncope :* le jour d'après parut une *éruption*, qui fut univer-

# CHAPITRE XIII.

## *De la Rougeole, de la Fievre Scarlatine & de la Fievre Bilieuse.*

### §. I.

### *De la Rougeole.*

LA *rougeole*, qui parut en Europe à peu près dans le même temps que la *petite vérole*, a beaucoup d'affinité

---

selle, mais plus abondante vers les *lombes*. Il est vrai que cette *éruption* avoit plutôt l'air d'une *gale* que d'une *petite vérole*. Mais comme elle s'est manifestée vers le même temps, après la petite plaie, que se manifeste la *petite vérole* par *inoculation*; comme les *symptomes* qui ont précédé cette *éruption*, sont les mêmes que ceux qui précedent la *petite vérole*, comme les boutons ont duré le même nombre de jours que ceux de la *petite vérole*, &c. on paroît être fondé à conclure, que cette maladie a été causée par la matiere *varioleuse*, introduite dans le sang par la plaie. A la vérité ce malade guérit par le secours des remedes & de sa bonne constitution : mais peut-être qu'avec un mauvais tempérament, ce qui étoit le cas de la petite fille dont nous venons de parler, il auroit pu avoir le même sort. Il est nécessaire de faire observer que cet ami avoit eu la *petite vérole* & la *rougeole* plusieurs années auparavant.

La pratique m'a procuré plusieurs autres observations, qui semblent porter à croire que la constitution paroît souffrir, lorsque la matiere de la *petite vérole* a été introduite dans le sang, sans

avec cette derniere maladie. Elles viennent toutes deux de l'Orient ; elles sont

---

produire ce qu'on appelle proprement la *petite vérole*. Cela doit au moins engager les Inoculateurs à ne point communiquer ce poison, quand ils ne prévoient point pouvoir faire naître cette maladie. Ils ne doivent pas non plus trop chercher à diminuer le nombre des boutons, puisqu'il paroît que c'est le seul moyen par lequel le *virus* peut s'échapper, après qu'il a été une fois introduit dans le sang. (1)

(1) Ces faits, qui semblent contradictoires avec ceux que nous avons rapportés, [ note 1, p. 282. ] & que nous aurions pu multiplier, doivent être au moins extrêmement rares. Il eût été bien à souhaiter que l'Auteur eût cherché à en dévoiler les causes. Peut-être serions-nous plus instruits, s'il fût entré dans quelque détail sur les maladies de la saison où ces faits sont arrivés. Car il ne paroît pas douteux que lorsqu'il y a des maladies regnantes, & que ces maladies sont *contagieuses*, les *inoculés* peuvent en être attaqués : ce qui démontre au Médecin la nécessité de faire la plus grande attention aux maladies des saisons & populaires. Nous en avons eu un exemple frappant ce printemps [ 1776, ] où il a regné des *rougeoles* d'assez mauvais caractere. Plusieurs *inoculés* ont eu cette *rougeole* conjointement avec la *petite vérole*, & deux enfants, entr'autres, auroient succombé, sans l'habileté & l'expérience d'un des premiers Inoculateurs de l'Europe.

Il pourroit donc se faire que les accidents arrivés aux deux personnes dont parle M. BUCHAN, fussent dus à quelque maladie *contagieuse* alors regnante. Ce qu'il y a de certain, c'est que parmi une foule d'exemples que je pourrois rapporter, celui du Docteur POWER, Auteur de la *Dissertation* citée [ note 1, page 259, ] prouve qu'un sujet, ayant déja eu la *petite vérole*, qui est bien

toutes deux *contagieuses*, & l'on n'en est gueres attaqué qu'une seule fois en sa vie. La *rougeole* paroît le plus communément au printemps; elle disparoît en été. Cette maladie est rarement fatale par elle-même, & quand elle est bien traitée; mais quelquefois elle a des suites fâcheuses.

*CAUSES*. La *rougeole*, de même que la *petite vérole*, se communique par *contagion* : elle est plus ou moins dangereuse, relativement à la constitution du sujet, à la saison de l'année, au climat, &c.

*SYMPTOMES*. La *rougeole*, comme les autres *fievres*, s'annonce par des *accès*

constitué, & qui n'est point exposé à la *contagion* de quelque maladie, peut recevoir de la matiere *varioleuse*, sans contracter d'autre maladie, ou de nouveau la *petite vérole*. M. POWER, en recueillant de la matiere de la *petite vérole*, se coupa le doigt comme l'ami de M. BUCHAN : il appliqua également le pouce sur la plaie pour arrêter le sang, & il n'éprouva aucun *symptome* de *petite vérole*, ou de toute autre maladie; il eut seulement, autour de la plaie, quelques boutons, qui se sécherent promptement.

Nous demandons grace pour l'étendue des notes de ce Paragraphe; & nous avons des preuves trop certaines de l'indulgence du Public, pour ne pas nous flatter qu'il voudra bien nous pardonner, en faveur de l'importance de l'objet, sur lequel nous avons cru ne pouvoir trop nous étendre, sur-tout dans un Ouvrage qui est destiné, s'il a le sort qu'on espere, à être répandu de tous côtés dans les Provinces & dans les campagnes.

alternatifs de froid & de chaud, accompagnés de mal-aise & de manque d'appétit : la langue est blanche, mais, en général, humectée. Le malade a une petite *toux* breve, (si cela peut se dire;) il se sent la tête pesante; ses yeux sont rouges & chargés; il est assoupi; il a une fonte de sérosité par les narines. Quelquefois cependant la *toux* ne se manifeste qu'après l'*éruption :* il y a de l'*inflammation* & de la chaleur dans les yeux. Ces *symptomes* sont accompagnés d'un écoulement de larmes très-âcres, & d'une sensibilité extrême dans les yeux; de sorte qu'ils ne peuvent soutenir la lumiere sans douleur. Très-souvent les paupieres se gonflent, au point de tenir les yeux absolument fermés. Le malade a ordinairement des douleurs dans la *poitrine*, & souvent l'*éruption* est précédée de *vomissement*, ou de *cours de ventre.* Chez les enfants, les *selles* sont communément verdâtres : ils se plaignent d'une démangeaison à la peau; ils sont inquiets, chagrins; il est ordinaire de les voir saigner du nez avant & pendant l'*éruption.*

Vers le quatrieme jour de la maladie, de petites taches, semblables à des piqures de puces, se manifestent d'abord

ſur le viſage, enſuite ſur la poitrine, & enfin ſur les extrémités. On les diſtingue de celles de la *petite vérole*, parce que leur élévation eſt à peine ſenſible : la *fievre*, la *toux*, la difficulté de reſpirer, au lieu de diſparoître après l'*éruption*, comme dans la *petite vérole*, augmentent; mais, pour l'ordinaire, le *vomiſſement* ceſſe.

Vers le ſixieme, ou le ſeptieme jour, à compter du premier mal-aiſe du malade, les taches prennent une couleur pâle, d'abord ſur le viſage, enſuite & inſenſiblement ſur tout le corps; de ſorte que le neuvieme elles ſont entiérement diſparues. Cependant on voit ſouvent la *fievre* & la difficulté de reſpirer continuer, ſur-tout ſi le malade a été mis à un *régime* trop échauffant. Les *pétéchies*, ou taches pourprées qui ſurviennent dans cette maladie, tiennent encore à la même faute.

La *rougeole* eſt quelquefois ſuivie d'un *cours de ventre* exceſſif. Dans ce cas, la vie du malade eſt dans un très-grand danger.

Ceux qui meurent de cette maladie, meurent, pour l'ordinaire, le neuvieme jour de l'*invaſion*, & ſont ordinairement emportés par une *péripneumonie*, ou *fluxion de poitrine*.

Un *cours de ventre* modéré, la moiteur de la peau, & une évacuation abondante d'urine, font les *fymptomes* les plus favorables.

Lorfque l'*éruption* rentre fubitement, & que le malade éprouve du délire, il court le plus grand rifque. Si les rougeurs pâliffent avant le fixieme, ou le feptieme jour, c'eft un *fymptome* défavorable. Il en eft de même de la grande foibleffe, du *vomiffement*, de l'agitation & de la difficulté d'avaler. Les taches pourprées, ou noires, qui fe manifeftent pendant l'*éruption*, font très-dangereufes. La toux continuelle, accompagnée d'enrouement, à la fin de la maladie, doit faire craindre la *pulmonie*, ou la *confomption* des *poumons*.

Tout ce que nous avons à faire dans cette maladie, c'eft d'aider la nature à chaffer au-dehors la matiere morbifique. On donnera des *cordiaux* appropriés, lorfque les efforts de la nature font infuffifants; mais lorfqu'ils font trop violents, il faut les modérer par des évacuations, par des boiffons *rafraîchiffantes*, *délayantes*, &c. Nous devons encore nous occuper à calmer les plus violents *fymptomes*, comme la toux, l'agitation, la difficulté de refpirer, &c.

*RÉGIME*. Le *régime* rafraîchiſſant eſt auſſi néceſſaire ici, que dans la *petite vérole*. Les aliments doivent être légers, & les boiſſons *délayantes*. Mais les *acides* ne conviennent pas autant dans la *rougeole*, que dans la *petite vérole*, parce qu'ils peuvent donner plus d'activité à la toux. La *petite biere* même, quoique excellente dans la *petite vérole*, ne ſeroit pas propre dans la *rougeole*. Les boiſſons les plus convenables, ſont les *décoctions de régliſſe*, avec les racines de *guimauve* & de *ſalſepareille*; les *infuſions* de graines de *lin*, ou de fleurs de *ſureau*, de *menthe*, &c.; le *petit lait clarifié*, l'*eau d'orge*, &c. Si le ventre eſt reſſerré, on *édulcorera* chacune de ces boiſſons avec le *miel*. Si le *miel* répugne à l'eſtomac du malade, on ajoutera à ces boiſſons de la *manne*, proportionnément aux circonſtances.

*REMEDES*. La *rougeole* étant une maladie *inflammatoire*, ſans aucune évacuation ſenſible de matiere *critique*, comme dans la *petite vérole*, elle demande, en général, la ſaignée, ſur-tout lorſque la fievre eſt forte, lorſqu'il y a difficulté de reſpirer, & oppreſſion dans la *poitrine*; mais la ſaignée devient inutile dans la *rougeole bénigne*.

Les bains de pieds & de jambes, souvent répétés, dans de l'eau chaude, tendent, & à abattre la violence de la fievre, & à favoriser l'*éruption*; souvent le *vomissement* soulage beaucoup le malade. Quand la nature tend à cette évacuation, il faut bien se garder de s'y opposer; il faut, au contraire, l'aider avec de l'eau chaude, ou une *infusion* de fleurs de *camomille*.

Lorsque la toux est très-fréquente, lorsque le malade se sent la gorge seche, lorsqu'il respire difficilement, on lui ordonnera d'exposer la tête à la vapeur d'eau chaude, & on lui fera recevoir de cette vapeur dans la *poitrine*.

On lui donnera en même-temps un peu de *blanc de baleine* avec du *sucre candi*, broyés ensemble; ou l'on donnera, de temps à autre, une cuillerée d'*huile d'amandes douces*, dans laquelle on aura dissous un peu de *sucre candi*; ces médicaments adoucissent la *poitrine*, & appaisent le chatouillement qui fait tousser.

Si, vers le temps où la *rougeole* commence à pâlir, la fievre reprend une nouvelle force, & si le malade paroît en danger d'être suffoqué, il faudra lui faire une saignée, proportionnée à ses forces;

& appliquer des *véſicatoires* aux jambes, afin d'empêcher que la matiere de la *rougeole* ne ſe jette ſur les *poumons*; parce que ſi une fois l'*inflammation* venoit à s'y fixer, la vie du malade ſeroit dans le plus grand danger.

Dans le cas où l'*éruption* diſparoîtroit ſubitement, il faudra uſer des moyens que nous avons recommandés dans la *petite vérole* rentrée. (V. p. 247.) On ſoutiendra le malade avec du vin & des *cordiaux*; on appliquera des *véſicatoires* aux jambes & aux bras; on frottera tout le corps avec des flanelles chauffées : on peut encore appliquer des *ſynapiſmes* à la plante des pieds & dans la paume des mains.

Lorſque les taches pourprées, ou noires ſe manifeſtent, il faut *aciduler* la boiſſon du malade avec l'*eſprit de vitriol*; & ſi les *ſymptomes* de *putridité* vont en augmentant, on donnera le *quinquina*, comme nous l'avons conſeillé dans la *petite vérole*.

Les *calmants* ſont ſouvent néceſſaires dans la *rougeole*; mais il ne faut les adminiſtrer que dans les cas d'*inſomnie* & de *cours de ventre* opiniâtres, ou lorſque la toux eſt conſidérable. Pour les enfants, le *ſirop diacode*, ou de *pavot*, ſuffit : on

leur en donnera une ou deux cuillerées à café, relativement à l'âge & à la violence des *ſymptomes.*

Lorſque la *rougeole* eſt paſſée, il faut, en général, donner au malade une ou deux *purgations*, que l'on adminiſtrera de la même maniere que dans la *petite vérole.* (Voyez page 254 & ſuiv.)

Mais ſi, à la ſuite de la *rougeole*, le malade avoit un *cours de ventre* violent, il faudroit tâcher de l'arrêter, en donnant pendant quelques jours une petite doſe de *rhubarbe* le matin, & le ſoir un *calmant.* Si ces moyens ne réuſſiſſent pas, la ſaignée manquera rarement de l'arrêter.

Les malades, après la *rougeole*, doivent apporter beaucoup de précautions dans le choix des aliments & de la boiſſon. Leurs aliments, pendant quelque temps, doivent être très-légers & en petite quantité; leur boiſſon doit être *délayante*, ou plutôt de nature *laxative;* telle que du *lait de beurre*, du *petit lait*, &c. Ils doivent encore prendre garde de s'expoſer trop promptement à l'air froid, parce qu'il pourroit en réſulter un *catarre ſuffoquant*, l'*aſthme*, ou la *pulmonie.*

Si la toux, la difficulté de reſpirer, & les autres *ſymptomes* de la *pulmonie*

subsistent, après que la *rougeole* est disparue, il faudra tirer au malade un peu de sang par intervalles, selon sa force & sa constitution; il faut en outre lui ordonner le *lait d'ânesse;* le mener dans un air pur, s'il demeure dans une grande Ville, & le faire monter à cheval tous les jours. Il faut qu'il s'en tienne à un *régime* composé de *lait* & de *végétaux*. Enfin, si ces moyens ne réussissent pas, il faut lui ordonner d'aller habiter des pays plus chauds (*a*).

(*a*) On a tenté de communiquer la *rougeole*, comme on fait la *petite vérole*, par l'*inoculation;* & il n'est pas douteux, qu'avec le temps, cette pratique ne réussisse également. Le Docteur HOME, d'Edimbourg, dit, qu'il a communiqué la *rougeole* par le moyen du sang des malades. D'autres ont répété cette expérience, & n'ont point réussi. Il y en a qui pensent qu'on communiqueroit plus certainement cette maladie, en frottant avec du coton la peau d'une personne qui a la *rougeole*, & en appliquant ensuite ce coton sur une plaie, comme on fait dans la *petite vérole*. D'autres, au contraire, conseillent de prendre un morceau de flanelle, de l'appliquer sur la peau de celui qui a la *rougeole*, de l'y laisser tout le temps de la maladie, & ensuite de l'étendre sur le bras ou sur la jambe de la personne à qui l'on veut communiquer la maladie. On ne peut douter qu'il n'y ait plusieurs moyens d'*inoculer* la *rougeole*, comme il y en a plusieurs de communiquer la *petite vérole :* mais le plus sûr seroit d'appliquer le coton dont on auroit frotté la peau du malade, ou d'introduire dans le sang une petite

## §. II.

### *De la Fievre Scarlatine.*

La *fievre ſcarlatine* tire ſon nom de la couleur de la peau du malade, qui paroît rouge, comme ſi elle avoit été teinte en écarlate. Cette maladie ſe manifeſte dans toutes les ſaiſons; mais elle eſt plus commune ſur la fin de l'été; & dans ce temps elle attaque ſouvent toute une famille entiere, ſur-tout s'il y a des enfants. Les enfants & les jeunes perſonnes y ſont le plus ſujets.

Comme toutes les autres fievres, elle commence par des alternatives de froid & de chaud, ſans un mal-aiſe conſidérable : enſuite la peau ſe couvre de taches rouges, plus larges, plus foncées & moins uniformes que dans la *rougeole*. Elles durent deux ou trois jours, & diſparoiſſent enſuite, après quoi on voit l'*épiderme* ou la ſurpeau peler & tomber par écailles.

quantité de l'humeur *ichoreuſe* qui coule du nez ou des yeux du malade. Tous les Praticiens ſe réuniſſent à dire, que ceux qui ont eu la *rougeole* par *inoculation*, n'ont eu qu'une maladie très-*bénigne*. Nous devons donc deſirer que cette pratique devienne plus générale, d'autant plus que depuis quelque temps, la *rougeole* devient très-dangereuſe.

Il est rare qu'on ait besoin de *remedes* dans cette maladie; cependant il faut que le malade garde la chambre, & qu'on lui interdise la viande, les liqueurs fermentées, les *cordiaux*, &c. Il faut qu'il prenne abondamment des boissons *rafraîchissantes & délayantes.* Si la fievre devient forte, il faut donner des *lavements émollients*, qui lâchent le ventre, ou de petites doses de *nitre* & de *rhubarbe.* Par exemple, vingt-quatre grains de *nitre* avec cinq ou six grains de *rhubarbe*, répétés deux ou trois fois par jour, ou plus souvent, s'il est nécessaire.

Les enfants & les jeunes gens sont souvent attaqués, au commencement de cette maladie, d'une espece de *stupeur* & de *convulsions épileptiques;* il faut alors leur baigner les pieds & les jambes dans de l'eau chaude, & leur donner une cuillerée à café de *sirop diacode* tous les soirs, jusqu'à ce que la maladie soit guérie. (SYDENHAM.)

Cependant la fievre *scarlatine* n'est pas toujours aussi *bénigne;* quelquefois elle est accompagnée de *symptomes putrides & malins*, & dans ce cas elle est toujours dangereuse. Dans la *fievre scarlatine maligne*, le malade éprouve non-seulement du froid & le frisson, mais même un

abattement, un mal-aise universel & une grande oppression de *poitrine*. A ces *symptomes* succedent une chaleur excessive, des *nausées*, le *vomissement* & le *mal de gorge*. Le *pouls* est très-*fréquent*, mais *petit* & *enfoncé*; la *respiration* est précipitée & laborieuse; la peau est brulante, sans être absolument seche; la langue est humectée & couverte d'un *mucus* blanc; les glandes *amygdales* sont enflammées & *ulcérées*. Lorsque l'*éruption* se manifeste, elle ne procure aucun soulagement : les *symptomes*, au contraire, augmentent, pour l'ordinaire, d'*intensité*, & il en survient encore de plus fâcheux, comme le *cours de ventre*, le *délire*, &c.

Lorsqu'on se trompe sur cette fievre, & que, la prenant simplement pour une maladie *inflammatoire*, on la traite par les saignées répétées, par les *purgatifs* & les remedes *rafraîchissants*, on la rend, en général, plus dangereuse. Les seuls secours qu'elle requiert, dans ces cas, doivent être tirés de la classe des *cordiaux* & des *antiseptiques* : tels sont le vin, le *quinquina*, la racine de *serpentaire de Virginie*, &c. : elle doit être traitée comme la *fievre putride maligne*, ou comme les *maux de gorge gangréneux*. (V. ces Maladies.)

## §. III.

### *De la Fievre bilieuse.*

Lorsqu'une *fievre continue*, *intermittente* ou *rémittente* est accompagnée d'une évacuation copieuse & fréquente de *bile*, soit par haut, soit par bas, on appelle cette fievre *bilieuse*. En Angleterre, elle se manifeste ordinairement vers la fin de l'été, & disparoît à l'entrée de l'hiver. Elle est plus commune & plus dangereuse dans les pays chauds, sur-tout si le sol est marécageux, & que de grandes pluies soient suivies de grandes chaleurs. Les personnes qui travaillent en plein air, qui habitent les camps, qui s'exposent à l'air de la nuit, y sont le plus sujets.

Si les commencements de cette fievre s'annoncent par des signes d'*inflammation*, la saignée devient nécessaire. Il faut, en même-temps, mettre le malade au *régime rafraîchissant*, *délayant*, recommandé dans la *fievre continue-aiguë*. (Voyez Chap. IV, article *Régime*.) On lui donnera encore la *potion saline*, que l'on répétera souvent dans la journée; on lâchera le ventre avec des lavements, ou des *purgatifs* doux. Mais si la fievre est *rémittente*, ou *intermittente*, la saignée

gnée est rarement nécessaire. Il faut alors prescrire un *vomitif*, ( comme nous l'avons dit Chap. III & Chap. XI. ) Si le ventre est resserré, on prescrira un *purgatif* léger, ensuite le *quinquina*, qui complete ordinairement la cure.

Dans les cas d'un *cours de ventre* opiniâtre, il faut soutenir les forces du malade par des bouillons de poulet, de la *gelée de corne de cerf*, &c. : on peut lui prescrire la *décoction blanche*, pour boisson ordinaire. Si le *cours de ventre* est *sanguinolent*, accompagné de fievre, il faut le traiter de la même maniere que la *dysenterie*. (V. Chap. XXII, §. VII.)

Lorsque la peau est brulante, lorsque le malade ne peut *suer*, il faut travailler à solliciter cette évacuation, en lui donnant, trois ou quatre fois par jour, une cuillerée ordinaire d'*esprit de Mendérérus*, dans un verre de sa boisson ordinaire.

Si la *fievre bilieuse* est accompagnée de *symptomes nerveux*, *putrides*, &c., comme il arrive assez souvent, dans ces cas, on traite le malade comme nous l'avons conseillé Chap. VIII & IX de ce vol. (Voyez ces Chapitres.)

Après que cette fievre est guérie, il

faut apporter tous ses soins pour en prévenir la rechute. En conséquence le malade, sur-tout si c'est vers la fin de l'automne, continuera l'usage du *quinquina* pendant quelque temps, quoiqu'il soit rétabli ; il s'abstiendra de mauvais fruits, de liqueurs nouvelles & d'aliments venteux.

---

## CHAPITRE XIV.

### *De l'Erésipelle, ou Feu Saint-Antoine.*

L'*Érésipelle*, que l'on appelle, dans quelques cantons de l'Angleterre, la *rose*, (& dans quelques-uns de la France le *violet*,) est une maladie de tous les âges ; mais qui est plus commune entre trente & quarante ans. Les personnes d'un *tempérament sanguin* & *pléthorique* y sont le plus sujettes. Elle attaque souvent les jeunes gens & les femmes grosses ; & ceux qui l'ont eue une fois, sont fort sujets à l'avoir de nouveau. Quelquefois elle se trouve la maladie primitive ou *essentielle*, d'autres fois elle n'est que *symptomatique*. Toutes les parties du corps peuvent être le siege de cette maladie ; mais elle attaque le plus souvent le visage & les jambes, le visage

particuliérement. Elle eſt plus fréquente en automne, & quand une ſaiſon froide & humide ſuccede à de grandes chaleurs. (1)

(1) Je n'entreprendrai pas de décrire toutes les eſpeces d'*éréſipelles*; ce détail nous entraîneroit au-delà des bornes que nous nous ſommes preſcrites, & d'ailleurs ſeroit en pure perte pour tout autre que pour des Médecins. Qu'importe, en effet, à la plupart de ceux pour qui nous écrivons, qu'on ait donné le nom de *zoſter* à l'*éréſipelle*, qui embraſſe le corps comme une ceinture; qu'on appelle *univerſelle*, celle qui eſt répandue ſur toute l'étendue du corps; *intermittente*, celle qui paroît & diſparoît tour-à-tour, ſi toutes ces eſpeces ont abſolument le même caractere & ſe traitent de même? Mais il y en a deux que nous ne pouvons paſſer ſous ſilence, parce que, bien qu'elles ſoient *bénignes*, elles ont des caracteres qui les ont fait confondre avec d'autres maladies, & qui, par conſéquent, pourroient induire en erreur.

La premiere eſt celle qu'on nomme *roſalie*, qu'on devroit plutôt appeller *éréſipelle univerſelle boutonnée*. Elle n'attaque, dit M. Lieutaud, que les enfants & les jeunes gens. Elle ſe manifeſte, dans les premiers jours, par des *puſtules* peu différentes de celles de la *rougeole*; mais leurs baſes s'étendent & s'uniſſent pour couvrir le corps d'une vraie *éréſipelle*, qui diſparoît vers le neuvieme jour de la maladie, & laiſſe la peau couverte d'écailles. Cette *éruption* eſt plus à craindre que celle de la *rougeole*, avec laquelle on la confond quelquefois. Elle a même été regardée dans quelques occaſions, comme une ſorte de *petite vérole*: mais communément on ne lui donne aucun nom, ainſi qu'à pluſieurs autres maladies de la peau. [*Précis de la Méd. prat.* T. II, page 398, &c.]

*CAUSES.* L'*éréſipelle* eſt ſouvent occaſionnée par de violentes paſſions ou af-

---

La deuxieme eſt celle qu'on appelle *éréſipelle à la face*, qui eſt preſque toujours accompagnée de fievre violente : mais, dit M. LE ROY, ce ſeroit bien peu connoître la nature de cette maladie, que d'y conſidérer l'*éréſipelle*, comme l'affection *primitive*, & la fievre comme acceſſoire ou *ſymptomatique :* c'eſt préciſément le contraire. Cette maladie n'eſt autre choſe qu'une *fievre éruptive*, dont la *criſe*, plus ou moins parfaite, ſe fait par le dépôt de l'*humeur* qui l'excite, ſur les *téguments* de la face, de la tête & du cou..... Elle a coutume de débuter par un friſſon, après lequel il s'allume une fievre vive. Dans le commencement, le malade eſt tourmenté, pour l'ordinaire, de maux de cœur, d'envies de vomir; il vomit même quelquefois des matieres *bilieuſes*, & dans ce point de la maladie, les *vomitifs* ſont ordinairement utiles. Le deuxieme jour ou à la fin du premier, quelquefois même dès le début, il ſe déclare une rougeur avec enflure luiſante dans quelques parties du nez, d'où ſemble partir l'enflure *éréſipellateuſe*, pour s'étendre ſur la face, une partie du cou, les oreilles, ſouvent même ſur la tête & ſous les cheveux. Cet te*tumeur* acheve de s'étendre & parvient à ſon plus haut dégré, dans l'eſpace de trois ou quatre jours. Dès qu'elle eſt une fois formée, pour l'ordinaire, la fievre & les accidents diminuent beaucoup, & même ceſſent quelquefois entiérement; enſuite elle ſe diſſipe : enfin l'*épiderme* de la partie affectée tombe en écailles. Cette maladie eſt *bénigne*. Les perſonnes qui l'ont eue une fois, ſont ſujettes à y retomber dans la ſuite. [*Mêlange de Phyſique & de Méd.* T. I, p. 163, &c.]

La premiere de ces *éréſipelles* exige le traitement, modifié ſelon les circonſtances, que M. BUCHAN propoſe dans ce Chapitre. La ſeconde demande celui de la *fievre aiguë*. [V. Chap. IV.]

fections de l'ame, par la crainte, la colere, &c.; elle eſt encore due au froid. Si, après avoir eu très-chaud, on s'expoſe immédiatement au froid, de maniere que la *tranſpiration* ſoit ſupprimée tout-à-coup, il en réſulte ſouvent une *éréſipelle.* (*a*) La boiſſon exceſſive, les bains chauds trop long-temps continués, tout ce qui eſt capable d'échauffer le ſang, peut y donner lieu: une évacuation ordinaire, ſupprimée totalement ou en partie, peut encore cauſer l'*éréſipelle;* ainſi que la ſuppreſſion d'une évacuation artificielle, comme celle d'un *cautere*, d'un *ſeton*, &c.

SYMPTOMES. Le friſſon, la ſoif, la perte des forces, des douleurs à la tête & au cou, la chaleur, l'inſomnie, un *pouls fréquent*, ſont les premiers *ſymptomes* de

(*a*) Les Payſans, dans la plus grande partie de l'Angleterre, appellent cette maladie, *a blaſt*, *un coup d'air*, & s'imaginent qu'elle eſt due à un mauvais air, ou à un vent mal-ſain, comme ils diſent. La vérité eſt, qu'ayant l'habitude de ſe repoſer tout échauffés, tout fatigués ſur la terre humide, où ils dorment, & où ils reſtent aſſez long-temps pour amaſſer du froid, ils attrapent ſouvent une *éréſipelle*. Sans doute que cette maladie peut avoir d'autres cauſes; mais nous ne craignons pas d'en trop dire, en aſſurant que ſur dix fois, il y en a neuf où cette maladie eſt due au froid gagné, après avoir eu très-chaud & avoir été fatigué.

l'*éréſipelle*; auxquels on peut ajouter le *vomiſſement*, & ſouvent le *délire*. Vers le deuxieme, troiſieme ou quatrieme jour, la partie, qui doit en être le ſiege, ſe gonfle, devient rouge; il s'y manifeſte de petites *puſtules*: c'eſt alors que la fievre diminue pour l'ordinaire (1).

Lorſque l'*éréſipelle* attaque le pied, les parties voiſines ſe gonflent, la peau devient luiſante. Si la douleur eſt forte, elle gagne toute la jambe, à laquelle on ne peut toucher ſans faire ſouffrir le malade.

L'*éréſipelle* au viſage, gonfle cette partie, la rend rouge, & couvre la peau de petites veſſies, pleines d'une eau claire. Le gonflement gagne l'un, ou même les deux yeux, & les tient fermés. Le malade a de la difficulté de reſpirer. Quand

(1) Un des caracteres diſtinctifs de l'*éréſipelle*, c'eſt que l'*éruption*, qui eſt d'un rouge éclatant, blanchit au tact; c'eſt-à-dire, qu'en appuyant le doigt ſur une des parties enflammées, la place du doigt eſt marquée en blanc pendant quelques inſtants, après leſquels elle devient auſſi rouge qu'auparavant. Ce caractere ſuffit ſouvent pour diſtinguer une *éréſipelle*, des autres *éruptions* avec leſquelles elle a de la reſſemblance, comme nous l'avons fait voir dans la premiere des eſpeces rapportée, note 1, p. 315, & que l'on confond ſouvent avec la *rougeole*, quand on n'a point égard aux autres *ſymptomes*.

il y a beaucoup de ſéchereſſe à la bouche & aux narines, & que le malade eſt aſſoupi, il y a lieu de craindre une *inflammation du cerveau.*

Lorſque l'*éréſipelle* a ſon ſiege ſur la poitrine, cette partie ſe gonfle, & devient exceſſivement dure : ces *ſymptomes* ſont accompagnés de grandes douleurs & de diſpoſition à la *ſuppuration.* Le malade éprouve une douleur violente ſous l'*aiſſelle*, du côté affecté, & il en réſulte ſouvent un *abcès* (1).

Dans cette maladie, l'événement dépend beaucoup de la conſtitution du malade. Quoique l'*éréſipelle* ſoit rarement dangereuſe, j'ai cependant vu pluſieurs exemples, où elle a été mortelle, particuliérement chez des perſonnes âgées & *ſcorbutiques*, ou dont les humeurs avoient été viciées par un *régime* irrégulier, ou par des aliments mal-ſains.

Si ce gonflement cede en un, ou deux jours ; ſi, dans le même intervalle, la chaleur & la douleur ceſſent ; ſi la peau commence à jaunir, & que l'*épiderme* ſe

(1) Pour que l'*éréſipelle* occaſionne ces accidents, il faut qu'elle ait ſon ſiege ſur les parties glanduleuſes ; telles ſont les aiſſelles, dont parle M. BUCHAN, & principalement les mamelles, comme il arrive aſſez ſouvent ; & cette eſpece d'*éréſipelle* eſt la plus fâcheuſe.

seche & tombe en écailles, il n'y a plus de danger (1).

Mais si l'*éréſipelle* eſt étendue, profonde ; si elle a pour siege des parties sensibles, elle eſt alors toujours accompagnée de danger. Si la couleur, de rouge qu'elle étoit, devient livide, ou noire, elle doit faire craindre la *gangrene*. Quelquefois on ne peut détruire l'*inflammation*, & l'*éréſipelle* vient à *ſuppuration*. Dans ce cas, il en réſulte ſouvent des *fiſtules*, la *gangrene*, ou la *mortification*.

Ceux qui meurent de cette maladie, ſont ordinairement emportés par la fievre, qui, alors, eſt accompagnée de difficulté de reſpirer, quelquefois de *délire* & d'aſſoupiſſement. Ils meurent, en général, vers le ſeptieme, ou huitieme jour (2).

---

(1) Ce terme de la maladie n'eſt auſſi court que dans les *éréſipelles* légeres, qui compoſent, à la vérité, le plus grand nombre ; car chez les perſonnes âgées, *ſcorbutiques*, ou attaquées de toute autre maladie cauſée par un vice dans le ſang, la maladie eſt beaucoup plus longue, même dans les cas où elle tourne à la mort. Dans les autres cas, l'*éruption* ſe change en *ulceres* très-rebelles, ſur-tout aux jambes.

(2) L'*éréſipelle* du viſage ou de la tête eſt d'autant plus dangereuſe, que l'enflure eſt plus conſidérable. Si elle occupe le cou, on doit craindre une *angine* ou *eſquinancie* fâcheuſe.

RÉGIME. Dans cette maladie, le malade ne doit avoir, ni trop chaud, ni trop froid, parce que l'excès de l'un ou de l'autre, contribueroit à faire rentrer l'*éruption*; ce qu'il faut toujours prévenir. Quand la maladie eſt légere, il ſuffit que le malade garde la chambre, ſans le forcer de reſter au lit, & de favoriſer la *tranſpiration* par des boiſſons *délayantes*, &c.

La *diete* doit être légere, & de nature modérément *rafraîchiſſante & humectante*. On donnera du *gruau*, de la *panade*, des bouillons de *poulet*, ou composés avec de l'*orge*, des plantes & des fruits *rafraîchiſſants*. On interdira la viande, le poiſſon, les liqueurs fermentées, les *épices*, tout aſſaiſonnement, tout ce qui peut échauffer & enflammer le ſang. La boiſſon conſiſtera en *tiſane d'orge*, de fleurs de *ſureau*, ou en *petit lait*, &c. Mais lorſque le *pouls* eſt *enfoncé*, lorſque le malade eſt affaiſſé, il faut ſoutenir ſes forces avec du vin, ou d'autres boiſſons de nature *cordiale*. Dans ce cas, on lui donnera, pour aliments, du *ſagou*, avec un peu de vin, des bouillons nourriſſants, pris en petite quantité & ſouvent répétés. Cependant il faut éviter tout ce qui pourroit échauffer.

*Remedes*. L'on fait souvent beaucoup de mal dans cette maladie, par les remedes, & sur-tout ceux qui sont appliqués à l'extérieur. Aussi-tôt qu'on apperçoit une *inflammation* sur quelque partie, on court aux applications externes. Sans doute qu'ils deviennent nécessaires dans les *phlegmons* considérables; (V. le Chap. XXXIX.) mais l'*éréfipelle* n'a besoin d'aucune de ces applications. Les *onctions*, les *onguents*, les *emplâtres*, presque tous composés de substances grasses, sont plutôt capables d'obstruer les *pores* de la peau, & de repousser les humeurs qui cherchent à sortir, que d'ouvrir ces *pores*, pour qu'elles passent au-dehors. Dans les commencements de cette maladie, il est également dangereux, soit d'exciter la *suppuration*, soit de faire rentrer les humeurs. L'*éréfipelle* ressemble, à quelques égards, à la *goutte*, & doit être traitée avec les plus grandes précautions. Les seules applications que l'on puisse se permettre, & qui soient les plus sures, sont un morceau de laine fine, ou de flanelle douce, dont on couvrira la partie affectée, en la défendant des impressions de l'air extérieur. Elles exciteront une douce *transpiration*, objet de la plus grande importance dans cette

maladie (1). En Ecoſſe, la claſſe inférieure du peuple applique, ſur la partie malade, un linge couvert de farine; ce qui paroît très-convenable.

On eſt dans l'uſage de ſaigner dans l'*éréſipelle*; mais cette opération demande des précautions. Quoiqu'il ſoit certain que la ſaignée eſt indiquée, ſi la

(1) Ce précepte eſt très-ſage. Toutes les ſubſtances graſſes ſont dangereuſes dans les maladies *éruptives*; il y a plus, les *fomentations émollientes* y ſont même ſouvent nuiſibles. J'ai vu une *éréſipelle* à la face, quoique légere, venir à *ſuppuration*, par l'uſage d'une *infuſion* de fleurs de *ſureau*; remede bannal, que tout le monde emploie dans ce cas, même de ſon propre mouvement. Cette *ſuppuration* fut très-opiniâtre, & ne céda qu'aux *purgatifs* réitérés. Que l'on tienne la partie chaudement, ſoit avec des flanelles, ſoit avec de la laine, voilà les ſeuls remedes externes que cette maladie demande. On ſera dans un inſtant perſuadé de cette vérité, quand on verra, p. 325,que l'Auteur ne conſeille les *fomentations* & les *cataplaſmes maturatifs* que pour exciter la *ſuppuration*, lorſque les circonſtances l'exigent. Un autre danger, qui ſuit l'application des remedes externes dans cette maladie, c'eſt la rentrée de l'*éruption*. L'*éréſipelle*, dit M. LE ROY, eſt une maladie qui eſt des plus ſujettes aux *répercuſſions*, aux *métaſtaſes*. Il faut donc prendre garde de ne pas cauſer cette rentrée, par un mauvais traitement : il faut, lorſque l'*éréſipelle* ſe manifeſte, ne rien mettre deſſus, l'abandonner à la nature, & ne travailler qu'à corriger la maſſe des humeurs. [ *Leçons publiques ſur les aphoriſmes d'*HIPPOCRATE. ]

fievre est violente, si le *pouls* est *dur & fort*, si le malade est vigoureux, cependant il faut que la quantité de sang soit réglée sur les circonstances ; & les *symptomes* doivent seuls décider s'il faut la répéter, ou s'en tenir à la premiere. Toutes les fois que le malade est habitué aux liqueurs fortes ; & que le siege de la maladie est à la tête, la saignée est absolument nécessaire.

Les bains de pieds & de jambes, souvent répétés dans l'eau chaude, sont d'un grand effet, quand l'*éréspelle* attaque la face, ou le cerveau ; ils procurent une dérivation des humeurs de la tête, & soulagent presque toujours le malade. Si ces bains ne produisent point l'effet désiré, on applique, dans la même intention, des *cataplasmes*, ou des *sinapismes* aiguisés, sous la plante des pieds.

Dans le cas où la saignée est nécessaire, il faut encore lâcher doucement le ventre avec des *lavements émollients*, & quelques doses de *nitre* & de *rhubarbe*. Il y a des Médecins qui, dans cette circonstance, ordonnent le *nitre* à très-grandes doses ; mais ce sel fatigue, en général, l'estomac, quand il est pris en trop grande quantité. Quoi qu'il en soit, c'est un des meilleurs remedes. Quand

la fievre & l'*inflammation* ſont conſidérables, on peut donner au malade, trois ou quatre fois par jour, dans ſa boiſſon ordinaire, vingt-quatre, trente grains de *nitre*, & cinq ou ſix grains de *rhubarbe.*

Lorſque l'*éréſipelle* quitte les extrêmités, pour ſe porter à la tête, de maniere à occaſionner le *délire*, ou une *affection comateuſe*, il faut abſolument évacuer. Il faut même employer des *purgatifs* forts, quand les *lavements* & les *purgatifs* doux manquent leurs effets. Il faut encore, dans ce cas, appliquer des *véſicatoires* au cou, ou derriere les oreilles; & des *ſinapiſmes* ſous la plante des pieds.

Lorſqu'on ne peut parvenir à faire tomber l'*inflammation*, & qu'on a lieu de craindre que la partie affectée ne vienne à s'*ulcérer*, il faut alors travailler à exciter la *ſuppuration*. On y parviendra, en appliquant ſur la partie malade, des *cataplaſmes maturatifs*, auxquels on ajoutera du *ſafran*, & en faiſant des *fomentations* chaudes & autres remedes ſemblables.

La couleur noire, livide, bleuâtre de la partie affectée, qui annonce une diſpoſition à la *gangrene*, preſcrit l'uſage du *quinquina*. Il faudra le joindre aux

*acides*, comme nous l'avons conseillé dans la *petite vérole*. (V. p. 245 de ce vol.) On le prescrira sous la forme la plus agréable au malade; mais il ne faut jamais se dispenser de le donner, parce que la vie du malade en dépend. Si les *symptomes* sont menaçants, on lui en donnera un gros toutes les deux heures. On appliquera, en outre, sur la partie malade, des compresses trempées dans de l'*esprit-de-vin camphré*, ou dans de la *teinture de myrrhe* & d'*aloès*; on renouvellera ces compresses souvent dans la journée. On peut encore, dans ce cas, appliquer sur la partie affectée, des *cataplasmes de quinquina*, ou fomenter cette partie avec une forte *décoction* de cette écorce.

Dans l'espece d'*éréſipelle*, appellée *éréſipelle ſcorbutique*, maladie qui dure pendant un temps considérable, il suffira de purger doucement, & de donner des remedes qui purifient le sang & favorisent la *transpiration*. Ainsi, après avoir calmé l'*inflammation*, par les remedes *rafraîchissants* & *relâchants*, on donnera au malade pour boisson, une *décoction des bois sudorifiques*. Après un certain temps de l'usage de cette *décoction*, il faudra administrer les *amers*.

Ceux qui ſont ſujets aux retours fréquents de l'*éréſipelle*, doivent ſe tenir ſinguliérement en garde contre les paſſions violentes. Ils doivent s'abſtenir de liqueurs fortes, de ſubſtances ſalées, viſqueuſes & trop nourriſſantes. Ils doivent faire un exercice ſuffiſant, éviter les chaleurs exceſſives & les froids extrêmes. Leur nourriture principale doit conſiſter en *lait*, en fruits, en plantes & en racines, de nature rafraîchiſſante; leur boiſſon ſera de la *petite biere*, du *petit lait*, du *lait de beurre*, &c. Les *conſtipations* prolongées ſont très-nuiſibles à ces perſonnes. S'ils ne peuvent y remédier par le *régime* ſeul, il faudra qu'ils prennent ſouvent quelques doſes de *rhubarbe*, de *crême de tartre*, d'*électuaire lénitif*, ou de quelques autres *purgatifs* doux, (tel que l'*électuaire*, appellé *marmelade de Tronchin.*) (V. ce remede à la Table.)



## CHAPITRE XV.

### *De la Phrénésie, ou Inflammation du cerveau.*

CEtte maladie est quelquefois la maladie *primitive*, ou *essentielle*; mais plus souvent elle n'est qu'un *symptome* d'une autre maladie, comme d'une *fievre inflammatoire*, d'une *fievre éruptive*, ou *pourprée*, &c. Cependant il n'est pas rare de la voir maladie *primitive* dans les climats chauds, où elle attaque principalement les personnes qui sont dans la vigueur de l'âge. Les personnes vives & passionnées, les gens de Lettres, ceux qui ont le *genre nerveux* irritable, y sont le plus sujets (1).

(1) La vraie *phrénésie*, c'est-à-dire, cette maladie, qui, d'après BOERRHAAVE, n'est qu'un *délire* furieux & continuel, dépendant uniquement de l'affection du cerveau, & accompagnée d'une *fievre continue-aiguë*, est heureusement très-rare dans nos climats. Cette maladie cruelle enleve souvent les malades dès le troisieme ou quatrieme jour, & elle ne va jamais au-delà du septieme. Mais la *phrénésie symptomatique*, assez commune dans les *maladies aiguës*, sur-tout dans celles que vient de nommer M. BUCHAN, est moins meurtriere & de plus longue durée, parce que dans ces cas, l'effort de la maladie s'est déja porté sur

CAUSES. La *phrénésie* est souvent occasionnée par les veilles, sur-tout lorsque ces veilles sont accompagnées de travaux opiniâtres. Elle peut encore être occasionnée par les boissons excessives, par la colere, le chagrin, la douleur. La suppression d'évacuations accoutumées, y donne souvent lieu : telles que celle des *hémorrhoïdes* chez les hommes, des *regles* chez les femmes, &c. Ceux qui s'exposent imprudemment à l'ardeur du soleil, sur-tout s'ils dorment en plein air, dans une saison chaude, la tête découverte, sont souvent attaqués tout à coup d'une telle *inflammation du cerveau*, qu'ils ont du *délire* à leur réveil. Si l'on a l'imprudence d'employer les *répercussifs* dans les *éréſipelles*, il en résulte souvent l'*inflammation du cerveau*. La *phrénésie* peut encore être la suite d'accidents extérieurs, comme de coups, de contusions à la tête.

SYMPTOMES. Les *symptomes*, qui

---

d'autres parties du corps, avant que d'attaquer le cerveau.

On observera que, quoiqu'il ne s'agisse ici que de la *phrénésie essentielle*, cependant les conseils prescrits dans ce Chapitre, relativement aux *remedes* & au *régime*, doivent être suivis dans la *phrénésie symptomatique*, concurremment avec ceux qu'indique la maladie dont elle dépend.

ont coutume de précéder la véritable *inflammation du cerveau*, sont une douleur à la tête, une rougeur dans les yeux, un feu sur le visage, un sommeil interrompu, ou totalement perdu; une grande sécheresse à la peau; la *constipation*, la rétention d'urine; un petit écoulement de sang par le nez; un bourdonnement dans les oreilles, & une sensibilité extrême dans le *système nerveux*.

Lorsque l'*inflammation du cerveau* est formée, les *symptomes* sont, en général, les mêmes que ceux de la *fievre inflammatoire*. (V. Chap. IV.) Il est vrai que dans la *phrénésie*, le *pouls* est souvent *foible*, *irrégulier*, *tremblottant*; mais quelquefois il est *dur* & *serré*. Lorsqu'il n'y a que le cerveau d'enflammé, le *pouls* est toujours *mou* & *petit*; mais lorsque l'*inflammation* attaque encore les *membranes* du cerveau, comme la *pie-mere*, la *dure-mere*, le *pouls* est *dur*. Un *symptome* caractéristique & ordinaire de cette maladie, c'est la délicatesse de l'*ouie*, qui fait que le malade entend avec une subtilité singuliere; mais ce *symptome* n'est pas de longue durée. Un autre *symptome* également commun, c'est le battement ou la *pulsation* des *arteres du cou* & des *tempes*. La langue

eſt ſouvent noire & ſeche ; cependant le malade ſe plaint rarement de la ſoif, & même refuſe de boire. Son eſprit n'eſt occupé que des objets qui l'avoient frappé avant ſa maladie. Quelquefois plongé dans le plus profond ſilence, il s'éveille tout-à-coup, & paroît furieux. (1)

Le tremblement continuel, les *ſoubreſauts des tendons*, la ſuppreſſion des urines, l'inſomnie opiniâtre, le crachottement perpétuel, le grincement de dents qui doit être conſidéré comme une eſpece de *convulſion*, ſont tous des *ſymptomes* fâcheux. Lorſque la *phrénéſie* vient à la ſuite de l'*inflammation des poumons*, ou des *inteſtins*, ou de la *gorge*, &c. elle eſt, en général, funeſte, parce qu'alors elle eſt cauſée par la *métaſtaſe*, ou le tranſport des humeurs de ces parties au cerveau. De-là la néceſſité d'évacuer dans toutes les *maladies inflammatoires*, & le danger de faire rentrer les *humeurs*.

(1) Le malade eſt dans un délire continuel ; l'homme le plus doux devient le plus emporté. Il ſe jette ſouvent hors du lit. Tantôt il crie, tantôt il pleure, tantôt il chante. Ses queſtions ſont ſans ſuite, ainſi que ſes réponſes. Ses yeux jouiſſent d'une mobilité ſinguliere. Ses mains tremblent ; il chaſſe aux mouches ; il épluche ſes couvertures. Les urines, quand il n'y a pas de ſuppreſſion, ſont claires, blanches, & ſont, dans cet état, d'un très-mauvais préſage.

Les *symptomes* favorables sont ; une *transpiration* ou une *sueur* libre & abondante, une *hémorrhagie* copieuse du nez, le *flux hémorrhoïdal*, des urines en grande quantité & qui déposent beaucoup de *sédiment*. Quelquefois cette maladie se termine par un *cours de ventre*, & chez les femmes par une *perte* plus ou moins considérable.

Comme cette maladie devient souvent mortelle en peu de jours, elle requiert la plus grande diligence dans l'application des *remedes*. Lorsqu'elle est prolongée ou qu'elle est mal traitée, elle se change souvent en *folie*, ou en une espece de *stupidité* qui dure toute la vie.

Le traitement de la *phrénésie* présente deux objets qui méritent principalement notre attention ; savoir, de diminuer la quantité du sang qui est dans le cerveau, & de ralentir le cours de ce fluide dans les vaisseaux de la tête.

*RÉGIME*. Il faut que le malade soit dans la plus parfaite tranquillité. La compagnie, le bruit, tout ce qui peut affecter les sens ou troubler l'imagination, aggrave cette maladie ; même la trop grande lumiere lui devient nuisible. En conséquence, la chambre du malade

doit être un peu obſcure, & elle ne doit être, ni trop chaude, ni trop froide. Cependant il ne faut pas aller juſqu'à priver le malade de la compagnie d'un ami agréable, qui ſeroit capable de le récréer & de lui tranquilliſer l'eſprit. Il ne faut pas non plus que le malade ſoit dans une obſcurité trop profonde, de peur qu'elle ne le jette dans une *mélancolie* noire, qui eſt trop ſouvent la ſuite de cette maladie.

Il faut, autant qu'il eſt poſſible, que cet ami égaie le malade, & lui complaiſe dans toutes les occaſions : la contradiction aigriroit ſon ame & aggraveroit la maladie. Même dans le cas où il demanderoit des choſes qu'on ſeroit dans l'impoſſibilité de lui accorder, ou qui lui deviendroient nuiſibles, il ne faut pas les lui refuſer poſitivement; il faut, au contraire, lui promettre de les lui donner auſſi-tôt qu'on les aura, ou employer d'autres excuſes. On fera moins de tort au malade en lui accordant un peu de ce qu'il deſire, quelque contraire que cela paroiſſe devoir être, qu'en les lui refuſant abſolument. En un mot, il faut mettre en uſage tout ce qui étoit capable de le récréer lorſqu'il étoit en ſanté. Il faut lui conter des hiſtoires

amuſantes, faire de la muſique, employer tout ce qui peut flatter ſes paſſions & ſatisfaire ſon ame. BOERRHAAVE propoſe de tenter, à cette occaſion, pluſieurs expériences ; comme d'exécuter un petit bruit, en laiſſant tomber, goutte à goutte, de l'eau dans un baſſin, & d'engager le malade à compter le nombre des battements que font les gouttes, &c. Un ſon uniforme, s'il eſt doux & continuel, peut appeller le ſommeil, & par conſéquent devenir utile.

Les aliments doivent être légers, & compoſés, principalement, de ſubſtances farineuſes. La *panade*, le *gruau*, *édulcoré* avec de la *gelée de groſeille*, ou du *ſuc de limon* ; les fruits cuits devant le feu, ou en compote ; les *gelées*, les *confitures*, &c. conviennent. La boiſſon ſera foible, *délayante* & *rafraîchiſſante* ; comme du *petit lait*, de l'eau d'*orge*, ou une décoction d'*orge* & de *tamarins*. Les *tamarins*, non-ſeulement rendent cette boiſſon plus agréable, mais encore plus utile, parce qu'ils ſont *relâchants*.

*REMEDES*. Rien ne ſoulage certainement davantage le malade, dans la *phrénéſie*, qu'une *hémorrhagie* du nez. Quand elle a lieu d'elle-même, bien

loin de chercher à l'arrêter, il faut, au contraire, chercher à l'exciter, en appliquant sur le nez des linges trempés dans de l'eau chaude. Lorsque cette *hémorrhagie* n'arrive pas naturellement, il faut la provoquer, en introduisant dans les narines une paille, ou tout autre corps irritant.

La saignée des *arteres temporales* soulage singuliérement la tête; mais comme les circonstances ne permettent pas toujours de faire cette opération, nous recommandons celle des *veines jugulaires* (1). Lorsque le *pouls* & les forces du malade sont tellement déprimés, qu'il n'est plus en état de supporter une saignée avec la lancette, il faut appliquer les *sang-sues* aux *tempes*; non-seulement elles tirent le sang dans une proportion plus graduée qu'une lancette, mais encore étant appliquées très-près de la partie affectée, elles soulagent, en général, plus promptement le malade.

Le *flux hémorrhoïdal* est encore d'un grand avantage; il faut employer tous

(1) Ces saignées, absolument nécessaires dans ces cas, ne peuvent être faites que par des mains exercées. Nous conseillons, même à ceux qui sont dans l'habitude de saigner, de ne jamais les entreprendre, & d'appeller un Chirurgien expérimenté.

les moyens possibles pour l'exciter. Si le malade a été sujet aux *hémorrhoïdes*, & que cette évacuation soit supprimée, il faut tout mettre en usage pour la rappeller. En conséquence on appliquera des *sang-sues* à l'*anus*, on fera asseoir le malade sur la vapeur d'eau chaude, on lui donnera des *lavements irritants*, & on emploiera des *suppositoires* composés de *miel*, d'*aloès* & de *sel gemme*. (1)

Dans les cas où cette maladie seroit occasionnée par la suppression de quelque évacuation, soit naturelle, soit artificielle, comme celle des *regles*, des *cau-*

(1) Pour faire les *suppositoires* dont il est ici question, on prend un morceau de linge, ou une quantité convenable de coton, ou un *poireau* gros comme le petit doigt, ou une côte de choux, &c. On a, d'un autre côté, du *miel* que l'on a chargé d'*aloès* & de *sel gemme*. On trempe à plusieurs reprises l'un ou l'autre de ces corps dans cette préparation. Quand le linge ou le coton sont un peu séchés, & qu'ils ont acquis une certaine consistance, on les roule en forme de cône : pour les côtes de choux, de poirée, les poireaux, &c. ils ont la forme prescrite.

On enfonce les *suppositoires*, de la longueur de deux pouces, dans l'*anus*. Une attention qu'il faut avoir, c'est d'attacher un fil, en plusieurs doubles, à la base des *suppositoires*. On laisse passer ce fil au-dehors, afin de pouvoir les fixer & les retirer, dans le cas où les mouvements *antipéristaltiques* des *intestins* viendroient à les attirer en-dedans, comme on dit que cela est arrivé plusieurs fois.

*teres*, des *setons*, &c. il faut rappeller ces évacuations le plus promptement possible, ou en substituer d'autres à leur place.

Il faut tenir le ventre lâche par des *lavements* aiguisés ou par des *purgatifs* forts. Il faut administrer le *nitre* à petites doses, souvent répétées; on le donnera dissous dans la boisson du malade. On peut aller jusqu'à trois gros, & même davantage, en vingt-quatre heures, si le cas est pressant.

On rasera la tête du malade; on la frottera souvent dans la journée, avec une *mixture* chaude de *vinaigre* & d'*eau rose*. On lui appliquera sur les *tempes* des linges trempés dans cette même *mixture*. On lui fera tremper les pieds dans de l'eau chaude, & on les lui enveloppera dans des *cataplasmes* de *mie de pain* & de *lait*. (1)

Si la maladie devient opiniâtre, & qu'elle ne cede point à ces remedes, il faudra couvrir toute la tête de *véficatoires*,

(1) Les *bains des pieds* seront plus actifs, si on ajoute une certaine quantité de *vinaigre* dans l'eau, comme nous l'avons conseillé, T. II, note 1, p. 75. On observera de mettre l'eau dans un vase profond, de maniere que le malade en ait jusqu'aux genoux, s'il est possible.

# CHAPITRE XVI.

## *De l'Ophthalmie, ou Inflammation des yeux.*

CEtte maladie peut être occaſionnée par des cauſes externes, comme par des coups, par des ordures entrées dans les yeux, &c. Elle eſt ſouvent cauſée par la ſuppreſſion de quelque évacuation accoutumée, par la guériſon de quelques vieux *ulceres*, par la ceſſation de l'écoulement d'un *cautere*, la ſuppreſſion de la ſueur légere du matin, de la ſueur des pieds, &c. Reſter long-temps expoſé à l'air de la nuit, ſur-tout quand il regne un vent froid du Nord, éprouver quelque ſuppreſſion ſubite de la *tranſpiration*, ſur-tout après avoir eu très-chaud, ſont encore des cauſes très-propres à faire naître l'*inflammation des yeux.* Les fixer long-temps ſur la neige ou ſur d'autres corps d'une grande blancheur; regarder fixement le ſoleil, un feu clair, ou tout autre objet éblouiſſant; paſſer ſubitement d'une profonde obſcurité à une lumiere éclatante, peuvent encore occaſionner la même maladie.

Mais il n'est certainement rien de plus capable de causer l'*inflammation des yeux*, que de veiller, sur-tout de lire ou d'écrire à la clarté des bougies ou des chandelles. Les liqueurs spiritueuses, les excès dans les plaisirs de l'amour, sont encore dangereux pour les yeux; la fumée âcre qu'exhalent les métaux & certaine nature de chauffage, les affectent également.

Quelquefois l'*inflammation des yeux* tient à un vice *vénérien*, souvent à un vice *scrophuleux*, ou à la *goutte*. Elle peut encore être causée par les *cils* ou poils des paupieres, qui rentrent en-dedans, & irritent par-là les yeux. Dans d'autres occasions, c'est une maladie *épidémique*, qui regne, sur-tout après une saison pluvieuse. J'ai souvent observé qu'elle devenoit même *contagieuse*, particuliérement pour ceux qui vivoient dans la même maison que le malade. On la voit encore attaquer ceux qui habitent des maisons basses & humides, ou dans un air humide, sur-tout quand ils ne sont pas accoutumés à de pareilles demeures. Cette *inflammation* saisit pareillement les enfants dont on a fait dessécher imprudemment la *teigne* ou des *gales* à la tête, des écoulements aux oreilles, ou toute

autre *ſuppuration* de ce genre. Enfin l'*inflammation des yeux* ſuccede ſouvent à la *petite vérole* ou à la *rougeole*, particuliérement dans les enfants qui ont une diſpoſition *ſcrophuleuſe*, ou aux *écrouelles*.

*SYMPTOMES*. L'*inflammation des yeux* eſt accompagnée d'une douleur aiguë, de chaleur, de rougeur & de gonflement dans ces organes. Le malade ne peut plus ſupporter la lumiere : tantôt il reſſent une douleur pongitive, telle que ſes yeux lui ſemblent piqués par une épine ; tantôt ils lui paroiſſent pleins de petits points noirs, où il croit voir des mouches voler devant lui. Ses yeux ſont humectés d'une humeur brûlante, qui coule abondamment, toutes les fois qu'il veut regarder en haut.

Le *pouls* eſt en général *vîte & dur* : il y a un certain dégré de fievre. Lorſque la maladie eſt violente, les parties voiſines ſe gonflent, & l'on ſent un battement marqué dans les *arteres temporales*, &c.

Lorſque l'*inflammation des yeux* eſt légere, elle eſt facile à guérir, ſur-tout quand elle reconnoît une cauſe externe. Mais lorſqu'elle eſt violente, qu'elle dure depuis long-temps, elle laiſſe ſouvent ſur les yeux des taches ; elle obſcurcit la vue, & quelquefois conduit à

la perdre entiérement, ou à une véritable *cécité*.

Lorsque le malade a un *cours de ventre*, c'est un bon signe ; & quand l'*inflammation* passe d'un œil à l'autre, comme par *contagion*, c'est encore un signe qui n'est pas défavorable. Mais lorsque la maladie est accompagnée de douleur violente à la tête, & qu'elle est opiniâtre, le malade est en danger de perdre la vûe.

RÉGIME. La *diete*, à moins que ce ne soit dans le cas d'un vice *scrophuleux*, ne sauroit être trop sévere, surtout dans les commencements. Le malade doit s'abstenir de tout ce qui est de nature échauffante. Des végétaux doux, des bouillons légers, des potages au *gruau*, sont les seuls aliments qui conviennent. La boisson sera de l'eau d'*orge*, une *infusion de menthe*, du *petit-lait ordinaire*, &c.

La chambre du malade doit être sombre ; ses yeux doivent être couverts d'un voile, de maniere à intercepter la lumiere, mais sans être appliqué sur les yeux. Il doit éviter de regarder la lumiere d'une bougie, d'une chandelle, le feu, ou tout autre objet éclatant. Il faut pareillement qu'il évite toute ef-

pece de fumées, comme celle de tabac; ainſi que tout ce qui peut le faire touſſer, éternuer, ou vomir. On doit le tenir très-tranquille, & être bien en garde contre tous les mouvements violents, ſoit du corps, ſoit de l'eſprit. Enfin il faut chercher, autant qu'il eſt poſſible, à ne pas s'oppoſer au ſommeil.

*Remedes.* Cette maladie eſt une de celles dans leſquelles les médicaments externes ſont ſouvent très-nuiſibles. Preſque tout le monde ſe croit en poſſeſſion de *remedes* pour la guériſon des maladies des yeux. Ces *remedes* ne ſont, en général, que des *collyres*, des *liniments*, & autres applications externes, qui nuiſent vingt fois, ſur une ſeule qu'ils réuſſiſſent. On doit donc être bien en garde contre toutes ces applications, parce que tout ce qu'on met immédiatement ſur les yeux, ne contribue ſouvent qu'à augmenter le mal.

La ſaignée eſt toujours néceſſaire dans une violente *inflammation des yeux.* Il faut qu'elle ſoit faite le plus près poſſible de la partie malade. On peut tirer à un adulte dix ou douze onces de ſang de la *veine jugulaire*, & répéter cette ſaignée, ſelon l'urgence des *ſymptomes*. Si l'on trouve qu'il y a de l'inconvénient à

ſaigner à la gorge, il faudra tirer la même quantité de ſang du bras ou de toute autre partie du corps.

On applique ſouvent les *ſang-ſues*, avec beaucoup de ſuccès, aux *tempes* ou aux paupieres inférieures. Il faut laiſſer couler le ſang des petites plaies pendant quelques heures; & s'il s'arrête trop tôt, on en excite l'écoulement en appliquant deſſus ces plaies des compreſſes trempées dans l'eau chaude. Si l'*inflammation* eſt opiniâtre, on répétera cette opération pluſieurs fois.

Les remedes *délayants* & *laxatifs* ne doivent pas être négligés dans cette maladie, par toutes ſortes de raiſons. Le malade prendra donc, tous les deux ou trois jours, une petite doſe de *ſel de glauber* & de *crême de tartre*, ou une *décoction* de *tamarins* & de *ſéné*. S'il trouve ces remedes déſagréables, une petite quantité de *rhubarbe* & de *nitre*, un peu d'*électuaire lénitif*, ou tout autre *purgatif* doux, rempliront la même *indication*. Le malade prendra en même-temps abondamment de l'eau de *gruau*, du *thé*, du *petit lait*, ou de toute autre boiſſon *délayante* foible. Il prendra tous les ſoirs, en ſe mettant au lit, un grand verre de *petit lait au vin* léger, pour

exciter la *transpiration*. On lui trempera souvent, dans la journée, les pieds & les mains dans l'eau chaude. On lui rasera la tête deux ou trois fois par semaine, & on la lui lavera aussi-tôt avec de l'eau froide. Nous avons vu ce remede produire souvent de bons effets, & d'une maniere remarquable.

Si l'*inflammation* ne cede point à ces évacuations, on appliquera les *vésicatoires* aux *tempes*, ou derriere les oreilles, ou derriere le cou, & on entretiendra l'écoulement pendant quelque temps, au moyen de l'*onguent vésicatoire adouci* (1). Je ne les ai jamais vus, quand on les a laissé couler pendant un temps suffisant, ne pas triompher de l'*inflammation des yeux* la plus opiniâtre; mais il est souvent nécessaire, pour y parvenir, d'entretenir cet écoulement pendant plusieurs semaines.

Lorsque la maladie subsiste depuis long-temps, on obtient des effets vraiment extraordinaires du *seton*, fait au cou

(1) C'est-à-dire, l'onguent, dans lequel il y a moins de *mouches cantharides*. On peut y suppléer par l'*onguent basilicum*, qu'on aiguise avec de la poudre de ces mêmes *mouches*, & dont on met plus ou moins, selon le dégré d'activité qu'on veut donner à cet *onguent*. [Voyez à la Table le mot *vésicatoire*.]

où entre les deux épaules, sur-tout de ce dernier. On l'ouvre de haut en bas; ou dans la direction de l'*épine du dos*, entre les deux *omoplates*. On le panse deux fois le jour, avec de l'*onguent basilicum jaune*. J'ai vu des malades, aveugles depuis long-temps, recouvrer la vue par le moyen d'un *seton*, placé comme je viens de le proposer.

Quand le *seton* est en travers du cou, il se referme trop promptement, & il est beaucoup plus douloureux & plus incommode que lorsqu'il est placé entre les deux épaules; d'ailleurs il laisse une cicatrice désagréable, & ne rend pas aussi abondamment.

Dans les cas où la chaleur & la douleur des yeux sont très-considérables, il faut appliquer sur ces organes un *cataplasme* de *mie de pain* & de *lait*, adouci avec de très-bonne huile ou du beurre frais : on l'appliquera au moins la nuit; & le matin on les baignera avec une *mixture* tiede d'eau & de *lait*.

Si le malade ne peut dormir, comme il arrive souvent, on pourra lui donner le soir quinze ou vingt gouttes de *laudanum* (1), ou deux cuillerées de *sirop dia-*

(1) La dose que M. BUCHAN prescrit ici est une des plus fortes qu'on puisse donner de ce médica-

*code*, plus ou moins, selon l'âge du malade & la violence des *symptomes*.

Après que l'*inflammation* est dissipée, si les yeux sont foibles, si la vue est tendre, on les étuvera soir & matin avec un peu d'eau fraîche & d'*eau-de-vie*, en mettant une partie d'*eau-de-vie* sur six parties d'eau. Il faut s'arranger pour baigner l'œil en entier dans cette *mixture*, & l'y maintenir pendant quelque temps. Je n'ai, en général, rien trouvé qui fortifiât les yeux comme ce remede, ou comme l'eau & le *vinaigre*, & on peut les regarder comme aussi propres à fortifier les yeux, que les *collyres* les plus vantés.

Lorsque l'*inflammation des yeux* a pour

---

ment. Nous avons déja fait voir avec quelles précautions il falloit administrer les *anti-spasmodiques*; ces précautions regardent sur-tout les *narcotiques* ou remedes dans lesquels entre l'*opium*, & il est la base de celui-ci. » Il est certain, dit M. LIEUTAUD, que tous les *narcotiques*, dont plusieurs Médecins abusent, sont » toujours dangereux, lorsqu'on en use sans réserve & trop long-temps. Ils procurent, à la » vérité, un calme passager qui est quelquefois » très-précieux; mais ils peuvent jetter un voile » sur la maladie, & en la masquant, la rendre » souvent plus terrible. Les bons Praticiens ont » observé, que bien des maladies qui se seroient » terminées sans accidents, sont devenues, par » l'abus qu'on a fait de ces remedes, très-orageuses, & même mortelles. «

cause un vice *scrophuleux* ou les *écrouelles*, elle est ordinairement opiniâtre. Dans ce cas, la *diete* du malade doit être moins févere : on peut lui permettre de boire un peu de *petit négas*, ou, de temps en temps, un verre de vin. Le remede le plus approprié est le *quinquina*, que l'on peut prendre en substance, ou préparé de la maniere suivante :

Prenez du meilleur *quinquina*, 1 once,
de l'*écorce de winter*, ou *canelle blanche*, 2 gros.

Mettez le tout en poudre; faites bouillir dans une pinte d'eau jusqu'à réduction de chopine.

Ajoutez de *réglisse*, coupée menue, demi-once.

Laissez *infuser* une demi-heure; passez.

On en donnera trois, quatre fois par jour, deux, trois ou quatre cuillerées, plus ou moins, selon l'âge du malade. Il est impossible de dire combien de temps il faut continuer ce remede, parce que la guérison de cette maladie peut être plus prompte chez un sujet que chez un autre; mais, en général, il faut qu'il soit long-temps continué, pour qu'il produise un effet durable.

Le Docteur Cheyne dit, que l'*Æthiops minéral* manque rarement de guérir les

*inflammations des yeux* les plus opiniâtres, même celles qui ont pour causes les *écrouelles*, si on le donne à une dose & pendant un temps convenables. Il n'est pas douteux que ce remede & les autres préparations de *mercure*, ne puissent être d'une singuliere utilité dans les *ophthalmies* opiniâtres ; mais ils ne doivent jamais être administrés qu'avec les plus grandes précautions, ou par des Médecins.

On fera bien de regarder fréquemment les yeux du malade, pour voir si quelques *cils* ne sont pas recourbés en-dedans & s'ils ne les blessent point, dans ce cas, il faut les couper sans délai.

Les personnes sujettes aux fréquents retours de cette maladie, doivent avoir constamment un *cautere* à l'un des deux bras. Elles se feront en outre faire une saignée, & prendront une *purgation* au printemps & en automne : elles doivent observer le plus grand *régime*, éviter les liqueurs fortes & tout ce qui peut échauffer; elles doivent sur-tout éviter l'air du soir, & les études prolongées avant dans la nuit (*a*).

(*a*) Comme parmi le peuple on est dans l'usage de ne jamais traiter cette maladie, & les autres

## CHAPITRE XVII.

### *Des diverses especes d'Esquinancies, ou Inflammation de la gorge* (1).

### §. I.

### *De l'Esquinancie bénigne.*

CEtte maladie est très-commune en Angleterre, & très-souvent accompagnée de danger. Elle est fréquente en hiver & au printemps, & les personnes auxquelles elle est le plus funeste, sont les jeunes gens d'un *tempérament sanguin.*

*CAUSES.* Elle procede, pour l'ordinaire, des mêmes causes que les autres maladies *inflammatoires.* Ainsi la suppression de la *transpiration*, & tout ce qui peut échauffer & enflammer le sang, la donne. L'*inflammation de la gorge* vient souvent

---

maladies des yeux, sans employer de *collyre*, nous avons décrit à la Table ceux de ces remedes qui sont le plus approuvés. [Voyez à la Table le mot *collyre*.]

(1) Cette maladie est décrite, par les Auteurs, sous un grand nombre de noms différents ; mais, dit M. LIEUTAUD, ces noms barbares sont plutôt le langage des Ecoles, que celui des Praticiens. Il suffit de savoir que le nom le plus familier aux Médecins, est celui d'*angine*.

d'avoir oublié de se couvrir le cou, si l'on est dans cette habitude; d'avoir bu des liqueurs froides, quand on avoit chaud; d'avoir été à cheval, ou à pied, contre un vent de nord froid; enfin de tout ce qui peut refroidir trop fortement la gorge & les parties voisines. Elle peut encore venir d'une saignée, d'une *purgation*, ou de toute autre évacuation ordinaire, qu'on a négligée.

Chanter, parler haut pendant long-temps, & tout ce qui peut forcer les *muscles* de la gorge, peuvent encore occasionner une *esquinancie*. J'ai souvent vu cette maladie devenir funeste à des *gens de plaisir*, qui, ayant resté long-temps renfermés dans une chambre chaude, occupés à boire des liqueurs chaudes, & à chanter de toutes leurs forces, s'exposoient ensuite imprudemment, à l'air froid de la nuit. Rester avec les pieds mouillés; porter des habits humides; se tenir long-temps dans un lieu humide, ou auprès d'une fenêtre ouverte; coucher dans des lits humides; habiter des appartements nouvellement bâtis, sont encore autant de causes qui peuvent y donner lieu. Je connois des personnes qui ne manquent jamais d'avoir mal à la gorge, pour peu qu'elles

restent dans un appartement qui vient d'être lavé. (V. T. I, p. 376.)

Les aliments âcres & irritants, peuvent de même enflammer la gorge, & occasionner une *esquinancie*. Cette maladie peut également être causée par des os, des arrêtes, ou d'autres corps pointus, restés dans le gosier; par les vapeurs *caustiques* des métaux, ou des minéraux que l'on respire, comme celles de l'*arsenic*, de l'*antimoine*, &c. Enfin cette maladie est souvent *épidémique* & *contagieuse*.

*SYMPTOMES.* On reconnoît l'*inflammation de la gorge* par l'inspection (1). Les parties sont rouges & gonflées. De plus, le malade se plaint d'avoir de la peine à avaler. Son *pouls* est *vîte* & *dur*,

(1) Le siege de cette maladie est la base de la langue, la *luette*, les *amygdales*, la *glotte*, c'est-à-dire, l'entrée du canal de la *respiration*, & toutes les parties voisines. On sent que l'*angine* est d'autant plus dangereuse, qu'il y a plus de ces parties qui sont affectées. Pour s'assurer de l'*inflammation de la gorge*, on fait ouvrir la bouche du malade, & souvent à l'aide d'une bougie, on peut distinguer facilement la partie qui est malade. Cependant le gonflement de la langue rend quelquefois cet examen impossible; dans ce cas, on prend une cuiller, & avec le manche on baisse la base de la langue; alors on apperçoit très-bien quelle est la partie qui est le siege de la maladie.

accompagné de tous les autres *symptomes* de la fievre. (V. p. 67 de ce vol.) Le sang tiré de la veine est, pour l'ordinaire, couvert d'une *couenne blanchâtre*; & les crachats du malade sont *glaireux*, ou *visqueux*. A mesure que l'*inflammation* & le gonflement font des progrès, les difficultés de *respirer* & d'avaler augmentent. La douleur gagne les oreilles; les yeux paroissent rouges & le visage enfle. Le malade est souvent obligé d'être sur son séant, étant en danger de suffoquer. Il éprouve continuellement des *nausées*, ou des envies de vomir; & quand il boit, la liqueur revient souvent par le nez, au lieu de passer dans l'*estomac*. Enfin le malade meurt quelquefois de faim, par la seule impossibilité d'avaler aucune espece d'aliments.

La *respiration* laborieuse, les douleurs dans la *poitrine*, annoncent un grand danger. Quoique la douleur en avalant soit fort considérable, si la *respiration* est encore libre, il n'y a pas tant à craindre. C'est un *symptome* favorable, quand le gonflement paroît à l'extérieur (1). Mais s'il disparoît subitement

(1) Et quand il se manifeste une *éréfipelle* au haut du cou & de la poitrine, ces *symptomes* annoncent que la maladie passe de l'intérieur à l'extérieur.

& que la maladie se porte sur la *poitrine*, on doit alors tout craindre pour le malade. Quand l'*esquinancie* est la suite d'une autre maladie, qui a déja affoibli le malade, son état est très-critique. L'écume à la bouche, la langue épaisse, le visage pâle & défiguré, sont des *symptomes mortels*.

*RÉGIME*. Le *régime*, dans cette maladie, est, à tous égards, le même que dans la *pleurésie* & dans la *péripneumonie*. Les aliments doivent être légers, & donnés en petite quantité. La boisson doit être abondante, foible, *délayante*, aiguisée avec des *acides*.

Il est de la plus grande importance de tenir le malade à son aise & tranquille. Les fortes affections de l'ame, & les mouvements violents du corps, deviendroient dangereux. Il faut qu'il ne parle qu'à voix basse; & le tenir dans un dégré de chaleur, capable d'exciter une *sueur* modérée. Quand le malade est au lit, il faut que sa tête soit sensiblement plus élevée qu'à l'ordinaire.

Il est sur-tout nécessaire que le cou soit tenu chaudement. En conséquence, on lui mettra autour du cou un morceau de flanelle, plié en plusieurs doubles. Ce seul moyen, quand il a été

employé à temps, a souvent dissipé de légers maux de gorge. Nous ne pouvons nous dispenser de parler d'un usage fort commun chez les paysans de ce Royaume. Quand ils ont mal à la gorge, ils s'entortillent le cou avec un bas, qu'ils conservent toute la nuit. Ce remede est si salutaire, qu'on le regarde comme un charme en plusieurs endroits, & qu'on applique le bas avec des cérémonies particulieres. Quoi qu'il en soit, il faut convenir que cet usage est bon, & qu'on ne doit jamais le négliger. Lorsqu'on a eu le cou ainsi entortillé toute la nuit, il ne faut pas le laisser découvert pendant le jour, mais l'envelopper avec un mouchoir, ou un morceau de flanelle, jusqu'à ce que l'*inflammation* soit entiérement dissipée.

La *gelée de groseilles noires*, appellées vulgairement *cassis*, est regardée comme un bon remede dans les maux de gorge, & mérite en effet cette réputation. Il faut, pour bien faire, en avoir constamment dans la bouche, & ne l'avaler que peu à peu. On peut encore la délayer dans la boisson du malade, ou la faire prendre de toute autre maniere. Si l'on ne peut avoir de cette *gelée*, on emploiera à sa place de la *gelée*

*de groseilles rouges*, ou de *mûres*.

Les *gargarismes* sont encore très-avantageux dans cette maladie. On les prépare en ajoutant, sur un demi-setier de la *décoction pectorale*, deux ou trois cuillerées de *miel*, & autant de *gelée de groseilles noires.* On s'en gargarise trois ou quatre fois par jour. Si le malade est tourmenté par des *phlegmes visqueux*, il faut aiguiser ce *gargarisme* avec une cuillerée à café d'*esprit de sel ammoniac.* On recommande quelquefois, dans ces cas, des *gargarismes* faits avec une *décoction* de feuilles ou d'écorce de *ronces*; mais quand on peut se procurer de la *gelée*, ils deviennent inutiles.

Il n'y a guere de maladies, dans lesquelles les *bains de pieds* & de *jambes* soient d'un effet plus marqué que dans celle-ci. On ne doit donc jamais négliger de les employer. Si dès les commencements de la maladie, on tient le malade chaudement; si on lui met autour du cou un morceau de flanelle; s'il se baigne les pieds & les jambes dans l'eau chaude; si sa diete est légere; si ses boissons sont délayantes, cette maladie fera rarement de grands progrès, ou deviendra rarement dangereuse. Mais si on néglige tous ces moyens, les *symptomes*

acquerront de la violence, & il faudra en venir à des remedes plus actifs (1).

*REMEDES.* L'*inflammation de la gorge* étant une maladie très-*aiguë*, très-dangereuse, & qui emporte quelquefois le malade subitement, il faut, dès qu'on en apperçoit les *symptomes*, saigner du bras, ou plutôt de la *veine jugulaire*, & répéter l'opération autant que les circonstances le demandent.

Il faut également lâcher doucement le ventre. Pour cet effet, on donnera au malade pour boisson ordinaire, ou une *décoction* de *figues* & de *tamarins*, ou de petites doses de *rhubarbe* & de *nitre*, comme nous l'avons recommandé dans l'*éréspelle*, (page 324.) On augmentera ces doses, relativement à l'âge du malade, & on les répétera jusqu'à ce

(1) On observera que, dans cette maladie, les secours externes sont de la plus grande importance, l'*inflammation*, pour peu qu'elle soit considérable, mettant le malade dans l'impossibilité d'avaler, ou rendant la *déglutition* très-difficile. On ne négligera donc, dans le début, aucun des moyens que propose l'Auteur : on emploiera la flanelle ou le *bas*, également en usage parmi le peuple de nos pays, & dont j'ai éprouvé d'excellents effets ; on fera usage de *gargarismes* & de *bains de pieds*, que l'on prendra trois, quatre fois par jour, pendant une demi-heure, trois quarts-d'heure, même une heure. (V.T. II, n. 1, p. 337.)

qu'elles aient procuré les effets desirés.

J'ai souvent vu de très-bons effets du *sel de prunelle*, ou *cristal minéral*, ou du *nitre purifié*, que le malade tient dans sa bouche, & qu'il n'avale qu'à mesure qu'il se fond.

Il excite l'évacuation de la salive, & tient lieu par-là de *gargarisme*; tandis qu'il contribue en même-temps à diminuer la fievre en facilitant la *sécrétion* des urines.

Il faut encore frotter la gorge du malade, deux ou trois fois par jour, avec un peu de *liniment volatil*; ce qui ne manque presque jamais de produire un bon effet. On tiendra en même-temps le cou bien couvert avec de la laine ou de la flanelle, pour empêcher que le froid ne pénetre à travers la peau, qui s'attendrit singuliérement par ces applications.

Il y a beaucoup d'autres remedes externes recommandés contre cette maladie; tels sont les *nids d'hirondelle*, les *cataplasmes* faits avec la substance fongueuse qui croît à la racine du *roseau*, & qu'on appelle *Jews ears*, *oreille de Judas*, avec l'*album grecum*, &c. Mais comme ils ne méritent, en aucune façon, la préférence sur les *cataplasmes* ordinaires de

mie de pain & de *lait*, nous n'en parlerons pas davantage.

Il y en a qui recommandent la *gomme de gayac* comme un *spécifique* dans cette maladie. On en prépare un *électuaire* de la maniere suivante :

Prenez de *gomme de gayac* en poudre, demi-gros.

Mêlez avec de *rob de sureau*, ou de *gelée de groseilles*, quantité suffisante pour envelopper cette poudre. On donne cette dose en une fois, & on la répete selon les occasions. (Le Docteur HOME.)

Dans les *inflammations de gorge* très-considérables, on tirera de grands avantages des *vésicatoires*, appliqués derriere le cou, ou derriere les oreilles ; & quand le mal sera encore plus violent, il faudra appliquer un *vésicatoire*, qui soit assez grand pour couvrir tout le derriere du cou, depuis une oreille jusqu'à l'autre.

Après qu'on aura cessé l'usage des *vésicatoires*, il faudra entretenir l'écoulement de la partie sur laquelle il aura été posé, en appliquant un *onguent aiguisé*, (V. T. II, n. 1, p. 344.) jusqu'à ce que l'*inflammation* soit entiérement dissipée : car si on laissoit sécher la plaie, le malade seroit en danger d'une rechute.

Lorſqu'il a été traité comme nous venons de le conſeiller, il eſt rare que l'*inflammation* vienne à *ſuppuration*. Cependant cela arrive quelquefois, malgré tout ce qu'on fait pour la prévenir. Ainſi, quand l'*inflammation* & le gonflement perſiſtent, de façon qu'on voie évidemment qu'il s'enſuivra une *ſuppuration*, il faudra travailler à l'avancer, en faiſant recevoir dans la gorge, au moyen d'un entonnoir, de la vapeur d'eau chaude; en appliquant extérieurement des *cataplaſmes adouciſſants*, & en ordonnant au malade de tenir conſtamment dans la bouche une *figue graſſe* (1).

Il arrive quelquefois que l'ouverture de l'*abcès* eſt précédée d'un gonflement ſi conſidérable, qu'il intercepte le paſſage, au point que le malade ne peut abſolument rien avaler. Dans ce cas, il périroit infailliblement, ſi on ne cherchoit à le ſoutenir d'une autre manie-

(1) Il y a des perſonnes qui ſe plaignent que cette *figue* les brule & augmente leurs douleurs. Elles prendront à ſa place du *lait* chaud, ou de l'eau chaude, ou une *mixture* chaude de lait & d'eau, qu'elles garderont dans la bouche le plus long-temps poſſible. Quelquefois le malade ne peut ouvrir la bouche; alors il faut lui injecter de ces liqueurs par les narines.

re. La seule est de lui donner des *lavements* nourrissants, composés de bouillons, ou de *gruau* & de *lait*. On a vu des malades nourris de cette maniere pendant plusieurs jours, jusqu'à ce qu'enfin l'*abcès* eût crevé; ils recouvroient ensuite la santé (1).

Non-seulement cette *tumeur* intérieure peut empêcher d'avaler, mais encore de respirer; dans ce cas, rien ne peut sauver le malade que l'ouverture de la *trachée-artere*, ou du conduit par lequel l'air passe dans les *poumons*. Et comme cette opération, (appellée *bronchotomie*,) a souvent réussi, il n'est personne qui, dans des circonstances aussi désespérées, doive hésiter un seul instant à y avoir recours. Mais comme il n'y a qu'un Chirurgien qui puisse la faire, il est inutile de la décrire ici.

Lorsque la difficulté d'avaler n'est pas

(1) Lorsque la *tumeur* empêche seulement d'avaler, il faut s'assurer de l'endroit qu'elle occupe. Souvent elle est peu considérable, quoiqu'elle paroisse beaucoup incommoder le malade. En cherchant avec le doigt, on la trouve facilement, & quand elle est mûre, la moindre pression l'ouvre. Si elle ne cede point à la pression légere du doigt, un Chirurgien intelligent la percera avec une lancette, assujettie à un petit bâton, & enveloppée d'un linge doux dans toute son étendue, excepté la pointe.

accompagnée

accompagnée de douleur aiguë ou d'*inflammation*, comme elle ne tient alors qu'à un engorgement des *glandes* de la gorge, elle demande seulement que la partie soit tenue chaudement, & que le malade se gargarise souvent avec quelques remedes qui irritent légérement les *glandes*, comme une *décoction* de *figues* dans du *vinaigre* & du *miel*; on peut y ajouter quelquefois un peu de *moutarde*, ou quelques gouttes de liqueurs spiritueuses. Mais il faut bien se garder d'employer ces *gargarismes*, dès qu'il y a quelques signes d'*inflammation*. Cette espece d'*esquinancie* a différents noms, parmi le peuple; & pour la guérir, il est dans l'usage d'enlever le malade par les cheveux, & d'enfoncer les doigts sous ses mâchoires. Ces moyens, & plusieurs autres, sont souvent dangereux, & tout au moins inutiles (1).

(1) L'Auteur dit que le peuple appelle cette *esquinancie*, *Pap of throat*, *the falling down of the almonds of the ears*, &c. Nous n'avons pas trouvé de mots françois qui puissent rendre ces expressions. Mais, par le traitement qu'il dit qu'on emploie, il paroît qu'il s'agit du gonflement de la *luette*. Il n'est personne qui n'ait vu des gens du peuple tirer des poignées de cheveux à ceux dont la *luette* est gonflée ou relâchée, de maniere à empêcher d'avaler. Cette pratique absurde & dou-

Les personnes sujettes aux *inflammations de la gorge*, doivent, pour s'en préserver, vivre avec beaucoup de tempérance. Ceux qui ne veulent point se soumettre à ses loix, doivent avoir souvent recours aux *purgations* ou à d'autres évacuations, afin de chasser le superflu des humeurs. Il faut encore qu'ils évitent de prendre du froid, & qu'ils s'abstiennent d'aliments & de remedes *astringents* ou *irritants*.

L'exercice violent, en augmentant le mouvement & la force du sang, dispose singuliérement à l'*inflammation de la gorge*, sur-tout si l'on boit immédiatement après des liqueurs froides, ou si l'on s'expose subitement au froid.

loureuse, est sur-tout en usage parmi les Militaires.

Il y a encore une espece de mal de gorge qu'on appelle *oreillons*, & dans quelques endroits *ourles*. C'est un engorgement des *glandes*, qui servent à fournir la *salive*, sur-tout des deux grosses, nommées *parotides*, & des deux qui sont dessous la mâchoire, appellées *maxillaires*. Ces *glandes*, dans cette maladie, se gonflent considérablement & empêchent, non-seulement d'avaler, mais même d'ouvrir la bouche, parce qu'alors les mouvements en sont très-douloureux : les enfants y sont beaucoup plus exposés que les grandes personnes. Comme ordinairement il n'y a pas de fievre, les seuls moyens que propose M. BUCHAN, suffisent.

Ceux qui voudront se garantir de cette maladie, doivent donc, après avoir parlé haut, chanté, couru, bu des liqueurs chaudes, ou fait toute autre chose qui peut échauffer la gorge, ou augmenter la *circulation du sang* dans cette partie, avoir l'attention de ne se rafraîchir que graduellement, de se tenir le cou plus couvert qu'à l'ordinaire, &c.

J'ai souvent vu des personnes sujettes aux maux de gorge, s'en délivrer entiérement, en portant constamment, ou un morceau de flanelle autour du cou, en guise de cravatte, ou des souliers plus épais, ou une camisolle de flanelle, &c. Ces moyens peuvent paroître minutieux; mais ils produisent d'excellents effets. Il est vrai qu'il y a du danger à les quitter, quand une fois on s'y est accoutumé; mais les inconvénients qu'il peut y avoir à s'en servir toute la vie, ne sont certainement pas à comparer aux dangers qui en résultent quand on les néglige.

Quelquefois, après que l'*inflammation de la gorge* est dissipée, les *glandes* restent gonflées, & deviennent dures & *calleuses*. Il n'est pas facile d'y remédier; & souvent on augmente le danger, en réitérant l'application de reme-

des *ſtimulants*. Tout ce qu'il y a à faire en cette occaſion, c'eſt de tenir chaudement la partie, & d'ordonner au malade de ſe gargariſer deux fois le jour avec une *décoction de figues, acidulée* avec quelques gouttes d'*élixir*, ou d'*eſprit de vitriol*.

§. II.

*De l'Eſquinancie maligne, ou des maux de gorge gangréneux & avec ulceres.*

Cette eſpece d'*eſquinancie* eſt peu connue dans le nord de la Grande-Bretagne, quoiqu'elle ait fait, il y a quelques années, de grands ravages dans les Provinces Méridionales. Les enfants y ſont plus ſujets que les adultes, les femmes plus que les hommes, & les perſonnes délicates, plus que celles qui ſont fortes & robuſtes. On l'obſerve particuliérement en automne, ou après des temps humides & très-chauds.

*Causes.* Cette maladie eſt évidemment *contagieuſe*, & ſe gagne ordinairement par communication. Une ſeule perſonne l'a ſouvent donnée à toute une famille, & même à des villages entiers. Il faut donc bien ſe garder de reſter auprès d'une perſonne attaquée de cette maladie ; puiſque, par cette impruden-

ce, on risqueroit non-seulement sa vie, mais encore celle de ses amis & de ses connoissances. Tout ce qui peut occasionner les *fievres putrides* & *malignes*, peut également causer les *maux de gorge gangréneux*, comme l'air mal-sain, les provisions gâtées, la mal-propreté, &c.

SYMPTOMES. Cette maladie commence par des alternatives de froid & de chaud. Le *pouls* est *fréquent*, mais *concentré* & *inégal*, & il reste ordinairement le même pendant tout le cours de la maladie. Le malade se plaint beaucoup de foiblesse & d'oppression de poitrine. Il est abattu & prêt à tomber en foiblesse, quand on le met sur son séant. Il a des *nausées*, accompagnées souvent de *vomissement*, ou de *diarrhée*; mais ces deux derniers *symptomes* sont plus ordinaires aux enfants. Les yeux sont rouges & humides; le visage est gonflé. L'urine est d'abord pâle & *crue*; mais elle prend une couleur plus jaune, à mesure que la maladie avance. La langue est blanche, & en général humide; *symptome* qui distingue cette maladie des maladies *inflammatoires*. Si l'on regarde dans la gorge, on la trouve gonflée, & d'un rouge vif. Cependant on apperçoit des taches pâles, livides, de couleur de

cendre, interposées çà & là; quelquefois on ne voit qu'une tache large, semblable à une mouche, de figure irréguliere, d'un blanc pâle, entourée d'un rouge vif. Ces taches blanchâtres, livides, couvrent autant d'*ulceres*.

Un *symptome* ordinaire à cette maladie, c'est qu'il paroît, vers le deuxieme, ou troisieme jour, une efflorescence, ou une espece d'*éruption* sur le cou, sur les bras, les doigts, la poitrine, &c.; mais alors l'évacuation par haut & par bas cesse, pour l'ordinaire.

Le malade a souvent un peu de *délire*. Le visage paroît très-souvent vergetté, & l'intérieur des narines rouge & enflammé. Il se plaint d'une odeur de pourri désagréable, & son haleine est infecte.

Les *maux de gorge gangréneux* se distinguent de *l'inflammation*, par le *vomissement* & le *cours de ventre*, qui accompagnent ordinairement leurs commencements; par la nature des *ulceres*, couverts de croutes blanchâtres, ou livides; par l'excessive foiblesse du malade; par tous les autres *symptomes* de la *fievre maligne*. (V. p. 182 de ce vol.)

Les *symptomes* fâcheux, font un *cours de ventre* opiniâtre, une foiblesse ex-

trême, la vue trouble, la couleur livide, ou noire des taches; de fréquents frissons, ou tremblements, avec un *pouls petit* & *tremblottant*. Lorsque l'*éruption* de la peau disparoît subitement, ou devient d'une couleur livide, & qu'elle est accompagnée d'une *hémorrhagie* par le nez & par la bouche, le danger est très-grand.

Mais si, vers le troisieme, ou le quatrieme jour, une sueur modérée se manifeste sur le cou & continue, avec un *pouls égal*, *assuré*, quoique *petit*; si les croutes des *ulceres* se détachent d'une maniere favorable; si les taches paroissent dessous belles & d'un rouge animé; si la *respiration* devient plus facile; si les yeux se raniment, on a tout lieu d'espérer une *crise* favorable.

*RÉGIME*. Il faut tenir le malade tranquille, & la plus grande partie du temps couché, parce qu'étant debout, il est sujet à de fréquentes foiblesses. Les aliments seront *restaurants* & nourrissants. On lui donnera du *gruau* de *sagou* avec du vin rouge, des *gelées* à la viande, des bouillons forts. La boisson sera de même nature & de qualité *antiseptique*, comme du *négas au vin rouge*, du *petit lait au vin blanc*, &c.

REMEDES. Le traitement, dans cette espece d'*esquinancie*, est entiérement différent de celui qui convient à l'*inflammation de la gorge*. Toute évacuation, comme les saignées, les *purgations*, qui ne tendroient qu'à affoiblir le malade, doit être interdite. Les remedes rafraîchissants, comme le *nitre*, la *crême de tartre*, sont également nuisibles. Il n'y a que les *cordiaux fortifiants* dont on puisse faire usage avec sûreté, & on ne doit jamais négliger de les employer.

Si le malade éprouve, dans le commencement, de fortes envies de vomir, on lui donnera, pour lui nettoyer l'estomac, une *infusion* de *thé verd*, de *fleurs* de *camomille* ou de *chardon bénit*. Si ces *infusions*, prises abondamment, ne débarrassent point l'estomac, on donnera au malade quelques grains d'*ipécacuanha* en poudre, ou tout autre *vomitif* doux.

Lorsque la maladie n'est pas dangereuse, on fait gargariser le malade avec une *infusion* de feuilles de *sauge* & de *rose*, dans chaque demi-setier de laquelle on ajoute une ou deux cuillerées de *miel*, & du *vinaigre* autant qu'il est nécessaire pour lui donner une *acidité* agréable : mais lorsque les *symptomes* sont violents, que les croutes sont larges &

épaiſſes, & que l'haleine a une très-mauvaiſe odeur, il faut preſcrire le *gargariſme* ſuivant.

Prenez de racine de *contrayerva*, demi-once ;
Faites bouillir pendant quelque temps dans ſix onces de la *décoction pectorale* ; paſſez.

Ajoutez de *vinaigre de vin blanc*, 2 onces,
de *miel* de Narbonne,
de *teinture de myrrhe*, } de chaque une once.

Non-ſeulement on en donne au malade pour ſe gargariſer, mais on doit encore lui en injecter fréquemment de petites quantités dans la bouche, pour bien la nettoyer, avant qu'il prenne quelque choſe, ſoit en boiſſon, ſoit en aliments. Ce moyen doit, ſur-tout, être employé pour les enfants qui ne ſavent pas encore ſe gargariſer eux-mêmes.

Un remede très-ſalutaire, dans ce cas, c'eſt de faire recevoir très-ſouvent, dans la bouche du malade, au moyen d'un entonnoir renverſé, les vapeurs chaudes d'une *mixture*, composée de *vinaigre*, de *myrrhe* & de *miel*.

Mais quand les *ſymptomes* de *mali-*

*gnité* sont à un très-haut dégré, & que la maladie annonce du danger, le seul remede dont on doive alors espérer du succès, est le *quinquina*. On peut le donner en substance, c'est-à-dire, en poudre, si l'estomac du malade peut le supporter; ou de la maniere suivante, s'il ne le peut pas.

Prenez du meilleur *quinquina*, une once,
de *serpentaire de Virginie*, 2 gros.

Concassez le tout; faites bouillir dans trois demi-setiers d'eau, jusqu'à réduction de chopine.

Ajoutez une cuillerée à café d'*élixir de vitriol*.

On en donnera au malade, toutes les trois ou quatre heures, la valeur d'une petite tasse à café.

Les *vésicatoires* sont très-utiles dans cette maladie, sur-tout quand le *pouls* & les forces du malade sont déprimées. On les applique sur la gorge, derriere les oreilles, ou derriere le cou. Lorsque le vomissement fatigue beaucoup le malade, il faut lui donner toutes les heures deux cuillerées de *julep salin*. L'*infusion* de *menthe* & d'une petite quantité de *cannelle*, convient beaucoup dans ce

cas, pour boiſſon ordinaire, ſur-tout ſi on y ajoute autant de vin rouge.

Lorſque le *cours de ventre* eſt conſidérable, on fait prendre au malade deux ou trois fois par jour, ou plus ſouvent, s'il eſt néceſſaire, gros comme une noix muſcade de *diaſcordium*, ou de *confection du Japon*, & on lui donne pour boiſſon du *négas au vin rouge.*

S'il arrive un *ſaignement de nez*, on expoſera ſouvent cette partie à la vapeur du *vinaigre* chaud, & on aiguiſera la boiſſon du malade avec l'*eſprit de vitriol*, ou la *teinture de roſes*.

Dans les cas où il ſurviendroit une *ſtrangurie*, (c'eſt-à-dire, une difficulté d'uriner,) il faudra *fomenter* le ventre avec de l'eau chaude, & donner trois ou quatre fois par jour, des *lavements émollients*.

Lorſque la maladie aura perdu de ſa violence, on lâchera le ventre avec de doux *purgatifs*, comme la *manne*, le *ſéné*, la *rhubarbe*, &c.

Si, après la maladie, il reſte une grande foibleſſe, un abattement conſidérable, des ſueurs nocturnes & tous les autres *ſymptomes* de la *pulmonie*, il faudra que le malade continue l'uſage du *quinquina*, auquel on joindra l'*élixir*

*de vitriol*, ( comme ci-devant, ) & qu'il prenne souvent un verre de bon vin. Ces remedes, le *lait* pour toute nourriture, & l'exercice du cheval, sont les moyens les plus convenables pour faire recouvrer les forces.

---

## CHAPITRE XVIII.

### *Des Rhumes, de la Toux & de la Coqueluche.*

### §. I.

### *Des Rhumes.*

NOus avons déja fait observer que les *rhumes* sont occasionnés par la suppression de la *transpiration*. ( Voyez T. I, p. 365 & suiv. ) Nous avons tâché d'en indiquer les causes ; nous ne les rappellerons pas ici. Nous ne nous occuperons pas non plus à rapporter tous les différents *symptomes* qui les caractérisent, parce qu'ils sont généralement connus. Mais nous croyons devoir faire observer, que presque tous les *rhumes* sont des especes de fievres, qui ne different de quelques-unes, que nous venons de traiter, que par leur peu d'intensité.

Personne n'est à l'abri des *rhumes* : ils ne respectent, ni l'âge, ni le sexe, ni la constitution. Les *remedes*, ni le *régime*, ne peuvent les prévenir. On s'*enrhume* dans tous les climats ; & malgré les plus grandes précautions, il est impossible de s'en garantir dans tous les temps. A la vérité, un homme qui se tiendroit constamment dans la même température, pourroit parvenir à ne jamais s'*enrhumer*. Mais comme il n'y a aucun moyen par lequel cela soit possible, la *transpiration* éprouve toutes les variations de la chaleur. Cependant il faut convenir que quand les changements sont peu considérables, ils ne sont point susceptibles de déranger la santé. Pour qu'ils produisent ces effets, il faut qu'ils soient marqués.

L'oppression de poitrine, l'enchifrenement, une lassitude, à laquelle on n'est point accoutumé, ou la douleur de tête, &c. donnent lieu de croire que la *transpiration* a été supprimée, ou plutôt que l'on s'est *enrhumé*. Le malade doit aussi-tôt se mettre à la *diete*, ou au moins diminuer la quantité des aliments solides, & s'abstenir de toute liqueur forte. Au lieu de viande, de poisson, d'œufs, de *lait*, de tout autre aliment

nourrissant, il ne prendra que des soupes légeres, des bouillons de veau & de poulet, des *panades*, du *gruau*, &c. Il boira de l'*eau d'orge*, *édulcorée* avec du *miel*; ou une *infusion* de *menthe*, ou de *graine de lin*, *acidulée* avec le suc d'*orange*, ou de *citron*; une *décoction d'orge* & de *réglisse*, avec des *tamarins*, ou d'autres boissons *rafraîchissantes*, *délayantes*, *acides*.

Le souper, sur-tout, doit être léger. Si le *miel* répugne à l'estomac, on *édulcorera* cette boisson avec de la *cassonade*, ou un peu de *mélasse*. On *acidulera* le tout avec de la *gelée de groseille*. Les personnes accoutumées aux liqueurs fermentées, boiront, au lieu de *gruau*, du *petit lait au vin blanc*, qu'on *édulcorera* avec les substances ci-dessus.

Le malade doit se tenir au lit plus long-temps qu'à l'ordinaire, & il tâchera de se procurer une sueur douce; ce qui est facile, vers le matin, en prenant du *thé*, ou quelque autre boisson *délayante* chaude. J'ai souvent vu ce moyen guérir en un seul jour un *rhume*, qui, s'il eût été négligé, auroit, très-probablement, couté la vie au malade, ou l'auroit au moins tenu au lit pendant quelques mois. Si, dès que les premiers *symp-*

tomes du *rhume* se manifestent, on vouloit sacrifier quelque temps à se reposer, à se tenir chaudement, & à faire un peu de *diete*, il n'est pas douteux qu'on préviendroit une partie des effets qui résultent de la suppression de la *transpiration*. Mais si on laisse le mal se fortifier par des délais, les tentatives que l'on fait ensuite pour le guérir, deviennent souvent infructueuses. La *pleurésie*, la *péripneumonie*, une *pulmonie mortelle*, sont les effets ordinaires des *rhumes* que l'on a absolument négligés, ou qu'on a mal traités.

Nombre de gens tentent de se guérir d'un *rhume* en s'enivrant; mais cette expérience est téméraire, pour ne rien dire de plus, & ne peut être que celle d'un fou. Il est vrai qu'elle peut quelquefois réussir, en rétablissant subitement la *transpiration*. Mais s'il y a quelque dégré d'*inflammation*, ce qui arrive souvent, les liqueurs fortes, au lieu de diminuer le mal, ne font que l'augmenter. C'est ainsi qu'un *rhume* simple peut être changé en une *fievre inflammatoire* (1).

(1) D'autres personnes prennent de la *thériaque*, des *confections*, des *ratafiats*, &c. Ces moyens sont également pernicieux, par les mêmes rai-

Quand ceux qui ne vivent que du travail de la journée, ont le malheur de gagner un *rhume*, ils ne peuvent pas prendre un jour ou deux à se tenir chaudement, & à faire quelques *remedes*. Delà cette indisposition faisant souvent de rapides progrès, ces malheureux se trouvent bientôt obligés de garder la maison pendant un temps considérable; souvent même ils deviennent, pour jamais, incapables de soutenir des travaux fatigants. Il y a plus, ceux de ces journaliers qui auroient le moyen de prendre ces soins quand ils sont enrhumés, dédaignent souvent de le faire. Ils affectent de mépriser les *rhumes*; & tant qu'ils peuvent se traîner, ils dédaignent de rester chez eux, pour ce qu'ils appellent un *simple rhume*: d'où il arrive qu'un si grand nombre de personnes de cette classe périssent, par les suites de cette indisposition; parce que tel qu'un ennemi méprisé, le *rhume* gagne de la force par les délais, jusqu'à ce qu'à la fin il devient invincible. Cette vérité se vérifie tous les jours chez les

sons. La *thériaque* peut convenir dans les *rhumes*, même accompagnés de *toux*; mais c'est à la fin. Plutôt, elle peut procurer une *inflammation*, soit de *poitrine*, soit de la *gorge*; & quand on la prend à la fin d'un *rhume*, il faut qu'on ait peu soupé, & que le soupé soit digéré.

voyageurs, qui, dans la crainte de perdre un seul jour, exposent leur vie en poursuivant leur route, quoique attaqués de cette maladie, même dans la saison la plus rigourense (1).

Cependant, il faut dire aussi qu'on peut trop s'écouter dans les *rhumes*; car une personne qui, pour un *rhume* léger, se renferme dans une chambre chaude & boit abondamment des liqueurs chaudes, donne lieu par-là à un tel relâchement dans les *solides*, qu'il est ensuite fort difficile de leur rendre le ton qu'ils avoient auparavant. Ce qu'il convient donc de faire, quand la maladie & la saison le permettent, c'est de joindre au *régime* prescrit ci-dessus, (p. 374,) un exercice modéré, comme de se promener, de monter à cheval, d'aller en voiture, &c. Souvent un *rhume* opiniâtre, qui a résisté à tous les *remedes*, cede à un *régime* & à un exercice convenable, quand on les continue pendant le temps nécessaire.

(1) L'on ne meurt effectivement pas d'un *rhume*, dit M. TISSOT, tant qu'il n'est que *rhume*; mais quand on le néglige, il jette dans des maladies de poitrine qui tuent. *Les rhumes emportent plus de gens que la peste*, répondit un très-habile Médecin à un de ses amis, qui lui disoit; *je me porte bien, je n'ai qu'un rhume.*

Un grand moyen de rétablir la *tranſpiration*, c'eſt de ſe baigner les pieds & les jambes tous les ſoirs dans de l'eau chaude. Mais il ne faut pas qu'elle le ſoit trop, car alors elle nuiroit. Il ne faut jamais que l'eau ait plus de chaleur que celle du *lait* nouvellement trait, & il faut que le malade ſe mette au lit immédiatement après cette eſpece de bain. Mettre les pieds dans l'eau tiede, ſe tenir au lit, boire de l'eau de *gruau*, ou toute autre liqueur légere tiede, détruira plus promptement le *ſpaſme* & rétablira plus ſûrement la *tranſpiration*, que tous les *ſudorifiques* échauffants des Apothicaires. Voilà tout ce qu'il convient de faire pour un *rhume* ſimple; & ſi on s'y prend de bonne heure, on manquera rarement de le guérir.

Mais lorſque les *ſymptomes* ne cedent point à la *diete*, au *régime*, aux boiſſons chaudes, *délayantes*; on a tout lieu de craindre qu'il ne ſurvienne quelque autre maladie, comme une *fluxion de poitrine*, une *fievre inflammatoire*, &c. Si donc le *pouls* eſt *dur* & *fréquent*; ſi la peau eſt brulante & ſeche; ſi le malade ſent des douleurs à la tête ou à la *poitrine*, il faudra le ſaigner & lui donner les *poudres apéritives* & *rafraîchiſſantes*

recommandées dans la fievre *ſcarlatine.* (V. Ch. XIII, §. II.) Il en prendra toutes les trois ou quatre heures, juſqu'à ce qu'elles aient évacué.

Il faudra encore appliquer un *véſicatoire* ſur le cou, & donner au malade deux cuillerées de la *mixture ſaline* toutes les deux heures; en un mot, le traiter abſolument comme d'une *fievre* légere. J'ai ſouvent vu ces moyens, employés dans les commencements, emporter la maladie en deux ou trois jours; même dans les cas où il y avoit tous les *ſymptomes* avant-coureurs d'une *fievre inflammatoire*, ou d'une *fluxion de poitrine* (1).

---

(1) Nous prions le Lecteur de peſer attentivement les conſeils que vient de donner M. BUCHAN. Il ne ſe trouvera pas ici d'accord avec les Commeres, les Gardes & cette foule dangereuſe de déſœuvrés, qui fatiguent ſans ceſſe les malades de leur préſence & de leurs avis. Les *bains de pieds* & la ſaignée ne ſont pas, ſelon eux, des remedes qui conviennent dans un *rhume*. Ils commencent par avancer que les bains de pieds font tomber le *rhume* ſur la *poitrine*, ſans conſidérer qu'ils ſont un des grands moyens de rétablir la *tranſpiration*, & que le retour de cette évacuation ſuffit ſeul pour guérir le *rhume* dans ſes commencements.

Quant à la ſaignée, ils diſent poſitivement qu'elle tue. Ne pouvant juger des divers dégrés dont cette maladie eſt ſuſceptible, le *rhume* ne leur paroît jamais qu'une maladie légere; [voyez

Le grand secret pour se garantir des *rhumes*, c'est d'éviter le plus qu'il est possible, les extrêmes du chaud & du froid, & lorsqu'on a chaud, de ne se rafraîchir que graduellement. (V. T. I, Ch. XI, §. III, où l'on a traité de tous ces objets importants, de maniere à se dispenser de les répéter ici.)

## §. II.

### *Des diverses especes de Toux.*

### ARTICLE PREMIER.

### *De la Toux de poitrine.*

La *toux*, pour l'ordinaire, est l'effet d'un *rhume*, qui a été, ou mal traité, ou entiérement négligé. Quand elle devient opiniâtre, il y a toujours lieu d'en craindre des suites fâcheuses, parce qu'elle annonce la foiblesse des *poumons*,

---

la note précédente.] & fondés sur je ne sais quel raisonnement, ils prétendent que la saignée y est absolument contraire : mais les gens censés & raisonnables, & qui se conduisent d'après des principes certains, savent qu'il n'est pas de remede exclusif à telle ou telle maladie ; que les *symptomes* de la maladie sont les vrais indicateurs des *remedes*, & que dans quelque maladie que ce soit, dès que les *symptomes* d'*inflammations* se manifestent, la saignée est le remede le plus capable de s'opposer aux désordres qu'elle cause.

& qu'elle eſt ſouvent l'avant-coureur de la *pulmonie*.

Si la *toux* eſt violente, ſi le malade eſt jeune & fort, que le *pouls* ſoit *dur* & *vîte*, la ſaignée eſt néceſſaire. Mais ſi le malade eſt foible & d'une conſtitution relâchée, la ſaignée prolongeroit la maladie. Lorſque le malade crache librement, elle eſt inutile, & quelquefois même nuiſible, ſon effet tendant, en général, à diminuer cette évacuation. (V. T. II, note 1, p. 115.)

Lorſque la *toux* n'eſt accompagnée d'aucune eſpece de fievre, & que les crachats ſont viſqueux & épais, on ordonne les *remedes pectoraux-inciſifs* : tels ſont les préparations de *ſcille*, la *gomme ammoniac*, &c. La *diſſolution de gomme ammoniac* ſe fera comme nous l'avons recommandé (p. 102 de ce vol.) & on en donnera deux cuillerées trois ou quatre fois par jour, plus ou moins, ſelon l'âge & le tempérament du malade. Les préparations de *ſcille* peuvent être données ſous pluſieurs formes différentes, telles que les ſuivantes.

Prenez de *vinaigre ſcillitique*, ou d'*oximel ſcillitique*, ou de *ſirop ſcillitique*, } de chaque
*d'eau de cannelle ſimple*, } 2 onces.

Prenez d'*eau commune*, } de chaque
de *ſirop balſamique*, } 1 once.

Mêlez. On donne deux cuillerées de cette *mixture* deux ou trois fois par jour. Un *ſirop* fait avec parties égales de *ſuc de limon*, de *ſucre candi* & de *miel*, eſt encore très-convenable dans cette eſpece de *toux*. Le malade en prendra une cuillerée à volonté.

Mais quand les crachats ſont clairs & limpides, ces remedes nuiroient, bien loin d'être utiles. Dans ce cas, les *opiats adouciſſants*, les *huileux*, les *mucilagineux* ſont plus convenables. Il faut que le malade boive ſouvent un verre d'une *infuſion* faite avec les fleurs de *coquelicot* & de *racine de guimauve*, ou de fleurs de *tuſſilage*. On peut encore lui donner, deux fois par jour, une cuillerée à café de l'*élixir parégorique*, dans un verre de ſa *tiſane*. L'*infuſion d'Eſpagne de Fuller* convient auſſi dans ce cas; on peut en donner une taſſe, trois ou quatre fois par jour.

Lorſque la *toux* eſt occaſionnée par une humeur âcre qui irrite la gorge & le goſier, le malade tiendra perpétuellement dans ſa bouche quelques *tablettes pectorales* douces, comme du *jus de régliſſe*, du *ſucre d'orge*, les *tablettes*

*balſamiques communes*, le *ſuc d'Eſpagne*, &c.; en émouſſant l'acrimonie des humeurs, en enveloppant leurs principes irritants, elles appaiſent la *toux*.

Dans les *toux* opiniâtres, cauſées par des humeurs qui ſe jettent ſur les *poumons*, il ſera ſouvent néceſſaire, outre les remedes *expectorants* dont nous venons de parler, de faire un *cautere*, un *ſeton*, ou d'exciter d'autres évacuations. Dans ces cas, j'ai ſouvent obſervé les plus heureux effets de l'*emplâtre de poix de Bourgogne*, appliqué entre les deux épaules. J'ai ordonné ce remede ſimple contre les *toux* les plus opiniâtres dans un grand nombre de cas, & pour des *tempéraments* très-différents, ſans l'avoir jamais vu manquer ſon effet, à moins qu'il n'y eût des ſignes évidents d'un *ulcere* dans les *poumons*. Pour faire cet *emplâtre*, on prend gros comme une muſcade de *poix de Bourgogne*; on en étend une couche mince ſur un morceau de peau douce, de la grandeur de la main, & on l'applique entre les deux *omoplattes*. On leve cet *emplâtre* tous les trois ou quatre jours, on l'eſſuie & on le rapplique de nouveau : mais il faut le renouveller tous les quinze jours ou toutes les trois ſemaines. Ce remede

étant simple & à vil prix, on sera porté en conséquence à le mépriser; cependant je ne crains pas d'affirmer que de tous ceux que nous fournit la *matiere médicale*, il n'en est pas dont l'usage soit plus efficace, dans presque toutes les especes de *toux*. Il est vrai qu'il ne fait pas toujours son effet sur le champ. Mais si on le garde pendant quelque temps, il réussira, tandis que la plupart des autres remedes échoueront.

Le seul inconvénient de cet *emplâtre*, c'est la démangeaison qu'il occasionne; mais on passera par là-dessus, quand on considérera les avantages que le malade peut en retirer. D'ailleurs, si la démangeaison devient incommode, on leve l'*emplâtre*, on frotte la partie avec un linge sec, ou on l'humecte avec de l'eau tiede & du *lait*. Il est vrai qu'il faut prendre quelque précaution quand on veut en discontinuer l'usage. Cependant on n'en aura rien à craindre, lorsqu'on diminuera la grandeur de l'*emplâtre* peu à peu, & qu'on ne le quittera entiérement que dans un temps chaud ou dans la belle saison (*a*).

---

(*a*) On voit des personnes qui se plaignent que l'*emplâtre de poix* adhère trop fortement à la peau, & d'avoir beaucoup de peine à l'ôter, tan-

ARTICLE

## ARTICLE II.

### *De la Toux d'estomac.*

La *toux* peut encore être occasionnée par beaucoup d'autres causes, outre le reflux des humeurs sur les *poumons*; dans ces cas, les *remedes pectoraux* ne conviennent plus. Ainsi, dans une *toux* qui a pour cause une foiblesse d'estomac, ou des matieres impures rassemblées dans ce *viscere*, les *sirops*, les *huiles*, les *mucilages*, tous les *remedes balsamiques* sont contraires. La *toux d'estomac* se distingue de celle qui vient du vice des *poumons*, en ce que, dans cette derniere, le malade tousse dans l'*inspiration* ou dans le temps que l'air entre dans la poitrine, & que cela n'arrive pas dans la premiere ou dans la *toux d'estomac*.

Le traitement de cette derniere *toux*, consiste à nettoyer l'estomac & à le forti-

dis que d'autres se plaignent d'avoir de la difficulté à le faire tenir. Cela vient des diverses especes de *poix*, & de la maniere dont on l'étend sur le morceau de peau. En général, j'ai observé que l'on réussissoit mieux quand on y joignoit un peu de cire, & qu'on l'étendoit le plus froid possible. La meilleure *poix* est celle qui est *dure*, *blanche* & *transparente*.

fier. En conséquence, on commencera par donner quelques *doux vomitifs*, & ensuite quelques *purgatifs amers.* Ainsi, après avoir fait vomir une ou deux fois, on pourra donner le *remede*, appellé la *teinture sacrée*, à la dose d'une ou deux cuillerées deux fois par jour, ou toutes les fois qu'il sera nécessaire de tenir le ventre libre. Le malade en continuera l'usage pendant un temps assez considérable. On peut faire soi-même cette *teinture*, de la maniere suivante.

Prenez de la poudre d'*hiera-picra*, 1 once.

Laissez infuser dans une chopine de vin blanc pendant quelques jours; passez & conservez pour l'usage.

Dans les *toux* causées par des foiblesses d'estomac, le *quinquina* est d'une grande efficacité. Le malade en mâchera, le prendra en poudre, ou il en fera une *teinture*, avec les autres *amers stomachiques* (1).

---

(1) On peut prescrire, dans ce cas, le *quinquina* de la maniere suivante :

Prenez de sel essentiel de *quinquina*, 1 gros, de *rhubarbe* en poudre, demi-gros.

Mêlez; partagez en neuf prises égales. On en prend une prise tous les jours, dans sa premiere cuillerée de soupe. On proportionne les doses relativement aux circonstances.

J'ai souvent employé ce remede, & je puis dire

## ARTICLE III.

### *De la Toux nerveuſe.*

La *toux nerveuſe* ne peut ſe guérir, que par le changement d'air & par l'exercice, auxquels on peut ajouter l'uſage de quelques *calmants*. Au lieu de *pilules ſavonneuſes*, d'*élixir parégorique*, &c. qui ne ſont autre choſe que l'*opium déguiſé*, on donnera dix, quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, plus ou moins, ſelon les circonſtances. Le malade les prendra quand il ſera au lit, ou quand la *toux* l'incommodera. Les bains chauds des pieds & des mains, contribueront ſouvent encore à calmer cette eſpece de *toux*.

## ARTICLE IV.

### *De la Toux ſymptomatique.*

Quand la *toux* n'eſt que le *ſymptome* d'une autre maladie, c'eſt en vain qu'on tenteroit de la guérir, ſans avoir guéri auparavant la maladie, dont elle eſt l'effet.

---

n'en avoir gueres trouvé de meilleur contre les foibleſſes d'eſtomac, & contre les maladies lentes & opiniâtres qui en ſont les ſuites ; mais il faut qu'il ſoit continué pendant pluſieurs mois, ſans interruption.

Ainſi quand la *toux* eſt occaſionnée par la *dentition*, ou la pouſſe des dents, il faut lâcher doucement le ventre, *ſcarifier les gencives* (1), faire enfin tout ce qu'il convient pour que les dents percent; c'eſt le ſeul moyen d'appaiſer la *toux*.

---

(1) C'eſt-à-dire, donner des coups de lancette ſur la gencive, ouvrir la peau de cette partie, & faire un paſſage à la dent; par ce moyen on débride la peau, on ôte cette tenſion, ſi douloureuſe, qu'éprouve la gencive, & par communication, toutes les parties voiſines, & qui eſt la ſeule cauſe du grand nombre d'accidents qui accompagnent la *dentition*. Cette opération eſt donc très-importante, puiſqu'elle prévient & guérit la *toux* dont parle l'Auteur, & ſur-tout les *convulſions*, qui tuent un ſi grand nombre d'enfants. Mais, pour réuſſir, il ne faut la faire que quand la dent eſt prête de ſortir, quand la peau de la gencive, qui la recouvre, eſt aſſez amincie pour qu'on puiſſe ſentir parfaitement la dent à travers : car ſi on la faiſoit plutôt, il y auroit à craindre que la petite plaie faite par la lancette, ne fût cicatriſée, avant que la dent n'eût franchi le paſſage, & alors les accidents reparoîtroient avec plus de violence, parce que la cicatrice rend la peau plus dure.

En attendant que la peau ſoit aſſez amincie, & même pour l'aider à parvenir à ce dégré de minceur, on peut toucher ſouvent, dans la journée, la gencive avec une éponge trempée dans une *mixture* tiede d'eau, de *lait* & de *miel*; on peut même y ajouter quelques gouttes de *laudanum liquide*. On fera conſerver à l'enfant une gorgée de cette *mixture* dans la bouche, le plus long-temps qu'il ſera poſſible. On lui donnera à mâcher un bâton de *régliſſe*, &c.

De même quand elle est produite par des *vers*, les seuls *remedes* qui puissent alors la guérir, sont les *vermifuges*, les *amers*, les *lavements huileux*, &c. (V. Chap. XXIV.)

Les femmes sont souvent sujettes à la *toux* dans les derniers mois de leur grossesse. Cette *toux* se guérit ordinairement par les saignées & par quelques *purgatifs* doux. De plus, elles doivent éviter les aliments venteux, & ne porter que des habits aisés, qu'elles ne tiendront point serrés.

La *toux* est non-seulement le *symptome* d'une autre maladie, mais encore elle en est souvent l'avant-coureur. C'est ainsi que la *goutte* s'annonce fréquemment par une *toux* très-incommode, qui tourmente le malade plusieurs jours, avant que le premier *accès* se soit manifesté. Comme cette *toux* disparoît ordinairement au premier *accès*, ou *paroxisme*, il est important de l'exciter. Pour cet effet, on tiendra les extrêmités chaudement, on donnera des boissons chaudes, & on baignera les pieds & les mains dans l'eau chaude.



## §. III.

### *De la Coqueluche.*

On voit rarement la *coqueluche* affecter les adultes ; mais elle eſt ſouvent funeſte aux enfants. Ceux qui ſont nourris d'aliments *aqueux* & ſans conſiſtance, qui reſpirent un air mal-ſain, qui ne ſont pas aſſez d'exercice, ſont très-ſujets à cette maladie, & en ſont en général les plus incommodés.

Cette maladie eſt ſi bien connue, même des nourrices, qu'il eſt inutile de la décrire. Tout ce qui peut troubler la *digeſtion*, arrêter la *tranſpiration*, relâcher les *ſolides*, diſpoſe à cette maladie. En conſéquence, pour la guérir, il faut nettoyer l'eſtomac, le fortifier, renforcer les *ſolides*, & en même-temps favoriſer la *tranſpiration*, & exciter les autres *ſécrétions*. Les aliments doivent être légers & de facile *digeſtion*. Du bon pain bouilli dans de l'eau, ou préparé en ſoupe, du bouillon de poulet, & tous les autres mets qu'on mange à la cuiller, conviennent aux enfants. Mais pour ceux qui ſont plus âgés, on leur donnera du *gruau de ſagou ;* & s'il n'y a que très-peu de fievre, un peu de poulet

bouilli, ou de toute autre viande blanche. Pour boiſſon, on leur donnera une *infuſion* de *pouillot*, *édulcoré* avec le *miel* & le *ſucre candi*, ou un peu de *petit lait au vin*. Si le malade eſt foible, on peut, de temps en temps, lui donner un peu de *petit négas*.

Un des meilleurs *remedes* dans la *coqueluche*, eſt de changer d'air; ſouvent cela ſeul guérit la maladie, même quand on paſſe d'un air plus pur dans un air moins pur; ce qui peut, ſans doute, dépendre de ce que le malade quitte le lieu de la *contagion*; car la plupart des maladies des enfants ſont *contagieuſes*. Il n'eſt pas rare de voir régner cette maladie dans une Ville, ou un Village, tandis que dans un autre, qui n'en eſt qu'à une très-petite diſtance, perſonne n'en eſt attaqué; & quelle qu'en ſoit la cauſe, c'eſt un fait dont nous ſommes ſurs. Il ne faut donc point perdre de temps; & dès qu'un enfant, ou un adulte a gagné cette maladie, le tranſporter à quelque diſtance du lieu où elle regne, & choiſir, s'il eſt poſſible, un air plus pur & plus chaud (*a*).

(*a*) Quelques perſonnes s'imaginent qu'il ne faut pas que le malade change d'air, que la maladie ne ſoit ſur ſon déclin; mais cette opinion

Quand la maladie devient violente; & que le malade eſt en danger de ſuffoquer, il faut le ſaigner, ſur-tout s'il a de la fievre, & ſi le *pouls* eſt *dur* & *plein :* mais comme en ſaignant, le premier objet eſt de prévenir la rupture des vaiſſeaux ſanguins des *poumons* & de les préparer à l'action des *vomitifs*, rarement a-t-on beſoin de répéter cette opération. Cependant ſi la maladie eſt accompagnée des *ſymptomes d'inflammation* de la poitrine, une ſeconde & même une troiſieme ſaignée peuvent être néceſſaires. (V. note 1, p. 379 de ce volume.)

On regarde, pour l'ordinaire, comme un *ſymptome* favorable, quand le malade vomit dans une de ſes quintes, parce qu'alors l'eſtomac étant débarraſſé, la *toux* en eſt fort diminuée. Il eſt donc important de ſolliciter le *vomiſſement*, en faiſant boire une *infuſion* de *camomille* ou de l'eau tiede; &, lorſque ces moyens ne réuſſiſſent point, en donnant de petites doſes d'*ipécacuanha*;

paroît mal fondée, puiſqu'on a vu des malades tirer un grand avantage du changement d'air, dans toutes les périodes de la maladie. Il ne ſuffit pas de faire ſortir le malade le jour en voiture; ce moyen eſt rarement ſalutaire, & ſouvent même expoſe le malade à s'enrhumer.

on en fera prendre cinq à six grains à un enfant de trois ou quatre ans, & plus ou moins aux autres, proportionnément à l'âge & aux forces.

Il est très-difficile de faire boire les enfants, après leur avoir fait prendre un *vomitif*. Je les ai vus souvent heureusement trompés, en faisant *infuser* un scrupule ou un demi-gros d'*ipécacuanha* en poudre dans une chopine d'eau bouillante. Si on déguise cette *infusion* avec un peu de *lait* & de *sucre*, ils prendront cette boisson pour du *thé*, & ils la boiront avec avidité. On leur en donne tous les quarts-d'heure, ou plutôt toutes les dix minutes une petite tasse, & l'on continue jusqu'à ce que le remede ait opéré. Dès qu'il a commencé à faire effet, il n'est pas nécessaire de les faire boire davantage, parce qu'ils ont assez d'eau dans l'estomac.

Non-seulement les *vomitifs* nettoient l'estomac, qui, dans cette maladie, est surchargé de *phlegmes visqueux*, mais encore il excite la *transpiration* & les autres *sécrétions*; ils doivent donc être répétés selon l'opiniâtreté de la maladie. Il ne faut cependant pas qu'ils soient trop forts; les *vomitifs* doux, souvent répétés, sont, & moins dangereux, &

plus efficaces que ceux qui feroient plus actifs.

Comme le malade eft, pour l'ordinaire, conftipé, il eft néceffaire de lui lâcher doucement le ventre. Les meilleurs *laxatifs*, dans ces cas, font la *rhubarbe* & fes préparations, comme le *firop* ou la *teinture de rhubarbe*. On en donne, aux petits enfants, une ou deux cuillers à café, deux ou trois fois par jour, felon les occafions. Quand ils font plus avancés en âge, on augmente la dofe en proportion, & on la répete jufqu'à ce qu'on en ait obtenu l'effet defiré. Pour ceux auxquels on ne peut pas parvenir à faire prendre la *teinture amere*, on leur donne une *infufion* de *féné* & de *pruneaux*, que l'on adoucit avec la *manne*, la *caffonnade* ou du *miel*; ou bien quelques grains de *rhubarbe* en poudre, enveloppés dans une ou deux cuillerées à café de *firop* ou de *gelée de grofeilles*, pour leur en déguifer le gout. Le plus grand nombre des enfants font friands de *firop*, de *confitures*, & refufent rarement de prendre les remedes, quelque défagréables qu'ils foient, déguifés de la forte (1).

---

(1) Il eft étonnant que l'Auteur ait paffé fous filence le *kermès minéral*, qui, dans cette mala-

On croit presque généralement que les *remedes huileux, pectoraux, balsamiques*, possedent des vertus merveilleuses pour guérir la *coqueluche;* en conséquence on les donne en abondance aux malades de tout âge & de toute constitution, sans considérer que toutes les substances de cette nature empâtent & surchargent l'estomac, nuisent à la *digestion*, &, par une suite nécessaire, aggravent la maladie.

Les *mille-pieds* ou *cloportes*, sont fortement recommandés dans cette maladie. Ceux qui préféreront d'employer ces insectes, les prendront de la maniere suivante :

Prenez de *cloportes* vivants & lavés, 2 onces.

---

die, a le double avantage de faire vomir & de purger par bas, sur-tout les enfants, quoique donné à très-petite dose, comme à un quart de grain pour un enfant d'un an, à un demi-grain pour celui de deux, &c. réitérés une ou deux fois dans la journée. J'ai vu souvent la *coqueluche* céder à la premiere prise. On leur donne ce remede avec une quantité plus ou moins grande de *sucre* en poudre, dans une cuillerée d'eau. Il a en outre la propriété d'augmenter les forces, d'exciter une *transpiration* plus abondante, de favoriser l'*expectoration* & de provoquer l'écoulement des urines. Il faut avouer cependant qu'il ne convient pas dans les cas où les *fibres* du malade auroient beaucoup de roideur.

Pilez-les dans un mortier; mettez-les dans une chopine de petit vin blanc, & laissez infuser toute la nuit; passez à travers un linge, & vous en donnerez une cuiller à bouche, trois ou quatre fois par jour.

Quelquefois les *calmants* sont nécessaires pour appaiser la violence de la *toux*. Dans ce cas, on donne un peu de *sirop de pavot*, ou cinq, six ou sept gouttes de *laudanum liquide*, selon l'âge & le tempérament du malade. On fait prendre ces *calmants* dans une tasse d'*infusion* d'*hyssope* ou de *pouillot*, & on les répete, s'il est nécessaire.

Le *liniment d'ail* est un remede très-connu en Ecosse contre la *coqueluche*. On le prépare en pilant de l'*ail* dans un mortier, avec partie égale de saindoux; on en frotte la plante des pieds deux ou trois fois par jour : mais la meilleure maniere de l'employer, c'est de l'étendre sur un linge, & de l'appliquer en forme d'*emplâtre*. On le renouvelle soir & matin, parce que l'*ail* perd promptement sa vertu. C'est un excellent remede contre la *coqueluche* & contre la plupart des autres *toux* opiniâtres. Cependant il faut prendre garde de l'employer quand le malade est

échauffé, ou qu'il a de la disposition à la fievre, parce qu'il augmenteroit ces *symptomes*.

Il faut mettre les pieds dans l'eau chaude, une fois tous les deux ou trois jours, & appliquer l'*emplâtre de poix de Bourgogne* entre les deux épaules, (V. p. 383 de ce volume,) que l'on gardera pendant toute la maladie. Mais si elle acquiert de la violence, au lieu de cet *emplâtre*, il faut appliquer les *véficatoires*, & entretenir la *suppuration* pendant quelque temps avec un *onguent suppuratif*. (V. à la Table le mot *véficatoire*.)

Lorsque la maladie devient opiniâtre, & que le malade n'a pas de fievre, le *quinquina* & les autres *amers* sont les remedes les plus convenables. On donnera le *quinquina* en substance, c'est-à-dire, en poudre, ou en *décoction*, ou en *infusion*, au gout du malade. La dose pour un enfant, est de dix, quinze, vingt grains, selon son âge, trois ou quatre fois par jour. La dose pour un adulte, est depuis un demi-gros jusqu'à quarante-huit grains. Il y a des personnes qui conseillent, dans ce cas, l'*extrait de quinquina* avec la poudre de *cantharides*: mais il n'y a qu'un Médecin qui

puiſſe diriger ce remede, parce qu'il demande beaucoup de connoiſſances & d'attention. Il eſt plus sûr de donner quelques grains de *caſtoreum*, joints au *quinquina*. La doſe pour un enfant de ſix à ſept ans, eſt de ſept à huit grains de *caſtoreum* & quinze grains de *quinquina* en poudre. On fait de ces deux ſubſtances une *mixture*, avec deux ou trois onces d'eau ſimple diſtillée & un peu de *ſirop*, & on en donne trois ou quatre fois par jour.

---

## CHAPITRE XIX.

### *De l'inflammation de l'eſtomac, & des viſceres du bas-ventre.*

TOute *inflammation* des premieres voies eſt dangereuſe, & demande les ſecours les plus actifs & les plus prompts, parce qu'elle ſe termine ſouvent par la *ſuppuration*, & quelquefois par la *gangrene*, qui cauſe une mort certaine.

### §. I.

### *De l'Inflammation de l'eſtomac.*

*CAUSES.* L'*inflammation de l'eſtomac* peut être produite par toutes les cauſes

qui occasionnent la *fievre inflammatoire*, comme les boissons de liqueurs froides quand on a chaud; la suppression de la *transpiration;* la rentrée subite d'une *éruption*, &c. Elle peut encore être causée par l'*acrimonie* de la *bile*, ou par des substances *âcres & irritantes*, séjournant dans l'*estomac*, par des *vomitifs* & des *purgatifs* trop forts, par des poisons *corrosifs*, &c. La *goutte* remontée, soit pour avoir pris du froid, soit pour avoir employé des remedes contraires, occasionne souvent aussi l'*inflammation de l'estomac*. Les substances dures ou indigestes, arrêtées dans l'estomac, comme les os, les coquilles de noix, &c. peuvent encore produire la même maladie.

SYMPTOMES. L'*inflammation de l'estomac* est accompagnée d'une douleur fixe & d'une chaleur brulante dans la région de ce *viscere*, d'*insomnie* & d'*anxiétés*. Le *pouls* est *petit*, *fréquent* & *dur*. Le malade vomit, ou au moins éprouve des *nausées* & des maux de cœur; il a une soif excessive; ses *extrêmités* sont froides, & il respire difficilement; il a des *sueurs froides colliquatives;* quelquefois des *convulsions* & des foiblesses. L'*estomac* est gonflé, & souvent pa-

roît dur au toucher. Un des ſignes les plus *caractériſtiques* de cette maladie, eſt un ſentiment douloureux, que le malade éprouve toutes les fois qu'il prend quelque choſe, ſoit ſolide, ſoit liquide, ſur-tout ſi la boiſſon ou les aliments ſont trop chauds ou trop froids (1).

Lorſque le malade vomit tout ce qu'il prend, en boiſſon ou en aliments; que l'inſomnie eſt opiniâtre; qu'il a le *hoquet;* enfin lorſque ſon *pouls* eſt *intermittent*, & que les accès de foibleſſe ſont fréquents, il eſt dans le plus grand danger.

*RÉGIME*. Il faut éviter, avec le plus grand ſoin, les boiſſons & les aliments échauffants, *âcres* & *irritants*. La foibleſſe du malade peut en impoſer à ceux qui ſont auprès de lui, & les engager à

(1) L'eſtomac eſt encore ſujet à une douleur aiguë, tranchante, à laquelle on a donné le nom de *colique d'eſtomac*; elle dépend le plus ſouvent de *flatuoſités* ou de *vents*, & d'une affection *ſpaſmodique*. Elle ſe reconnoît à des gonflements aſſez ſenſibles & à des rots très-fréquents. Cette maladie, quand elle n'eſt pas accompagnée de fievre, ſe traite par les remedes *échauffants* & *antiſpaſmodiques* que l'Auteur va preſcrire, [ Art. I du §. III de ce Chap. ] Mais quand elle eſt accompagnée de fievre, elle doit faire craindre l'*inflammation* dont il s'agit ici. On parlera des autres maladies de l'*eſtomac*, Chap. XXIII, §. IV, & Chap. XXXI, §. II & III.

lui donner du vin, des liqueurs spiritueuses ou d'autres *cordiaux*; mais ces remedes ne manquent jamais d'aggraver la maladie, & causent souvent une mort subite (1). Les envies de vomir peuvent encore tromper les Gardes & ceux qui soignent le malade, & les porter en conséquence à regarder les *vomitifs* comme nécessaires; mais ils tuent avec non moins de célérité.

Les aliments doivent être liquides, légers, rafraîchissants & de facile *digestion*. Il faut les donner en petite quantité, & qu'ils ne soient, ni trop chauds, ni trop froids. Le *gruau* léger, fait d'*orge* ou d'*avoine*; du pain léger, rôti, trempé & dissous dans de l'eau bouillante, ou du bouillon de poulet très-foible, sont les nourritures les plus convenables.

(1) La cause la plus ordinaire des mauvais succès dans cette maladie, est la fausse opinion, dans laquelle on est universellement, que les douleurs violentes d'*estomac* ou des *intestins* sont occasionnées par des *vents*. Aussi-tôt que quelqu'un se plaint de ces douleurs, on voit ceux qui l'approchent courir à l'*eau d'anis*, au *scubac*, à l'*eau-de-vie*, au *kirchwaser*, au *brou de noix*, &c. Le malade en reçoit quelquefois du soulagement, mais il n'est pas de longue durée; & chez tous, la maladie acquiert d'autant plus d'intensité, qu'ils ont pris davantage de ces liqueurs spiritueuses.

Pour boisson, on donnera du *petit lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, de l'*eau panée*, ou dans laquelle on a fait bouillir une croute de pain grillée; ou des *infusions*, des *décoctions* de plantes *émollientes*, telles que la *réglisse*, la racine de *guimauve*, la *salsepareille*, &c.

*REMEDES*. La saignée, dans cette maladie, est absolument nécessaire; elle est presque le seul remede dont puisse dépendre le succès. Si l'*inflammation de l'estomac* résiste à la premiere saignée, il sera souvent nécessaire de la répéter plusieurs fois, & il ne faut pas que l'état foible du *pouls* empêche de la réitérer. Le *pouls* s'éleve, pour l'ordinaire, après les saignées, & tant qu'on s'apperçoit de cette augmentation du *pouls*, on peut saigner en toute sûreté.

Les *fomentations* fréquentes avec de l'eau tiede ou avec la *décoction* de *plantes émollientes*, sont également avantageuses: on y trempe des flanelles, que l'on applique sur la région de l'estomac, & qu'on renouvelle quand elles commencent à se refroidir. Il ne faut pas qu'elles soient appliquées trop chaudes, ni attendre pour les changer qu'elles soient devenues tout-à-fait froides; parce que le trop grand froid & le trop grand

chaud, sont également contraires dans cette maladie (1).

On baignera souvent les pieds & les jambes dans l'eau tiede. On appliquera sous la plante des pieds, des briques chaudes ou des *cataplasmes*. Le bain chaud, si l'on est dans le cas de pouvoir s'en servir, sera d'une grande utilité. Un des meilleurs remedes que je connoisse contre cette maladie & contre toutes les autres *inflammations* des *premieres voies*, c'est un *emplâtre épispastique*, ou *vésicatoire*, appliqué sur la partie affectée : je l'ai souvent employé, & je n'ai jamais vu qu'il n'ait pas soulagé le malade.

Les seuls remedes internes que nous puissions conseiller dans cette maladie, sont des *lavements adoucissants*. On les composera simplement d'eau tiede, ou de *décoction* légere de *gruau*; & si le malade est constipé, on y ajoutera un peu d'*huile* d'*amandes douces*, de *miel* ou de *manne*. Les *lavements* tiennent

(1) Un remede qui nous a beaucoup servi dans ces cas, ce sont des *frictions* sur le creux de l'estomac, avec la main seche, ou trempée dans une *décoction émolliente*, &c. On fait ces *frictions* toutes les fois qu'on applique ou qu'on renouvelle les *fomentations*.

lieu de *fomentations* internes, lâchent doucement le ventre, & nourriffent en même-temps le malade, qui fouvent, dans cette maladie, ne peut garder aucun aliment dans fon eftomac. Ainfi il ne faut jamais les négliger, puifque la vie du malade peut en dépendre (1).

## §. II.

### *De l'Inflammation des inteftins, ou du bas-ventre.*

Cette maladie eft une des plus douloureufes & des plus dangereufes auxquelles les hommes foient fujets. Elle eft, en général, produite par les mêmes caufes que l'*inflammation de l'eftomac*. La *conftipation*, les *vers*, les fruits verds, les noix mangées en grande quantité, les bieres venteufes, comme de l'ancienne *aile*, ou de la vieille biere gar-

(1) Il ne faut pas trop fe hâter de ceffer les *remedes* dans cette maladie; il faut que les douleurs aient difparu, au moins depuis deux ou trois jours. On a vu des malades abandonner les *remedes* dès qu'ils n'ont plus fenti de douleurs; mais, comme fi elles n'étoient qu'affoupies, elles ont reparu avec plus de violence que jamais, & toujours avec danger pour le malade : il faut même qu'il obferve le *régime* prefcrit, au moins une huitaine de jours, après que la maladie eft guérie.

dée en bouteille, le vin verd, le cidre aigre, peuvent produire cette maladie. (V. T. I, note 1, p. 191.) Elle peut encore être occaſionnée par une *deſcente*, par des *tumeurs ſquirreuſes* dans les *inteſtins*, ou par l'adhéſion de leurs parois les unes contre les autres.

On diviſe l'*inflammation des inteſtins* en *paſſion iliaque*, en *entéritis*, &c. ſelon le nom de la partie du bas-ventre affectée. Cependant, comme le traitement eſt preſque le même, en quelque partie du *canal inteſtinal* que la maladie ſoit ſituée, nous croyons devoir omettre toutes ces diviſions, crainte d'embarraſſer le Lecteur (1).

SYMPTOMES. Les *ſymptomes* de l'*inflammation des inteſtins* ſont à peu près les mêmes que ceux de la maladie précédente. La ſeule différence, c'eſt que la douleur eſt plus aiguë, & qu'elle eſt ſituée plus bas, (autour du nombril.) Le *vomiſſement* eſt auſſi plus violent,

(1) Nous dirons ſeulement que cette maladie eſt encore décrite dans les Auteurs ſous le nom de *volvulus*, qui ſignifie entortillement; parce que les *inteſtins* de ceux qui en meurent, paroiſſent, en quelque ſorte, entortillés les uns avec les autres. D'autres, ayant égard à l'état, vraiment digne de compaſſion, où le *vomiſſement* cruel & opiniâtre réduit les malades, ont donné à cette maladie le nom de *miſéréré*.

& même *quelquefois* (1) le malade rend par la bouche les *excréments*, les *lavements*, les *suppositoires*, &c. Il rend continuellement des *vents* par en haut, & éprouve souvent une *suppression d'urine*.

Lorsque les douleurs changent de place, que les *vomissements* n'ont lieu que par intervalle, & que les *lavements* sont rendus par en bas, on doit bien augurer de la maladie. Mais si le malade vomit les *lavements* & les matieres fécales; s'il est excessivement foible; s'il a un *pouls petit* & *tremblottant*; s'il a

---

(1) M. BUCHAN dit, *quelquefois*; car le *vomissement* des *excréments* n'est pas essentiel à cette maladie, quoique la plupart des Auteurs avancent le contraire. On a vu des *passions iliaques* dans lesquelles ce *symptome* a manqué, & on a vu d'autres maladies, dans lesquelles il s'est manifesté. D'ailleurs, il n'a lieu que quand les *selles* sont totalement supprimées. Je n'ignore pas, dit M. LE ROY, que tous les Auteurs avancent que c'est le *vomissement stercoral* qui caractérise la *passion iliaque*. Mais il est certain que les malades en périssent souvent sans avoir rendu de pareilles matieres, & que le marc que déposent les matieres *bilieuses* rendues par le vomissement, en est un signe beaucoup plus constant, & qui a lieu au commencement de la maladie. Ces matieres *bilieuses* sont, dans ces cas, épaisses, gluantes, souvent d'une couleur verte foncée, & déposent une espece de marc ou de sédiment de même couleur. [V. *Mêlange de Physique & de Méd.* T. I, page 304.]

l'air pâle, affaissé; si son haleine a une odeur désagréable & puante, on est fondé à craindre que la maladie n'ait une fin malheureuse. Les *sueurs visqueuses*, les *déjections* noires & fétides, accompagnées d'un *pouls intermittent*, d'une cessation totale de douleur, sont des signes de *gangrene* déja commencée, & d'une mort prochaine.

RÉGIME. Le *régime*, pour cette maladie, est le même que celui que nous avons prescrit pour l'*inflammation de l'estomac*. Il faut tenir le malade tranquille, empêcher qu'il n'ait froid, & écarter de lui tout ce qui peut exciter les passions de l'ame. Les aliments seront très-légers & donnés en petite quantité. La boisson sera délayante, telle que du *petit lait clarifié*, de l'*eau d'orge*, &c.

REMEDES. La saignée, ainsi que dans l'*inflammation de l'estomac*, est ici de la derniere importance. Elle doit être faite aussi-tôt que les *symptomes* se manifestent, & répérée selon la force du malade & la violence de ces *symptomes*.

Il faut en même-temps appliquer un *vésicatoire* sur l'endroit où la douleur est la plus sensible; non-seulement il appaise la douleur des *intestins*, mais encore il produit un si heureux effet,

que les *lavements* & les *purgatifs*, qui n'agissoient pas auparavant, operent dès que le *véficatoire* commence à agir.

Les *fomentations* & les *lavements laxatifs* sont de la même importance. On baignera souvent les pieds & les mains du malade dans l'eau tiede : on appliquera, sur le ventre, des linges trempés dans l'eau chaude ; sur le *nombril*, des vessies pleines d'eau chaude, & sous la plante des pieds des briques chaudes, ou des bouteilles pleines d'eau chaude. Les *lavements* seront composés d'eau d'*orge*, de *gruau* léger, avec du sel, & adoucis avec de l'*huile* d'*amandes douces*, ou du *beurre frais* (1). On en donnera un toutes les deux ou trois heures,

(1) Plus les douleurs sont violentes, plus l'*inflammation* est considérable, & plus les remedes doivent être adoucissants. Les *lavements* avec le *sel* ne doivent donc être donnés qu'avec circonspection : aussi M. BUCHAN dit-il, qu'il faut qu'ils soient adoucis avec de l'*huile d'amandes douces*. Nous croyons même que, dans ces cas, les *lavements* composés de *décoctions* ou d'*infusion mucilagineuse* adoucissantes conviendroient encore mieux, que ceux prescrits avec des huiles & des graisses. En conséquence, on en prépareroit avec les fleurs & racines de *guimauve*, avec la *graine de lin*, &c. On pourroit ajouter sur chaque *lavement* une demi-tête de *pavot*, ou même une tête entiere, selon l'intensité des douleurs.

res, & plus souvent, si la *constipation* est opiniâtre.

Si les *lavements* ordinaires n'ont pas l'effet desiré, nous conseillons de les donner avec de la fumée de *tabac*. On injecte cette fumée avec une pipe renversée, introduite dans le fondement; on peut répéter cette espece de *lavement* peu de temps après, à moins que l'effet du premier ne rende le second inutile.

Si la maladie ne cede, ni aux *lavements*, ni aux *fomentations*, il faut avoir recours aux *purgatifs* d'une certaine force. Mais, comme en irritant les *intestins*, ils augmentent souvent la contraction de ces parties, & ne répondent pas, par-là, à l'intention dans laquelle on les prescrit, il faut les accompagner de quelques *calmants*, qui, en assoupissant les douleurs & en appaisant les contractions *spasmodiques* du *bas-ventre*, favorisent singuliérement, dans ces cas, l'opération des *purgatifs* (1).

(1) Avant que d'en venir à ces *purgatifs*, qui, comme l'observe très-bien l'Auteur, peuvent, en irritant les *intestins*, aggraver la maladie, nous voudrions qu'on employât les *frictions huileuses* sur le *bas-ventre*, dont M. LE ROY tire un si grand avantage, & dont nous avons fait usage avec beaucoup de succès. Voici comment se font ces *frictions*.

On a de l'*huile d'amandes douces*, ou de l'*huile*

Un remede qui réussit à lâcher le ventre, c'est une *dissolution* de *sels amers purgatifs*, qu'on prépare de la maniere suivante.

Prenez de *sel cathartique*, ou de *sel d'epsom*, 2 onces.

Faites dissoudre dans une chopine d'eau chaude, ou de *gruau* léger.

On donne deux ou trois cuillerées de

---

*d'olive*, que l'on fait chauffer dans un vaisseau convenable. Quand elle est chaude à un certain dégré, on y trempe la main, & on en frotte le ventre du malade en tous sens. Quand l'huile de la main est absorbée, on la trempe de nouveau, & l'on refrotte. On continue cette opération pendant un quart-d'heure ou une demi-heure. J'ai vu le ventre se lâcher à la premiere *friction*, mais souvent il faut réitérer cette opération, trois ou quatre fois, à une heure de distance l'une de l'autre.

Si, contre toute apparence, ces *frictions* répétées convenablement, ne réussissent point, nous croyons qu'on doit encore en venir aux bains, que l'Auteur conseille plus bas, avant que de prescrire les *purgatifs* forts. Les bains m'ont singuliérement réussi chez une jeune femme, qu'un Chirurgien avoit abandonnée, regardant comme impossible qu'on peut jamais la faire évacuer. Je la fis mettre dans un bain, d'une chaleur très-modérée. Elle ne put y rester, à ce qu'on me dit, qu'un quart-d'heure. Cependant la malade, remise dans son lit, éprouva un calme, qui lui fit demander un second bain. On le lui accorda au bout de deux heures du premier; elle y resta plus d'une demi-heure, & elle n'en sortit que pour rendre une *selle* copieuse.

cette *dissolution*, toutes les demi-heures, jusqu'à ce qu'elle opere. On donne en même-temps quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'eau de *menthe*, ou de *cannelle* simple, pour empêcher l'irritation & prévenir le *vomissement*.

Les *acides* ont souvent arrêté les *vomissements* & calmé les autres *symptomes* de cette maladie. Il faudra donc *aciduler* la boisson du malade avec la *crême de tartre*, du *suc de limon*, ou, si l'on ne peut s'en procurer, du *vinaigre*.

Mais il arrive souvent que le malade ne peut rien garder de liquide dans l'*estomac*; alors il faut le purger avec des *pilules*. J'ai éprouvé, en général, que celles-ci réussissoient très-bien.

Prenez de *jalap*, } de chaque
de *tartre vitriolé*, } demi-gros,
d'*opium*, 1 grain,
de *savon d'Alicante*, quantité suffisante.

Réduisez le *jalap* en poudre, ainsi que l'*opium*; mêlez toutes ces substances; faites-en une pâte avec le *savon d'Alicante*, & partagez en *pilules* plus ou moins grosses.

Le malade les prendra, en une seule dose, toutes à la fois, ou l'une après

l'autre ; & si, quelques heures après, elles n'ont pas opéré, il en reprendra la même dose.

Si, malgré tous ces moyens, on ne peut parvenir à lâcher le *ventre*, on plongera le malade dans un bain chaud, de maniere qu'il ait de l'eau jusqu'à la poitrine. J'ai vu ce moyen réussir ; lorsque tous les autres remedes avoient été employés sans succès. Le malade restera dans l'eau, autant de temps que ses forces le lui permettront ; & si le premier bain n'a pas l'effet desiré, il en prendra un second aussi-tôt que ses forces seront réparées. Il est plus avantageux & plus sûr de prendre plusieurs bains, que de rester trop long-temps dans le même, & souvent il faut y revenir plusieurs fois, avant qu'il produise son effet.

On a vu quelquefois, qu'après avoir en vain essayé toutes sortes de remedes pour évacuer, on y réussissoit en plongeant les extrêmités inférieures du malade dans de l'eau froide, ou en le faisant marcher pieds nuds sur le carreau humide, ou en jettant de l'eau froide sur ses jambes & sur ses cuisses ; & quand tous les autres moyens ont échoué, celui-ci mérite au moins d'être tenté. A la vérité il n'est pas sans dan-

ger ; mais il vaut mieux employer un remede incertain, que de ne point en employer du tout.

On a coutume, dans les cas désespérés, d'administrer le *mercure*. On le donne à plusieurs onces, même à une livre ; mais il ne faut jamais aller au-delà (*a*). Lorsqu'il y a lieu de soupçonner la *gangrene* dans le ventre, il ne faut pas tenter ce remede. Incapable alors de guérir le malade, il ne feroit que hâter sa mort : mais quand la connexion ou le collement des *intestins* est de nature à pouvoir être guéri par la force, le *mercure* est alors non-seulement un remede convenable, mais encore le meilleur que l'on puisse administrer, parce qu'il est de toutes les substances que nous connoissions, la plus propre à se faire un passage à travers le *canal intestinal*.

Si la maladie est causée par une *descente*, il faut tâcher de faire rentrer l'*intestin*. Pour cet effet, on pose le ma-

(*a*) Quand on donne le *mercure* à trop grande dose, il manque son effet, parce que faisant baisser par sa pesanteur le fond de l'*estomac*, il ne peut plus passer par le *pylore* ou par l'ouverture de l'estomac qui conduit aux *intestins*. [V. T. I, note 1, p. 116.] Dans ce cas, il faut suspendre le malade par les talons, afin qu'il puisse rendre le *mercure* par la bouche.

lade de maniere qu'il ait la tête très-basse, & on presse légérement, avec les doigts & la main, l'*intestin* sorti. Si ce moyen, les *lavements* & les *fomentations* ne réussissent pas, il faut avoir recours à l'opération chirurgicale, qui peut seule soulager le malade. (Mais il n'y a qu'un Chirurgien expérimenté qui puisse la faire (1).

Quiconque voudra éviter cette maladie cruelle & dangereuse, ne doit jamais rester trop long-temps sans aller à la garde-robe; car on a trouvé dans les *intestins* de ceux qui étoient morts de cette maladie, plusieurs livres de *matiere fécale* dure & desséchée. Il ne mangera point de fruits verds, il ne boira point de liqueurs passées, venteuses, &c. J'ai

(1) La premiere attention qu'il faut avoir chez une personne attaquée de cette maladie, c'est de voir si elle n'a pas une *descente*. Il faut faire cet examen avec beaucoup de soin, parce qu'elle n'est pas toujours apparente, sur-tout aux femmes. Il ne faut pas se contenter de palper les aînes & les bourses, il faut palper toutes les parties du ventre, parce qu'il peut y avoir des *descentes* dans toutes les parties de cette cavité, comme on le verra Chap. XXXIX, §. X. Aussi-tôt qu'on a reconnu qu'il y a une *descente*, il faut la réduire, ou faire rentrer le boyau, comme l'Auteur vient de le dire. C'est le seul remede qu'il y ait alors à faire, & souvent on n'a plus besoin d'aucun autre.

vu une trop grande quantité de fruits cuits au four, causer cette maladie, parce que ce ne sont gueres les bons fruits que l'on mange de cette maniere. Le froid que l'on prend par des habits mouillés, & sur-tout par l'humidité des pieds, la donne encore. (V. note 1, page 405 de ce vol.)

## §. III.

### *Des diverses especes de Coliques.*

Les *coliques* ont un grand rapport avec les deux maladies précédentes, soit pour les *symptomes*, soit pour le *traitement*. Elles sont, en général, accompagnées de *constipation* & de douleurs aiguës dans les *intestins*. Elles demandent un *régime délayant*, des *évacuations*, des *fomentations*, &c.

Les *coliques* ont des noms différents, suivant les causes dont elles dépendent. Telles sont la *colique venteuse*, la *colique bilieuse*, la *colique hystérique*, la *colique nerveuse*, &c. Comme chacune de ces *coliques* demande une méthode particuliere de *traitement*, nous allons en décrire les *symptomes* les plus généraux, ainsi que les moyens de les calmer.

## ARTICLE PREMIER.

### *De la Colique flatueuse, ou venteuse.*

La *colique venteuse*, ou la *colique de vents*, est occasionnée par un usage immodéré de fruits verds, d'aliments de difficile *digestion*, de végétaux venteux, de liqueurs encore en *fermentation*, &c.; elle peut encore être l'effet de la *transpiration* arrêtée, ou du froid. Les personnes délicates, dont les facultés *digestives* sont très-foibles, y sont le plus sujettes.

La *colique venteuse* a son siege, ou dans l'*estomac*, ou dans les *intestins*. Elle est accompagnée de barre douloureuse dans la partie affectée. Le malade sent des *borborygmes*, ou des grouillements dans le ventre; il se trouve ordinairement soulagé, après avoir rendu des *vents*, soit par haut, soit par bas. La douleur est rarement fixe. Les vents courent d'un *intestin* dans un autre, jusqu'à ce qu'enfin ils sortent (1).

(1) Le ventre du malade est gonflé, tendu; la *respiration* est difficile. Cette maladie est accompagnée de bâillements, de *nausées*, de *cardialgie*, de *constipation*; la distension des vaisseaux est quelquefois si considérable, que le nombril en est forcé, & qu'il s'y forme une *hernie* ou *descente*.

Quand cette maladie est occasionnée par des liqueurs venteuses, par des fruits verds, par des végétaux aigres, &c. le meilleur remede, aux premieres apparences des *symptomes*, est de boire un peu d'eau-de-vie, ou de toute autre liqueur spiritueuse choisie. Le malade doit encore se tenir les pieds chauds, au moyen de chaufferette, ou de brique chauffée, & on lui appliquera des linges chauds sur l'*estomac* & sur le *ventre*.

Cette espece de *colique* est la seule dans laquelle on puisse hazarder d'employer les esprits ardents, les aromates, & ce qui est de nature échauffante; encore ne faut-il le faire qu'au commencement & avant qu'aucun *symptome* d'*inflammation* se soit manifesté. En effet, nous avons lieu de croire que les *coliques* occasionnées par des aliments venteux, peuvent toujours se guérir par les esprits ardents & par les liqueurs échauffantes, si on les emploie immédiatement après les premiers signes de *vents*. Mais lorsque les douleurs existent depuis un temps considérable, & qu'on a lieu de craindre qu'il n'y ait déja un commencement d'*inflammation* dans les *intestins*, il faut s'abstenir de tous les remedes échauffants, comme d'autant de

poisons, & traiter le malade comme s'il avoit une véritable *inflammation* aux *intestins*, ou dans le *bas-ventre*. (V. p. 404 & suiv. de ce vol.)

Il y a des *tempéraments* à qui plusieurs especes d'aliments, comme le *miel*, les *œufs*, &c. donnent des *coliques venteuses*. J'ai reconnu, en général, que la meilleure maniere de les guérir, étoit de leur faire boire abondamment des liqueurs légeres, *délayantes*, comme de l'eau de *gruau*, d'un *posset* léger, de l'*eau panée*, &c.

Les *coliques*, qui viennent d'excès & d'*indigestions*, se guérissent ordinairement d'elles-mêmes, par le *vomissement*, ou par les *selles*; raison pour bien se garder d'arrêter ces *évacuations* : il faut, au contraire, les favoriser, en faisant boire abondamment de l'eau chaude, ou du *posset* léger; & quand la violence des effets est passée, le malade peut prendre une dose de *rhubarbe*, ou tout autre *purgatif doux*, pour emporter les restes de l'*indigestion*.

Les *coliques venteuses*, qui sont occasionnées par l'humidité des pieds ou par le froid, se guérissent, en général, dans le commencement, en se baignant les pieds & les jambes dans l'eau chaude,

& en prenant des boiſſons *délayantes* chaudes, capables de rétablir la *tranſpiration*, comme du *petit lait au vin* ou de l'*eau de gruau*, à laquelle on ajoute une petite quantité de liqueur ſpiritueuſe.

Les gens de la campagne, ſi ſujets aux *coliques venteuſes*, s'en garantiroient facilement, en ayant ſoin de changer d'habits auſſi-tôt qu'ils ſont mouillés. Ils devroient de même boire un coup d'*eau-de-vie* ou de toute autre liqueur ſpiritueuſe, après avoir mangé des fruits verds. En ordonnant ainſi l'*eau-de-vie*, nous ne prétendons, en aucune façon, en recommander l'uſage : mais, dans le cas préſent, les eſprits ardents ſont de vrais *remedes*, & nous ne craignons pas d'avancer, que ce ſont même les meilleurs que l'on puiſſe adminiſtrer. Un verre de bonne *eau de menthe poivrée* produira à peu près le même effet qu'un verre d'*eau-de-vie*, & doit même être préféré, dans certains cas (1).

---

(1) On ne doit jamais perdre de vue, que M. Buchan ne recommande les liqueurs ſpiritueuſes que dans les *coliques* purement *venteuſes*, & dans le commencement de ces *coliques*. Dans toute autre *colique*, & même dans les *coliques venteuſes* avancées, ou qui donnent lieu de craindre l'*inflammation*, ces liqueurs ſeroient des poiſons, comme il le dit très-bien, page 417.

## ARTICLE II.

### *De la Colique bilieuse.*

Cette *colique* est accompagnée d'une douleur très-aiguë, vers la *région umbilicale*, ou vers le *nombril*. Le malade éprouve une soif ardente, il est ordinairement constipé. Il vomit de la *bile* jaune, brulante, amere. Après ce *vomissement*, le malade semble soulagé; mais bientôt les douleurs reviennent avec la même violence qu'auparavant. A mesure que la maladie fait des progrès, la disposition à vomir augmente, & quelquefois au point que le *vomissement* devient presque continuel, & que le mouvement des *intestins* est tellement changé, qu'on reconnoît presque tous les *symptomes* d'une *passion iliaque* commençante. (V. page 405 de ce vol.) (1).

Si le malade est jeune & fort, si son *pouls* est *plein* & *fréquent*, il faut le

(1) Cette maladie se manifeste encore par l'amertume de la bouche, par la chaleur brulante des *entrailles*. Les douleurs sont tantôt fixes, tantôt vagues. Elles répondent tantôt au *nombril*, tantôt au dos & tantôt à l'*estomac*, selon la partie des *intestins* qui est affectée. La plupart des malades se plaignent d'une douleur semblable à celle que pourroit exciter une corde qui les serreroit. Les urines sont épaisses, &c.

faigner, & ensuite lui donner des *lavements.* Il boira abondamment du *petit lait clarifié* ou de l'*eau de gruau*, *acidulés* avec le *suc de limon* ou la *crême de tartre*. On lui donnera des bouillons légers de *poulet*, dans lesquels on dissolvera un peu de *manne*, ou on lui fera une *décoction* de *tamarins*, ou toute autre *tisane* légere, *acide* & *laxative.*

Outre les faignées & les *délayants*, il est nécessaire de fomenter le ventre du malade avec des linges trempés dans l'eau chaude; & quand ces moyens ne réussissent pas, il faut plonger le malade dans un bain chaud, jusqu'à la poitrine (1).

Dans cette *colique*, le *vomissement* est souvent très-difficile à arrêter; alors il faut donner au malade de l'*eau panée*, ou une *infusion* de *menthe des jardins* dans de l'eau bouillante. Si ces remedes ne réussissent point, on administrera la *potion saline*, à laquelle on ajoutera quelques gouttes de *laudanum*, & on la répétera selon l'urgence des cas. On

(1) Les *frictions*, dont nous avons parlé, note 1, p. 409, conviennent également dans cette maladie, dans laquelle la *constipation* est souvent autant, & quelquefois plus opiniâtre, que dans l'*inflammation de bas-ventre*.

pourra appliquer ſur le *creux de l'eſtomac* un *emplâtre* de *thériaque*, & donner fréquemment des *lavements*, avec ſuffiſante quantité de *thériaque* ou de *laudanum*.

Ceux qui ſont ſujets à des retours fréquents de la *colique bilieuſe*, mangeront très-peu de viande & ſe nourriront de végétaux légers. Ils prendront, en outre, de temps en temps, une doſe de *crême de tartre* & de *tamarins*, ou tout autre *purgatif*, *acide*, *rafraîchiſſant* (1).

## ARTICLE III.

### *De la Colique hiſtérique.*

La *colique hyſtérique* a beaucoup de reſſemblance avec la *colique bilieuſe*. Elle eſt accompagnée de douleurs aiguës vers la *région de l'eſtomac*, de *vomiſſements*, &c. mais ce que le malade vomit dans cette maladie, eſt ordinairement de couleur verdâtre. Il eſt dans un grand abattement, avec un découragement marqué & une difficulté de reſpirer; *ſymp-*

(1) Nous ne pouvons rien recommander de plus avantageux dans ces cas, que les fruits à grande doſe, ou le *laxatif* doux, connu ſous le nom de *marmelade de Tronchin*. [Voyez ce mot à la Table.]

*tomes* qui caractériſent particuliérement cette maladie. Quelquefois elle eſt accompagnée de *jauniſſe ;* mais, en général, cette *jauniſſe* diſparoît d'elle-même en peu de jours.

Dans cette eſpece de *colique*, toutes les *évacuations*, comme celles qui réſultent des ſaignées, des *vomitifs*, des *purgatifs*, ſont nuiſibles, & il faut éviter tout ce qui tend à affoiblir & à abattre le malade. Cependant ſi le *vomiſſement* devient conſidérable, on lui donnera de l'eau tiede, ou du *poſſet* léger, pour nettoyer l'*eſtomac*. On lui fera prendre après quinze, vingt, vingt-cinq gouttes de *laudanum liquide*, dans un verre d'*eau de cannelle ;* ce qu'on répétera toutes les dix ou douze heures, juſqu'à ce que les *ſymptomes* ſoient calmés.

On peut faire prendre au malade, pareillement toutes les ſix heures, quatre ou cinq *pilules fétides*, & par-deſſus un verre d'*infuſion* de *pouillot*, ou trente, quarante gouttes de *baume de Pérou*, verſées ſur un morceau de *ſucre*. On peut encore faire uſage de l'*emplâtre antihyſtérique*, qui ſouvent produit de bons effets.

## ARTICLE IV.

### *De la Colique nerveuse.*

Les Mineurs, les Fondeurs, les faiseurs de *blanc de plomb*, &c. sont fort sujets à cette *colique*. Elle est très-commune dans les Provinces d'Angleterre où l'on boit du cidre ; & on croit qu'elle est occasionnée par les vaisseaux de *plomb* qu'on y emploie pour préparer cette liqueur (1). Elle est encore fréquente dans les Indes occidentales, où on l'appelle *colique seche*.

Cette *colique* cause des douleurs plus violentes que toutes les autres maladies des *intestins*, & elle dure souvent long-temps. Je l'ai vu continuer pendant des huit ou dix jours, accompagnée d'une *constipation* durant tout ce temps-là, qui résistoit à tous les secours de la Mé-

(1) Tous ceux qui boivent du vin adouci par la *litharge*, [V. T. I, p. 191 & note 1.] les Peintres, qui usent de plusieurs préparations de *plomb*, les Potiers, qui le font entrer dans leur vernis, ceux qui boivent de l'eau, qui a passé par des tuyaux ou des vaisseaux de *plomb*, qui mangent du *beurre*, dans lequel on a mêlé de la *céruse*, pour le rendre plus pesant, &c. y sont très-exposés. Voilà pourquoi on nomme encore cette maladie *colique des Potiers*, des *Plombiers*, des *Peintres*, &c.

decine, & cependant céder à la fin, & le malade en revenir. Mais cette maladie laisse, en général, le malade foible, & elle se termine souvent par la *paralysie.*

Le traitement général de cette maladie, approche de si près de celui de la *passion iliaque*, ou de l'*inflammation de bas-ventre*, que nous ne croyons pas devoir y insister davantage. Il faut lâcher le ventre par des *purgatifs* doux, donnés à petites doses, & souvent répétées; il faut aider l'action de ces *purgatifs*, par des *lavements huileux*, des *fomentations*, &c. L'*huile de castoréum* passe pour un remede singuliérement approprié dans cette maladie. On la donne dans des *potions* & en *lavements*. Le *goudron des Barbades* est encore regardé comme un remede efficace dans la *colique nerveuse*. On peut le donner à la dose de deux gros, trois fois par jour, ou plus souvent, si l'*estomac* peut le supporter. Ce *goudron*, mêlé à une égale quantité de fort *rum*, convient encore, pour frotter l'épine du dos, dans les cas de picottement, ou de quelqu'autre *symptome* de *paralysie*. Si l'on ne peut se procurer de ce *goudron*, on frottera le dos avec des esprits forts, ou avec un peu d'*huile*

*de noix muſcade*, ou de *romarin*.

Si le malade ſe trouve foible & languiſſant dans ſa convaleſcence, il faut qu'il prenne l'exercice du cheval, ou qu'il faſſe uſage de *quinquina*, infuſé dans du vin. Si la maladie ſe termine par une *paralyſie*, alors les *eaux* de *Bath* (1) conviennent ſinguliérement.

Pour prévenir cette *colique*, il ne faut jamais manger de fruits verds, ne jamais boire de liqueurs *acides* & *auſteres*, &c. Ceux qui travaillent le plomb, ne doivent jamais aller à l'ouvrage à jeun; leurs aliments doivent être *huileux*, ou *gras*. Ils prendront un verre d'*huile d'olive*, avec un peu d'*eau-de-vie*, ou de *rum*, tous les matins; mais ils ne prendront jamais ces liqueurs ſpiritueuſes ſeules. Les aliments liquides, ſont ceux qui leur conviennent le plus, comme les bouillons gras, &c.; mais il faut que ces aliments ſoient nourriſſants. Ils ſortiront ſouvent, & pour peu de temps,

---

(1) Ces eaux tirent leur nom d'une ville d'Angleterre, ſituée dans le Duché de Somerſet. Elles ſont chaudes; elles peuvent être ſuppléées par nos *eaux thermales*, telles que celles de *Vichi*, de *Bourbonne*, du *Mont-d'or*, de *Plombieres*, de *Barege*, de *Bagnere*, &c. ſur-tout par celles de *Balaruc*, qui paſſent pour *ſpécifiques* contre la *paralyſie*.

de leurs laboratoires, où l'air est corrompu. Ils éviteront sur-tout la *constipation.* (V. T. I, p. 107, 108.) Dans les *Indes occidentales* & sur la *Côte de Guinée*, on a retiré un grand avantage, pour prévenir cette *colique*, de porter un morceau de flanelle autour de la ceinture, & de prendre pour boisson une *infusion* de *gingembre*, en guise de *thé.*

Nous pourrions faire mention de beaucoup d'autres especes de *coliques;* mais tant de divisions ne serviroient qu'à fatiguer le Lecteur. Nous avons parlé des plus essentielles, & l'on doit y faire attention, parce que leur traitement est très-différent. Cependant, quand même tout le monde ne seroit pas en état de saisir ces distinctions, on peut encore être d'une assez grande utilité au malade, en observant les préceptes suivants. Par exemple, de baigner les pieds & les jambes dans de l'eau chaude; d'appliquer, sur le ventre & sur l'estomac, des linges, des flanelles trempés dans l'eau chaude; de faire prendre au malade beaucoup de boissons *délayantes*, *mucilagineuses;* enfin, de lui donner des *lavements émollients*, toutes les deux ou trois heures.

## §. IV.

### *De l'Inflammation des reins, ou de la Colique néphrétique.*

Cette maladie peut être occasionnée par toutes les causes qui produisent une *fievre inflammatoire ;* elle peut venir encore de coups ou de contusions aux reins ; d'une *pierre*, du *gravier* arrêté dans ces *visceres ;* de remedes *diurétiques forts*, comme l'*esprit de thérébentine*, la *teinture de cantharides*, &c. Les mouvements violents, comme une promenade forcée, ou à pied & à cheval, sur-tout dans un temps chaud, ou tout ce qui peut porter le sang avec trop d'abondance dans les *reins*, peut occasionner cette maladie. Elle peut également provenir d'être couché trop mollement, de se tenir trop long-temps sur le dos. Les efforts involontaires, les *spasmes* dans les *vaisseaux urinaires*, &c. peuvent encore y donner lieu (1).

---

(1) Cette maladie est souvent héréditaire. Les gens de Lettres, ceux qui menent une vie sédentaire, y sont sujets ; elle est encore plus familiere parmi les buveurs & les libertins. Les *mélancoliques*, & principalement les *goutteux*, y sont très-exposés. Ceux enfin qui ont souffert une ou plusieurs attaques, doivent s'attendre au

*Symptomes.* Le malade sent une douleur aiguë dans la *région des reins.* Il a un peu de fievre ; il a un engourdissement ou une douleur sourde dans la cuisse du côté affecté ; l'urine est d'abord claire, ensuite elle devient rouge ; mais dans le plus fort de la maladie, elle est ordinairement pâle, sort avec difficulté, & on n'en rend ordinairement que peu à la fois. Le malade souffre beaucoup, quand il veut marcher ou se tenir droit. Il se couche plus aisément sur le côté affecté que sur l'autre. Il a des envies de vomir ; il vomit même à peu près comme dans la *colique* (1).

Cependant cette maladie differe de la *colique*, en ce que la douleur a son siege plus en arriere, & qu'on urine difficilement ; *symptomes* constants dans l'*inflammation des reins*, & qui sont rares dans la *colique.*

*Régime.* Il faut éviter tout ce qui

---

retour, s'ils ne suivent le *régime* prescrit à la fin de ce Paragraphe.

(1) C'est pendant l'attaque qu'il a ces envies de vomir, & qu'il vomit. Cette attaque dure plusieurs heures, quelquefois un, deux jours, &c. sa fin, dans la *colique néphrétique*, est annoncée par l'écoulement des urines, ou la sortie de la *pierre.*

eſt de nature *échauffante* & *irritante.* En conſéquence les aliments ſeront légers ; le malade prendra de la *panade*, du bouillon foible, des végétaux doux, &c. Il boira en abondance des *tiſanes émollientes*, foibles, comme du *petit lait ;* une *infuſion* de *menthe*, *édulcorée* avec le *miel ;* une *décoction* de *racine de guimauve*, d'*orge* & de *régliſſe*, &c. Il faut que, malgré le *vomiſſement*, le malade boive conſtamment de ſimples gorgées ou à très-petits coups, ſouvent répétés, de ces liqueurs, ou de toute autre également *délayante.* Rien n'eſt meilleur, ne calme plus l'*inflammation*, & ne chaſſe mieux la cauſe *obſtruante*, que les *délayants*, pris ainſi en grande quantité, mais peu à la fois. On tiendra le malade tranquille & à ſon aiſe. On le garantira du froid tant que les *ſymptomes* d'*inflammation* ſubſiſteront.

*REMEDES.* La ſaignée eſt ordinairement néceſſaire dans cette maladie, ſurtout dans les commencements. On peut tirer dix ou douze onces de ſang du bras ou du pied ; & ſi les douleurs & l'*inflammation* perſiſtent, il faudra réitérer la ſaignée dans les vingt-quatre heures, principalement ſi le malade eſt d'un *tempérament pléthorique.* On peut encore

appliquer les *ſang-ſues* aux *veines hémorrhoïdales ;* car cette évacuation ſoulage ſinguliérement le malade.

On appliquera, ſur la partie affectée, des linges trempés dans l'eau chaude, ou des veſſies pleines d'eau chaude, & on les renouvellera à meſure qu'ils ſe refroidiront. On rendra ces veſſies plus efficaces, en les rempliſſant d'une *décoction* de *fleurs de mauve* & de *camomille*, auxquelles on ajoutera un peu de *ſafran*, mêlé avec environ un tiers de *lait* frais.

Les *lavements émollients* doivent être répétés ſouvent ; & s'ils ne lâchent pas le ventre, on y ajoutera du *ſel*, (V. note 1, p. 408 de ce vol.) du *miel* ou un peu de *manne*. On emploiera les mêmes remedes, s'il y a du *gravier* ou une *pierre* dans les *reins :* mais ſi le *gravier* ou la *pierre* quitte les *reins* & vient ſe loger dans l'un des *ureteres*, (*a*) outre les *fomentations*, il faudra frotter le côté malade avec de l'*huile d'amandes douces*, ou donner quelques *diurétiques* doux,

(*a*) Les *ureteres* ſont deux canaux longs & étroits, un de chaque côté, par leſquels l'urine coule du baſſinet des *reins* dans la *veſſie*. Ils ſont quelquefois engorgés par de petites *pierres*, ou par du *gravier*, qui, en ſortant des *reins*, s'y engagent.

comme de l'*eau de genievre*, adoucie avec un peu de *ſirop de guimauve*, ou une cuillerée à café d'*eſprit de nitre dulcifié*, dans un verre de la boiſſon ordinaire du malade. Il faut encore qu'il prenne de l'exercice à cheval ou en carroſſe, s'il eſt en état de le ſupporter.

Lorſque la maladie ſe prolonge juſqu'au ſeptieme ou huitieme jour, que le malade ſe plaint d'engourdiſſement, de peſanteur dans les *reins*, & qu'il a de fréquents *accès* de friſſon & de mouvements fébriles irréguliers, il y a tout lieu de ſoupçonner qu'il s'amaſſe de la matiere dans ce *viſcere*, & qu'il s'y forme un *abcès* (1).

Quand les urines annoncent que l'*ulcere* eſt déja formé dans cette partie, il faut que le malade s'abſtienne de tout aliment âcre, crud & ſalé; il faut qu'il ſe nourriſſe de *végétaux* doux & *mucilagineux*, de fruits, de bouillons de jeunes animaux, faits avec de l'*orge* & des plantes potageres communes, &c. On lui donnera pour boiſſon du *petit lait*, du

(1) La *colique néphrétique* eſt quelquefois ſuivie de la *gangrene*, qui eſt annoncée par la ceſſation ſubite des douleurs, par un *pouls intermittent*, la ſueur froide, l'urine noirâtre & puante, &c.

*lait de beurre*, qui ne ſoit point aigri. Le *lait de beurre* paſſe pour un *ſpécifique* dans l'*ulcere des reins*. Mais pour qu'il agiſſe en conſéquence, il faut qu'on en continue l'uſage pendant un temps conſidérable. On regarde encore les *eaux ferrées*, ou *martiales*, comme ſouveraines dans ces cas. Il eſt facile de ſe procurer ce *remede*, puiſqu'on en trouve dans toutes les parties de l'Angleterre (1). Il faut également qu'elles ſoient priſes pendant long-temps, ſi l'on veut en retirer de bons effets.

Ceux qui ſont ſujets aux retours fréquents de l'*inflammation des reins*, ou des engorgements de ces *viſceres*, s'abſtiendront de vin, ſur-tout de celui qui abonde en *tartre*. Leurs aliments ſeront légers & de facile *digeſtion*. Ils feront un exercice modéré ; ils ne doivent, ni trop ſe couvrir dans leurs lits, ni reſter trop long-temps ſur le dos.

---

(1) Les *eaux ferrées*, *ferrugineuſes* ou *martiales* ne ſont pas moins communes en France. Celles dont on ſe ſert le plus communément, ſont celles de *Paſſy*, près Paris ; de *Cranſac*, dans le Rouergue ; de *Vals*, dans le Vivarais ; de *Forges*, en Normandie ; de *Provins*, en Champagne ; de *Boulogne*, en Picardie, &c.

## §. V.

### *De l'Inflammation de la vessie.*

L'*inflammation de la vessie* a, en général, les mêmes causes que celles des *reins*. Elle se manifeste par une douleur aiguë à la partie inférieure du *bas-ventre*, par une difficulté d'uriner, accompagnée d'un peu de fievre, d'envies continuelles d'aller à la *selle* & de rendre les urines.

Pour guérir cette maladie, il faut suivre le même traitement que celui que nous avons conseillé pour la maladie précédente; il faut que la *diete* soit légere & peu nourrissante; que la boisson soit *rafraîchissante* & *délayante*.

La saignée est très-nécessaire dans le commencement de cette maladie; & chez les personnes robustes, il est souvent utile de la répéter. On appliquera des *fomentations* réitérées sur le bas-ventre, avec de l'eau chaude, ou une *décoction de plantes émollientes*. On donnera trois ou quatre *lavements émollients* par jour, &c.

Le malade s'abstiendra de toutes substances *échauffante*, *âcre* & *irritante*; il vivra absolument de bouillons légers, de *gruau* & d'autres *végétaux* doux.

La *ſuppreſſion des urines* peut dépendre, non-ſeulement de l'*inflammation de la veſſie*, mais encore de pluſieurs autres cauſes; comme d'un gonflement des veines *hémorrhoïdales;* de *matieres fécales*, endurcies & arrêtées dans le *rectum;* d'une *pierre* dans la *veſſie;* de *carnoſités* dans le *canal de l'uretre;* d'une *paralyſie* de la *veſſie;* des *affections hyſtériques*, &c. Chacune de ces cauſes demande un traitement particulier, que nous n'expoſerons point ici. (V. T. III, Chap. XXI, §. II, & note 2, p. 29.) Nous obſerverons ſeulement que dans chacune d'elles, les *remedes* les plus doux ſont toujours les plus ſurs; car les *diurétiques forts*, & les autres *remedes* d'une nature *irritante*, augmentent ordinairement la maladie, ou le danger. J'ai vu des perſonnes qui ſe ſont tuées, pour avoir introduit une *ſonde* dans le *canal de l'uretre*, afin de détruire, à ce qu'elles diſoient, l'obſtacle qui s'oppoſoit à l'écoulement des urines; & d'autres ſe donnerent une violente *inflammation de la veſſie*, en prenant, dans la même intention, de forts *diurétiques*, comme de l'*huile de térébenthine*, &c.

## §. VI.

### *De l'Inflammation du foie.*

Le *foie* eſt moins ſujet à l'*inflammation*, que la plupart des autres *viſceres*, parce que la *circulation* y eſt très-lente; mais auſſi quand une fois l'*inflammation* y eſt formée, il eſt très-difficile de la guérir, & ſouvent elle ſe termine par la *ſuppuration*, ou par le *ſquirrhe*.

*CAUSES.* Outre les cauſes, communes à toutes les *inflammations*, celle du *foie* peut encore venir d'un embonpoint exceſſif; d'un *ſquirrhe* dans la ſubſtance même du *foie*; d'efforts violents, cauſés par des *vomiſſements*, dans le temps où le *foie* eſt déja vicié; d'un ſang brûlé, *atrabilaire*; de tout ce qui peut refroidir ſubitement le *foie*, après qu'il a été fortement échauffé; de *pierres*, qui s'oppoſent au cours de la *bile*; d'excès de vins forts & de liqueurs ſpiritueuſes; de l'uſage d'aliments épicés, échauffants; d'*affections hypocondriaques* opiniâtres, &c.

*SYMPTOMES.* Cette maladie ſe manifeſte par une tenſion douloureuſe au côté droit, ſous les *fauſſes côtes*, accompagnée d'un peu de *fievre*; d'un ſenti-

ment de pesanteur, ou de plénitude dans cette partie; d'une difficulté de respirer; de dégout pour les aliments; d'une soif ardente, avec une teinte pâle, ou jaunâtre à la peau & dans les yeux.

Les *symptomes* varient dans cette maladie, selon le dégré de l'*inflammation*, & même selon la partie du *foie* qui est enflammée. Quelquefois la douleur est si légere, qu'on ne soupçonne même pas qu'il y ait *inflammation ;* mais quand il arrive que la partie supérieure, ou convexe du *foie* en est attaquée, la douleur est alors plus *aiguë ;* le *pouls* est plus *vîte*, & le malade est souvent tourmenté par une *toux* seche & par le *hoquet ;* la douleur s'étend jusqu'à l'épaule; le malade éprouve de la difficulté à se tenir couché sur le côté gauche, &c.

Cette maladie differe de la *pleurésie*, en ce que la douleur en est moins vive, qu'elle est située sous les *fausses côtes*, que le *pouls* n'est pas si *dur*, & que le malade éprouve de la difficulté à se coucher sur le côté gauche. On la distingue des *affections hystériques* & *hypocondriaques*, par le dégré de *fievre* dont elle est toujours accompagnée (1).

(1) On la distingue sur-tout par la couleur pâle & verdâtre des malades qui en sont atta-

Traitée convenablement, cette maladie eſt rarement mortelle. Les *ſymptomes* dangereux ſont, en général, un *hoquet* perpétuel, une *fievre* exceſſive, une ſoif ardente, le *vomiſſement* d'une matiere noire, le *délire*, les défaillances, les *ſueurs froides*, &c. Il y a le plus grand riſque quand elle ſe termine par la *ſuppuration*, & que la matiere ne peut pas ſe faire jour au-dehors. (Mais rien n'eſt tant à redouter que la ceſſation ſubite des douleurs, les autres *ſymptomes* ſubſiſtant.) Quand elle dégénere en *ſquirrhe*, le malade peut vivre nombre d'années ſans beaucoup ſouffrir, pourvu qu'il obſerve un *régime* convenable; mais s'il ſe livre trop aux liqueurs ſpiritueuſes & à une nourriture trop forte, ou de ſubſtances animales, s'il prend des

---

qués; couleur qu'on n'obſerve pas dans les autres maladies dont M. BUCHAN vient de parler: c'en eſt preſque le ſeul caractere diſtinctif. C'eſt à cette marque, dit M. LIEUTAUD, qu'on reconnoît principalement l'*inflammation du foie*, de celle de la *plevre* & des *muſcles* de l'*abdomen*; maladies qui, à en juger par le lieu où l'on rapporte la douleur, ſe reſſemblent beaucoup. Il arrive encore que la douleur du *foie* ſe communique aux autres parties du *bas-ventre*; ce qui préſente, comme on le penſe bien, des difficultés qu'on ne peut ſurmonter que par une longue expérience & beaucoup de ſagacité.....

*remedes âcres* & *irritants*, le *squirrhe* se convertira en *cancer*, qui est toujours funeste.

*RÉGIME*. On doit observer, dans cette maladie, le même *régime* que dans les autres maladies *inflammatoires*. (V. les Chap. IV, V, VI, &c.) Il faut éviter tout ce qui échauffe, & boire abondamment des *tisanes rafraîchissantes*, *délayantes*, &c. comme du *petit lait*, de l'*eau d'orge*, &c. Les aliments seront légers & peu nourrissants, & il faut que le malade soit tranquille de corps & d'esprit.

*REMEDES*. La saignée convient dans le début de cette maladie, & il est souvent nécessaire de la répéter, même dans les cas où le *pouls* ne paroît point *dur*. Mais on ne doit pas les multiplier sans la plus grande nécessité, au-delà du quatrieme jour. Il faut s'abstenir de tous *purgatifs* violents; cependant il faut tenir le ventre libre. Pour cet effet, on donnera une *décoction* de *tamarins* avec un peu de *miel*, ou de *manne*. On fera sur le côté affecté de fréquentes *fomentations* avec de l'eau chaude, de la maniere que nous l'avons conseillé dans les maladies précédentes. On donnera souvent des *lavements* légérement *laxatifs*; & si la douleur persiste dans sa violen-

ce, on appliquera un *véficatoire* fur le côté droit.

Les *remedes* qui excitent la *fecrétion* de l'urine, font ici d'un grand fecours. En conféquence on donnera au malade, dans un verre de fa *tifane*, trente grains de *nitre purifié*, ou une cuiller à café d'*efprit de nitre dulcifié*; on répétera ce *remede* trois ou quatre fois par jour.

Si le malade a de la difpofition à *fuer*, il faut exciter cette *excrétion*, mais jamais par les *fudorifiques* chauds. Tout ce qu'on peut fe permettre dans ce cas, c'eft de faire boire abondamment des *tifanes délayantes*, chaudes au dégré de la chaleur du fang, c'eft-à-dire, à trente-trois dégrés ou environ du thermometre de M. de Réaumur. Car, dans ce cas, & dans toutes les autres *inflammations* locales, le malade ne doit rien boire qui foit plus froid que la chaleur du fang.

Si le ventre eft relâché, fi même les matieres font *fanguinolentes*, il ne faut rien donner pour arrêter cette évacuation, à moins qu'elle n'affoibliffe trop le malade; ce *cours de ventre* eft fouvent *critique*, & emporte alors la maladie.

Lorfque l'*inflammation du foie* fe con-

vertit en *abcès*, il faut employer tous les moyens connus, pour qu'il s'ouvre & qu'il s'évacue extérieurement : ces moyens ſont, les *fomentations*, la *bouillie*, les *cataplaſmes maturatifs*, &c. Il eſt vrai qu'il arrive quelquefois que la matiere de l'*abcès*, ou le *pus* s'évacue par les *urines*, ou par les *ſelles*. Mais ce ſont des efforrs de la nature qu'il eſt impoſſible de favoriſer. Lorſque l'*abcès* s'ouvre dans l'*abdomen*, & que la matiere ſe répand en grande quantité dans le *bas-ventre*, il cauſe la mort. Le ſort du malade n'eſt pas plus heureux, lorſqu'on l'ouvre à l'extérieur, par le moyen d'une inciſion, à moins que dans ce cas, le *foie* ne ſoit adhérent au *péritoine*, de maniere à former un ſac ou une poche, qui contienne la matiere & l'empêche de ſe répandre dans la capacité du *bas-ventre*. En effet, ſi dans cette circonſtance on ouvre l'*abcès* par une large *inciſion*, il eſt probable qu'on ſauvera le malade (1).

---

(1) On ſent bien que le cas qu'expoſe ici l'Auteur, eſt très-délicat, & qu'il n'y a que les gens de l'Art qui puiſſent le traiter. Auſſi, dès qu'on s'appercevra que l'*inflammation* ne cede pas aux *remedes* propoſés, il faut appeller un Médecin expérimenté, & s'en rapporter abſolument à ſes avis.

Si, malgré tous ces secours, la maladie se convertit en *squirrhe*, il faut que le malade dirige sa *diete*, &c. de maniere à ne pas aggraver la maladie. Il ne doit se permettre, ni trop de viande, ni trop de poisson, ni liqueurs fortes, ni rien de trop salé ou de trop assaisonné. Il faut qu'il se nourrisse en grande partie de végétaux, comme de fruits, de racines; qu'il fasse un exercice modéré; qu'il boive du *petit lait*, de l'*eau d'orge*, du *lait de beurre*, &c. S'il veut qu'on lui passe quelque boisson plus forte, ce ne peut être que de l'*aile* ou de la *biere douce*, laquelle est moins échauffante que le vin & les liqueurs spiritueuses.

Nous ne parlerons point de l'*inflammation* des autres *visceres* du *bas-ventre*. Elles doivent, en général, se traiter d'après les principes que nous venons d'exposer. La premiere regle à suivre relativement à chacune d'elles, c'est d'éviter tout ce qui est de difficile *digestion* & de nature échauffante; d'appliquer des *fomentations* chaudes sur la partie affectée, & de faire boire au malade une quantité suffisante de *tisane* chaude, délayante, &c.

*Fin du Tome second.*

# ERRATA.

*Dans l'Avertissement.*

| Page | lig. | |
| --- | --- | --- |
| 11 | 25 | cet objet, *lisez* ce dernier objet. |
| 32 | 9 | BOHIN, *lisez* BAUHIN. |
| 38 | 8 | de douleurs, *lisez* douleur. |
| 51 | 3 | mélancholique, *lisez* mélancolique. |

*Dans l'Ouvrage.*

| | | |
| --- | --- | --- |
| 238 | 7 | resorbés, *lisez* resorbées. |
| 393 | 25 | il excite, *lisez* ils excitent. |